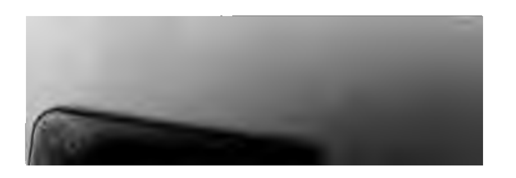
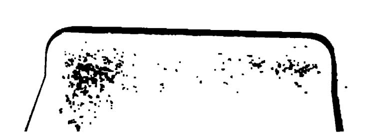


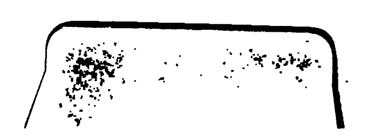





600070572R




600070572R



SELECTIONS

FROM

MODERN FRENCH AUTHORS.

LONDON
PRINTED BY SPOTTISWOODE AND CO.
NEW-STREET SQUARE

CONTES ET CRITIQUES FRANÇAIS

RECUEILLIS DES

AUTEURS MODERNES.

BY

THE AUTHOR OF 'AMY HERBERT' &c.



LONDON:
LONGMANS, GREEN, AND CO.
1867.

PREFACE.

THE FOLLOWING SELECTION from Modern French Authors differs in some respects from the *Extraits Choisis* by the same compiler. The object in making it has been to provide, not only interesting tales, but also specimens of the critical talent for which the French are so remarkable. M. Sainte-Beuve and M. Taine are two of the most distinguished critics of the day, but their works are voluminous, and not adapted for indiscriminate reading; neither are they easy of access except for subscribers to foreign libraries. It is hoped, therefore, that specimens of the peculiar power of these writers may be more satisfactory to persons who really care for French literature, than a volume consisting only of tales.

BONCHURCH: *June* 21*st*, 1867.

CONTES ET CRITIQUES.

JEAN VALJEAN.

DANS les premiers jours du mois d'octobre 1815, une heure environ avant le coucher du soleil, un homme qui voyageait à pied entrait dans la petite ville de D——. Les rares habitants qui se trouvaient, en ce moment, à leurs fenêtres ou sur le seuil de leurs maisons, regardaient ce voyageur avec une sorte d'inquiétude. Il était difficile de rencontrer un passant d'un aspect plus misérable. C'était un homme de moyenne taille, trapu et robuste, dans la force de l'âge. Il pouvait avoir quarante-six ou quarante-huit ans. Une casquette à visière de cuir rabattue cachait en partie son visage brûlé par le soleil et le hâle et ruisselant de sueur. Sa chemise de grosse toile jaune, rattachée au col par une petite ancre d'argent, laissait voir sa poitrine velue ; il avait une cravate, tordue en corde, un pantalon de coutil bleu, usé et rapé, blanc à un genou, troué à l'autre, une vieille blouse grise en haillons, rapiécée à l'un des coudes d'un morceau de drap vert cousu avec de la ficelle, sur le dos un sac de soldat fort plein, bien bouclé et tout neuf, à la main un énorme bâton noueux, les pieds sans bas dans des souliers ferrés, la tête tondue et la barbe longue.

La sueur, la chaleur, le voyage à pied, la poussière,

ajoutaient je ne sais quoi de sordide à cet ensemble délabré.

Les cheveux étaient ras, et pourtant hérissés; car ils commençaient à pousser un peu et semblaient n'avoir pas été coupés depuis quelque temps.

Personne ne le connaissait. Ce n'était évidemment qu'un passant. D'où venait-il? Du midi. Des bords de la mer peut-être. Car il faisait son entrée dans D—— par la même rue qui sept mois auparavant avait vu passer l'empereur Napoléon allant de Cannes à Paris. Cet homme avait dû marcher tout le jour. Il paraissait très-fatigué. Des femmes de l'ancien bourg qui est au bas de la ville l'avaient vu s'arrêter sous les arbres du boulevard Gassendi et boire à la fontaine qui est à l'extrémité de la promenade. Il fallait qu'il eût bien soif, car des enfants qui le suivaient le virent encore s'arrêter et boire, deux cents pas plus loin, à la fontaine de la place du marché.

Arrivé au coin de la rue Poichevert, il tourna à gauche et se dirigea vers la mairie. Il y entra; puis sortit un quart d'heure après. Un gendarme était assis près de la porte. . . . .

L'homme ôta sa casquette et salua humblement le gendarme.

Le gendarme, sans répondre à son salut, le regarda avec attention, le suivit quelque temps des yeux, puis entra dans la maison de ville.

Il y avait alors à D—— une belle auberge à l'enseigne de *la Croix-de-Colbas* . . . .

. . . .

L'homme se dirigea vers cette auberge, qui était la meilleure du pays. Il entra dans la cuisine, laquelle s'ouvrait de plain-pied sur la rue. Tous les fourneaux étaient allumés; un grand feu flambait gaîment dans la cheminée. L'hôte, qui était en même temps le chef, allait de l'âtre aux casseroles, fort occupé et surveillant

un excellent dîner destiné à des rouliers qu'on entendait rire et parler à grand bruit dans une salle voisine. Quiconque a voyagé sait que personne ne fait meilleure chère que les rouliers. Une marmotte grasse, flanquée de perdrix blanches et de coqs de bruyère, tournait sur une longue broche devant le feu ; sur les fourneaux cuisaient deux grosses carpes du lac de Lauzet et une truite du lac d'Alloz.

L'hôte, entendant la porte s'ouvrir et entrer un nouveau venu, dit sans lever les yeux de ses fourneaux :

— Que veut monsieur ?

— Manger et coucher, dit l'homme.

— Rien de plus facile, reprit l'hôte. En ce moment il tourna la tête, embrassa d'un coup d'œil tout l'ensemble du voyageur, et ajouta :—en payant.

L'homme tira une grosse bourse de cuir de la poche de sa blouse et répondit:

— J'ai de l'argent.

— En ce cas on est à vous, dit l'hôte.

L'homme remit sa bourse en poche, se déchargea de son sac, le posa à terre près de la porte, garda son bâton à la main et alla s'asseoir sur une escabelle basse près du feu. D—— est dans la montagne. Les soirées d'octobre y sont froides.

Cependant, tout en allant et venant, l'hôte considérait le voyageur.

— Dîne-t-on bientôt ? dit l'homme.

— Tout à l'heure, dit l'hôte.

Pendant que le nouveau venu se chauffait le dos tourné, le digne aubergiste Jacquin Labarre tira un crayon de sa poche, puis il déchira le coin d'un vieux journal qui traînait sur une petite table près de la fenêtre. Sur la marge blanche il écrivit une ligne ou deux, plia sans cacheter et remit ce chiffon de papier à un enfant qui paraissait lui servir tout à la fois de marmiton et de laquais. L'aubergiste dit un mot à l'oreille

du marmiton, et l'enfant partit en courant dans la direction de la mairie. Le voyageur n'avait rien vu de tout cela. Il demanda encore une fois:—Dîne-t-on bientôt?

— Tout à l'heure, dit l'hôte.

L'enfant revint. Il rapportait le papier. L'hôte le déplia avec empressement, comme quelqu'un qui attend une réponse. Il parut lire attentivement, puis hocha la tête et resta un moment pensif. Enfin il fit un pas vers le voyageur, qui semblait plongé dans des réflexions peu sereines.

— Monsieur, dit-il, je ne puis vous recevoir.

L'homme se dressa à demi sur son séant.

— Comment? avez-vous peur que je ne paie pas? voulez-vous que je paie d'avance? J'ai de l'argent, vous dis-je.

— Ce n'est pas cela.

— Quoi donc?

— Vous avez de l'argent. . . .

— Oui, dit l'homme.

— Et moi, dit l'hôte, je n'ai pas de chambre.

L'homme reprit tranquillement:—Mettez-moi à l'écurie.

— Je ne puis.

— Pourquoi?

— Les chevaux prennent toute la place.

— Eh bien! repartit l'homme, un coin dans le grenier. Une botte de paille. Nous verrons cela après dîner.

— Je ne puis vous donner à dîner.

Cette déclaration, faite d'un ton mesuré, mais ferme, parut grave à l'étranger. Il se leva.

— Ah bah! mais je meurs de faim, moi. J'ai marché dès le soleil levé. J'ai fait douze lieues. Je paie. Je veux manger.

— Je n'ai rien, dit l'hôte.

L'homme éclata de rire, et se tourna vers la cheminée *et les fourneaux*:—Rien! et tout cela?

— Tout cela m'est retenu.

— Par qui ?

— Par ces messieurs les rouliers.

— Combien sont-ils ?

— Douze.

— Il y a là à manger pour vingt.

— Ils ont tout retenu et tout payé d'avance.

L'homme se rassit et dit sans hausser la voix :

— Je suis à l'auberge, j'ai faim et je reste.

L'hôte alors se pencha à son oreille, et lui dit d'un accent qui le fit tressailler :—Allez-vous en !

Le voyageur était courbé en cet instant et poussait quelques braises dans le feu avec le bout ferré de son bâton, il se retourna vivement, et, comme il ouvrait la bouche pour répliquer, l'hôte le regarda fixement et ajouta toujours à voix basse :—Tenez, assez de paroles comme cela. Voulez-vous que je vous dise votre nom ? Vous vous appelez, Jean Valjean. Maintenant voulez-vous que je vous dise qui vous êtes ? En vous voyant entrer, je me suis douté de quelque chose, j'ai envoyé à la mairie, et voici ce qu'on m'a répondu. Savez-vous lire ?

En parlant ainsi il tendait à l'étranger, tout déplié, le papier qui venait de voyager de l'auberge à la mairie et de la mairie à l'auberge. L'homme y jeta un regard. L'aubergiste reprit, après un silence :

— J'ai l'habitude d'être poli avec tout le monde. Allez-vous en.

L'homme baissa la tête, ramassa le sac qu'il avait déposé à terre, et s'en alla. Il prit la grande rue. Il marchait devant lui au hasard, rasant de près les maisons comme un homme humilié et triste. Il ne se retourna pas une seule fois. S'il s'était retourné, il aurait vu l'aubergiste de *la Croix-de-Colbas* sur le seuil de sa porte, entouré de tous les voyageurs de son auberge et de tous les passants de la rue, parlant vivement et le désignant du doigt ; et, aux regards de défiance et d'effroi du

groupe, il aurait deviné qu'avant peu son arrivée serait l'événement de toute la ville. Il ne vit rien de tout cela. Les gens accablés ne regardent pas derrière eux. Ils ne savent que trop que le mauvais sort les suit.

Il chemina ainsi quelque temps, marchant toujours, allant à l'aventure par des rues qu'il ne connaissait pas, oubliant la fatigue, comme cela arrive dans la tristesse. Tout à coup il sentit vivement la faim. La nuit approchait. Il regarda autour de lui pour voir s'il ne découvrirait pas quelque gîte. La belle hôtellerie s'était fermée pour lui ; il cherchait quelque cabaret bien humble, quelque bouge bien pauvre.

Précisément une lumière s'allumait au bout de la rue : une branche de pin, pendue à une potence en fer, se dessinait sur le ciel blanc du crépuscule. Il y alla. C'était en effet un cabaret. Le cabaret qui est dans la rue de Chaffaut . . . .

On entre dans ce cabaret, qui est aussi une espèce d'auberge, par deux portes. L'une donne sur la rue, l'autre s'ouvre sur une petite cour pleine de fumier. Le voyageur n'osa pas entrer par la porte de la rue. Il se glissa dans la cour, s'arrêta encore, puis leva timidement le loquet et poussa la porte.

— Qui va là ? dit le maître.

— Quelqu'un qui voudrait souper et coucher.

— C'est bon. Ici on soupe et on couche.

Il entra. Tous les gens qui buvaient se retournèrent. La lampe l'éclairait d'un côté, le feu de l'autre. On l'examina quelque temps pendant qu'il défaisait son sac.

L'hôte lui dit :—Voilà du feu. Le souper cuit dans la marmite. Venez vous chauffer, camarade.

Il alla s'asseoir près de l'âtre. Il allongea devant le feu ses pieds meurtris par la fatigue ; une bonne odeur sortait de la marmite. Tout ce qu'on pouvait distinguer de son visage sous sa casquette baissée prit une vague

apparence de bien-être mêlée à cet autre aspect si poignant que donne l'habitude de la souffrance.

C'était d'ailleurs un profil ferme, énergique et triste. Cette physionomie était étrangement composée; elle commençait par paraître humble et finissait par sembler sévère. L'œil luisait sous les sourcils comme un feu sous une broussaille.

Cependant un des hommes attablés était un poissonnier qui, avant d'entrer au cabaret de la rue de Chaffaut, était allé mettre son cheval à l'écurie, chez Labarre. Le hasard faisait que le matin même il avait rencontré cet étranger de mauvaise mine, cheminant entre Bras d'Asse et . . . (j'ai oublié le nom. Je crois que c'est Escoublon). Or, en le rencontrant, l'homme, qui paraissait déjà très-fatigué, lui avait demandé de le prendre en croupe, à quoi le poissonnier n'avait répondu qu'en doublant le pas. Ce poissonnier faisait partie, une demiheure auparavant, du groupe qui entourait Jacquin Labarre, et lui-même avait raconté sa désagréable rencontre du matin aux gens de *la Croix-de-Colbas*. Il fit de sa place au cabaretier un signe imperceptible. Le cabaretier vint à lui. Ils échangèrent quelques paroles à voix basse. L'homme était retombé dans ses réflexions.

Le cabaretier revint à la cheminée, posa brusquement sa main sur l'épaule de l'homme, et lui dit:

— Tu vas t'en aller d'ici.

L'étranger se retourna et répondit avec douceur:— Ah! vous savez? . . .

— Oui.

— On m'a renvoyé de l'autre auberge.

— Et l'on te chasse de celle-ci.

— Où voulez-vous que j'aille?

— Ailleurs.

L'homme prit son bâton et son sac, et s'en alla. Comme il sortait, quelques enfants qui l'avaient suivi depuis *la Croix-de-Colbas* et qui semblaient l'attendre, lui jetèrent

des pierres. Il revint sur ses pas avec colère et les menaça de son bâton; les enfants se dispersèrent comme une volée d'oiseaux. Il passa devant la prison. A la porte pendait une chaîne de fer attachée à une cloche. Il sonna. Un guichet s'ouvrit.

— Monsieur le guichetier, dit-il, en ôtant respectueusement sa casquette, voudriez-vous bien m'ouvrir et me loger pour cette nuit ?

Une voix répondit:

— Une prison n'est pas une auberge. Faites-vous arrêter, on vous ouvrira.

Le guichet se referma. Il entra dans une petite rue où il y a beaucoup de jardins. Quelques-uns ne sont enclos que de haies, ce qui égaie la rue. Parmi ces jardins et ces haies, il vit une petite maison d'un seul étage dont la fenêtre était éclairée. Il regarda par cette vitre comme il avait fait pour le cabaret. C'était une grande chambre blanchie à la chaux, avec un lit drapé d'indienne imprimée, et un berceau dans un coin, quelques chaises de bois et un fusil à deux coups accroché au mur. Une table était servie au milieu de la chambre. Une lampe de cuivre éclairait la nappe de grosse toile blanche, le broc d'étain luisant comme l'argent et plein de vin, et la soupière brune qui fumait. A cette table était assis un homme d'une quarantaine d'années, à la figure joyeuse et ouverte, qui faisait sauter un petit enfant sur ses genoux. Près de lui une femme, toute jeune, tenait un autre enfant. Le père riait, l'enfant riait, la mère souriait.

L'étranger resta un moment rêveur devant ce spectacle doux et calmant. Que se passait-il en lui ? Lui seul eût pu le dire. Il est probable qu'il pensa que cette maison joyeuse serait hospitalière, et que là où il voyait tant de bonheur, il trouverait peut-être un peu de pitié.

Il frappa au carreau un petit coup très-faible. On n'entendit pas. Il frappa un second coup. Il entendit

la femme qui disait :—Mon homme, il me semble qu'on frappe.

— Non, répondit le mari.

Il frappa un troisième coup. Le mari se leva, prit la lampe et alla à la porte qu'il ouvrit.

C'était un homme de haute taille, demi paysan, demi artisan. . . . .

Il avait d'épais sourcils, d'énormes favoris noirs, les yeux à fleur de tête, le bas du visage en museau, et sur tout cela cet air d'être chez soi qui est une chose inexprimable.

— Monsieur, dit le voyageur, pardon. En payant, pourriez-vous me donner une assiettée de soupe et un coin pour dormir dans ce hangar qui est là dans le jardin. Dites, pourriez-vous ? en payant ?

— Qui êtes-vous ? demanda le maître du logis.

L'homme répondit :—J'arrive de Puy-Moisson. J'ai marché toute la journée. J'ai fait douze lieues. Pourriez-vous en payant ?

— Je ne refuserais pas, dit le paysan, de loger quelqu'un de bien qui paierait. Mais pourquoi n'allez-vous pas à l'auberge.

— Il n'y a pas de place.

— Bah ! pas possible. Ce n'est pas jour de foire ni de marché. Êtes-vous allé chez Labarre ?

— Oui.

— Eh bien ?

Le voyageur répondit avec embarras :—Je ne sais pas, il ne m'a pas reçu.

— Êtes-vous allé chez ehose, de la rue de Chaffaut ?

L'embarras de l'étranger croissait : il balbutia :—Il ne m'a pas reçu non plus.

Le visage du paysan prit une expression de défiance, il regarda le nouveau venu de la tête aux pieds, et tout à coup il s'écria avec une sorte de frémissement :

— Est-ce que vous seriez l'homme ? . . .

Il jeta un nouveau coup d'œil sur l'étranger, fit trois pas en arrière, posa la lampe sur la table et décrocha son fusil du mur.

Cependant, aux paroles du paysan : *est-ce que vous seriez l'homme?* . . . la femme s'était levée, avait pris ses deux enfants dans ses bras, et s'était refugiée précipitamment derrière son mari, regardant l'étranger avec épouvante, la gorge nue, les yeux effarés, en murmurant tout bas : *tso-maraude*.*

Tout cela se fit en moins de temps qu'il ne faut pour se le figurer. Après avoir examiné quelques instants l'homme comme on examine une vipère, le maître du logis revint à la porte et dit :

— Va-t'en !

— Par grâce, reprit l'homme, un verre d'eau.

— Un coup de fusil ! dit le paysan.

Puis il referma la porte violemment, et l'homme l'entendit tirer deux gros verroux. Un moment après la fenêtre se ferma au volet, et un bruit de barre de fer qu'on posait parvint au dehors.

La nuit continuait de tomber. Le vent froid des Alpes soufflait. A la lueur du jour expirant, l'étranger aperçut dans un des jardins qui bordent la rue une sorte de hutte qui lui parut maçonnée en mottes de gazon. .

. . . .

Il pensa sans doute que c'était en effet le logis d'un cantonnier ; il souffrait du froid et de la faim ; il s'était resigné à la faim, mais c'était du moins là un abri contre le froid. . . . .

Il y faisait chaud, et il y trouva un assez bon lit de paille. Il resta un moment étendu sur ce lit, sans pouvoir faire un mouvement, tant il était fatigué. Puis comme son sac sur son dos le gênait et que c'était d'ailleurs un oreiller tout trouvé, il se mit à déboucler une des courroies. En ce moment un grondement farouche se

* Patois des Alpes françaises. Chat de maraude.

fit entendre. Il leva les yeux. La tête d'un dogue énorme se dessinait dans l'ombre à l'ouverture de la hutte. C'était la niche d'un chien.

Il était lui-même vigoureux et redoutable; il s'arma de son bâton, il se fit de son sac un bouclier, et sortit de la niche comme il put, non sans élargir les déchirures de ses haillons. Il sortit également du jardin, mais à reculons, obligé, pour tenir le dogue en respect, d'avoir recours à cette manœuvre du bâton que les maîtres en ce genre d'escrime appellent *la rose couverte*. Quand il eut, non sans peine, repassé la barrière et qu'il se retrouva dans la rue, seul, sans gîte, sans toit, sans abri, chassé même de ce lit de paille et de cette niche misérable, il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur une pierre, et il paraît qu'un passant qui traversait l'entendit s'écrier:— Je ne suis pas même un chien!

Bientôt il se releva et se remit à marcher. Il sortit de la ville, espérant trouver quelque arbre ou quelque meule dans les champs, et s'y abriter. Il chemina ainsi quelque temps, la tête toujours baissée. Quand il se sentit loin de toute habitation humaine, il leva les yeux et chercha autour de lui. Il était dans un champ; il avait devant lui une de ces collines basses couvertes de chaume coupé ras, qui après la moisson ressemblent à des têtes tondues. L'horizon était tout noir; ce n'était pas seulement le sombre de la nuit; c'était des nuages très-bas qui semblaient s'appuyer sur la colline même et qui montaient, emplissant tout le ciel. Cependant, comme la lune allait se lever et qu'il flottait encore au zénith un reste de clarté crépusculaire, ces nuages formaient au haut du ciel une sorte de voûte blanchâtre d'où tombait sur la terre une lueur.

La terre était donc plus éclairée que le ciel, ce qui est un effet particulièrement sinistre, et la colline, d'un pauvre et chétif contour, se dessinait vague et blafarde sur l'horizon ténébreux. Tout cet ensemble était hideux, petit, lugubre et borné. Rien dans le champ ni sur la

colline qu'un arbre difforme qui se tordait en frissonnant à quelques pas du voyageur.

Cet homme était évidemment très-loin d'avoir de ces délicates habitudes d'intelligence et d'esprit qui font qu'on est sensible aux aspects mystérieux des choses; cependant il y avait dans ce ciel, dans cette colline, dans cette plaine et dans cet arbre, quelque chose de si profondément désolé, qu'après un moment d'immobilité et de rêverie, il rebroussa chemin brusquement. Il y a des moments où la nature semble hostile.

Il revint sur ses pas. Les portes de D—— étaient fermées. D——, qui a soutenu des siéges dans les guerres de religion, était encore entourée en 1815 de vieilles murailles flanquées de tours carrées qu'on a démolies depuis. Il passa par une brêche et rentra dans la ville. Il pouvait être huit heures du soir. Comme il ne connaissait pas les rues, il recommença sa promenade à l'aventure. Il parvint ainsi à la préfecture, puis au séminaire. En passant sur la place de la Cathédrale, il montra le poing à l'église. Il y a au coin de cette place une imprimerie . . . .
Épuisé de fatigue et n'espérant plus rien, il se coucha sur le banc de pierre qui est à la porte de cette imprimerie.

Une vieille femme sortait de l'église en ce moment. Elle vit cet homme étendu dans l'ombre.

— Que faites-vous là, mon ami? dit-elle.

Il répondit durement et avec colère :—Vous le voyez, bonne femme, je me couche.

La bonne femme, bien digne de ce nom en effet, était madame la marquise de R.

— Sur ce banc? reprit-elle.

— J'ai eu pendant dix-neuf ans un matelas de bois, dit l'homme, j'ai aujourd'hui un matelas de pierre.

— Vous avez été soldat?

— Oui, bonne femme, soldat.

— Pourquoi n'allez-vous pas à l'auberge ?

— Parce que je n'ai pas d'argent.

— Hélas ! dit madame de R., je n'ai dans ma bourse que quatre sous.

— Donnez toujours.

L'homme prit les quatre sous. Madame de R. continua :—Vous ne pouvez vous loger avec si peu dans une auberge. Avez-vous essayé pourtant ? Il est impossible que vous passiez ainsi la nuit. Vous avez sans doute froid et faim. On aurait pu vous loger par charité.

— J'ai frappé à toutes les portes.

— Eh bien ?

— Partout on m'a chassé.

La 'bonne femme' toucha le bras de l'homme et lui montra de l'autre côté de la place une petite maison basse à côté de l'évêché.

— Vous avez, reprit-elle, frappé à toutes les portes ?

— Oui.

— Avez-vous frappé à celle-là ?

— Non.

— Frappez-y.

Ce soir-là, M. l'évêque de D——, après sa promenade en ville, était resté assez tard enfermé dans sa chambre. Il s'occupait d'un grand travail sur les *Devoirs*, lequel est malheureusement demeuré inachevé. Il dépouillait soigneusement tout ce que les pères et les docteurs ont dit sur cette grave matière. Son livre était divisé en deux parties, premièrement les devoirs de tous, deuxièmement les devoirs de chacun, selon la classe à laquelle il appartient. Les devoirs de tous sont les grands devoirs. Il y en a quatre. Saint Matthieu les indique : devoirs envers Dieu (*Matth.* vi.), devoirs envers soi-même (*Matth.* v. 29, 30), devoirs envers le prochain (*Matth.* vii. 12), devoirs envers les créatures (*Matth.* vi. 20, 25). Pour les autres devoirs, l'évêque les avait trouvés indiqués et

prescrits ailleurs, aux souverains et aux sujets, dans l'Épître aux Romains ; aux magistrats, aux épouses, aux mères, et aux jeunes hommes, par saint Pierre ; aux maris, aux pères, aux enfants et aux serviteurs, dans l'Épître aux Éphésiens ; aux fidèles, dans l'Épître aux Hébreux ; aux vierges, dans l'Épître aux Corinthiens. Il faisait laborieusement de toutes ces prescriptions un ensemble harmonieux qu'il voulait présenter aux âmes.

Il travaillait encore à huit heures, écrivant assez incommodément sur de petits carrés de papier avec un gros livre ouvert sur ses genoux, quand sa servante, madame Magloire, entra, selon son habitude, pour prendre l'argenterie dans le placard près du lit. Un moment après, l'évêque, sentant que le couvert était mis et que sa sœur l'attendait peut-être, ferma son livre, se leva de sa table et entra dans la salle à manger.

La salle à manger était une pièce oblongue à cheminée, avec porte sur la rue (nous l'avons dit), et fenêtre sur le jardin.

Madame Magloire achevait en effet de mettre le couvert. Tout en vaquant au service, elle causait avec mademoiselle Baptistine. Une lampe était sur la table ; la table était près de la cheminée. Un assez bon feu était allumé.

On peut se figurer facilement ces deux femmes qui avaient toutes deux passé soixante ans : madame Magloire petite, grosse, vive ; mademoiselle Baptistine douce, mince, frêle, un peu plus grande que son frère, vêtue d'une robe de soie puce, couleur à la mode en 1806, qu'elle avait achetée alors à Paris et qui lui durait encore. Pour emprunter des locutions vulgaires qui ont le mérite de dire avec un seul mot une idée qu'une page suffirait à peine à exprimer, madame Magloire avait l'air d'une *paysanne* et mademoiselle Baptistine celui d'une *dame*. Madame Magloire avait un bonnet blanc à tuyaux, au cou une jeannette d'or, le seul bijou de femme qu'il y

eût dans la maison, un fichu très-blanc sortant d'une robe de bure noire à manches larges et courtes, un tablier de toile de coton à carreaux rouges et verts, noué à la ceinture d'un ruban vert . . . . . . aux pieds de gros souliers et des bas jaunes comme les femmes de Marseille. La robe de mademoiselle Baptistine était coupée sur les patrons de 1806, taille courte, fourreau étroit, manches à épaulettes, avec pattes et boutons. Elle cachait ses cheveux gris sous une perruque frisée dite *à l'enfant.* Madame Magloire avait l'air intelligent, vif et bon; les deux angles de sa bouche inégalement relevés et la lèvre supérieure plus grosse que la lèvre inférieure, lui donnaient quelque chose de bourru et d'impérieux. Tant que monseigneur se taisait, elle lui parlait résolûment avec un mélange de respect et de liberté, mais dès que monseigneur parlait, elle obéissait passivement comme mademoiselle. Mademoiselle Baptistine ne parlait même pas. Elle se bornait à obéir et à complaire. Même quand elle était jeune, elle n'était pas jolie; elle avait de gros yeux bleus à fleur de tête et le nez long et busqué; mais tout son visage, toute sa personne, nous l'avons dit en commençant, respiraient une ineffable bonté. Elle avait toujours été prédestinée à la mansuétude, mais la foi, la charité, l'espérance, ces trois vertus qui chauffent doucement l'âme, avaient élevé peu à peu cette mansuétude jusqu'à la sainteté. La nature n'en avait fait qu'une brebis, la religion en avait fait un ange. Pauvre sainte fille! Doux souvenir disparu!

Mademoiselle Baptistine a depuis raconté tant de fois ce qui s'était passé à l'évêché cette soirée-là, que plusieurs personnes qui vivent encore s'en rappellent les moindres détails.

Au moment où M. l'évêque entra, madame Magloire parlait avec quelque vivacité. Elle entretenait *mademoiselle* d'un sujet qui lui était familier et auquel l'évêque

était accoutumé. Il s'agissait du loquet de la porte d'entrée.

Il paraît que, tout en allant faire quelques provisions pour le souper, madame Magloire avait entendu dire des choses en divers lieux. On parlait d'un rôdeur de mauvaise mine ; qu'un vagabond suspect serait arrivé, qu'il devait être quelque part dans la ville, et qu'il se pourrait qu'il y eût de méchantes rencontres pour ceux qui s'aviseraient de rentrer tard chez eux cette nuit-là. Que la police était bien mal fait du reste, attendu que M. le préfet et M. le maire ne s'aimaient pas, et cherchaient à se nuire en faisant arriver des événements. Que c'était donc aux gens sages à faire la police eux-mêmes et à se bien garder, et qu'il faudrait avoir soin de dûment clore, verrouiller et barricader sa maison, *et de bien fermer ses portes.*

Madame Magloire appuya sur ce dernier mot, mais l'évêque venait de sa chambre où il avait eu assez froid, il s'était assis devant la cheminée, et se chauffait, et puis il pensait à autre chose. Il ne releva pas le mot à effet que madame Magloire venait de laisser tomber. Elle le répéta. Alors mademoiselle Baptistine, voulant satisfaire à madame Magloire sans déplaire à son frère, se hasarda à dire timidement :

— Mon frère, entendez-vous ce que dit madame Magloire ?

— J'en ai entendu vaguement quelque chose, répondit l'évêque.

Puis tournant à demi sa chaise, mettant ses deux mains sur ses genoux, et levant vers la vieille servante son visage cordial et facilement joyeux que le feu éclairait d'en bas :—Voyons. Qu'y a-t-il ? nous sommes donc dans quelque gros danger ?

Alors madame Magloire recommença toute l'histoire, en l'exagérant quelque peu, sans s'en douter. Il paraîtrait qu'un bohémien, un va-nu-pieds, une espèce de

mendiant dangereux serait en ce moment dans la ville. Il s'était présenté pour loger chez Jacquin Labarre qui n'avait pas voulu le recevoir. On l'avait vu arriver par le boulevard Gassendi et rôder dans les rues à la brune. Un homme de sac et de corde avec une figure terrible.

— Vraiment? dit l'évêque.

Ce consentement à l'interroger encouragea madame Magloire; cela lui semblait indiquer que l'évêque n'était pas loin de s'alarmer; elle poursuivit triomphante:

— Oui, monseigneur. C'est comme cela. Il y aura quelque malheur cette nuit dans la ville. Tout le monde le dit. Avec cela que la police est si mal faite (répétition utile). Vivre dans un pays de montagnes, et n'avoir pas même de lanternes la nuit dans les rues! On sort. Des fours, quoi! Et je dis, monseigneur, et mademoiselle que voilà dit comme moi. . . .

— Moi, interrompit la sœur, je ne dis rien. Ce que mon frère fait est bien fait.

Madame Magloire continua comme s'il n'y avait pas eu de protestation.

Nous disons que cette maison-ci n'est pas sûre du tout, que, si monseigneur le permet, je vais aller dire à Paulin Masebois, le serrurier, qu'il vienne remettre les anciens verroux de la porte; on les a là, c'est une minute; et je dis qu'il faut des verroux, monseigneur, ne serait-ce que pour cette nuit, car je dis qu'une porte qui s'ouvre du dehors avec un loquet, par le premier passant venu, rien n'est plus terrible; avec cela que monseigneur a l'habitude de toujours dire d'entrer et que d'ailleurs même au milieu de la nuit, on n'a pas besoin d'en demander la permission. . . .

En ce moment on frappa à la porte un coup assez violent.

— Entrez, dit l'évêque.

La porte s'ouvrit.

Elle s'ouvrit vivement, toute grande, comme si quelqu'un la poussait avec énergie et résolution.

Un homme entra.

Cet homme, nous le connaissons déjà. C'est le voyageur que nous avons vu tout à l'heure errer cherchant un gîte.

Il entra, fit un pas et s'arrêta, laissant la porte ouverte derrière lui. Il avait son sac sur l'épaule, son bâton à la main, une expression rude, hardie, fatiguée et violente dans les yeux. Le feu de la cheminée l'éclairait. Il était hideux. C'était une sinistre apparition.

Madame Magloire n'eut pas même la force de jeter un cri. Elle tressaillit et resta béante. Mademoiselle Baptistine se retourna, aperçut l'homme qui entrait et se dressa à demi d'effarement, puis ramenant peu à peu sa tête vers la cheminée, elle se mit à regarder son frère et son visage redevint profondément calme et serein.

L'évêque fixait sur l'homme un œil tranquille. Comme il ouvrait la bouche, sans doute pour demander au nouveau venu ce qu'il désirait, l'homme appuya ses deux mains à la fois sur son bâton, promena ses yeux tour à tour sur le vieillard et les femmes et, sans attendre que l'évêque parlât, dit d'une voix haute :— Voici. Je m'appelle Jean Valjean. Je suis un galérien. J'ai passé dix-neuf ans au bagne. Je suis libéré depuis quatre jours et en route pour Pontarlier qui est ma destination. Quatre jours que je marche depuis Toulon. Aujourd'hui j'ai fait douze lieues à pied. Ce soir en arrivant dans ce pays, j'ai été dans une auberge, on m'a renvoyé à cause de mon passeport jaune que j'avais montré à la mairie. Il avait fallu. J'ai été à une autre auberge. On m'a dit: Va-t'en! chez l'un, chez l'autre. Personne n'a voulu de moi. J'ai été à la prison, le guichetier ne m'a pas ouvert. J'ai été dans la niche d'un chien. Ce chien m'a mordu et m'a chassé, comme s'il avait été un homme. On aurait dit qu'il savait qui j'étais. Je m'en suis allé dans les

champs pour coucher à la belle étoile. Il n'y avait pas d'étoile. J'ai pensé qu'il pleuvrait, et qu'il n'y avait pas de bon Dieu pour empêcher de pleuvoir, et je suis rentré dans la ville pour y trouver le renfoncement d'une porte. Là dans la place, j'allais me coucher sur une pierre, une bonnefemme m'a montré votre maison et m'a dit: Frappe-là. J'ai frappé. Qu'est-ce que c'est ici? êtes-vous une auberge? J'ai de l'argent, ma masse. Cent neuf francs quinze sous que j'ai gagnés au bagne par mon travail en dix-neuf ans. Je paierai. Qu'est-ce que cela me fait? j'ai de l'argent. Je suis très-fatigué, douze lieues à pied, j'ai bien faim. Voulez-vous que je reste?

— Madame Magloire, dit l'évêque, vous mettrez un couvert de plus.

L'homme fit trois pas et s'approcha de la lampe qui était sur la table:—Tenez, reprit-il, comme s'il n'avait pas bien compris, ce n'est pas ça. Avez-vous entendu? je suis un galérien. Un forçat. Je viens des galères.—Il tira de sa poche une grande feuille de papier jaune qu'il déplia.—Voilà mon passeport. Jaune, comme vous voyez. Cela sert à me faire chasser de partout où je vais. Voulez-vous lire? Je sais lire, moi. J'ai appris au bagne. Il y a une école pour ceux qui veulent. Tenez, voilà ce qu'on a mis sur le passeport: 'Jean Valjean, forçat libéré, natif de . . .'—cela vous est égal . . .—'est resté dix-neuf ans au bagne. Cinq ans pour vol avec effraction. Quatorze ans pour avoir tenté de s'évader quatre fois. Cet homme est très-dangereux.' Voilà. Tout le monde m'a jeté dehors. Voulez-vous me recevoir, vous? Est-ce une auberge? Voulez-vous me donner à manger et à coucher? avez-vous une écurie?

— Madame Magloire, dit l'évêque, vous mettrez des draps blancs au lit de l'alcôve.

Nous avons déjà expliqué de quelle nature était

l'obéissance des deux femmes. Madame Magloire sortit pour exécuter ses ordres.

L'évêque se tourna vers l'homme :

— Monsieur, asseyez-vous et chauffez-vous. Nous allons souper dans un instant, et l'on fera votre lit pendant que vous souperez.

Ici l'homme comprit tout à fait. L'expression de son visage jusqu'alors sombre et dure s'empreignit de stupéfaction, de doute, de joie, et devint extraordinaire. Il se met à balbutier comme un homme fou :

— Vrai ? quoi ? vous me gardez ? vous ne me chassez pas ? un forçat ! vous m'appelez *monsieur* ! vous ne me tutoyez pas ! 'Va-t'en, chien !' qu'on me dit toujours. Je croyais bien que vous me chasseriez. Aussi j'avais dit tout de suite qui je suis. Oh ! la brave femme qui m'a enseigné ici ! je vais souper : un lit avec des matelas et des draps comme tout le monde ! un lit ! il y a dix-neuf ans que je n'ai couché dans un lit ! vous voulez bien que je ne m'en aille pas. Vous êtes de dignes gens. D'ailleurs j'ai de l'argent. Je paierai bien. Pardon, monsieur l'aubergiste, comment vous appelez-vous ? je paierai tout ce qu'on voudra. Vous êtes un brave homme. Vous êtes aubergiste, n'est-ce pas ?

— Je suis, dit l'évêque, un prêtre qui demeure ici.

— Un prêtre ! reprit l'homme. Oh ! un brave homme de prêtre ! alors vous ne me demandez pas d'argent ? le curé, n'est-ce pas ? le curé de cette grande église ? Tiens ! c'est vrai, que je suis bête ! je n'avais pas vu votre calotte.

Tout en parlant il avait déposé son sac et son bâton dans un coin, avait remis son passeport dans sa poche, et s'était assis. Mademoiselle Baptistine le considérait avec douceur. Il continua :

— Vous êtes humain, monsieur le curé, vous n'avez pas de mépris. C'est bien bon, un bon prêtre. Alors vous n'avez pas besoin que je paie ?

— Non, dit l'évêque, gardez votre argent. Combien avez-vous ? ne m'avez-vous pas dit cent neuf francs ?

— Quinze sous, ajouta l'homme.

— Cent neuf francs quinze sous. Et combien de temps avez-vous mis à gagner cela ?

— Dix-neuf ans !

L'évêque soupira profondément.

L'homme poursuivit :—J'ai encore tout mon argent. Depuis quatre jours je n'ai dépensé que vingt-cinq sous que j'ai gagnés en aidant à décharger des voitures à Grasse. Puisque vous êtes abbé, je vais vous dire, nous avions un aumônier au bagne. Et puis un jour j'ai vu un évêque. Monseigneur qu'on appelle. C'était l'évêque de la Majore, à Marseille. C'est le curé qui est sur les curés. Vous savez, pardon, je dis mal cela, mais pour moi, c'est si loin !—Vous comprenez, nous autres !—Il a dit la messe au milieu du bagne, sur un autel, il avait une chose pointue, en or, sur la tête. Au grand jour de midi, cela brillait. Nous étions en rang, des trois côtés, avec les canons, mèche allumée, en face de nous. Nous ne voyions pas bien. Il a parlé, mais il était trop au fond, nous n'entendions pas. Voilà ce que c'est qu'un évêque.

Pendant qu'il parlait, l'évêque était allé pousser la porte qui était restée toute grande ouverte.

Madame Magloire rentra. Elle apportait un couvert qu'elle mit sur la table.

— Madame Magloire, dit l'évêque, mettez ce couvert le plus près possible du feu.—Et se tournant vers son hôte : — Le vent de nuit est dur dans les Alpes. Vous devez avoir froid, monsieur ?

Chaque fois qu'il disait ce mot, *monsieur*, avec sa voix doucement grave et de si bonne compagnie, le visage de l'homme s'illuminait. *Monsieur* à un forçat ! c'est un verre d'eau à un naufragé de la Méduse. L'ignominie a soif de considération.

— Voici, reprit l'évêque, une lampe qui éclaire bien mal.

Madame Magloire comprit, et elle alla chercher sur la cheminée de la chambre à coucher de monseigneur les deux chandeliers d'argent qu'elle posa sur la table tout allumés.

— Monsieur le curé, dit l'homme, vous êtes bon, vous ne me méprisez pas. Vous me recevez chez vous. Vous allumez vos cierges pour moi. Je ne vous ai pourtant pas caché d'où je viens, et que je suis un homme malheureux.

L'évêque, assis près de lui, lui toucha doucement la main :—Vous pouviez ne pas me dire qui vous étiez. Ce n'est pas ici ma maison, c'est la maison de Jésus-Christ. Cette porte ne demande pas à celui qui entre s'il a un nom, mais s'il a une douleur. Vous souffrez ; vous avez faim et soif; soyez le bien-venu. Et ne me remerciez pas, ne me dites pas que je vous reçois chez moi. Personne n'est ici chez soi, excepté celui qui a besoin d'un asile. Je vous le dis à vous qui passez, vous êtes ici chez vous plus que moi-même. Tout ce qui est ici est à vous. Qu'ai-je besoin de savoir votre nom ? D'ailleurs, avant que vous me le dissiez, vous en avez un que je savais.

L'homme ouvrit les yeux étonnés.

— Vrai, vous saviez comment je m'appelle.

— Oui, répondit l'évêque, vous vous appelez mon frère.

— Tenez, monsieur le curé, s'écria l'homme, j'avais bien faim en entrant ici, mais vous êtes si bon qu'à présent je ne sais plus ce que j'ai; cela m'a passé.

L'évêque le regarda et lui dit :

— Vous avez bien souffert ?

— Oh ! la casaque rouge, le boulet au pied, une planche pour dormir, le chaud, le froid, le travail, la chiourme, les coups de bâton, la double chaîne pour rien, le cachot pour un mot, même malade au lit, la chaîne. Les chiens, les chiens sont plus heureux ! dix-neuf ans ! j'en ai quarante-six. A présent le passeport jaune. Voilà.

— Oui, reprit l'évêque, vous sortez d'un lieu de tristesse. Écoutez. Il y aura plus de joie au ciel pour le visage en larmes d'un pécheur repentant que pour la robe blanche de cent justes. Si vous sortez de ce lieu douloureux avec des pensées de haine et de colère contre les hommes, vous êtes digne de pitié ; si vous en sortez avec des pensées de bienveillance, de douceur et de paix, vous valez mieux qu'aucun de nous.

Cependant madame Magloire avait servi le souper: une soupe faite avec de l'eau, de l'huile, du pain et du sel, un peu de lard, un morceau de viande de mouton, des figues, un fromage frais et un gros pain de seigle. Elle avait d'elle-même ajouté à l'ordinaire de M. l'évêque une bouteille de vieux vin de Mauvres.

Le visage de l'évêque prit tout à coup cette expression de gaieté propre aux natures hospitalières :—A table, dit-il vivement, comme il en avait coutume lorsque quelque étranger soupait avec lui ; il fit asseoir l'homme à sa droite. Mademoiselle Baptistine, parfaitement paisible et naturelle, prit place à sa gauche. L'évêque dit le bénédicité, puis servit lui-même la soupe selon son habitude. L'homme se mit à manger avidement.

Tout à coup l'évêque dit :—Mais il me semble qu'il manque quelque chose sur cette table.

Madame Magloire, en effet, n'avait mis que les trois couverts absolument nécessaires. Or, c'était l'usage de la maison, quand M. l'évêque avait quelqu'un à souper, de disposer sur la nappe six couverts d'argent, étalage innocent. Ce gracieux semblant de luxe était une sorte d'enfantillage plein de charme dans cette maison douce et sévère qui élevait la pauvreté jusqu'à la dignité.

Madame Magloire comprit l'observation, sortit sans dire un mot, et un moment après les trois couverts réclamés par l'évêque brillaient sur la nappe, symétriquement arrangés devant chacun des trois convives.

Maintenant, pour donner une idée de ce qui se passa à cette table, nous ne saurions mieux faire que de transcrire ici un passage d'une lettre de mademoiselle Baptistine à son amie Madame de Boischevron, où la conversation du forçat et de l'évêque est racontée avec une minutie naïve.

. . . .

'Cet homme ne faisait aucune attention à personne. Il mangeait avec une voracité d'affamé; cependant, après le souper il a dit:

'— Monsieur le curé du bon Dieu, tout ceci est encore bien trop bon pour moi, mais je dois dire que les rouliers qui n'ont pas voulu me laisser manger avec eux font meilleure chère que vous.

'Entre nous, l'observation m'a un peu choquée. Mon frère a répondu:

'— Ils ont plus de fatigue que moi.

'— Non, a repris cet homme, ils ont plus d'argent. Vous êtes pauvre, je vois. Vous n'êtes peut-être pas même curé. Êtes-vous curé seulement ? Ah ! par exemple, si le bon Dieu était juste, vous devriez bien être curé.

'— Le bon Dieu est plus que juste, a dit mon frère.

'Un moment après il a ajouté.

'— Monsieur Jean Valjean, c'est à Pontarlier que vous allez.

'— Avec itinéraire obligé.

'Je crois bien que c'est comme cela que l'homme a dit. Puis il a continué:

'— Il faut que je sois en route demain au point de jour. Il fait dur voyager. Si les nuits sont froides, les journées sont chaudes.

'— Vous allez là, a repris mon frère, dans un bon pays. A la révolution, ma famille a été ruinée; je me suis réfugié en Franche-Comté d'abord, et j'y ai vécu quelque temps du travail de mes bras. J'avais de la bonne volonté. J'ai trouvé à m'y occuper. On n'a qu'à choisir.

Il y a des papeteries, des tanneries, des distilleries, des huileries, des fabriques d'horlogerie en grand, des fabriques d'acier, des fabriques de cuivre, au moins vingt usines de fer, dont quatre à Lods, à Châtillon, à Audincourt et à Beure qui sont très-considérables. . . .

'Je crois ne pas me tromper et que ce sont bien là les noms que mon frère a cités, puis il s'est interrompu et m'a adressé la parole:

'— Chère sœur, n'avons-nous pas des parents dans ce pays-là? J'ai répondu:

'— Nous en avions, entr'autres, monsieur de Lucenet, qui était capitaine des portes à Pontarlier dans l'ancien régime.

'— Oui, a repris mon frère, mais en '93, on n'avait plus de parents, on n'avait que ses bras. J'ai travaillé. Ils ont dans le pays de Pontarlier, où vous allez, monsieur Valjean, une industrie toute patriarcale et toute charmante, ma sœur. Ce sont leurs fromageries qu'ils appellent fruitières.

'Alors mon frère, tout en faisant manger cet homme, lui a expliqué très en détail ce que c'était que les fruitières de Pontarlier;—qu'on en distinguait deux sortes:—les *grosses granges*, qui sont aux riches et où il y a quarante ou cinquante vaches, lesquelles produisent sept à huit milliers de fromages par été: les *fruitières d'association* qui sont aux pauvres; ce sont les paysans de la moyenne montagne qui mettent leurs vaches en commun et partagent les produits. Ils prennent à leurs gages un fromager qu'ils appellent le *grurin*;—le grurin reçoit le lait des associés trois fois par jour et marque les quantités sur une taille double;—c'est vers la fin d'avril que le travail des fromageries commence;—c'est vers la mi-juin que les fromagers conduisent leurs vaches dans la montagne.

'L'homme se ranimait tout en mangeant. Mon frère lui faisait boire de ce bon vin de Mauvres dont il ne boit

pas lui-même, parce qu'il dit que c'est du vin cher. Mon frère lui disait tous ces détails avec cette gaieté aisée que vous lui connaissez, entremêlant ses paroles de façons gracieuses pour moi. Il est beaucoup revenu sur ce bon état de grurin comme s'il eût souhaité que cet homme comprît, sans le lui conseiller directement et durement, que ce serait un asile pour lui. Une chose m'a frappée. Cet homme était ce que je vous ai dit. Eh bien ! mon frère, pendant tout le souper, ni de toute la soirée, à l'exception de quelques paroles sur Jésus quand il est entré, n'a pas dit un mot qui pût rappeler à cet homme qui il était ni apprendre à cet homme qui était mon frère. C'était bien une occasion en apparence de faire un peu de sermon et d'appuyer l'évêque sur le galérien pour laisser la marque du passage. Il eût paru peut-être à un autre que c'était le cas, ayant ce malheureux sous la main, de lui nourrir l'âme en même temps que le corps, et de lui faire quelque reproche assaisonné de morale et de conseil, ou bien un peu de commisération avec exhortation de se mieux conduire à l'avenir. Mon frère ne lui a même pas demandé de quel pays il était, ni son histoire. Car dans son histoire il y a sa faute, et mon frère semblait éviter tout ce qui pouvait l'en faire souvenir. C'est au point qu'à un certain moment, comme mon frère parlait des montagnards de Pontarlier qui ont *un doux travail près du ciel et qui*, ajoutait-il, *sont heureux parce qu'ils sont innocents*, il s'est arrêté court, craignant qu'il n'y eût dans ce mot qui lui échappait, quelque chose qui pût froisser l'homme. A force d'y réfléchir, je crois avoir compris ce qui se passait dans le cœur de mon frère. Il pensait sans doute que cet homme qui s'appelle Jean Valjean n'avait que trop sa misère présente à l'esprit, que le mieux était de l'en distraire, et de lui faire croire, ne fût-ce qu'un moment, qu'il était une personne comme une autre, en étant pour lui tout ordinaire. N'est-ce pas là en effet bien entendre la

charité? N'y a-t-il pas, bonne madame, quelque chose de vraiment évangélique dans cette délicatesse qui s'abstient de sermon, de morale et d'allusion; et la meilleure pitié, quand un homme a un point douloureux, n'est-ce pas de n'y pas toucher du tout? Il m'a semblé que ce pouvait être là la pensée intérieure de mon frère. Dans tous les cas, ce que je puis dire, c'est que, s'il a eu toutes ces idées, il n'en a rien marqué, même pour moi; il a été d'un bout à l'autre le même homme que tous les soirs, et il a soupé avec ce Jean Valjean, du même air et de la même façon qu'il aurait soupé avec monsieur Gédéon le Prévôt ou avec monsieur le curé de la paroisse.

'Vers la fin, comme nous étions aux figues, on a cogné à la porte. C'était la mère Gerbaud avec son petit dans ses bras. Mon frère a baisé l'enfant au front, et m'a emprunté quinze sous que j'avais sur moi pour les donner à la mère Gerbaud. L'homme pendant ce temps-là ne faisait pas grande attention. Il ne parlait plus et paraissait très-fatigué. La pauvre vieille Gerbaud partie, mon frère a dit les grâces, puis il s'est tourné vers cet homme, et il lui a dit: Vous devez avoir bien besoin de votre lit. Madame Magloire a enlevé le couvert bien vite. J'ai compris qu'il fallait nous retirer pour laisser dormir ce voyageur, et nous sommes montées toutes les deux. J'ai cependant envoyé madame Magloire un instant après porter sur le lit de cet homme une peau de chevreuil de la Forêt-Noire qui est dans ma chambre. Les nuits sont glaciales, et cela tient chaud. C'est dommage que cette peau soit vieille; tout le poil s'en va. Mon frère l'a achetée du temps qu'il était en Allemagne, à Tottlingen, près des sources du Danube, ainsi que le petit couteau à manche d'ivoire dont je me sers à table.

'Madame Magloire est remontée presque tout de suite, nous nous sommes mises à prier Dieu dans le salon où

l'on étend le linge, et puis nous sommes rentrées chacune dans notre chambre sans nous rien dire.'

Après avoir donné le bonsoir à sa sœur, monseigneur Bienvenu prit sur la table un des deux flambeaux d'argent, remit l'autre à son hôte, et lui dit :

— Monsieur, je vais vous conduire à votre chambre.

L'homme le suivit.

Le logis était distribué de telle sorte que pour passer dans l'oratoire où était l'alcôve ou pour en sortir, il fallait traverser la chambre à coucher de l'évêque. Au moment où il traversait cette chambre, madame Magloire serrait l'argenterie dans le placard qui était au chevet du lit. C'était le dernier soin qu'elle prenait chaque soir avant de s'aller coucher.

L'évêque installa son hôte dans l'alcôve. Un lit blanc et frais y était dressé. L'homme posa le flambeau sur une petite table.

— Allons, dit l'évêque, faites une bonne nuit. Demain matin, avant de partir, vous boirez une tasse de lait de nos vaches, tout chaud.

— Merci, monsieur l'abbé, dit l'homme.

A peine eut-il prononcé ces paroles pleines de paix que, tout à coup et sans transitions, il eut un mouvement étrange et qui eût glacé d'épouvante les deux saintes filles, si elles en eussent été témoins. Aujourd'hui même il nous est difficile de nous rendre compte de ce qui le poussait en ce moment. Voulait-il donner un avertissement ou jeter une menace ? Obéissait-il simplement à une sorte d'impulsion instinctive et obscure pour lui-même ? Il se tourna brusquement vers le vieillard, croisa les bras, et fixant sur son hôte un regard sauvage, il s'écria d'une voix rauque :

— Ah ça ! décidément ! vous me logez chez vous, près de vous comme cela !

Il s'interrompit et ajouta avec un rire où il y avait quelque chose de monstrueux :

— Avez-vous bien fait toutes vos réflexions ? Qui est-ce qui vous dit que je n'ai pas assassiné ?

L'évêque répondit :

— Cela regarde le bon Dieu.

Puis gravement et remuant les lèvres comme quelqu'un qui prie ou qui se parle à lui-même, il dressa les deux doigts de sa main droite et bénit l'homme qui ne se courba pas, et sans tourner la tête, et sans regarder derrière lui, il rentra dans sa chambre.

Quand l'alcôve était habitée, un grand rideau de serge tiré de part en part dans l'oratoire cachait l'autel. L'évêque s'agenouilla en passant devant ce rideau et fit une courte prière. Un moment après, il était dans son jardin, marchant, rêvant, contemplant, l'âme et la pensée tout entières à ces grandes choses mystérieuses que Dieu montre la nuit aux yeux qui restent ouverts.

Quant à l'homme, il était vraiment si fatigué qu'il n'avait même pas profité de ces bons draps blancs. Il avait soufflé sa bougie avec sa narine à la manière des forçats et s'était laissé tomber tout habillé sur le lit, où il s'était tout de suite profondément endormi.

Minuit sonnait comme l'évêque rentrait de son jardin dans son appartement. Quelques minutes après, tout dormait dans la petite maison.

Vers le milieu de la nuit, Jean Valjean se réveilla.

Jean Valjean était d'une pauvre famille de paysans de la Bril. Dans son enfance, il n'avait pas appris à lire. Quand il eut l'âge d'homme, il était émondeur à Faverolles. Sa mère s'appelait Jeanne Valjean ou Vlajean, sobriquet probablement, et contraction de *voilà Jean.*

Jean Valjean était d'un caractère pensif sans être triste, ce qui est le propre des natures affectueuses. Somme toute, pourtant, c'était quelque chose d'assez

endormi et d'assez insignifiant, en apparence du moins, que Jean Valjean. Il avait perdu en très-bas âge son père et sa mère. Sa mère était morte d'une fièvre mal soignée. Son père, émondeur comme lui, s'était tué en tombant d'un arbre. Il n'était resté à Jean Valjean qu'une sœur plus âgée que lui, veuve, avec sept enfants, filles et garçons. Cette sœur avait élevé Jean Valjean, et tant qu'elle eut son mari elle logea et nourrit son jeune frère. Le mari mourut. L'aîné des sept enfants avait huit ans, le dernier un an. Jean Valjean venait d'atteindre, lui, sa vingt-cinquième année. Il remplaça le père, et soutint à son tour sa sœur qui l'avait élevé. Cela se fit simplement comme un devoir, même avec quelque chose de bourru de la part de Jean Valjean. Sa jeunesse se dépensait ainsi dans un travail rude et mal-payé.

. . . .

Le soir il rentrait fatigué et mangeait sa soupe, sans dire un mot. Sa sœur, mère Jeanne, pendant qu'il mangeait, lui prenait souvent dans son écuelle le meilleur de son repas, le morceau de viande, la tranche de lard, le cœur de chou, pour le donner à quelqu'un de ses enfants ; lui, mangeant toujours, penché sur la table, presque la tête dans sa soupe, ses longs cheveux tombant autour de son écuelle et cachant ses yeux, avait l'air de ne rien voir et laissait faire. Il y avait à Faverolles, pas loin de la chaumière Valjean, de l'autre côté de la ruelle, une fermière appelée Marie-Claude ; les enfants Valjean, habituellement affamés, allaient quelquefois emprunter au nom de leur mère une pinte de lait à Marie-Claude, qu'ils buvaient derrière une haie ou dans quelque coin d'allée, s'arrachant le pot, et si hâtivement que les petites filles s'en répandaient sur leur tablier et dans leur goulotte : la mère, si elle eût su cette maraude, eût sévèrement corrigé les délinquants. Jean Valjean, brusque et bougon, payait, en arrière de la mère, la pinte de lait à Marie-Claude, et les enfants n'étaient pas punis.

Il gagnait dans la saison de l'émondage dix-huit sous par jour, puis il se louait comme moissonneur, comme manœuvre, comme garçon de ferme-bouvier, comme homme de peine. Il faisait ce qu'il pouvait. Sa sœur travaillait de son côté, mais que faire avec sept petits enfants ? C'était un triste groupe que la misère enveloppa et étreignit peu à peu. Il arriva qu'un hiver fut rude. Jean n'eut pas d'ouvrage. La famille n'eut pas de pain. Pas de pain. A la lettre. Sept enfants.

Un dimanche soir, Maubert Isabeau, boulanger sur la place de l'église, à Faverolles, se disposait à se coucher, lorsqu'il entendit un coup violent dans la devanture grillée et vitrée de sa boutique. Il arriva à temps pour voir un bras passé à travers un trou fait d'un coup de poing dans la grille et dans la vitre. Le bras saisit un pain et l'emporta. Isabeau sortit en hâte ; le voleur s'enfuyait à toutes jambes ; Isabeau courut après lui et l'arrêta. Le voleur avait jeté le pain, mais il avait encore le bras ensanglanté. C'était Jean Valjean.

Ceci se passait en 1759. Jean Valjean fut traduit devant les tribunaux du temps 'pour vol avec effraction la nuit dans une maison habitée.' . . . .

Jean Valjean fut déclaré coupable. Les termes du code étaient formels. Il y a dans notre civilisation des heures redoutables ; ce sont les moments où la pénalité prononce un naufrage. Quelle minute funèbre que celle où la société s'éloigne et consomme l'irréparable abandon d'un être pensant ! Il fut condamné à cinq ans de galères. . . . .

Pendant qu'on rivait à grands coups de marteau derrière sa tête le boulon de son carcan, il pleurait, les larmes l'étouffaient, elles l'empêchaient de parler, il parvenait seulement à dire de temps en temps, *J'étais émondeur à Faverolles.* Puis, tout en sanglotant, il élevait sa main droite et l'abaissait graduellement sept fois comme s'il touchait successivement sept têtes in-

égales, et à ce geste on devinait que la chose quelconque qu'il avait faite, il l'avait faite pour vêtir et nourrir sept petits enfants.

Il partit pour Toulon. Il y arriva après un voyage de vingt-sept jours, sur une charrette, la chaîne au cou. A Toulon il fut revêtu de la casaque rouge. Tout s'effaça de ce qui avait été sa vie, jusqu'à son nom; il ne fut même plus Jean Valjean; il fut le numéro 24601. Que devint la sœur? que devinrent les sept enfants? Qui est-ce qui s'occupe de cela? Que devient la poignée de feuilles du jeune arbre scié par le pied? .

. . . .

A peine, pendant tout le temps que Jean Valjean passa à Toulon, entendit-il parler une seule fois de sa sœur. C'était, je crois, vers la fin de la quatrième année de sa captivité. Je ne sais plus par quelle voie ce renseignement lui parvint. Quelqu'un, qui les avait connus au pays, avait vu sa sœur. Elle était à Paris. Elle habitait une pauvre rue près Saint-Sulpice, la rue du Geindre. Elle n'avait plus avec elle qu'un enfant, un petit garçon, le dernier. Où étaient les six autres? Elle ne le savait peut-être pas elle-même. Tous les matins elle allait à une imprimerie où elle était plieuse et brocheuse. Voilà ce qu'on dit à Jean Valjean. On l'en entretint un jour, ce fut un moment, un éclair, comme une fenêtre brusquement ouverte sur la destinée de ces êtres qu'il avait aimées, puis tout se referma; il n'en entendit plus parler, et ce fut pour jamais. . .

. . . .

Vers la fin de cette quatrième année, le tour d'évasion de Jean Valjean arriva. Ses camarades l'aidèrent comme cela se fait dans ce triste lieu. Il s'évada. Il erra deux jours en liberté dans les champs. . . . .

Le soir du second jour, il fut repris. Il n'avait ni mangé ni dormi depuis trente-six heures. Le tribunal maritime le condamna pour ce délit à une prolongation

de trois ans, ce qui lui fit huit ans. La sixième année, ce fut encore son tour de s'évader ; il en usa, mais il ne put consommer sa fuite. Il avait manqué à l'appel. On tira le coup de canon, et à la nuit les gens de ronde le trouvèrent caché sous la quille d'un vaisseau en construction; il résista aux gardes-chiourme qui le saisirent. Évasion et rébellion. Ce fait prévu par le code spécial fut puni d'une aggravation de cinq ans, dont deux ans de double chaîne. Treize ans. La dixième année, son tour revint, il en profita encore. Il ne réussit pas mieux. Trois ans pour cette nouvelle tentative. Seize ans. Enfin, ce fut, je crois, pendant la treizième année qu'il essaya une dernière fois et ne réussit qu'à se faire reprendre après quatre heures d'absence. Trois ans pour ces quatre heures. Dix-neuf ans. En octobre 1815 il fut libéré; il était entré là en 1796 pour avoir cassé un carreau et pris un pain. . . . .

Jean Valjean était entré au bagne sanglottant et frémissant; il en sortit impassible. Il y était entré désespéré; il en sortit sombre. . . . .

Que s'était-il passé dans cette âme ? C'était, nous l'avons dit, un ignorant; mais ce n'était pas un imbécile.

Le malheur, qui a aussi sa clarté, augmenta le peu de jour qu'il y avait dans cet esprit. Sous le bâton, sous la chaîne, au cachot, à la fatigue, sous l'ardent soleil du bagne, sur le lit de planches des forçats, il se replia en sa conscience et réfléchit.

Il commença par se juger lui-même. Il reconnut qu'il n'était pas un innocent injustement puni. Il s'avoua qu'il avait commis une action extrême et blâmable ; qu'on ne lui eût peut-être pas refusé ce pain, s'il l'avait demandé; que dans tous les cas il eût mieux valu l'attendre, soit de la pitié, soit du travail ; que ce n'est pas tout à fait une raison sans réplique de dire : Peut-on attendre quand on a faim ? Que d'abord il est très-rare qu'on meure littéralement de faim; ensuite que, mal-

heureusement ou heureusement, l'homme est ainsi fait qu'il peut souffrir longtemps et beaucoup, moralement et physiquement, sans mourir ; qu'il fallait donc de la patience ; . . . . que c'était dans tous les cas une mauvaise porte pour sortir de la misère que celle par où l'on entre dans l'infamie : enfin qu'il avait eu tort.

Puis il se demanda : S'il était le seul qui avait eu tort dans sa fatale histoire ? Si d'abord ce n'était pas une chose grave qu'il eût, lui travailleur, manqué de travail, lui laborieux, manqué de pain. Si, ensuite, la faute commise et avouée, le châtiment n'avait pas été féroce et outré. S'il n'y avait pas plus d'abus de la part de la loi dans la peine qu'il n'y avait eu d'abus de la part du coupable dans la faute.

Ces questions faites et résolues, il jugea la société et la condamna. Il la condamna à sa haine. Il la fit responsable du sort qu'il subissait, et se dit qu'il n'hésiterait peut-être pas à lui en demander compte un jour.

Il y avait à Toulon une école pour la chiourme tenue par des frères ignorantins, où l'on enseignait le plus nécessaire à ceux de ces malheureux qui avaient de la bonne volonté. Jean Valjean fut du nombre des hommes de bonne volonté. Il alla à l'école à quarante ans, et apprit à lire, à écrire, à compter. Il sentit que fortifier son intelligence, c'était fortifier sa haine. Dans de certains cas l'instruction et la lumière peuvent servir de rallonge au mal. . . .

Ainsi, pendant ces dix-neuf ans de torture et d'esclavage, cette âme monta et tomba en même temps. Il y entra de la lumière d'un côté et des ténèbres de l'autre.

. . . .

Un détail que nous ne devons pas omettre, c'est qu'il était d'une force physique dont n'approchait pas un des habitants du bagne ; à la fatigue, pour filer un câble, pour tirer un cabestan, Jean Valjean valait quatre hommes.

Il soulevait et soutenait parfois d'énormes poids sur son dos, et remplaçait dans l'occasion cet instrument qu'on appelle *cric* et qu'on appelait jadis *orgueil*, d'où a pris son nom, soit dit en passant, la rue Montorgueil près des halles de Paris. Ses camarades l'avaient surnommé Jean-le-Cric. Une fois, comme on réparait le balcon de l'hôtel-de-ville de Toulon, une des admirables cariatides de Puget qui soutiennent ce balcon se descella et faillit tomber. Jean Valjean, qui se trouvait là, soutint de l'épaule la cariatide et donna le temps aux ouvriers d'arriver.

Sa souplesse dépassait encore sa vigueur. Certains forçats, rêveurs perpétuels d'évasion, finissent par faire de la force et de l'adresse combinées une véritable science. C'est la science des muscles. Toute une statique mystérieuse est quotidiennement pratiquée par les prisonniers, ces éternels envieux des mouches et des oiseaux. Gravir une verticale, et trouver des points d'appui là où l'on voit à peine une saillie, était un jeu pour Jean Valjean. Étant donné un angle de mur avec la tension de son dos et de ses jarrets, avec ses coudes et ses talons emboîtés dans les aspérités de la pierre, il se hissait comme magiquement à un troisième étage. Quelquefois il montait ainsi jusqu'au toit du bagne.

Il parlait peu. Il ne riait pas. Il fallait quelque émotion extrême pour lui arracher, une ou deux fois l'an, ce lugubre rire du forçat qui est comme un écho du rire du démon. A le voir, il semblait occupé à regarder continuellement quelque chose de terrible.

Il était absorbé en effet. . . . . . .

Par moments, au milieu de son travail du bagne, il s'arrêtait. Il se mettait à penser. Sa raison, à la fois plus mûre et plus troublée qu'autrefois, se révoltait. Tout ce qui lui était arrivé lui paraissait absurde; tout ce qui l'entourait lui paraissait impossible. Il se disait:

loge de la cathédrale, Jean Valjean se réveilla. Ce qui le réveilla, c'est que le lit était trop bon. Il y avait vingt ans bientôt qu'il n'avait couché dans un lit, et, quoiqu'il ne se fût pas déshabillé, la sensation était trop nouvelle pour ne pas troubler son sommeil. Il avait dormi plus de quatre heures. Sa fatigue était passée. Il était accoutumé à ne pas donner beaucoup d'heures au repos. Il ouvrit les yeux, et regarda un moment dans l'obscurité autour de lui, puis il les referma pour se rendormir.

Quand beaucoup de sensations diverses ont agité la journée, quand des choses préoccupent l'esprit, on s'endort, mais on ne se rendort pas. Le sommeil vient plus aisément qu'il ne revient. C'est ce qui arriva à Jean Valjean. Il ne put se rendormir, et il se mit à penser.

Il était dans un de ces moments où les idées qu'on a dans l'esprit sont troubles. Il avait une sorte de va-et-vient obscur dans le cerveau. Ses souvenirs anciens et ses souvenirs immédiats y flottaient pêle-mêle et s'y croisaient confusément, perdant leurs formes, se grossissant démesurément, puis disparaissant tout à coup comme dans une eau fangeuse et agitée. Beaucoup de pensées lui venaient, mais il y en avait une qui se représentait continuellement et qui chassait toutes les autres. Cette pensée, nous allons la dire tout de suite :— Il avait remarqué les six couverts d'argent et la grande cuillère que madame Magloire avait posés sur la table.

Ces six couverts d'argent l'obsédaient.— Ils étaient là.—A quelques pas.—A l'instant où il avait traversé la chambre d'à côté pour venir dans celle où il était, la vieille servante les mettait dans un petit placard à la tête du lit.— Il avait bien remarqué ce placard.— A droite, en entrant par la salle à manger.— Ils étaient massifs.— Et de vieille argenterie.— Avec la grande cuillère, on en tirerait au moins deux cents francs. — Le double de ce qu'il avait gagné en dix-neuf ans. Il est vrai qu'il eût gagné davantage si '*l'administration*' ne l'avait pas '*volé*.'

Son esprit oscilla toute une grand' heure dans des fluctuations auxquelles se mêlait bien quelque lutte. Trois heures sonnèrent. Il rouvrit les yeux, se dressa brusquement sur son séant, étendit le bras et tâta son havresac qu'il avait jeté dans le coin de l'alcôve, puis il laissa pendre ses jambes et poser ses pieds à terre, et se trouva, presque sans savoir comment, assis sur son lit.

Il resta un certain temps rêveur dans cette attitude qui eût eu quelque chose de sinistre pour quelqu'un qui l'eût aperçu ainsi dans cette ombre, seul éveillé dans la maison endormie. Tout à coup il se baissa, ôta ses souliers et les posa doucement sur la natte près du lit, puis il reprit sa posture de rêverie et redevint immobile.

. . . .

Il demeurait dans cette situation, et y fût peut-être resté indéfiniment jusqu'au lever du jour, si l'horloge n'eût sonné un coup,— le quart ou la demie. Il sembla que ce coup lui eût dit : Allons !

Il se leva debout, hésita encore un moment, et écouta ; tout se taisait dans la maison ; alors il marcha droit et à petits pas vers la fenêtre qu'il entrevoyait. La nuit n'était pas très-obscure : c'était une pleine lune sur laquelle couraient de larges nuées chassées par le vent. Cela faisait au dehors des alternatives d'ombre et de clarté, des éclipses, puis des éclaircies, et au dedans une sorte de crépuscule. Ce crépuscule, suffisant pour qu'on pût se guider, intermittant à cause des nuages, ressemblait à l'espèce de lividité qui tombe d'un soupirail de cave devant lequel vont et viennent des passants. Arrivé à la fenêtre, Jean Valjean l'examina. Elle était sans barreaux, donnait sur le jardin et n'était fermée, selon la mode du pays, que d'une petite clavette. Il l'ouvrit, mais comme un air froid et vif entra brusquement dans la chambre, il la referma tout de suite. Il regarda le jardin de ce regard attentif qui étudie plus qu'il ne regarde. Le jardin était enclos d'un mur blanc assez bas,

facile à escalader. Au fond, au delà, il distingua des têtes d'arbres également espacées, ce qui indiquait que ce mur séparait le jardin d'une avenue ou d'une ruelle plantée.

Ce coup d'œil jeté, il fit le mouvement d'un homme déterminé, marcha à son alcôve, prit son havresac, l'ouvrit, le fouilla, en tira quelque chose qu'il posa sur le lit, mit ses souliers dans une de ses poches, referma le tout, chargea le sac sur ses épaules, se couvrit de sa casquette dont il baissa la visière sur ses yeux, chercha son bâton en tâtonnant, et l'alla poser dans l'angle de la fenêtre, puis revint au lit et saisit résolûment l'objet qu'il y avait déposé. Cela ressemblait à une barre de fer courte aiguisée comme un épieu à l'une de ses extrémités.

Il eût été difficile de distinguer dans les ténèbres pour quel emploi avait pu être façonné ce morceau de fer. C'était, peut-être, un levier ? C'était peut-être une massue ?

Au jour on eût pu reconnaître que ce n'était autre chose qu'un chandelier de mineur. On employait quelquefois alors les forçats à extraire de la roche des hautes collines qui environnent Toulon, et il n'était pas rare qu'ils eussent à leur disposition des outils de mineur. Les chandeliers des mineurs sont en fer massif, terminés à leur extrémité inférieure par une pointe au moyen de laquelle on les enfonce dans le rocher.

Il prit le chandelier dans sa main droite, et retenant son haleine, assourdissant son pas, il se dirigea vers la porte de la chambre voisine, celle de l'évêque, comme on sait. Arrivé à cette porte, il la trouva entre-bâillée. L'évêque ne l'avait point fermée.

Jean Valjean écouta. Aucun bruit. Il poussa la porte. Il la poussa du bout du doigt, légèrement, avec cette douceur furtive et inquiète d'un chat qui veut entrer. La porte céda à la pression et fit un mouvement imperceptible et silencieux qui élargit un peu l'ouverture.

Il attendit un moment, puis poussa la porte une

seconde fois, plus hardiment. Elle continua de céder en silence. L'ouverture était assez grande maintenant pour qu'il pût passer. Mais il y avait près de la porte une petite table qui faisait avec elle un angle gênant, et qui barrait l'entrée.

Jean Valjean reconnut la difficulté. Il fallait à toute force que l'ouverture fût encore élargie. Il prit son parti, et poussa une troisième fois la porte, plus énergiquement que les deux premières. Cette fois il y eut un gond mal huilé qui jeta tout à coup dans cette obscurité un cri rauque et prolongé.

Jean Valjean tressaillit. Le bruit de ce gond sonna dans son oreille avec quelque chose d'éclatant et de formidable comme le clairon du jugement dernier. Dans les grossissements fantastiques de la première minute, il se figura presque que ce gond venait de s'animer et de prendre tout à coup une vie terrible, et qu'il aboyait comme un chien pour avertir tout le monde et réveiller les gens endormis.

Il s'arrêta, frissonnant, éperdu, et retomba de la pointe du pied sur le talon. . . . .

Quelques minutes s'écoulèrent. La porte s'était ouverte toute grande. Il se hasarda à regarder dans la chambre. Rien n'y avait bougé. Il prêta l'oreille. Rien ne remuait dans la maison. Le bruit du gond rouillé n'avait éveillé personne.

Ce premier danger était passé, mais il y avait encore en lui un affreux tumulte. Il ne recula pas pourtant. Même quand il s'était cru perdu, il n'avait pas reculé. Il ne songea plus qu'à finir vîte. Il fit un pas et entra dans la chambre.

Cette chambre était dans un calme parfait. On y distinguait çà et là des formes confuses et vagues qui, au jour, étaient des papiers épars sur une table, des in-folios ouverts, des volumes empilés sur un tabouret, un fauteuil chargé de vêtements, un prie-

Dieu, et qui à cette heure n'étaient plus que des coins ténébreux et des places blanchâtres. Jean Valjean avança avec précaution en évitant de se heurter aux meubles. Il entendait au fond de la chambre la respiration égale et tranquille de l'évêque endormi.

Il s'arrêta tout à coup. Il était près du lit. Il y était arrivé plus tôt qu'il n'aurait cru.

La nature mêle quelquefois ses effets et ses spectacles à nos actions avec une espèce d'à-propos sombre et intelligent, comme si elle voulait nous faire réfléchir. Depuis près d'une demi-heure un grand nuage couvrait le ciel. Au moment où Jean Valjean s'arrêta en face du lit, ce nuage se déchira, comme s'il l'eut fait exprès, et un rayon de lune, traversant la longue fenêtre, vint éclairer subitement le visage pâle de l'évêque. Il dormait paisiblement. Il était presque vêtu dans son lit, à cause des nuits froides des Basses Alpes, d'un vêtement de laine brune qui lui couvrait les bras jusqu'aux poignets. Sa tête était renversée sur l'oreiller dans l'attitude abandonnée du repos; il laissait pendre hors du lit sa main ornée de l'anneau pastoral et d'où étaient tombées tant de bonnes œuvres et tant de saintes actions. Toute sa face s'illuminait d'une vague expression de satisfaction, d'espérance et de béatitude. C'était plus qu'un sourire et presque un rayonnement. Il y avait sur son front l'inexprimable réverbération d'une lumière qu'on ne voyait pas. L'âme des justes pendant le sommeil contemple un ciel mystérieux.

Un reflet de ce ciel était sur l'évêque. C'était en même temps une transparence lumineuse, car ce ciel était au dedans de lui. Ce ciel, c'était sa conscience. . .

. . . .

Jean Valjean, lui, était dans l'ombre, son chandelier de fer à la main, debout, immobile. Jamais il n'avait rien vu de pareil. Cette confiance l'épouvantait. Le monde moral n'a pas de plus grand spectacle que celui-

là: une conscience troublée et inquiète, parvenue au bord d'une mauvaise action, et contemplant le sommeil d'un juste. . . . . . .

La seule chose qui se dégageât clairement de son attitude et de sa physionomie, c'était une étrange indécision. On eût dit qu'il hésitait entre les deux abîmes, celui où l'on se perd et celui où l'on se sauve. Il semblait prêt à briser ce crâne ou à baiser cette main.

Au bout de quelques instants, son bras gauche se leva lentement vers son front, et il ôta sa casquette, puis son bras retomba avec la même lenteur, et Jean Valjean rentra dans sa contemplation, sa casquette dans la main gauche, sa massue dans la main droite, les cheveux hérissés sur sa tête farouche.

L'évêque continuait de dormir dans une paix profonde sous ce regard effrayant.

Un reflet de la lune faisait confusément visible au-dessus de la cheminée le crucifix qui semblait leur ouvrir les bras à tous les deux, avec une bénédiction pour l'un et un pardon pour l'autre.

Tout à coup Jean Valjean remit sa casquette sur son front, puis marcha rapidement, le long du lit, sans regarder l'évêque, droit au placard qu'il entrevoyait près du chevet; il leva le chandelier de fer comme pour forcer la serrure; la clef y était; il l'ouvrit; la première chose qui lui apparut fut le panier d'argenterie; il le prit, traversa la chambre à grands pas sans précaution et sans s'occuper du bruit, gagna la porte, rentra dans l'oratoire, ouvrit la fenêtre, saisit son bâton, enjamba l'appui du rez-de-chaussée, mit l'argenterie dans son sac, jeta le panier, franchit le jardin, sauta par dessus le mur comme un tigre, et s'enfuit. . . .

Le lendemain, au soleil levant, monseigneur Bienvenu se promenait dans son jardin. Madame Magloire accourut vers lui toute bouleversée.

— Monseigneur, monseigneur, cria-t-elle, votre grandeur sait-elle où est le panier d'argenterie ?

— Oui, dit l'évêque.

— Dieu soit béni ! reprit-elle. Je ne savais ce qu'il était devenu.

L'évêque venait de ramasser le panier dans une platebande. Il le présenta à madame Magloire.

— Le voilà.

— Eh bien ? dit-elle. Rien dedans ! et l'argenterie ?

— Ah ! repartit l'évêque. C'est donc l'argenterie qui vous occupe ? Je ne sais où elle est. . . .

— Elle est volée! c'est l'homme d'hier soir qui l'a volée!

En un clin d'œil, avec toute sa vivacité de vieille alerte, madame Magloire courut à l'oratoire, entra dans l'alcôve et revint vers l'évêque. L'évêque venait de se baisser et considérait en soupirant un plant de cochléaria des Guillons que le panier avait brisé, en tombant à travers la plate-bande. Il se redressa au cri de madame Magloire.

— Monseigneur, l'homme est parti ! l'argenterie est volée !

Tout en poussant cette exclamation, ses yeux tombaient sur un angle du jardin où l'on voyait des traces d'escalade. Le chevron du mur avait été arraché.

— Tenez ! c'est par là qu'il s'en est allé. Il a sauté dans la ruelle Cochefilet ! Ah ! l'abomination ! Il nous a volé notre argenterie !

L'évêque resta un moment silencieux, puis leva son œil sérieux, et dit à madame Magloire avec douceur :

— Et d'abord, cette argenterie était-elle à nous ?

Madame Magloire resta interdite. Il y eut encore un silence, puis l'évêque continua :

— Madame Magloire, je détenais à tort et depuis longtemps cette argenterie. Elle était aux pauvres. Qui était-ce que cet homme ? Un pauvre évidemment.

— Hélas ! repartit madame Magloire. Ce n'est pas pour moi ni pour mademoiselle. Cela nous est bien égal.

Mais c'est pour monseigneur. Dans quoi monseigneur va-t-il manger maintenant ?

L'évêque la regarda d'un air étonné.

— Ah ça! est-ce qu'il n'y a pas des couverts d'étain ?

Madame Magloire haussa les épaules.

— L'étain a une odeur.

— Alors les couverts de fer.

Madame Magloire fit une grimace expressive.

— Le fer a un goût.

— Eh bien, dit l'évêque, des couverts de bois.

Quelques instants après il déjeunait à cette même table où Jean Valjean s'était assis la veille. Tout en déjeunant, monseigneur Bienvenu faisait gaiement remarquer à sa sœur qui ne disait rien, et à madame Magloire qui grommelait sourdement, qu'il n'est nullement besoin d'une cuillère ni d'une fourchette, même en bois, pour tremper un morceau de pain dans une tasse de lait.

— Aussi a-t-on idée ! disait madame Magloire, toute seule en allant et venant, recevoir un homme comme cela ! et le loger à côté de soi ! et quel bonheur encore qu'il n'ait fait que voler ! Ah ! cela fait frémir quand on songe !

Comme le frère et la sœur allaient se lever de table, on frappe à la porte.

— Entrez, dit l'évêque.

La porte s'ouvrit. Un groupe étrange et violent apparut sur le seuil. Trois hommes en tenaient un quatrième au collet. Les trois hommes étaient des gendarmes ; l'autre était Jean Valjean. Un brigadier de gendarmerie, qui semblait conduire le groupe, était près de la porte. Il entra et s'avança vers l'évêque en faisant le salut militaire.

— Monseigneur, dit-il. . . . . . .

A ce mot, Jean Valjean, qui était morne et semblait abattu, releva la tête d'un air stupéfait.

— Monseigneur ! murmura-t-il. Ce n'est donc pas le curé.

— Silence, dit un gendarme. C'est monseigneur l'évêque.

Cependant monseigneur Bienvenu s'était approché aussi vivement que son grand âge le lui permettait.

— Ah ! vous voilà ! s'écria-t-il en regardant Jean Valjean. Je suis aise de vous voir. Eh bien, mais ! je vous avais donné les chandeliers aussi, qui sont en argent comme le reste et dont vous pourrez bien avoir deux cents francs. Pourquoi ne les avez-vous pas emportés avec vos couverts ?

Jean Valjean ouvrit les yeux et regarda le vénérable évêque avec une expression qu'aucune langue humaine ne pourrait rendre.

— Monseigneur, dit le brigadier de gendarmerie, ce que cet homme disait était donc vrai ? Nous l'avons rencontré. Il allait comme quelqu'un qui s'en va. Nous l'avons arrêté pour voir. Il avait cette argenterie . . . . . .

— Et il vous a dit, interrompit l'évêque en souriant, qu'elle lui avait été donnée par un vieux bonhomme de prêtre chez lequel il avait passé la nuit ? je vois la chose. Et vous l'avez ramené ici ? c'est une méprise.

— Comme cela, reprit le brigadier, nous pouvons le laisser aller ?

— Sans doute, répondit l'évêque.

Les gendarmes lâchèrent Jean Valjean qui recula.

— Est-ce que c'est vrai qu'on me laisse ? dit-il, d'une voix presque inarticulée et comme s'il parlait dans le sommeil.

— Oui, on te laisse, tu n'entends donc pas ? dit un gendarme.

Mon ami, reprit l'évêque, avant de vous en aller, voici vos chandeliers. Prenez-les.

Il alla à la cheminée, prit les deux flambeaux d'argent

et les apporta à Jean Valjean. Les deux femmes le regardaient faire sans un mot, sans un geste, sans un regard qui pût déranger l'évêque.

Jean Valjean tremblait de tous ses membres. Il prit les deux chandeliers machinalement et d'un air égaré.

— Maintenant, dit l'évêque, allez en paix. A propos, quand vous reviendrez, mon ami, il est inutile de passer par le jardin. Vous pourrez toujours entrer et sortir par la porte de la rue. Elle n'est fermée qu'au loquet jour et nuit.

Puis se tournant vers la gendarmerie :

— Messieurs, vous pouvez vous retirer.

Les gendarmes s'éloignèrent. Jean Valjean était comme un homme qui va s'évanouir. L'évêque s'approcha de lui, et lui dit à voix basse :

— N'oubliez pas, n'oubliez jamais que vous m'avez promis d'employer cet argent à devenir honnête homme.

Jean Valjean, qui n'avait aucun souvenir d'avoir rien promis, resta interdit. L'évêque avait appuyé sur ces paroles en les prononçant. Il reprit avec solennité :

— Jean Valjean, mon frère, vous n'appartenez plus au mal, mais au bien. C'est votre âme que je vous achète ; je la retire aux pensées noires et à l'esprit de perdition, et je la donne à Dieu.

Jean Valjean sortit de la ville comme s'il s'échappait. Il se mit à marcher en toute hâte dans les champs, prenant les chemins et les sentiers qui se présentaient, sans s'apercevoir qu'il revenait à chaque instant sur ses pas. Il erra ainsi toute la matinée, n'ayant pas mangé et n'ayant pas faim. Il était en proie à une foule de sensations nouvelles. Il se sentait une sorte de colère, il ne savait contre qui. Il n'eût pu dire s'il était touché ou humilié. Il lui venait par moments un attendrissement étrange qu'il combattait et auquel il opposait l'endur-

cissement de ces vingt dernières années. Cet état le fatiguait. Il voyait avec inquiétude s'ébranler au dedans de lui l'espèce de calme affreux que l'injustice de son malheur lui avait donné. Il se demandait qu'est-ce qui remplacerait cela. Parfois il eût vraiment mieux aimé être en prison avec les gendarmes, et que les choses ne se fussent point passées ainsi ; cela l'eût moins agité. Bien que la saison fût assez avancée, il y avait encore çà et là dans les haies quelques fleurs tardives dont l'odeur, qu'il traversait en marchant, lui rappelait des souvenirs d'enfance. Ces souvenirs lui étaient presque insupportables, tant il y avait longtemps qu'ils ne lui étaient apparus. Des pensées inexprimables s'amoncelèrent ainsi en lui toute la journée.

Comme le soleil déclinait au couchant, allongeant sur le sol l'ombre du moindre caillou, Jean Valjean était assis derrière un buisson dans une grande plaine rousse absolument déserte. Il n'y avait à l'horizon que les Alpes. Pas même le clocher d'un village lointain. Jean Valjean pouvait être à trois lieues de D——. Un sentier qui coupait la plaine passait à quelques pas du buisson.

Au milieu de cette méditation qui n'eût pas peu contribué à rendre ses haillons effrayants pour quelqu'un qui l'eût rencontré, il entendit un bruit joyeux.

Il tourna la tête, et vit venir par le sentier un petit savoyard d'une dizaine d'années qui chantait, sa vielle au flanc et sa boîte à marmotte sur le dos. Un de ces doux et gais enfants qui vont de pays en pays, laissant voir leurs genoux par les trous de leur pantalon.

Tout en chantant l'enfant interrompait de temps en temps sa marche et jouait aux osselets avec quelques pièces de monnaie qu'il avait dans sa main, toute sa fortune probablement. Parmi cette monnaie, il y avait une pièce de quarante sous. L'enfant s'arrêta à côté du buisson sans voir Jean Valjean et fit sauter sa poignée

de sous que jusque là il avait reçue avec assez d'adresse tout entière sur le dos de sa main. Cette fois la pièce de quarante sous lui échappa, et vint rouler vers la broussaille jusqu'à Jean Valjean. Jean Valjean posa le pied dessus. Cependant l'enfant avait suivi sa pièce du regard, et l'avait vue. Il ne s'étonna point et marcha droit à l'homme.

C'était un lieu absolument solitaire. Aussi loin que le regard pouvait s'étendre, il n'y avait personne dans la plaine ni dans le sentier. On n'entendait que les petits cris faibles d'une nuée d'oiseaux de passage qui traversaient le ciel à une hauteur immense. L'enfant tournait le dos au soleil qui lui mettait des fils d'or dans les cheveux et qui empourprait d'une lueur sanglante la face sauvage de Jean Valjean.

— Monsieur, dit le petit savoyard, avec cette confiance de l'enfance qui se compose d'ignorance et d'innocence,—ma pièce ?

— Comment t'appelles-tu ? dit Jean Valjean.

— Petit Gervais, monsieur.

— Va-t'en, dit Jean Valjean.

— Monsieur, reprit l'enfant, rendez-moi ma pièce.

Jean Valjean baissa la tête et ne répondit pas. L'enfant recommença :

— Ma pièce, monsieur !

L'œil de Jean Valjean resta fixé à terre.

— Ma pièce ! cria l'enfant, ma pièce blanche ! mon argent !

Il semblait que Jean Valjean n'entendît point. L'enfant le prit au collet de sa blouse et le secoua. Et en même temps il faisait effort pour déranger le gros soulier ferré posé sur son trésor.

— Je veux ma pièce ! ma pièce de quarante sous !

L'enfant pleurait. La tête de Jean Valjean se releva. Il était toujours assis. Ses yeux étaient troublés. Il considéra l'enfant avec une sorte d'étonnement, puis il

étendit la main vers son bâton et cria d'une voix terrible :
—Qui est là ?

— Moi, monsieur, répondit l'enfant. Petit Gervais ! moi ! moi ! Rendez-moi mes quarante sous, s'il vous plaît ! Ôtez votre pied, monsieur, s'il vous plaît ! Puis irrité, quoique tout petit, et devenant presque menaçant :

— Ah ça, ôterez-vous votre pied ? Ôtez donc votre pied, voyons !

— Ah ! c'est encore toi ! dit Jean Valjean, et se dressant brusquement tout debout, le pied toujours sur la pièce d'argent, il ajouta :—Veux-tu bien te sauver !

L'enfant effaré le regarda, puis commença à trembler de la tête aux pieds, et après quelques secondes de stupeur, se mit à s'enfuir en courant de toutes ses forces sans oser tourner le cou ni jeter un cri.

Cependant à une certaine distance, l'essoufflement le força de s'arrêter, et Jean Valjean, à travers sa rêverie, l'entendit qui sanglotait. Au bout de quelques instants l'enfant avait disparu.

Le soleil s'était couché. L'ombre se faisait autour de Jean Valjean. Il n'avait pas mangé de la journée ; il est probable qu'il avait la fièvre. Il était resté debout, et n'avait pas changé d'attitude depuis que l'enfant s'était enfui. Son souffle soulevait sa poitrine à des intervalles longs et inégaux. Son regard, arrêté à dix ou douze pas devant lui, semblait étudier avec une attention profonde la forme d'un vieux tesson de faïence bleu tombé dans l'herbe. Tout à coup il tressaillit ; il venait de sentir le froid du soir.

Il raffermit sa casquette sur son front, chercha machinalement à croiser et à boutonner sa blouse, fit un pas, et se baissa pour reprendre à terre son bâton. En ce moment il aperçut la pièce de quarante sous que son pied avait à demi enfoncée dans la terre et qui brillait parmi les cailloux. Ce fut comme une commotion galvanique. 'Qu'est-ce que c'est que ça ?' dit-il entre ses dents.

Il recula de trois pas, puis s'arrêta, sans pouvoir détacher son regard de ce point que son pied avait foulé l'instant d'auparavant, comme si cette chose qui luisait là dans l'obscurité eût été un œil ouvert fixé sur lui.

Au bout de quelques minutes, il s'élança convulsivement vers la pièce d'argent, la saisit et, se redressant, se mit à regarder au loin dans la plaine, jetant à la fois ses yeux vers tous les points de l'horizon, debout et frissonnant comme une bête fauve effarée qui cherche un asile.

Il ne vit rien. La nuit tombait, la plaine était froide et vague, de grandes brumes violettes montaient dans la clarté crépusculaire.

Il dit: 'Ah!' et se mit à marcher rapidement dans une certaine direction, du côté où l'enfant avait disparu. Après une trentaine de pas, il s'arrêta, regarda, et ne vit rien. Alors il cria de toute sa force:—Petit Gervais! Petit Gervais!

Il se tut, et attendit. Rien ne répondit. La campagne était déserte et morne. Il était environné de l'étendue. Il n'y avait rien autour de lui qu'une ombre où se perdait son regard et un silence où sa voix se perdait. Une bise glaciale soufflait, et donnait aux choses autour de lui une sorte de vie lugubre. Des arbrisseaux secouaient leurs petits bras maigres avec une furie incroyable. On eût dit qu'ils menaçaient et poursuivaient quelqu'un. Il recommença à marcher, puis il se mit à courir, et de temps en temps il s'arrêtait, et criait dans cette solitude, avec une voix qui était ce qu'on pouvait entendre de plus formidable et de plus désolé: Petit Gervais! Petit Gervais!

Certes, si l'enfant l'eût entendu, il eût eu peur et se fût bien gardé de se montrer. Mais l'enfant était sans doute déjà bien loin.

Il rencontra un prêtre qui était à cheval. Il alla à lui et lui dit:

— Monsieur le curé, avez-vous vu passer un enfant?

— Non, dit le prêtre.

— Un nommé Petit Gervais ?

— Je n'ai vu personne.

Il tira deux pièces de cent francs de sa sacoche et les remit au prêtre.

— Monsieur le curé, voici pour vos pauvres. Monsieur le curé, c'est un petit d'environ dix ans qui a une marmotte, je crois, et une vielle. Il allait. Un de ces savoyards, vous savez ?

— Je ne l'ai point vu.

— Petit Gervais ? Il n'est point des villages d'ici ? Pouvez-vous me dire ?

— Si c'est comme vous dites, mon ami, c'est un petit enfant étranger. Cela passe dans le pays. On ne les connaît pas.

Jean Valjean prit violemment deux autres écus de cent francs qu'il donna au prêtre.—Pour vos pauvres, dit-il. Puis il ajouta avec égarement :—Monsieur l'abbé, faites-moi arrêter. Je suis un voleur.

Le prêtre piqua des deux et s'enfuit très-effrayé. Jean Valjean se mit à courir dans la direction qu'il avait d'abord prise. Il fit de la sorte un assez long chemin, regarda, appelant et criant, mais il ne rencontra plus personne. Deux ou trois fois il courut dans la plaine vers quelque chose qui lui faisait l'effet d'un être couché ou accroupi : ce n'était que des broussailles ou des roches à fleur de terre. Enfin, à un endroit où trois sentiers se croisaient, il s'arrêta. La lune s'était levée. Il promena sa vue au loin et appela une dernière fois : Petit Gervais ! Petit Gervais ! Petit Gervais ! Son cri s'éteignit dans la brume, sans même éveiller un écho. Il murmura encore : Petit Gervais ! mais d'une voix faible et presque inarticulée. Ce fut là son dernier effort : ses jarrets fléchirent brusquement sous lui comme si une puissance invisible l'accablait tout à coup du poids de sa mauvaise conscience ; il tomba épuisé sur une

grosse pierre, les poings dans ses cheveux et le visage dans ses genoux, et il cria: Je suis un misérable! Alors son cœur creva et il se mit à pleurer. C'était la première fois qu'il pleurait depuis dix-neuf ans.—Quand Jean Valjean était sorti de chez l'évêque, on l'a vu, il était hors de tout ce qui avait été sa pensée jusque là. Il ne pouvait se rendre compte de ce qui se passait en lui, Il se roidissait contre l'action angélique et contre les douces paroles du vieillard. 'Vous m'avez promis de devenir honnête homme. Je vous achète votre âme. Je la retire à l'esprit de perversité et je la donne au bon Dieu.' Cela lui revenait sans cesse. Il opposait à cette indulgence céleste l'orgueil, qui est en nous comme la forteresse du mal. Il sentait indistinctement que le pardon de ce prêtre était le plus grand assaut et la plus formidable attaque dont il eût encore été ébranlé; que son endurcissement serait définitif s'il résistait à cette clémence; que s'il cédait, il faudrait renoncer à cette haine dont les actions des autres hommes avaient rempli son âme pendant tant d'années, et qui lui plaisait; que cette fois il fallait vaincre ou être vaincu, et que la lutte, une lutte colossale et définitive, était engagée entre sa méchanceté à lui et la bonté de cet homme. . . . .
La vie future, la vie possible qui s'offrait désormais à lui, toute pure et toute rayonnante, le remplissait de frémissements et d'anxiétés. Il ne savait vraiment plus où il en était. Comme une chouette qui verrait brusquement se lever le soleil, le forçat avait été ébloui et comme aveuglé par la vertu.

Dans cette situation d'esprit, il avait rencontré Petit Gervais et lui avait volé ses quarante sous. Pourquoi? Il n'eût assurément pu l'expliquer; était-ce un dernier effort et comme un suprême effort des mauvaises pensées qu'il avait apportées du bagne, un reste d'impulsion, un résultat de ce qu'on appelle en statique *la force acquise*? C'était cela, et c'était aussi peut-être moins encore que

cela. Disons-le simplement, ce n'était pas lui qui avait volé, ce n'était pas l'homme, c'était la bête qui, par habitude et par instinct, avait stupidement posé le pied sur cet argent, pendant que l'intelligence se débattait au milieu de tant d'obsessions inouïes et nouvelles. Quand l'intelligence se réveilla et vit cette action de la brute, Jean Valjean recula avec angoisse et poussa un cri d'épouvante. . . . .

Tout d'abord, avant même de s'examiner et de réfléchir, éperdu, comme quelqu'un qui cherche à se sauver, il tâcha de retrouver l'enfant pour lui rendre son argent, puis, quand il reconnut que cela était inutile et impossible, il s'arrêta désespéré. Au moment où il s'écria : Je suis un misérable ! il venait de s'apercevoir tel qu'il était. . . . . Il pleura à chaudes larmes, il pleura à sanglots, avec plus de faiblesse qu'une femme, avec plus d'effroi qu'un enfant. Pendant qu'il pleurait, le jour se faisait de plus en plus dans son cerveau, un jour extraordinaire, un jour ravissant et terrible à la fois. Sa vie passée, sa première faute, sa longue expiation, son abrutissement extérieur, son endurcissement intérieur, sa mise en liberté réjouie par tant de plans de vengeance, ce qui lui était arrivé chez l'évêque, la dernière chose qu'il avait faite, ce vol de quarante sous à un enfant, crime d'autant plus lâche et d'autant plus monstrueux qu'il venait après le pardon de l'évêque ; tout cela lui revint et lui apparut, clairement, mais dans une clarté qu'il n'avait jamais vu jusque là. Il regarda sa vie, et elle lui parut horrible ; son âme, et elle lui parut affreuse. Cependant un jour doux était sur cette vie et sur cette âme. Il lui semblait qu'il voyait Satan à la lumière du paradis. Combien d'heures pleura-t-il ainsi ? Que fit-il après avoir pleuré ? Où alla-t-il ? on ne l'a jamais su. Il paraît seulement avéré que, dans cette même nuit, le voiturier qui faisait à cette époque le service de Grenoble et qui arrivait à D—— vers trois

heures du matin, vit en traversant la rue de l'évêché un homme dans l'attitude de la prière, à genoux sur le pavé, dans l'ombre, devant la porte de monseigneur Bienvenu.

* * * * * *

De temps immémorial, M—— sur M—— avait pour industrie spéciale l'imitation des jais anglais et des verroteries noires d'Allemagne. Cette industrie avait toujours végété, à cause de la cherté des matières premières qui réagissait sur la main-d'œuvre. . . . . . Vers la fin de 1815, un homme, un inconnu, était venu s'établir dans la ville et avait eu l'idée de substituer, dans cette fabrication, la gomme-laque à la résine et, pour les bracelets en particulier, les coulants en tôle simplement rapprochée aux coulants en tôle soudée.

Ce tout petit changement avait été une révolution. Ce tout petit changement avait prodigieusement réduit le prix de la matière première, ce qui avait permis, premièrement, d'élever le prix de la main-d'œuvre, bienfait pour le pays; deuxièmement, d'améliorer la fabrication, avantage pour le consommateur; troisièmement, de vendre à meilleur marché tout en triplant le bénéfice, profit pour le manufacturier. Ainsi pour une idée trois résultats.

En moins de trois ans, l'auteur de ce procédé était devenu riche, ce qui est bien, et avait tout fait riche autour de lui, ce qui est mieux. Il était étranger au département. De son origine, on ne savait rien; de ses commencements, peu de chose. On contait qu'il était venu dans la ville avec fort peu d'argent, quelques centaines de francs tout au plus. C'est de ce mince capital, mis au service d'une idée ingénieuse, fécondé par l'ordre et par la pensée, qu'il avait tiré sa fortune et la fortune de tout ce pays. A son arrivée à M—— sur M——, il n'avait que les vêtements, la tournure et le langage d'un ouvrier.

Il paraît que, le jour même où il faisait obscurément son entrée dans la petite ville de M—— sur M——, à la

tombée d'un soir de décembre, le sac au dos et le bâton d'épine à la main, un gros incendie venait d'éclater à la maison commune. Cet homme s'était jeté dans le feu, et avait sauvé, au péril de sa vie, deux enfants qui se trouvaient être ceux du capitaine de gendarmerie ; ce qui fait qu'on n'avait pas songé à lui demander son passeport. Depuis lors, on avait su son nom. Il s'appelait *le père Madeleine*. . . . .

Il faisait sa fortune. . . . En 1820, on lui connaissait une somme de six cent trente mille francs placée à son nom chez Lafitte ; mais avant de se reserver ces six cent trente mille francs, il avait dépensé plus d'un million pour la ville et pour les pauvres.

Décidément cet homme était une énigme. Les bonnes âmes se tirèrent d'affaire en disant : Après tout, c'est une espèce d'aventurier.

On l'a vu, le pays lui devait beaucoup, les pauvres lui devaient tout ; il était si utile qu'il avait bien fallu qu'on finît par l'honorer ; et il était si doux qu'il avait bien fallu qu'on finît par l'aimer ; ses ouvriers en particulier l'adoraient, et il portait cette adoration avec une sorte de gravité mélancolique. Quand il fut constaté riche, 'les personnes de la société' le saluèrent, et on l'appela dans la ville : Monsieur Madeleine ;—ses ouvriers et les enfants continuèrent de l'appeler *le père Madeleine*, et c'était la chose qui le faisait le mieux sourire. A mesure qu'il montait, les invitations pleuvaient sur lui. 'La société' le réclamait. Les petits salons guindés de M—— sur M—— qui, bien entendu, se fussent dans les premiers temps fermés à l'artisan, s'ouvrirent à deux battants au millionnaire. On lui fit mille avances. Il refusa.

Cette fois encore les bonnes âmes ne furent point empêchées. C'est un homme ignorant et de basse éducation. On ne sait d'où cela sort. Il ne saurait pas se tenir dans le monde. Il n'est pas du tout prouvé qu'il sache lire.

Quand on l'avait vu gagner de l'argent, on avait dit: C'est un marchand. Quand on l'avait vu semer son argent, on avait dit: C'est un ambitieux. Quand on l'avait vu repousser les honneurs, on avait dit: C'est un aventurier. Quand on le vit repousser le monde, on dit: C'est une brute.

En 1820, cinq ans après son arrivée à M—— sur M——, les services qu'il avait rendus au pays étaient si éclatants, le vœu de toute la contrée fut tellement unanime que le roi le nomma maire de la ville. Il refusa, mais le préfet résista à son refus, tous les notables vinrent le prier, le peuple en pleine rue le suppliait, l'insistance fut si vive qu'il finit par accepter. On remarqua que ce qui parut surtout le déterminer, ce fut l'apostrophe presque irritée d'une vieille femme du peuple qui lui cria du seuil de sa porte avec humeur: *Un bon maire, c'est utile. Est-ce qu'on recule devant du bien qu'on peut faire?*

Ce fut là la troisième phase de son ascension. Le père Madeleine était devenu monsieur Madeleine; monsieur Madeleine devint monsieur le maire.

Du reste, il était demeuré aussi simple que le premier jour. Il avait les cheveux gris, l'œil sérieux, le teint hâlé d'un ouvrier, le visage pensif d'un philosophe. Il portait habituellement un chapeau à bords larges et une longue redingote de gros drap, boutonnée jusqu'au menton. Il remplissait ses fonctions de maire, mais hors de là, il vivait solitaire. . . .

Il prenait ses repas toujours seul, avec un livre ouvert devant lui où il lisait. Il avait une petite bibliothèque bien faite. Il aimait les livres; les livres sont des amis froids et sûrs. A mesure que le loisir lui venait avec la fortune, il semblait qu'il en profitât pour cultiver son esprit. Depuis qu'il était à M—— sur M——, on remarquait que d'année en année son langage devenait plus poli, plus choisi et plus doux.

Il emportait volontiers un fusil dans ses promenades, mais il s'en servait rarement. Quand cela lui arrivait par aventure, il avait un tir infaillible qui effrayait. Jamais il ne tuait un animal inoffensif. Jamais il ne tirait un petit oiseau.

Quoiqu'il ne fût plus jeune, on contait qu'il était d'une force prodigieuse. Il offrait un coup de main à qui en avait besoin, relevait un cheval, poussait à une roue embourbée, arrêtait par les cornes un taureau échappé. Il avait toujours ses poches pleines de monnaie en sortant et vides en rentrant. Quand il passait dans un village, les marmots déguenillés couraient joyeusement après lui et l'entouraient comme une nuée de moucherons.

Il faisait une foule de bonnes actions, en se cachant comme on se cache pour les mauvaises. . . . . . . Il était affable et triste. Le peuple disait: Voilà un homme riche qui n'a pas l'air fier. Voilà un homme heureux qui n'a pas l'air content. . . .

Au commencement de 1821, les journaux annoncèrent la mort de M. Myriel, évêque de D——, 'surnommé *monseigneur Bienvenu*,' et trépassé en odeur de sainteté à l'âge de quatre-vingt-deux ans. . . . . L'annonce de sa mort fut reproduite par le journal local de M—— sur M——. Monsieur Madeleine parut le lendemain tout en noir avec un crêpe à son chapeau.

On remarqua dans la ville ce deuil, et l'on jasa. Cela parut une lueur sur l'origine de M. Madeleine. On en conclut qu'il avait quelque alliance avec le vénérable évêque. *Il drape pour l'évêque de D——*, dirent les salons; cela rehaussa fort M. Madeleine, et lui donna subitement et d'emblée une certaine considération dans le monde noble de M—— sur M——. Le microscopique faubourg Saint-Germain de l'endroit songea à faire cesser la quarantaine de M. Madeleine, parent probable d'un évêque. . . .

Une remarque qu'on faisait encore, c'est que, chaque fois qu'il passait dans la ville un jeune savoyard courant

le pays et cherchant des cheminées à ramoner, M. le maire le faisait appeler, lui demandait son nom, et lui donnait de l'argent. Les petits savoyards se le disaient, et il en passait beaucoup.

Peu à peu, et avec le temps, toutes les oppositions étaient tombées. . . . .
Ce fut comme une contagion de vénération qui, en six ou sept ans et de proche en proche, gagna tout le pays.

Un seul homme, dans la ville et dans l'arrondissement, se déroba absolument à cette contagion, et, quoi que fît le père Madeleine, y demeura rebelle, comme si une sorte d'instinct incorruptible et imperturbable l'éveillait et l'inquiétait. . . . . . .

Souvent, quand M. Madeleine passait dans une rue, calme, affectueux, entouré des bénédictions de tous, il arrivait qu'un homme de haute taille vêtu d'une redingote gris de fer, armé d'une grosse canne et coiffé d'un chapeau rabattu, se retournait brusquement derrière lui, et le suivait des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu, croisant les bras, secouant lentement la tête, et haussant sa lèvre supérieure avec sa lèvre inférieure jusqu'à son nez, sorte de grimace significative qui pourrait se traduire par :

— Mais qu'est-ce que c'est que cet homme-là ?—Pour sûr je l'ai vu quelque part.— En tout cas, je ne suis toujours pas sa dupe.

Ce personnage, grave d'une gravité presque ménaçante, était de ceux qui, même rapidement entrevus, préoccupent l'observateur. Il se nommait Javert, et il était de la police. Il remplissait à M—— sur M—— les fonctions pénibles, mais utiles, d'inspecteur. Il n'avait pas vu les commencements de Madeleine. . . .

Quand Javert était arrivé à M—— sur M——, la fortune du grand manufacturier était déjà faite, et le père Madeleine était devenu monsieur Madeleine. Certains officiers de police ont une physionomie à part et qui se

complique d'un air de bassesse mêlé à un air d'autorité. Javert avait cette physionomie, moins la bassesse. . .

. . . .

Javert était né dans une prison d'une tireuse de cartes dont le mari était aux galères. En grandissant il pensa qu'il était en dehors de la société et désespéra d'y rentrer jamais. Il remarqua que la société maintient irrémissiblement en dehors d'elle deux classes d'hommes, ceux qui l'attaquent et ceux qui la gardent ; il n'avait le choix qu'entre ces deux classes ; en même temps il se sentait je ne sais quel fond de rigidité, de régularité et de probité, compliqué d'une inexprimable haine pour cette race de bohèmes dont il était. Il entra dans la police. Il y réussit. A quarante ans il était inspecteur. . . .

La face de Javert consistait en un nez camard, avec deux profondes narines vers lesquelles montaient sur ses deux joues d'énormes favoris. On se sentait mal à l'aise la première fois qu'on voyait ces deux forêts et ces deux cavernes. Quand Javert riait, ce qui était rare et terrible, ses lèvres minces s'écartaient, et laissaient voir, non seulement ses dents, mais ses gencives, et il se faisait autour de son nez un plissement épaté et sauvage comme sur un mufle de bête fauve. Javert sérieux était un dogue, lorsqu'il riait, c'était un tigre. Du reste, peu de crâne, beaucoup de mâchoire ; les cheveux cachant le front et tombant sur les sourcils, entre les deux yeux un froncement central permanent comme une étoile de colère, le regard obscur, la bouche pincée et redoutable, l'air du commandement féroce.

Cet homme était composé de deux sentiments très-simples et relativement très-bons, mais qu'il faisait presque mauvais à force de les exagérer ; le respect de l'autorité, la haine de la rébellion ; et à ses yeux le vol, le meurtre, tous les crimes, n'étaient que des formes de la rébellion.

. . . .

Il couvrait de mépris, d'aversion et de dégoût tout ce

qui avait franchi une fois le seuil légal du mal. Il était absolu et n'admettait pas d'exceptions. D'une part il disait : — Le fonctionnaire ne peut se tromper ; le magistrat n'a jamais tort. — D'autre part il disait : — Ceux-ci sont irrémédiablement perdus. Rien de bon n'en peut sortir.

. . . .

Toute sa vie tenait dans ces deux mots : veiller et surveiller. . . . . . .

Malheur à qui tombait sous sa main ! . . . . . .

Javert était comme un œil toujours fixé sur M. Madeleine. Œil plein de soupçon et de conjectures. M. Madeleine avait fini par s'en apercevoir, mais il sembla que cela fût insignifiant pour lui. Il ne fit pas même une question à Javert, il ne le cherchait ni ne l'évitait, il portait, sans paraître y faire attention, ce regard gênant et presque pesant. Il traitait Javert comme tout le monde, avec aisance et bonté.

A quelques paroles échappées à Javert, on devinait qu'il avait recherché secrètement avec cette curiosité qui tient à la race et où il entre autant d'instinct que de volonté, toutes les traces antérieures que le père Madeleine avait pu laisser ailleurs. Il paraissait savoir, et il disait parfois à mots couverts, que quelqu'un avait pris certaines informations dans un certain pays sur une certaine famille disparue. Une fois il lui arriva de dire, se parlant à lui-même :— Je crois que je le tiens. — Puis il resta trois jours pensif sans prononcer une parole. Il paraît que le fil qu'il croyait tenir s'était rompu. . . .

. . . .

Un matin, M. Madeleine était dans son cabinet, occupé à régler d'avance quelques affaires pressantes de la mairie, ... lorsqu'on vint lui dire que l'inspecteur de police, Javert, demandait à lui parler. . . .

— Faites entrer, dit-il.

Javert entra . . . . . fit deux ou trois pas dans le cabinet, et s'arrêta sans rompre le silence. . . .

Monsieur le maire posa sa plume et se tourna à demi:

— Eh bien! qu'est-ce? qu'y a-t-il, Javert?

Javert demeura un instant silencieux comme s'il se recueillait, puis éleva la voix avec une sorte de solennité triste qui n'excluait pourtant pas la simplicité.

— Il y a, monsieur le maire, qu'un acte coupable a été commis.

— Quel acte?

— Un agent inférieur de l'autorite a manqué de respect à un magistrat de la façon la plus grave. Je viens, comme c'est mon devoir, porter le fait à votre connaissance.

— Quel est cet agent? demanda M. Madeleine.

— Moi, dit Javert.

— Vous?

— Moi.

— Et quel est le magistrat qui aurait à se plaindre de l'agent?

— Vous, monsieur le maire.

M. Madeleine se dressa sur son fauteuil. Javert poursuivit, l'air sévère et les yeux toujours baissés:

— Monsieur le maire, je viens vous prier de vouloir bien provoquer près de l'autorité ma destitution.

M. Madeleine, stupéfait, ouvrit la bouche. Javert l'interrompit:

— Vous direz, j'aurais pu donner ma démission, mais cela ne suffit pas. Donner sa démission, c'est honorable. J'ai failli, je dois être puni. Il faut que je sois chassé.

. . . .

— Chassé! Je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre, monsieur le maire.

Javert soupira du fond de sa poitrine et reprit toujours froidement et tristement: — Monsieur le maire, il y a six semaines . . . . . je vous ai dénoncé.

— Dénoncé!

— A la préfecture de police de Paris.

M. Madeleine, qui ne riait pas beaucoup plus souvent que Javert, se mit à rire.

— Comme maire ayant empiété sur la police ?

— Comme ancien forçat.

Le maire devint livide. Javert, qui n'avait pas levé les yeux, continua :

— Je le croyais. Depuis longtemps j'avais des idées. Une ressemblance . . . votre force des reins . . . votre adresse au tir, votre jambe qui traîne un peu, est-ce que je sais, moi ? des bêtises ! mais enfin je vous prenais pour un nommé Jean Valjean.

— Un nommé ? . . . Comment dites-vous ce nom-là ?

— Jean Valjean. C'est un forçat que j'avais vu il y a vingt ans quand j'étais adjudant-garde-chiourme à Toulon. En sortant du bagne, ce Jean Valjean avait, à ce qu'il paraît, volé chez un évêque, puis il avait commis un autre vol à main armée dans un chemin public sur un petit savoyard. Depuis huit ans il s'était dérobé, on ne sait comment, et on le cherchait. Moi je m'étais figuré. . . . Enfin j'ai fait cette chose ! Je vous ai dénoncé à la préfecture.

M. Madeleine, qui avait ressaisi le dossier depuis quelques instants, reprit avec un accent de parfaite indifférence :

— Et que vous a-t-on répondu ?

— Que j'étais fou.

— Eh bien !

— Eh bien, on avait raison.

— C'est heureux que vous le reconnaissiez !

— Il faut bien, puisque le véritable Jean Valjean est trouvé. La feuille que tenait M. Madeleine lui échappa des mains, il leva la tête, regarda fixement Javert et dit avec un accent inexprimable :—Ah !

Javert poursuivit :—Voilà ce que c'est, monsieur le maire. Il paraît qu'il y avait dans le pays, du côté

d'Ailly-le-Haut-Clocher, une espèce de bonhomme qu'on appelait le père Champmathieu. C'était très-misérable. On n'y faisait pas attention. Ces gens-là, on ne sait pas de quoi cela vit. Dernièrement, cet automne, le père Champmathieu a été arrêté pour un vol de pommes à cidre, commis chez . . . Enfin n'importe! il y a eu vol, mur escaladé, branches de l'arbre cassées. On a arrêté mon Champmathieu. Il avait encore la branche de pommier à la main. On coffre le drôle. Jusqu'ici ce n'est pas beaucoup plus qu'une affaire correctionnelle. Mais voici qui est de la providence. Le geôle étant en mauvais état, monsieur le juge d'instruction trouve à propos de faire transférer Champmathieu à Arras où est la prison départementale. Dans cette prison d'Arras, il y a un ancien forçat nommé Brevet qui est détenu pour je ne sais quoi, et qu'on a fait guichetier de chambrée parce qu'il se conduit bien. Monsieur le maire, Champmathieu n'est pas plus tôt débarqué que voilà Brevet qui s'écrie: 'Eh, mais! je connais cet homme-là. C'est un fagot.* Regardez-moi donc, bonhomme! Vous êtes Jean Valjean!' 'Jean Valjean! qui ça, Jean Valjean?' Le Champmathieu joue l'étonné. 'Tu es Jean Valjean,' dit Brevet. 'Tu as été au bagne de Toulon. Il y a vingt ans. Nous y étions ensemble.' Le Champmathieu nie. Vous comprenez. On approfondit. On me fouille cette aventure-là. Voici ce qu'on trouve: ce Champmathieu, il y a une trentaine d'années, a été ouvrier émondeur d'arbres dans plusieurs pays, notamment à Faverolles. Là on perd sa trace. Longtemps après, on le revoit en Auvergne, puis à Paris où il dit avoir été charron et avoir eu une fille blanchisseuse, mais cela n'est pas prouvé, enfin dans ce pays-ci. Or avant d'aller au bagne pour vol qualifié, qu'était Jean Valjean? émondeur. Où? à Faverolles. Autre fait. Ce Valjean s'appelait de son nom de bap-

* Ancien forçat.

tême Jean, et sa mère se nommait de son nom de famille Mathieu. Quoi de plus naturel que de penser qu'en sortant du bagne il aura pris le nom de sa mère pour se cacher et se sera fait appeler Jean Mathieu ? Il va en Auvergne. De Jean la prononciation du pays fait *chan*. On l'appelle Chan Mathieu. Notre homme se laisse faire et le voilà transformé en Champmathieu. Vous me suivez, n'est-ce pas ? On s'informe à Faverolles. La famille de Jean Valjean n'y est plus. On ne sait plus où elle est. Vous savez dans ces classes-là il y a souvent de ces évanouissements d'une famille. On cherche, on ne trouve plus rien. Ces gens-là, quand ce n'est pas de la boue, c'est de la poussière. Et puis, comme le commencement de ces histoires date de trente ans, il n'y a plus personne à Faverolles qui ait connu Jean Valjean. On s'informe à Toulon. Avec Brevet, il n'y a plus que deux forçats qui aient vu Jean Valjean. Ce sont les condamnés à vie Cochepaille et Chenildieu. On les extrait du bagne et on les fait venir. On les confronte au prétendu Champmathieu. Ils n'hésitent pas. Pour eux comme pour Brevet, c'est Jean Valjean. Même âge,—il a cinquante-quatre ans,—même taille, même air, même homme enfin, c'est lui. C'est en ce moment-là même que j'envoyais ma dénonciation à la préfecture de Paris. On me répond que je perds l'esprit et que Jean Valjean est à Arras au pouvoir de la justice. Vous concevez si cela m'étonne, moi qui croyais tenir ici ce même Jean Valjean ! J'écris à monsieur le juge d'instruction. Il me fait venir, on m'amène le Champmathieu. . . .

— Eh bien ? interrompit M. Madeleine.

Javert répondit avec son visage incorruptible et triste :

— Monsieur le maire, la vérité est la vérité. J'en suis fâché, mais c'est cet homme-là qui est Jean Valjean : moi aussi je l'ai reconnu.

M. Madeleine reprit d'une voix très-basse :

— Vous êtes sûr ?

Javert se mit à rire de ce rire douloureux qui échappe à une conviction profonde.

— Oh, sûr !

Il demeura un moment pensif, prenant machinalement des pincées de poudre de bois dans la sébile à sécher l'encre qui était sur la table, et il ajouta :

— Et même, maintenant que je vois le vrai Jean Valjean, je ne comprends pas comment j'ai pu croire autre chose. Je vous demande pardon, monsieur le maire. . .

M. Madeleine ne répondit à sa prière que par cette question brusque :—Et que dit cet homme ?

— Ah, monsieur le maire, l'affaire est mauvaise. Si c'est Jean Valjean, il y a récidive. Enjamber un mur, casser une branche, chiper des pommes, pour un enfant, c'est une polissonnerie ; pour un homme, c'est un délit ; pour un forçat, c'est un crime. Escalade et vol, tout y est. Ce n'est plus la police correctionnelle, c'est la cour d'assises. Ce n'est plus quelques jours de prison, ce sont les galères à perpétuité. Et puis, il y a l'affaire du petit savoyard que j'espère bien qui reviendra. Il y a de quoi se débattre, n'est-ce pas ? Oui, pour un autre que Jean Valjean. Mais Jean Valjean est un sournois. C'est encore là que je le reconnais. Un autre sentirait que cela chauffe; il se démènerait, il crierait, la bouilloire chante devant le feu, il ne voudrait pas être Jean Valjean, *et cætera.* Lui, il n'a pas l'air de comprendre, il dit : Je suis Champmathieu, je ne sors pas de là ! Il a l'air étonné, il fait la brute, c'est bien mieux. Oh ! le drôle est habile ! mais c'est égal, les preuves sont là. Il est reconnu par quatre personnes ; le vieux coquin sera condamné. C'est porté aux assises à Arras. Je vais y aller pour témoigner. Je suis cité.

M. Madeleine s'était remis à son bureau, avait ressaisi son dossier, et le feuilletait tranquillement, lisant et écrivant tour à tour comme un homme affairé. Il se tourna vers Javert :

— Assez, Javert. Au fait, tous ces détails m'inté-

ressent fort peu. Nous perdons notre temps, et nous avons des affaires pressées. Javert, vous allez vous rendre sur-le-champ chez la bonne femme Busaupied qui vend des herbes là-bas au coin de la rue Saint-Saulve. Vous lui direz de déposer sa plainte contre le charretier Pierre Chesnelong. Cet homme est un brutal qui a failli écraser cette femme et son enfant. Il faut qu'il soit puni. Vous irez ensuite chez M. Charcellay, rue Montre-de-Champigny. Il se plaint qu'il y a une gouttière de la maison voisine qui verse l'eau de la pluie chez lui, et qui affouille les fondations de sa maison. Après, vous constaterez des contraventions de police qu'on me signale rue Guibourg chez la veuve Doris, et rue du Garraud-Blanc chez madame Renée le Bossé, et vous dresserez procès-verbal. Mais je vous donne là beaucoup de besogne. N'allez-vous pas être absent? ne m'avez-vous pas dit que vous alliez à Arras pour cette affaire dans huit ou dix jours? . . .

— Plus tôt que cela, monsieur le maire.

— Quel jour donc?

— Mais je croyais avoir dit à monsieur le maire que cela se jugeait demain, et que je partais par la diligence cette nuit.

M. Madeleine fit un mouvement imperceptible.

— Et combien de temps durera l'affaire?

— Un jour tout au plus. L'arrêt sera prononcé au plus tard demain dans la nuit. Mais je n'attendrai pas l'arrêt qui ne peut manquer; sitôt ma déposition faite, je reviendrai ici.

— C'est bon, dit M. Madeleine. Et il congédia Javert d'un signe de main.

Javert ne s'en alla pas. Pardon, monsieur le maire, dit-il. . . .

— Qu'est-ce encore? demanda M. Madeleine.

— Monsieur le maire, il me reste une chose à vous rappeler.

— Laquelle ?

— C'est que je dois être destitué.

M. Madeleine se leva.—Javert, vous êtes un homme d'honneur, et je vous estime. Vous vous exagérez votre faute. Ceci d'ailleurs est encore une offense qui me concerne. Javert, vous êtes digne de monter et non de descendre. J'entends que vous gardiez votre place.

Javert regarda M. Madeleine avec sa prunelle candide au fond de laquelle il semblait qu'on vît cette conscience peu éclairée, mais rigide et chaste, et il dit d'une voix tranquille :—Monsieur le maire, je ne puis vous accorder cela.

— Je vous répète, répliqua M. Madeleine, que la chose me regarde.

Mais Javert, attentif à sa seule pensée, continua :

— Quant à exagérer, je n'exagère point. Voici comment je raisonne. Je vous ai soupçonné injustement. Cela, ce n'est rien. C'est notre droit à nous autres de soupçonner, quoiqu'il y ait pourtant abus à soupçonner au-dessus de soi. Mais, sans preuves, dans un accès de colère, je vous ai dénoncé comme forçat, vous, un homme respectable, un maire, un magistrat ! ceci est grave, très-grave. . . . .
Monsieur le maire, je dois me traiter comme je traiterais tout autre. Quand je réprimais des malfaiteurs, quand je sévissais sur des gredins, je me suis souvent dit à moi-même : Toi, si tu bronches, si jamais je te prends en faute, sois tranquille ! J'ai bronché, je me prends en faute, tant pis ! Allons, renvoyé, cassé, chassé ! c'est bon. J'ai des bras, je travaillerai à la terre, cela m'est égal. Monsieur le maire, le bien du service veut un exemple. Je demande simplement la destitution de l'inspecteur Javert.

Tout cela était prononcé d'un accent humble, fier, désespéré et convaincu, qui donnait je ne sais quelle grandeur bizarre à cet étrange honnête homme.

— Nous verrons, fit M. Madeleine. Et il lui tendit la main.

Javert recula, et dit d'un ton farouche: — Pardon, monsieur le maire, mais cela ne doit pas être. Un maire ne donne pas la main à un mouchard. Il ajouta entre ses dents : — Mouchard, oui : du moment où j'ai mésusé de la police, je ne suis plus qu'un mouchard. Puis il salua profondément, et se dirigea vers la porte. Là il se retourna, et les yeux toujours baissés : — Monsieur le maire, dit-il, je continuerai le service jusqu'à ce que je sois remplacé.

Il sortit. M. Madeleine resta rêveur, écoutant ce pas ferme et assuré qui s'éloignait sur le pavé du corridor. .

. . . .

M. Madeleine se rendit au bout de la ville chez un flamand, maître Scaufflaer, francisé Scaufflaire, qui louait des chevaux et des 'cabriolets à volonté.' Pour aller chez ce Scaufflaire, le plus court était de prendre une rue peu fréquentée où était le presbytère de la paroisse que M. Madeleine habitait. Le curé était, disait-on, un homme digne et respectable et de bon conseil. A l'instant où M. Madeleine arriva devant le presbytère, il n'y avait dans la rue qu'un passant, et ce passant remarqua ceci : M. le maire, après avoir dépassé la maison curiale, s'arrêta, demeura immobile, puis revint sur ses pas et rebroussa chemin jusqu'à la porte du presbytère, qui était une porte bâtarde avec marteau de fer. Il mit vivement la main au marteau, et le souleva ; puis il s'arrêta de nouveau, et resta court, et comme pensif, et, après quelques secondes, au lieu de laisser brusquement retomber le marteau, il le reposa doucement, et reprit son chemin avec une sorte de hâte qu'il n'avait pas auparavant. M. Madeleine trouva maître Scaufflaire chez lui occupé à repiquer un harnais.

— Maître Scaufflaire, demanda-t-il, avez-vous un bon cheval ?

— Monsieur le maire, dit le flamand, tous mes chevaux sont bons. Qu'entendez-vous par un bon cheval ?

— J'entends un cheval qui puisse faire vingt lieues en un jour.

— Vingt lieues ! dit le flamand.

— Oui.

— Attelé à un cabriolet ? Oui.

— Et combien de temps se reposera-t-il après la course ?

— Il faut qu'il puisse au besoin repartir le lendemain.

— Pour refaire le même trajet ?

— Oui.

— Et c'est vingt lieues ?

M. Madeleine tira de sa poche le papier où il avait crayonné des chiffres. Il les montra au flamand. C'était des chiffres 5, 6, 8½.—Vous voyez, dit-il. Total, dix-neuf et demi, autant dire vingt lieues.

— Monsieur le maire, reprit le flamand, j'ai votre affaire. Mon petit cheval blanc, vous avez dû le voir passer quelquefois, c'est une petite bête du Bas-Boulonnais, c'est plein de feu. . . . On le croyait vicieux, on ne savait qu'en faire. Je l'ai acheté. Je l'ai mis au cabriolet. Monsieur, c'est cela qu'il voulait ; il est doux comme une fille, il va comme le vent. Ah ! par exemple, il ne faudrait pas lui monter sur le dos. Ce n'est pas son idée d'être cheval de selle. Chacun a son ambition. Tirer, oui ; porter, non ; il faut croire qu'il s'est dit ça.

— Et il fera la course ?

— Vos vingt lieues, toujours grand trot, et en moins de huit heures. . . . . . Mais monsieur le maire n'ayant personne avec lui, sera obligé de prendre la peine de surveiller lui-même l'avoine.

— C'est dit.

— Il me faudra trente francs par jour. Les jours de repos payés. Pas un liard de moins et la nourriture de la bête à la charge de monsieur le maire.

M. Madeleine tira trois napoléons de sa bourse et les mit sur la table.—Voilà deux jours d'avance.

— Pour une course pareille, un cabriolet serait trop lourd et fatiguerait le cheval. Il faudrait que monsieur le maire consentît à voyager dans un petit tilbury que j'ai.

— J'y consens.

— C'est léger, mais c'est découvert.

— Cela m'est égal.

— Monsieur le maire, a-t-il réfléchi que nous sommes en hiver ?

M. Madeleine ne répondit pas ; le flamand reprit :

— Qu'il fait très-froid ?

M. Madeleine garda le silence.

Maître Scaufflaire continua :

— Qu'il peut pleuvoir ?

M. Madeleine leva la tête et dit :

— Le tilbury et le cheval seront devant ma porte demain à quatre heures et demie du matin. . . . . .

. . . .

M. le maire était sorti depuis deux ou trois minutes, lorsque la porte se rouvrit ; c'était M. le maire. Il avait toujours le même air impassible et préoccupé.

— Monsieur Scaufflaire, dit-il, à quelle somme estimez-vous le cheval et le tilbury que vous me louerez, l'un portant l'autre ?

— L'un traînant l'autre, monsieur le maire, dit le flamand avec un gros rire.

— Soit. Eh bien ?

— Est-ce que monsieur le maire veut me les acheter ?

— Non, mais à tout événement, je veux vous les garantir. A mon retour vous me rendrez la somme. A combien estimez-vous cabriolet et cheval ?

— Cinq cents francs, monsieur le maire.

— Les voici.

M. Madeleine posa un billet de banque sur la table, puis sortit et cette fois ne rentra plus.

Maître Scaufflaire regretta affreusement de n'avoir point dit mille francs. Du reste le cheval et le tilbury, en bloc, valaient cent écus. Le flamand appela sa femme, et lui conta la chose. Où monsieur le maire peut-il aller? Ils tinrent conseil:—Il va à Paris, dit la femme.—Je ne crois pas, dit le mari. M. Madeleine avait oublié sur la cheminée le papier où il avait tracé des chiffres. Le flamand le prit et l'étudia. Cinq, six, huit et demie? cela doit marquer des relais de poste. Il se tourna vers sa femme:—J'ai trouvé. Comment? Il y a cinq lieues d'ici à Hesdin, six de Hesdin à Saint-Pol, huit et demie de Saint-Pol à Arras. Il va à Arras. . . . . . .

Le lecteur a sans doute deviné que M. Madeleine n'est autre que Jean Valjean. Nous avons déjà regardé dans les profondeurs de cette conscience; le moment est venu d'y regarder encore. Nous ne le faisons pas sans émotion et sans tremblement. Il n'existe rien de plus terrifiant que cette sorte de contemplation. . . . . . .

Nous n'avons que peu de chose à ajouter à ce que le lecteur connaît déjà de ce qui était arrivé à Jean Valjean depuis l'aventure de Petit Gervais. A partir de ce moment, on l'a vu, il fut un autre homme. Ce que l'évêque avait voulu faire de lui, il l'exécuta. Ce fut plus qu'une transformation, ce fut une transfiguration.

Il réussit à disparaître, vendit l'argenterie de l'évêque, ne gardant que les flambeaux, comme souvenir, se glissa de ville en ville, traversa la France, vint à M—— sur M——, eut l'idée que nous avons dite, accomplit ce que nous avons raconté, parvint à se faire insaisissable et inaccessible, et désormais, établi à M—— sur M——, heureux de sentir sa conscience attristée par son passé et la première moitié de son existence démentie par la dernière, il vécut paisible, rassuré et espérant, n'ayant plus

que deux pensées : cacher son nom, et sanctifier sa vie ; échapper aux hommes et revenir à Dieu.

Ces deux pensées étaient si étroitement mêlées dans son esprit qu'elles n'en formaient qu'une seule ; elles étaient toutes deux également absorbantes et impérieuses, et dominaient ses moindres actions. D'ordinaire elles étaient d'accord pour régler la conduite de sa vie ; elles le tournaient vers l'ombre ; elles le faisaient bienveillant et simple ; elles lui conseillaient les mêmes choses. Quelquefois cependant il y avait conflit entre elles. Dans ce cas-là, on s'en souvient, l'homme que tout le pays de M—— sur M—— appelait M. Madeleine, ne balançait pas à sacrifier la première à la seconde, sa sécurité à sa vertu. Ainsi, en dépit de toute réserve et de toute prudence, il avait gardé les chandeliers de l'évêque, porté son deuil, appelé et interrogé tous les petits savoyards qui passaient. . . . .
Il semblait, ... qu'il pensât, à l'exemple de tous ceux qui ont été sages, saints et justes, que son premier devoir n'était pas envers lui.

Toutefois, il faut le dire, jamais rien de pareil ne s'était encore présenté.

Jamais les deux idées qui gouvernaient le malheureux homme dont nous racontons les souffrances n'avaient engagé une lutte si sérieuse. Il le comprit confusément, mais profondément, dès les premières paroles que prononça Javert, en entrant dans son cabinet. Au moment où fut si étrangement articulé ce nom qu'il avait enseveli sous tant d'épaisseurs, il fut saisi de stupeur et comme enivré par la sinistre bizarrerie de sa destinée. . . . .
. . . . Il sentit venir sur sa tête des ombres pleines de foudres et d'éclairs. Tout en écoutant Javert, il eut une première pensée d'aller, de courir, de se dénoncer, de tirer ce Champmathieu de prison et de s'y mettre ; cela fut douloureux et poignant comme une incision dans la chair vive, puis cela passa, et il se dit : Voyons !

voyons !—Il réprima ce premier mouvement généreux et recula devant l'héroïsme.

Sans doute il serait beau qu'après les saintes paroles de l'évêque, après tant d'années de repentir et d'abnégation, au milieu d'une pénitence admirablement commencée, cet homme, même en présence d'une si terrible conjoncture, n'eût pas bronché un instant et eût continué de marcher du même pas vers ce précipice ouvert au fond duquel était le ciel ; cela serait beau, mais cela ne fut pas ainsi. Il faut bien que nous rendions compte des choses qui s'accomplissaient dans cette âme, et nous ne pouvons dire que ce qui y était. Ce qui l'emporta tout d'abord, ce fut l'instinct de la conservation ; il rallia en hâte ses idées, étouffa ses émotions, considéra la présence de Javert, ce grand péril, ajourna toute résolution avec la fermeté de l'épouvante, s'étourdit sur ce qu'il y avait à faire, et reprit son calme comme un lutteur ramasse son bouclier.

Le reste de la journée il fut dans cet état, un tourbillon au dedans, une tranquillité profonde au dehors ; il ne prit que ce qu'on pourrait appeler 'les mesures conservatoires.' . . . .

Il sentit vaguement qu'il faudrait peut-être aller à Arras, et, sans être le moins du monde décidé à ce voyage, il se dit qu'à l'abri de tout soupçon comme il l'était, il n'y avait point d'inconvénient à être témoin de ce qui se passerait, et il retint le tilbury de Scaufflaire, afin d'être préparé à tout événement.

Il dîna avec assez d'appétit. Rentré dans sa chambre, il se recueillit. Il examina la situation et la trouva inouïe ; tellement inouïe qu'au milieu de sa rêverie, par je ne sais quelle impulsion d'anxiété presque inexplicable, il se leva de sa chaise et ferma sa porte au verrou. Il craignait qu'il n'entrât encore quelque chose. Il se barricadait contre le possible. Un moment après il souffla sa lumière. Elle le gênait. Il lui semblait qu'on pouvait le voir.



Qui ? où ?

Hélas ! ce qu'il voulait mettre à la porte était entré ; ce qu'il voulait aveugler, le regardait. Sa conscience. Sa conscience. C'est à dire, Dieu.

Pourtant, dans le premier moment, il se fit illusion ; il eut un sentiment de sûreté et de solitude ; le verrou tiré, il se crut imprenable ; la chandelle éteinte, il se sentit invisible. Alors il prit possession de lui-même ; il posa ses coudes sur la table, appuya la tête sur sa main, et se mit à songer dans les ténèbres.

— Où en suis-je ?— Est-ce que je ne rêve pas ?—Que m'a-t-on dit ?—Est-il bien vrai que j'aie vu ce Javert et qu'il m'ait parlé ainsi ?— Que peut être ce Champmathieu ? — Il me ressemble donc ? — Est-ce possible ? — Quand je pense qu'hier j'étais si tranquille et si loin de me douter de rien !—Qu'est-ce que je faisais donc hier à pareille heure ?—Qu'y a-t-il dans cet incident ?—Comment se dénouera-t-il ?—Que faire ?

Voilà dans quelle tourmente il était. Son cerveau avait perdu la force de retenir ses idées, elles passaient comme des ondes, et il prenait son front dans ses deux mains pour les arrêter. . . . .

Sa tête était brûlante. Il alla à la fenêtre et l'ouvrit toute grande. Il n'y avait pas d'étoiles au ciel. Il revint s'asseoir près de la table. La première heure s'écoula ainsi. Peu à peu cependant des linéaments vagues commencèrent à se former et à se fixer dans sa méditation, et il put entrevoir avec la précision de la réalité, non l'ensemble de la situation, mais quelques détails.

Il commença par reconnaître que si extraordinaire et si critique que fût cette situation, il en était tout à fait le maître. . . . . . .

Il lui semblait qu'il venait de s'éveiller de je ne sais quel sommeil, et qu'il se trouvait glissant sur une pente au milieu de la nuit, debout, frissonnant, reculant en vain, sur le bord extrême d'un abîme. Il entrevoyait distincte-

ment dans l'ombre un inconnu, un étranger, que la destinée prenait pour lui et poussait dans le gouffre à sa place. Il fallait, pour que le gouffre se refermât, que quelqu'un y tombât, lui ou l'autre. Il n'avait qu'à laisser faire. La clarté devint complète, et il s'avoua ceci:—Que sa place était vide aux galères, qu'il avait beau faire, qu'elle l'y attendait toujours, que le vol de Petit Gervais l'y ramenait, que cette place vide l'attendrait et l'attirerait jusqu'à ce qu'il y fût, que cela était inévitable et fatal.—Et puis il se dit:—Qu'en ce moment il avait un remplaçant, qu'il paraissait qu'un nommé Champmathieu avait cette mauvaise chance, et que, quant à lui, présent désormais au bagne dans la personne de ce Champmathieu, présent dans la société sous le nom de M. Madeleine, il n'avait plus rien à redouter, pourvu qu'il n'empêchât pas les hommes de sceller sur la tête de ce Champmathieu cette pierre de l'infamie qui, comme la pierre du sépulcre, tombe une fois et ne se relève jamais.

Tout cela était si violent et si étrange qu'il se fit soudain en lui cette espèce de mouvement indescriptible qu'aucun homme n'éprouve plus de deux ou trois fois dans sa vie, sorte de convulsion de la conscience qui remue tout ce que le cœur a de douteux, qui se compose d'ironie, de joie et de désespoir, et qu'on pourrait appeler un éclat de rire intérieur.

Il ralluma brusquement sa bougie.— Eh bien, quoi! se dit-il, de quoi est-ce que j'ai peur? Qu'est-ce que j'ai à songer comme cela? Me voilà sauvé! Tout est fini. . . . Ce Javert qui me trouble depuis longtemps, ce redoutable instinct qui semblait m'avoir deviné, qui m'avait deviné, et qui me suivait partout, le voilà dérouté, occupé ailleurs, absolument dépisté! . . . .
Il est satisfait désormais, il me laissera tranquille, il tient son Jean Valjean! . . . .
Après tout, s'il y a du mal pour quelqu'un, ce n'est aucunement de ma faute. C'est la Providence qui a tout

fait. C'est qu'elle veut cela apparemment ! Ai-je le droit de déranger ce qu'elle arrange ? Qu'est-ce que je demande à présent ? De quoi est-ce que je vais me mêler ? Cela ne me regarde pas. Comment ! Je ne suis pas content ! Mais qu'est-ce qu'il me faut donc ? Le but auquel j'aspire depuis tant d'années, le songe de mes nuits, l'objet de mes prières au ciel, la sécurité, je l'atteins ! C'est Dieu qui le veut. Je n'ai rien à faire contre la volonté de Dieu. . . . . . . Vraiment je ne comprends pas pourquoi j'a eu peur tantôt d'entrer chez ce brave curé et de tout lui raconter comme à un confesseur, et de lui demander conseil, c'est évidemment là ce qu'il m'aurait dit. C'est décidé, laissons aller les choses ! laissons faire le bon Dieu. . . . .

Il se leva de sa chaise, et se mit à marcher dans la chambre. Allons, dit-il, n'y pensons plus. Voilà une résolution prise ! Mais il ne sentit aucune joie. Au contraire.

On n'empêche pas plus la pensée de revenir à une idée que la mer de revenir à un rivage. Pour le matelot, cela s'appelle la marée ; pour le coupable, cela s'appelle le remords. Dieu soulève l'âme comme l'océan.

Au bout de peu d'instants, il eut beau faire, il reprit ce sombre dialogue dans lequel c'était lui qui parlait et lui qui écoutait, disant ce qu'il eût voulu taire, écoutant ce qu'il n'eût pas voulu entendre. . . . . . .
Il se demanda donc où il en était. Il s'interrogea sur cette 'résolution prise.' Il se confessa à lui-même que tout ce qu'il venait d'arranger dans son esprit était monstrueux, que 'laisser aller les choses, laisser faire le bon Dieu,' c'était tout simplement horrible. Laisser s'accomplir cette méprise de la destinée et des hommes, ne pas l'empêcher, s'y prêter par son silence, ne rien faire enfin, c'était faire tout ! c'était le dernier degré de l'indignité hypocrite ! c'était un crime bas, lâche, sournois, abject, hideux !

Pour la première fois depuis huit années, le malheureux homme venait de sentir la saveur amère d'une mauvaise pensée et d'une mauvaise action. . . .

Il continua de se questionner. Il se demanda sévèrement ce qu'il avait entendu par ceci: 'Mon but est atteint!' Il se déclara que sa vie avait un but en effet. Mais quel but? Cacher son nom? Tromper la police? Était-ce pour une chose si petite qu'il avait fait tout ce qu'il avait fait? Est-ce qu'il n'avait pas un autre but, qui était le grand, qui était le vrai? Sauver, non sa personne, mais son âme. . . . .
Être un juste! est-ce que ce n'était pas là surtout, là uniquement, ce qu'il avait toujours voulu, ce que l'évêque lui avait ordonné?—Fermer la porte à son passé? Mais il ne la fermait pas, il la rouvrait en faisant une action infâme! mais il redevenait un voleur, et le plus odieux des voleurs! il volait à un autre son existence, sa vie, sa paix, sa place au soleil! il devenait un assassin! il tuait, il tuait moralement un misérable homme, il lui infligeait cette affreuse mort vivante, cette mort à ciel ouverte, qu'on appelle le bagne! au contraire, se livrer, sauver cet homme frappé d'une si lugubre erreur, reprendre son nom, redevenir par devoir le forçat Jean Valjean, c'était là vraiment achever sa résurrection, et fermer à jamais l'enfer d'où il sortait! y retomber en apparence, c'était en sortir en réalité. Il fallait faire cela!

Il n'y avait plus qu'à dire: à quoi bon? Il sentait que l'évêque était là, que l'évêque était d'autant plus présent qu'il était mort, que l'évêque le regardait fixement, que désormais le maire Madeleine avec toutes ses vertus lui serait abominable, et que le galérien Jean Valjean serait admirable et pur, devant lui. . . . .
Que les hommes voyaient sa vie, mais que l'évêque voyait sa conscience. Il fallait donc aller à Arras, délivrer le faux Jean Valjean, dénoncer le véritable!—

Hélas ! c'était là le plus grand des sacrifices, la plus poignante des victoires, le dernier pas à franchir ; mais il le fallait. Douloureuse destinée ! il n'entrerait dans la sainteté aux yeux de Dieu que s'il rentrait dans l'infamie aux yeux des hommes !

— Eh bien, dit-il, prenons ce parti ! faisons notre devoir. Sauvons cet homme !

Il prononça ces paroles à haute voix, sans s'apercevoir qu'il parlait tout haut. Il prit ses livres, les vérifia et les mit en ordre. Il jeta au feu une liasse de créances qu'il avait sur de petits commerçants gênés. . . . . Il tira d'un secrétaire un portefeuille qui contenait quelques billets de banque et le passeport dont il s'était servi cette même année pour aller aux élections. Qui l'eût vu pendant qu'il accomplissait ces divers actes auxquels se mêlait une méditation si grave, ne se fût pas douté de ce qui se passait en lui. Seulement par moments ses lèvres remuaient ; dans d'autres instants il relevait la tête et fixait son regard sur un point quelconque de la muraille, comme s'il y avait précisément là quelque chose qu'il voulait éclaircir ou interroger. . . . .

Mille pensées le traversaient, mais elles continuaient de le fortifier dans sa résolution. Un moment il s'était dit :—qu'il prenait peut-être la chose trop vivement, qu'après tout ce Champmathieu n'était pas intéressant, qu'en somme il avait volé.

Il se répondit :—Si cet homme a en effet volé quelques pommes, c'est un mois de prison. Il y a loin de là aux galères. Et qui sait même ? a-t-il volé ? est-ce prouvé ? le nom de Jean Valjean l'accable et semble dispenser de preuves. Les procureurs du roi n'agissent-ils pas habituellement ainsi ? On le croit voleur, parce qu'on le sait forçat.

Dans un autre instant, cette idée lui vint que lorsqu'il se serait dénoncé, peut-être on considérerait l'héroïsme de

son action, et sa vie honnête depuis sept ans, et ce qu'il avait fait pour le pays, et qu'on lui ferait grâce.

Mais cette supposition s'évanouit bien vite, et il sourit amèrement en songeant que le vol des quarante sous à Petit Gervais le faisait récidiviste, que cette affaire reparaîtrait certainement et, aux termes précis de la loi, le ferait passible des travaux forcés à perpétuité.

Il se détourna de toute illusion, se détacha de plus en plus de la terre et chercha la consolation et la force ailleurs. Il se dit qu'il fallait faire son devoir; que peut-être même ne serait-il pas plus malheureux après avoir fait son devoir qu'après l'avoir éludé; que s'il *laissait faire*, s'il restait à M—— sur M——, sa considération, sa bonne renommée, ses bonnes œuvres, la déférence, la vénération, sa charité, sa richesse, sa popularité, sa vertu, seraient assaisonnées d'un crime, et quel goût auraient toutes ces choses saintes liées à cette chose hideuse? tandis que s'il accomplissait son sacrifice, au bagne, au poteau, au carcan, au bonnet vert, au travail sans relâche, à la honte sans pitié, il se mêlerait une idée céleste! . . . .

A remuer tant d'idées lugubres, son courage ne défaillait pas, mais son cerveau se fatiguait. Il commençait à penser malgré lui à d'autres choses, à des choses indifférentes. . . . .

Minuit sonna d'abord à la paroisse, puis à la maison-de-ville. Il compta les douze coups aux deux horloges, et il compara le son des deux cloches. Il se rappela à cette occasion que, quelques jours auparavant, il avait vu chez un marchand de ferrailles une vieille cloche à vendre sur laquelle ce nom était écrit: *Antoine Albin de Romainville*. Il avait froid. Il alluma un peu de feu. Il ne songea pas à fermer la fenêtre. Cependant il était retombé dans sa stupeur. Il lui fallut faire un assez grand effort pour se rappeler à quoi il songeait avant que minuit sonnât. Il y parvint enfin.

— Ah ! oui, se dit-il, j'avais pris la résolution de me dénoncer. . . . .

Ici une crise nouvelle se déclara. . . . .

Il lui sembla que tout changeait d'aspect autour de lui, il s'écria :—Ah ça, mais ! jusqu'ici je n'ai considéré que moi ! je n'ai eu égard qu'à ma convenance ! Il me convient de me taire ou de me dénoncer, — cacher ma personne ou sauver mon âme,—être un magistrat méprisable et respecté ou un galérien infâme et vénérable, c'est moi, c'est toujours moi, ce n'est que moi ! Mais, . . . c'est de l'égoïsme tout cela ! Ce sont des formes diverses de l'égoïsme, mais c'est de l'égoïsme ! Si je songeais un peu aux autres ? La première sainteté est de penser à autrui. Voyons, examinons ! Moi excepté, moi effacé, moi oublié, qu'arrivera-t-il de tout ceci ? Si je me dénonce ? on me prend, on lâche ce Champmathieu, on me remet aux galères, c'est bien, et puis ? Que se passe-t-il ici ? Ah ici, il y a un pays, une ville, des fabriques, une industrie, des ouvriers, des hommes, des femmes, des vieux grands-pères, des enfants, des pauvres gens ! J'ai créé tout cela, je fais vivre tout cela ; partout où il y a une cheminée qui fume, c'est moi qui ai mis le tison dans le feu et la viande dans la marmite ; j'ai fait l'aisance, la circulation, le crédit ; avant moi il n'y avait rien ; j'ai relevé, vivifié, animé, fécondé, stimulé, enrichi tout le pays ; moi de moins, c'est l'âme de moins. Je m'ôte, tout meurt. . . . .

— Si je ne me dénonce pas ? Voyons, si je ne me dénonce pas ? . . . . Eh bien, cet homme va aux galères, c'est vrai, mais il a volé ! J'ai beau me dire qu'il n'a pas volé, il a volé ! Moi je reste ici, je continue. Dans dix ans j'aurai gagné dix millions, je les répands dans le pays, je n'ai rien à moi, qu'est-ce que cela me fait ? Ce n'est pas pour moi ce que je fais ! La prospérité de tous va croissant, les industries s'éveillent et s'excitent, les manufactures et les usines se multiplient,

les familles, cent familles, mille familles! sont heureuses. . . . . . . Ah ça, j'étais fou, j'étais absurde, qu'est-ce que je parlais donc de me dénoncer? . . . . . Parce que je n'aurai songé qu'à moi, qu'à moi seul, quoi! pour sauver d'une punition peut-être un peu exagérée, mais juste au fond, on ne sait qui, un voleur, un drôle évidemment, il faudra que tout un pays périsse! . . . . Beaux scrupules qui sauvent un coupable et sacrifient des innocents, qui sauvent un vieux vagabond lequel n'a plus que quelques années à vivre au bout du compte, et ne sera guère plus malheureux au bagne que dans sa masure, et qui sacrifient toute une population, mères, femmes, enfants! . . . . Supposons qu'il y ait une mauvaise action pour moi dans ceci, et que ma conscience me le reproche un jour; accepter, pour le bien d'autrui, ces reproches qui ne chargent que moi, cette mauvaise action qui ne compromet que mon âme, c'est là qu'est le dévouement, c'est là qu'est la vertu.

Il se leva, il se remit à marcher. Cette fois il lui semblait qu'il était content. . . . .

Il se regarda dans le petit miroir qui était sur sa cheminée et dit:—Tiens! cela m'a soulagé de prendre une résolution! Je suis tout autre à présent.

Il marcha encore quelques pas, puis il s'arrêta court: — Allons! dit-il, il ne faut hésiter devant aucune des conséquences de la résolution prise. Il y a encore des fils qui m'attachent à ce Jean Valjean. Il faut les briser! Il y a, dans cette chambre même, des objets qui m'accuseraient, des choses muettes qui seraient des témoins, c'est dit, il faut que tout cela disparaisse.

Il fouilla dans sa poche, en tira sa bourse, l'ouvrit et y prit une petite clef. Il introduisit cette clef dans une serrure dont on voyait à peine le trou, perdu qu'il était dans les nuances les plus sombres du dessin qui couvrait le papier collé sur le mur. Une cachette s'ouvrit; une

espèce de fausse armoire ménagée entre l'angle de la muraille et le manteau de la cheminée. Il n'y avait dans cette cachette que quelques guenilles : un sarrau de toile bleue, un vieux pantalon, un vieux havresac et un gros bâton d'épine ferré aux deux bouts. Ceux qui avaient vu Jean Valjean à l'époque où il traversait D——, en octobre 1815, eussent aisément reconnu toutes les pièces de ce misérable accoutrement. Il les avait conservées comme il avait conservé les chandeliers d'argent, pour se rappeler toujours son point de départ. Seulement il cachait ceci qui venait du bagne, et il laissait voir les flambeaux qui venaient de l'évêque.

Il jeta un regard furtif vers la porte, comme s'il eût craint qu'elle ne s'ouvrît malgré le verrou qui la fermait; puis d'un mouvement vif et brusque et d'une seule brassée, sans même donner un coup d'œil à ses choses qu'il avait si religieusement et si périlleusement gardées pendant tant d'années, il prit tout, haillons, bâton, havresac, et jeta tout au feu.

Il referma la fausse armoire, et, redoublant de précautions, désormais inutiles, puisqu'elle était vide, en cacha la porte derrière un gros meuble qu'il y poussa.

Au bout de quelques secondes, la chambre et le mur d'en face furent éclairés d'une grande réverbération rouge et tremblante. Tout brûlait; le bâton d'épine pétillait et jetait des étincelles jusqu'au milieu de la chambre. Le havresac, en se consumant avec d'affreux chiffons qu'il contenait, avait mis à nu quelque chose qui brillait dans la cendre. En se penchant, on eût aisément reconnu une pièce d'argent. Sans doute la pièce de quarante sous volée au petit savoyard.

Lui, il ne regardait pas le feu et marchait, allant et venant toujours du même pas. Tout à coup ses yeux tombèrent sur les deux flambeaux d'argent que la réverbération faisait reluire vaguement sur la cheminée. —

Tiens ! pensa-t-il ; tout Jean Valjean est encore là dedans. Il faut aussi détruire cela.

Il prit les deux flambeaux. Il y avait assez de feu pour qu'on pût les déformer promptement et en faire une sorte de lingot méconnaissable. Il se pencha sur le foyer et s'y chauffa un instant. Il eut un vrai bien-être.—La bonne chaleur ! dit-il.

Il remua le brasier avec un des deux chandeliers. Une minute de plus, et ils étaient dans le feu. En ce moment, il lui sembla qu'il entendait une voix qui criait au dedans de lui :—Jean Valjean ! Jean Valjean !

Ses cheveux se dressèrent ; il devint comme un homme qui écoute une chose terrible :—Oui, c'est cela, achève ! disait la voix. Complète ce que tu fais ! détruis ces flambeaux ! anéantis ce souvenir ! oublie l'évêque ! oublie tout ! perds ce Champmathieu, va ! c'est bien. Applaudis-toi ! Ainsi, c'est convenu, c'est résolu, c'est dit, voilà un homme, voilà un vieillard qui ne sait ce qu'on lui veut, qui n'a rien fait peut-être, un innocent, dont ton nom fait tout le malheur, sur qui ton nom pèse comme un crime, qui va être pris pour toi, qui va être condamné, qui va finir ses jours dans l'abjection et dans l'horreur ! c'est bien. Sois honnête homme, toi. Reste monsieur le maire, reste honorable et honoré, enrichis la ville, nourris des indigents, élève des orphelins, vis heureux, vertueux et admiré, et pendant ce temps-là, pendant que tu seras ici dans la joie et dans la lumière, il y aura quelqu'un qui aura ta casaque rouge, qui portera ton nom dans l'ignominie et qui traînera ta chaîne au bagne ! Oui, c'est bien arrangé ainsi ! Ah ! misérable !

La sueur lui coulait du front. Il attachait sur les flambeaux un œil hagard. Cependant ce qui parlait en lui n'avait pas fini. La voix continuait :—Jean Valjean ! il y aura autour de toi beaucoup de voix qui feront un grand bruit, qui parleront bien haut, et qui te béniront, et une seule que personne n'entendra et qui te maudira dans les

ténèbres. Eh bien ! écoute, infâme ! toutes ces bénédictions retomberont avant d'arriver au ciel, et il n'y aura que la malédiction qui montera jusqu'à Dieu !

Cette voix, d'abord toute faible et qui s'était élevée du plus obscur de sa conscience, était devenue par degrés éclatante et formidable, et il l'entendait maintenant à son oreille. Il lui semblait qu'elle était sortie de lui-même et qu'elle parlait à présent en dehors de lui. Il crut entendre les dernières paroles si distinctement qu'il regarda dans la chambre avec une sorte de terreur.

— Y a-t-il quelqu'un ici ? demanda-t-il à haute voix et tout égaré.

Puis il reprit avec un rire qui ressemblait au rire d'un idiot :—Que je suis bête ! il ne peut y avoir personne.

Il y avait quelqu'un ; mais celui qui y était n'était pas de ceux que l'œil humain peut voir.

Il posa les flambeaux sur la cheminée. Alors il reprit cette marche monotone et lugubre qui troublait dans ses rêves et réveillait en sursaut l'homme endormi au-dessous de lui. . . . .

Il y eut un moment où il considéra l'avenir. Se dénoncer ! se livrer ! Il envisagea avec un immense désespoir tout ce qu'il faudrait quitter, tout ce qu'il faudrait reprendre. Il faudrait donc dire adieu à cette existence si bonne, si pure, si radieuse, à ce respect de tous, à l'honneur, à la liberté ! Il n'irait plus se promener dans les champs, il n'entendrait plus chanter les oiseaux au mois de mai, il ne ferait plus l'aumône aux petits enfants ! Il ne sentirait plus la douceur des regards de reconnaissance et d'amour fixés sur lui ! Il quitterait cette maison qu'il avait bâtie ! cette petite chambre ! . . . Il ne lirait plus dans ces livres, il n'écrirait plus sur cette petite table de bois blanc ; sa vieille portière, la seule servante qu'il eût, ne lui monterait plus son café le matin !

Au lieu de cela, la chiourme, le carcan, la veste rouge, la chaîne au pied, la fatigue, le cachot, le lit de camp,

toutes ces horreurs connues ! A son âge, après avoir été ce qu'il était ! Si encore il était jeune ! Mais vieux, être tutoyé par le premier venu, être fouillé par le garde-chiourme, recevoir le coup de bâton de l'argousin ! Avoir les pieds nus dans des souliers ferrés ! Subir la curiosité des étrangers auxquels on dirait : *Celui-là, c'est le fameux Jean Valjean, qui a été maire à M—— sur M—— !* Le soir, ruisselant de sueur, accablé de lassitude, le bonnet vert sur les yeux, remonter deux à deux, sous le fouet du sergent, l'escalier-échelle du bagne flottant ! Oh ! quelle misère ! La destinée peut-elle donc être méchante comme un être intelligent et devenir monstrueuse comme le cœur humain ?

Et, quoi qu'il fît, il retombait toujours sous ce poignant dilemme qui était au fond de sa rêverie :—Rester dans le paradis et y devenir démon ! Rentrer dans l'enfer et y devenir ange ! . . . .

La tourmente dont il avait sorti avec tant de peine se déchaîna de nouveau en lui. Ses idées recommencèrent à se mêler. Elles prirent ce je ne sais quoi de stupéfié et de machinal qui est propre au désespoir. Le nom de Romainville lui revenait sans cesse à l'esprit avec deux vers d'une chanson qu'il avait entendue autrefois. Il songeait que Romainville est un petit bois près Paris où les jeunes gens amoureux vont cueillir des lilas au mois d'avril. Il chancelait au dehors comme au dedans. Il marchait comme un petit enfant qu'on laisse aller seul.

Trois heures du matin venaient de sonner, et il y avait cinq heures qu'il marchait ainsi, presque sans interruption, lors qu'il se laissa tomber sur sa chaise. Il s'y endormit et fit un rêve. . . . .

. . . .

Il se réveilla. Il était glacé. Un vent qui était froid comme le vent du matin, faisait tourner dans leurs gonds les châssis de la croisée restée ouverte. Le feu s'était

éteint. La bougie touchait à sa fin. Il était encore nuit noire.

Il se leva, il alla à la fenêtre. Il n'y avait toujours pas d'étoiles au ciel. De sa fenêtre on voyait la cour de la maison et la rue. Un bruit sec et dur qui résonna tout à coup sur le sol lui fit baisser les yeux. Il vit au-dessous de lui deux étoiles rouges dont les rayons s'allongeaient et se raccourcissaient bizarrement dans l'ombre.

. . . .

Il regarda, et il reconnut que ces deux étoiles étaient les lanternes d'une voiture. A la clarté qu'elles jetaient, il put distinguer la forme de cette voiture. C'était un tilbury attelé d'un petit cheval blanc. Le bruit qu'il avait entendu, c'était les coups de pied du cheval sur le pavé.

— Qu'est-ce que c'est que cette voiture ? se dit-il. Qui est-ce qui vient donc si matin ?

En ce moment on frappa un petit coup à la porte de sa chambre. Il frissonna de la tête aux pieds, et cria d'une voix terrible :—Qui est là ?

Quelqu'un répondit :—Moi, monsieur le maire.

Il reconnut la voix de la vieille femme, sa portière.

— Eh bien, reprit-il, qu'est-ce que c'est ?

— Monsieur le maire, il est tout à l'heure cinq heures du matin.

— Qu'est-ce que cela me fait ?

— Monsieur le maire, c'est le cabriolet.

— Quel cabriolet ?

— Le tilbury.

— Quel tilbury ?

— Est-ce que monsieur le maire n'a pas fait demander un tilbury ?

— Non, dit-il.

— Le cocher dit qu'il vient chercher monsieur le maire.

— Quel cocher ?

— Le cocher de M. Scaufflaire.

— M. Scaufflaire !

Ce nom le fit tressaillir comme si un éclair lui eût passé devant la face.—Ah oui ! reprit-il, M. Scaufflaire !

Si la vieille femme l'eût pu voir en ce moment, elle eût été épouvantée.

Il se fit un assez long silence. Il examinait d'un air stupide la flamme de la bougie et prenait autour de la mèche de la cire brûlante qu'il roulait dans ses doigts. La vieille attendait. Elle se hasarda pourtant à élever encore la voix :— Monsieur le maire, que faut-il que je réponde ?

— Dites que c'est bien, et que je descends.

. . . .

Cette nuit-là, la malle qui descendait à M—— sur M—— par la route de Hesdin accrocha au tournant d'une rue, au moment où elle entrait dans la ville, un petit tilbury attelé d'un cheval blanc, qui venait en sens inverse et dans lequel il n'y avait qu'une personne, un homme enveloppé d'un manteau. La roue du tilbury reçut un choc assez rude. Le courier cria à cet homme d'arrêter, mais le voyageur n'écouta pas et continua sa route au grand trot.

— Voilà un homme pressé ! dit le courier.

L'homme qui se hâtait ainsi, c'est celui que nous venons de voir se débattre dans des convulsions dignes à coup sûr de pitié. Où allait-il ? Il n'eût pu le dire. Pourquoi se hâtait-il. Il ne savait. Il allait au hasard devant lui. Où ? A Arras sans doute ; mais il allait peut-être ailleurs aussi. . . . .

Ce qui se passait en lui, personne ne pourrait le dire, tous le comprendront. . . . .

Du reste il n'avait rien résolu, rien décidé, rien arrêté, rien fait. Aucun des actes de sa conscience n'avait été définitif. Il était plus que jamais comme au premier moment.

Pourquoi allait-il à Arras ? Il se répétait ce qu'il

s'était déjà dit en retenant le cabriolet de Scaufflaire,—que, quel que dût être le résultat, il n'y avait aucun inconvénient à voir de ses yeux, à juger les choses par lui-même . . . . . qu'au bout du compte, lorsqu'il aurait vu ce Champmathieu, quelque misérable, sa conscience serait probablement fort soulagée de le laisser aller au bagne à sa place; qu'à la vérité il y aurait là Javert et ce Brevet, ce Chenildieu, ce Cochepaille, anciens forçats qui l'avaient connu; mais qu'à coup sûr ils ne le reconnaîtraient pas;—bah! quelle idée! . . . . . . Que sans doute c'était un moment noir, mais qu'il en sortirait;—qu'après tout il tenait sa destinée, si mauvaise qu'elle voulût être, dans sa main,—qu'il en était le maître. Il se cramponnait à cette pensée. Au fond, pour tout dire, il eût mieux aimé ne point aller à Arras. Cependant il y allait. . . . .

Au point du jour il était en rase campagne. . . .

Il regarda l'horizon blanchir; il regarda, sans les voir, passer devant ses yeux toutes les froides figures d'une aube d'hiver. Le matin a ses spectres comme le soir. Il ne les voyait pas, mais, à son insu, et par une sorte de pénétration presque physique, ces noires silhouettes d'arbres et de collines ajoutaient à l'état violent de son âme je ne sais quoi de morne et sinistre. Chaque fois qu'il passait devant une de ces maisons isolées qui côtoient parfois les routes il se disait: Il y a pourtant là dedans des gens qui dorment! . . . .

Il était grand jour lorsqu'il arriva à Hesdin. Il s'arrêta devant une auberge pour laisser souffler le cheval et lui faire donner l'avoine. . . . .

Il n'était pas descendu du tilbury. Le garçon d'écurie qui apportait l'avoine se baissa tout à coup et examina la roue de gauche.

— Allez-vous loin comme cela? dit cet homme.

Il répondit, presque sans sortir de sa rêverie:—Pourquoi?

— Venez-vous de loin ? reprit le garçon.

— De cinq lieues d'ici.

— Ah !

— Pourquoi dites-vous : Ah ?

Le garcon se pencha de nouveau, resta un moment silencieux, l'œil fixé sur la roue, puis se redressa en disant :—C'est que voilà une roue qui vient de faire cinq lieues, c'est possible, mais qui à coup sûr ne fera pas maintenant un quart de lieue.

Il sauta à bas du tilbury.

— Que dites-vous là, mon ami ?

— Je dis que c'est un miracle que vous ayez fait cinq lieues sans rouler, vous et votre cheval, dans quelque fossé de la grande route. Regardez plutôt.

La roue en effet était gravement endommagée. Le choc de la malle-poste avait fendu deux rayons et labouré le moyeu dont l'écrou ne tenait plus.

— Mon ami, dit-il au garçon d'écurie, il y a un charron ici ?

— Sans doute, monsieur.

— Rendez-moi le service de l'aller chercher.

— Il est là à deux pas. Hé ! maître Bourgaillard !

Maître Bourgaillard, le charron, était sur le seuil de sa porte. Il vint examiner la roue et fit la grimace d'un chirurgien qui considère une jambe cassée.

— Pouvez-vous raccommoder cette roue sur-le-champ ?

— Oui, monsieur.

— Quand pourrai-je repartir ?

— Demain.

— Demain !

— Il y a une grande journée d'ouvrage. Est-ce que monsieur est pressé ?

— Très-pressé, il faut que je reparte dans une heure, au plus tard.

— Impossible, monsieur.

— Je paierai tout ce qu'on voudra.

— Impossible.

— Eh bien ! dans deux heures.

— Impossible pour aujourd'hui. Il faut refaire deux raies et un moyeu. Monsieur ne pourra repartir avant demain.

— L'affaire que j'ai ne peut attendre à demain. Si, au lieu de raccommoder cette roue, on la remplaçait !

— Comment cela ?

— Vous êtes charron ?

— Sans doute, monsieur.

— Est-ce que vous n'avez pas une roue à me vendre ? je pourrais repartir tout de suite.

— Une roue de rechange ?

— Oui.

— Je n'ai pas une roue toute faite pour votre cabriolet. Deux roues font la paire. Deux roues ne vont pas ensemble au hasard. . . . .

— Auriez-vous un cabriolet à me louer ?

Le maître charron, du premier coup d'œil, avait reconnu que le tilbury était une voiture de louage. Il haussa les épaules.

— Vous les arrangez bien, les cabriolets qu'on vous loue ! j'en aurais un que je ne vous le louerais pas.

— Eh bien, à me vendre.

— Je n'en ai pas.

— Quoi ! pas une carriole ! je ne suis pas difficile, comme vous voyez.

— Nous sommes un petit pays. J'ai bien là sous la remise, ajouta le charron, une vieille calèche qui est à un bourgeois de la ville qui me l'a donnée en garde et qui s'en sert tous les trente-six du mois. Je vous la louerais bien, qu'est-ce que cela me fait ? mais il ne faudrait pas que le bourgeois la vît passer, et puis, c'est une calèche ; il faudrait deux chevaux.

— Je prendrai des chevaux de poste.

— Où va monsieur ?

— A Arras.

— Et monsieur veut arriver aujourd'hui ?

— Mais oui.

— En prenant des chevaux de poste ?

— Pourquoi pas ?

— Est-il égal à monsieur d'arriver cette nuit à quatre heures du matin ?

— Non, certes.

— C'est que, voyez-vous bien, il y a une chose à dire, en prenant des chevaux de poste. . . . Monsieur a son passeport ?

— Oui.

— Eh bien, en prenant des chevaux de poste, monsieur n'arrivera pas à Arras avant demain. Nous sommes un chemin de traverse. Les relais sont mal servis, les chevaux sont aux champs. . . . . Monsieur attendra au moins trois ou quatre heures à chaque relais. Et puis on va au pas. Il y a beaucoup de côtes à monter.

— Allons, j'irai à cheval. Dételez le cabriolet. On me vendra bien une selle dans le pays.

— Sans doute, mais ce cheval-ci endure-t-il la selle ?

— C'est vrai, vous m'y faites penser, il ne l'endure pas.

— Alors. . . .

— Mais je trouverai bien dans le village un cheval à louer ?

— Un cheval pour aller à Arras d'une traite !

— Oui.

— Il faudrait un cheval comme on n'en a pas dans nos endroits. Il faudrait l'acheter d'abord, car on ne vous connaît pas. Mais ni à vendre, ni à louer, ni pour cinq cents francs, ni pour mille, vous ne le trouveriez pas !

— Comment faire ?

— Le mieux, là, en honnête homme, c'est que je rac-

commode la roue et que vous remettiez votre voyage à demain.

— Demain il sera trop tard. N'y a-t-il pas la malle-poste qui va à Arras ? Quand passe-t-elle ?

— La nuit prochaine. Les deux malles font le service la nuit, celle qui monte comme celle qui descend.

— Comment ! il vous faut une journée pour raccommoder cette roue ?

— Une journée, et une bonne !

— En mettant deux ouvriers ?

— Et en mettant dix !

— Si on liait les rayons avec des cordes ?

— Les rayons, oui ; le moyeu, non. Et puis la jante aussi est en mauvais état.

— Y a-t-il un loueur de voitures dans la ville ?

— Non.

— Y a-t-il un autre charron ?

Le garçon d'écurie et le maître charron répondirent en même temps en hochant la tête :—Non.

Il sentit une immense joie. Il était évident que la Providence s'en mêlait. C'était elle qui avait brisé la roue du tilbury et qui l'arrêtait en route. Il ne s'était pas rendu à cette espèce de première sommation ; il venait de faire tous les efforts possible pour continuer son voyage ; il avait loyalement et scrupuleusement épuisé tous les moyens ; il n'avait reculé ni devant la saison, ni devant la fatigue, ni devant la dépense ; il n'avait rien à se reprocher. S'il n'allait pas plus loin, cela ne le regardait plus ! Ce n'était plus sa faute, c'était, non le fait de sa conscience, mais le fait de la Providence. . .

. . . .

Cette conversation s'était faite dans la rue. Tout colloque dans la rue produit inévitablement un cercle. Il y a toujours des gens qui ne demandent qu'à être spectateurs. Pendant qu'il questionnait le charron, quelques allants et venants s'étaient arrêtés autour d'eux.

[illegible] minutes, un jeune garçon [illegible] personne [illegible] parti. S'étant déta-ché du groupe et courant. Au moment où le voya-geur, après la délibération intérieure que nous venons d'indiquer, prenait la résolution de rebrousser chemin, cet enfant revenait. Il était accompagné d'une vieille femme.

— Monsieur, dit la femme, mon garçon me dit que vous avez envie de louer un cabriolet ?

Cette simple parole, prononcée par une vieille femme que conduisait un enfant, lui fit ruisseler la sueur dans les reins. Il crut voir la main qui l'avait lâché repa-raître dans l'ombre derrière lui, toute prête à le re-prendre.

Il répondit : — Oui, bonne femme, je cherche un ca-briolet à louer.

Et il se hâta d'ajouter : — Mais il n'y en a pas dans le pays.

— Si fait, dit la vieille.

— Où ça donc ? reprit le charron.

— Chez moi, répliqua la vieille.

Il tressaillit. La main fatale l'avait ressaisi. La vieille avait en effet sous un hangar une façon de car-riole en osier. Le charron et le garçon d'auberge, dé-solés que le voyageur leur échappât, intervinrent :

— C'était une affreuse guimbarde,—cela était posé à cru sur l'essieu . . . . cela n'irait pas beaucoup plus loin que le tilbury,—une vraie patache ! . . . . . . Tout cela était vrai, mais cette guimbarde, cette patache, cette chose, quelle qu'elle fût, roulait sur ses deux roues et pouvait aller à Arras. Il paya ce qu'on voulut, laissa le tilbury à réparer chez le charron pour l'y retrouver à son retour, fit atteler le cheval blanc à la carriole, y monta, et reprit la route qu'il suivait depuis le matin.

Au moment où la carriole s'ébranla, il s'avoua qu'il

avait eu l'instant d'auparavant une certaine joie de songer qu'il n'irait point où il allait. Il examina cette joie avec une sorte de colère et la trouva absurde. Pourquoi de la joie à revenir en arrière ? Après tout, il faisait ce voyage librement. Personne ne l'y forçait. Et certainement, rien n'arriverait que ce qu'il voudrait bien. . . .

. . . .

Il avait perdu beaucoup de temps à Hesdin, il eut voulu le rattraper. Le petit cheval était courageux et tirait comme deux ; mais on était au mois de février, il avait plu, les routes étaient mauvaises. Et puis, ce n'était plus le tilbury. La carriole était dure et très-lourde. Avec cela force montées.

Il mit près de quatre heures pour aller de Hesdin à Saint-Pol. Quatre heures pour cinq lieues. A Saint-Pol il dételа à la première auberge venue, et fit mener le cheval à l'écurie. Comme il l'avait promis à Scaufflaire, il se tint près du ratelier pendant que le cheval mangeait. Il songeait à de choses tristes et confuses.

La femme de l'aubergiste entra dans l'écurie.—Est-ce que monsieur ne veut pas déjeuner ?

— Tiens, c'est vrai, dit-il, j'ai même bon appétit.

Il suivit cette femme qui avait une figure fraîche et réjouie. Elle le conduisit dans une salle basse où il y avait des tables ayant pour nappes des toiles cirées.

— Dépêchez-vous, reprit-il ; il faut que je reparte. Je suis pressé.

Une grosse servante flamande mit son couvert en toute hâte. Il regardait cette fille avec un sentiment de bien-être.—C'est là ce que j'avais, pensa-t-il. Je n'avais pas déjeuné.

On le servit. Il se jeta sur le pain, mordit une bouchée, puis le reposa lentement sur la table et n'y toucha plus. Un roulier mangeait à une autre table. Il dit à cet homme :—Pourquoi leur pain est-il donc si amer ?

Le roulier était allemand et n'entendit pas.

Il retourna dans l'écurie près du cheval. Une heure après il avait quitté Saint-Pol et se dirigeait vers Tinques, qui n'est qu'à cinq lieues d'Arras. . . . .

Le crépuscule tombait au moment où des enfants qui sortaient de l'école regardèrent ce voyageur entrer dans Tinques. Il est vrai qu'on était encore aux jours courts de l'année. Il ne s'arrêta pas à Tinques. Comme il débouchait du village, un cantonnier qui empierrait la route dressa la tête et dit :—Voilà un cheval bien fatigué.

La pauvre bête en effet n'allait plus qu'au pas.

— Est-ce que vous allez à Arras ? ajouta le cantonnier.

— Oui.

— Si vous allez de ce train, vous n'y arriverez pas de bonne heure.

Il arrêta le cheval et demanda au cantonnier :—Combien y a-t-il encore d'ici à Arras ?

— Près de sept grandes lieues.

— Comment cela ? le livre de poste ne marque que cinq lieues et un quart.

— Ah ! reprit le cantonnier, vous ne savez donc pas que la route est en réparation. Vous allez la trouver coupée à un quart d'heure d'ici ? Pas moyen d'aller plus loin.

— Vraiment.

— Vous prendrez à gauche, le chemin qui va à Carency, vous passerez la rivière ; quand vous serez à Camblin, vous tournerez à droite ; c'est la route de Mont-Saint-Éloy qui va à Arras.

— Mais voilà la nuit, je me perdrai.

— Vous n'êtes pas du pays ?

— Non.

— Avec ça, c'est tout chemin de traverse.—Tenez, monsieur, reprit le cantonnier, voulez-vous que je vous donne un conseil ? Votre cheval est las ; rentrez dans Tinques. Il y a une bonne auberge. Couchez-y. Vous irez demain à Arras.

— Il faut que j'y sois ce soir.

— C'est différent. Alors allez tout de même à cette auberge et prenez-y un cheval de renfort. Le garçon du cheval vous guidera dans la traverse.

Il suivit le conseil du cantonnier, rebroussa chemin, et une demi-heure après il repassait au même endroit, mais au grand trot, avec un bon cheval de renfort. Un garçon d'écurie qui s'intitulait postillon était assis sur le brancard de la carriole. Cependant il sentait qu'il perdait du temps. Il faisait tout à fait nuit. Ils s'engagèrent dans la traverse. La route devint affreuse. La carriole tombait d'une ornière dans l'autre. Il dit au postillon :— Toujours au trot, et double pourboire.

Dans un cahot le palonnier cassa.—Monsieur, dit le postillon, voilà le palonnier cassé, je ne sais plus comment atteler mon cheval, cette route-ci est bien mauvaise la nuit, si vous vouliez revenir coucher à Tinques, nous pourrions être demain matin de bonne heure à Arras.

Il répondit :—As-tu un bout de corde et un couteau?

— Oui, monsieur.

Il coupa une branche d'arbre et en fit un palonnier. Ce fut encore une perte de vingt minutes ; mais ils repartirent au galop.

La plaine était ténébreuse. Des brouillards bas, courts et noirs rampaient sur les collines et s'en arrachaient comme des fumées. Il y avait des lueurs blanchâtres dans les nuages. Un grand vent qui venait de la mer faisait dans tous les coins de l'horizon le bruit de quelqu'un qui remue des meubles. Tout ce qu'on entrevoyait avait des attitudes de terreur. Que de choses frissonnent sous ces vastes souffles de la nuit!

Le froid le pénétrait. Il n'avait pas mangé depuis la veille. Il se rappelait vaguement son autre course nocturne dans la grande plaine aux environs de D——, il y avait huit ans ; et cela lui semblait hier. Une heure sonna

à quelque clocher lointain. Il demanda au garçon :— Quelle est cette heure ?

— Sept heures, monsieur, nous serons à Arras à huit. Nous n'avons plus que trois lieues.

En ce moment il fit pour la première fois cette réflexion,—en trouvant étrange qu'elle ne lui fût pas venue plus tôt :—Que c'était peut-être inutile, toute la peine qu'il prenait ; qu'il ne savait seulement pas l'heure du procès ; qu'il aurait dû au moins s'en informer ; qu'il était extravagant d'aller ainsi devant soi sans savoir si cela servirait à quelque chose.—Puis il ébaucha quelques calculs dans son esprit :—qu'ordinairement les séances des cours d'assises commençaient à neuf heures du matin ;—que ce ne devait pas être long, cette affaire-là ; — que le vol de pommes, ce serait très-court ;— qu'il n'y aurait plus ensuite qu'une question d'identité ;— quatre ou cinq dépositions, peu de chose à dire pour les avocats ;—qu'il allait arriver lorsque tout serait fini !

Le postillon fouettait les chevaux. Ils avaient passé la rivière et laissé derrière eux Mont-Saint-Éloy. La nuit devenait de plus en plus profonde. . . . .

. . . .

Il était près de huit heures du soir quand la carriole entra sous la porte cochère de l'hôtel de la Poste à Arras. L'homme que nous avons suivi jusqu'à ce moment en descendit, répondit d'un air distrait aux empressements des gens de l'auberge, renvoya le cheval de renfort, et conduisit lui-même le petit cheval blanc à l'écurie ; puis il poussa la porte d'une salle de billard qui était au rez-de-chaussée, s'y assit et s'accouda sur une table. Il avait mis quatorze heures à ce trajet qu'il comptait faire en six. Il se rendait la justice que ce n'était pas sa faute : mais au fond il n'en était pas fâché.

La maîtresse de l'hôtel entra.

— Monsieur couche-t-il ? monsieur soupe-t-il ?

Il fit un signe de tête négatif.

— Le garçon d'écurie dit que le cheval de monsieur est bien fatigué.

Ici il rompit le silence.

— Est-ce que le cheval ne pourra pas repartir demain matin ?

— Oh ! monsieur, il lui faut au moins deux jours de repos.

Il demanda :—N'est-ce pas ici le bureau de la poste ?

— Oui, monsieur.

L'hôtesse le mena à ce bureau ; il montra son passeport et s'informa s'il y avait moyen de revenir cette nuit même à M—— sur M—— par la malle ; la place à côté du courrier était justement vacante ; il la retint et la paya. Monsieur, dit le buraliste, ne manquez pas d'être ici pour partir à une heure précise du matin.

Cela fait, il sortit de l'hôtel et se mit à marcher dans la ville. Il ne connaissait pas Arras, les rues étaient obscures, et il allait au hasard. Cependant il semblait s'obstiner à ne pas demander son chemin aux passants. Il traversa la petite rivière Crinchon et se trouva dans un dédale de ruelles étroites où il se perdit. Un bourgeois cheminait avec un falot. Après quelque hésitation, il prit le parti de s'adresser à ce bourgeois, non sans avoir d'abord regardé devant et derrière lui, comme s'il craignait que quelqu'un n'entendît la question qu'il allait faire.

— Monsieur, dit-il, le palais de justice, s'il vous plaît ?

— Vous n'êtes pas de la ville, monsieur ? répondit le bourgeois, qui était un assez vieux homme, eh bien, suivez-moi. Je vais précisément du côté du palais de justice, c'est à dire du côté de l'hôtel de la préfecture. Car on répare en ce moment le palais, et provisoirement les tribunaux ont leurs audiences à la préfecture.

— Est-ce là, demanda-t-il, qu'on tient les assises ?

— Sans doute, monsieur, voyez-vous, ce qui est la

préfecture aujourd'hui était l'évêché avant la révolution. Si c'est un procès que monsieur veut voir, il est un peu tard. Ordinairement les séances finissent à six heures.

Cependant, comme ils arrivaient sur la grande place, le bourgeois lui montra quatre longues fenêtres éclairées sur la façade d'un vaste bâtiment ténébreux.

— Ma foi, monsieur, vous arrivez à temps, vous avez du bonheur. Voyez-vous ces quatre fenêtres ? c'est la cour d'assises. Il y a de la lumière. Donc ce n'est pas fini. L'affaire aura traîné en longueur, et on fait une audience du soir. Vous vous intéressez à cette affaire ? Est-ce que vous êtes témoin ?

Il répondit :—Je ne viens pour aucune affaire, j'ai seulement à parler à un avocat.

— C'est différent, dit le bourgeois. Tenez, monsieur, voici la porte. Où est le factionnaire ? Vous n'aurez qu'à monter le grand escalier.

Il se conforma aux indications du bourgeois, et quelques minutes après, il était dans une salle où il y avait beaucoup de monde et où des groupes mêlés d'avocats en robes chuchotaient çà et là. . . . .

Cette salle, spacieuse et éclairée d'une seule lampe, était une ancienne salle de l'évêché et servait de salle des pas perdus. Une porte à deux battants, fermée en ce moment, la séparait de la grande chambre où siégeait la cour d'assises. L'obscurité était telle qu'il ne craignit pas de s'adresser au premier avocat qu'il rencontra.

— Monsieur, dit-il, où en est-on ?

— C'est fini, dit l'avocat.

— Fini !

Ce mot fut répété d'un tel accent que l'avocat se retourna.

— Pardon, monsieur, vous êtes, peut-être, un parent ?

— Non. Je ne connais personne ici. Et y a-t-il eu condamnation ?

— Sans doute. Cela n'était guère possible autrement.

— Aux travaux forcés? . . .

— A perpétuité.

Il reprit d'une voix tellement faible qu'on l'entendait à peine:—L'identité a donc été constatée?

Quelle identité? répondit l'avocat. Il n'y avait pas d'identité à constater. L'affaire était simple. Cette femme avait tué son enfant, l'infanticide a été prouvé, le jury a écarté la préméditation, on l'a condamnée à vie.

— C'est donc une femme? dit-il.

— Mais sûrement. . . . De quoi me parlez-vous donc?

— De rien, mais puisque c'est fini, comment se fait-il que la salle soit encore éclairée?

— C'est pour l'autre affaire qu'on a commencée il y a à peu près deux heures.

— Quelle autre affaire?

— Oh! celle-là est claire aussi. C'est une espèce de gueux, un récidiviste, un galérien, qui a volé. Je ne sais plus trop son nom. En voilà un qui vous a une mine de bandit. Rien que pour avoir cette figure-là, je l'enverrais aux galères.

— Monsieur, demanda-t-il, y a-t-il moyen de pénétrer dans la salle?

— Je ne crois vraiment pas. Il y a beaucoup de foule. Cependant l'audience est suspendue. Il y a des gens qui sont sortis, et à la reprise de l'audience, vous pourrez essayer.

— Par où entre-t-on?

— Par cette grande porte.

L'avocat le quitta. . . . .

Il s'approcha de plusieurs groupes et il écouta ce qu'on disait. Le rôle de la session étant très-chargé, le président avait indiqué pour ce même jour deux affaires simples et courtes. On avait commencé par l'infanticide, et maintenant on en était au forçat, au récidiviste, au 'cheval de retour.' Cet homme avait volé des pommes,

mais cela ne paraissait pas bien prouvé; ce qui était prouvé, c'est qu'il avait été déjà aux galères à Toulon. C'est ce qui faisait son affaire mauvaise. Du reste, l'interrogatoire de l'homme était terminé et les dépositions des témoins; mais il y avait encore les plaidoiries de l'avocat et le réquisitoire du ministère public; cela ne devait guère finir avant minuit. L'homme serait probablement condamné; l'avocat-général était très-bon;—et ne *manquait* pas ses accusés;—c'était un garçon d'esprit qui faisait des vers.

Un huissier se tenait debout près de la porte qui communiquait avec la salle des assises. Il demanda à cet huissier:—Monsieur, la porte va-t-elle bientôt s'ouvrir?

— Elle ne s'ouvrira pas, dit l'huissier.

— Comment! on ne l'ouvrira pas à la reprise de l'audience? est-ce que l'audience n'est pas suspendue?

— L'audience vient d'être reprise, répondit l'huissier, mais la porte ne se rouvrira pas.

— Pourquoi?

— Parce que la salle est pleine.

— Quoi! il n'y a plus une place?

— Plus une seule. La porte est fermée. Personne ne peut plus entrer.

L'huissier ajouta, après un silence:—Il y a bien encore deux ou trois places derrière monsieur le président, mais monsieur le président n'y admet que les fonctionnaires publics. Cela dit, l'huissier lui tourna le dos.

Il se retira, la tête baissée, traversa l'antichambre et redescendit l'escalier lentement, comme hésitant à chaque marche. Il est probable qu'il tenait conseil avec lui-même. Le violent combat qui se livrait en lui depuis la veille n'était pas fini; et, à chaque instant, il en traversait quelque nouvelle péripétie. Arrivé sur le palier de l'escalier, il s'adossa à la rampe et croisa les bras. Tout à coup il ouvrit sa redingote, prit son portefeuille, en tira un crayon, déchira une feuille, et écrivit rapidement

sur cette feuille à la lueur du réverbère cette ligne :—*M. Madeleine*, maire de M—— sur M——; puis il remonta l'escalier à grands pas, fendit la foule, marcha droit à l'huissier, lui remit le papier et lui dit avec autorité :—Portez ceci à monsieur le président.

L'huissier prit le papier, y jeta un coup d'œil et obéit.

Sans qu'il s'en doutât, le maire de M—— sur M—— avait une sorte de célébrité. Depuis sept ans que sa réputation de vertu remplissait tout le Bas-Boulonnais, elle avait fini par franchir les limites d'un petit pays et s'était répandue dans les deux ou trois départements voisins. . . . .

Le conseiller à la cour royale de Douai, qui présidait cette session des assises à Arras, connaissait comme tout le monde ce nom si profondément et si universellement honoré. Quand l'huissier, ouvrant discrètement la porte qui communiquait de la chambre du conseil à l'audience, se pencha derrière le fauteuil du président et lui remit le papier où était écrite la ligne qu'on vient de lire, en ajoutant : *ce monsieur désire assister à l'audience*, le président fit un vif mouvement de déférence, saisit une plume, écrivit quelques mots au bas du papier et le rendit à l'huissier en lui disant :—Faites entrer.

L'homme malheureux dont nous racontons l'histoire était resté près de la porte de la salle à la même place et dans la même attitude où l'huissier l'avait quitté. Il entendit, à travers sa rêverie, quelqu'un qui lui disait : Monsieur veut-il bien me faire l'honneur de me suivre? C'était ce même huissier qui lui avait tourné le dos l'instant d'auparavant et qui maintenant le saluait jusqu'à terre. L'huissier en même temps lui remit le papier. Il le déplia, et, comme il se rencontrait qu'il était près de la lampe, il put lire :

'Le président de la cour d'assises présente son respect à monsieur Madeleine.'

Il froissa le papier entre ses mains, comme si ces

quelques mots eussent eu pour lui un arrière-goût étrange et amer. Il suivit l'huissier. Quelques minutes après, il se trouvait seul dans une espèce de cabinet lambrissé d'un aspect sévère, éclairé par deux bougies posées sur une table à tapis vert. Il avait encore dans l'oreille les dernières paroles de l'huissier qui venait de le quitter: 'Monsieur, vous voici dans la chambre du conseil; vous n'avez qu'à tourner le bouton de cuivre de cette porte et vous vous trouverez dans l'audience derrière le fauteuil de monsieur le président.'—Ces paroles se mêlaient dans sa pensée à un souvenir vague de corridors étroits et d'escaliers noirs qu'il venait de parcourir.

L'huissier l'avait laissé seul. Le moment suprême était arrivé. Il cherchait à se recueillir sans pouvoir y parvenir. C'est surtout aux heures où l'on aurait le plus besoin de les rattacher aux réalités poignantes de la vie que tous les fils de la pensée se rompent dans le cerveau. Il était dans l'endroit même où les juges délibèrent et condamnent. Il regardait avec une tranquillité stupide cette chambre paisible et redoutable où tant d'existences avaient été brisées, où son nom allait retentir toute à l'heure, et que sa destinée traversait en ce moment. Il regardait la muraille, puis il se regardait lui-même, s'étonnant que ce fût cette chambre et que ce fût lui.

Il n'avait pas mangé depuis plus de vingt-quatre heures, il était brisé par les cahots de la carriole, mais il ne le sentait pas; il lui semblait qu'il ne sentait rien. Il s'approcha d'un cadre noir qui était accroché au mur et qui contenait sous verre une vieille lettre autographe de Jean Nicolas Pache, maire de Paris et ministre, datée, sans doute par erreur, du 9 *juin* an II., et dans laquelle Pache envoyait à la commune la liste des ministres et des députés tenus en arrestation chez eux. Un témoin qui l'eût pu voir et qui l'eût observé en cet instant eût sans doute imaginé que cette lettre lui paraissait bien curieuse, car il n'en détachait pas ses yeux et il la lut

deux ou trois fois. . . . .
Tout en rêvant, il se retourna et ses yeux rencontrèrent le bouton de cuivre de la porte qui le séparait de la salle des assises. Il avait presque oublié cette porte. Son regard, d'abord calme, s'y arrêta, resta attaché à ce bouton de cuivre, puis devint effaré et fixe, et s'empreignit peu à peu d'épouvante. Des gouttes de sueur lui sortaient d'entre les cheveux et ruisselaient sur ses tempes. A un certain moment, il fit avec une sorte d'autorité mêlée de rébellion ce geste indescriptible qui veut dire et qui dit si bien : . . . *qui est-ce qui m'y force?* Puis il se tourna vivement, vit devant lui la porte par laquelle il était entré, y alla, l'ouvrit et sortit. Il n'était plus dans cette chambre ; il était dehors ; dans un corridor, un corridor long, étroit, coupé de degrés et de guichets, faisant toutes sortes d'angles, éclairé çà et là de réverbères pareils à des veilleuses de malades, le corridor par où il était venu. Il respira, il écouta ; aucun bruit derrière lui, aucun bruit devant lui ; il se mit à fuir comme si on le poursuivait.

Quand il eut doublé plusieurs des coudes de ce couloir, il écouta encore. C'était toujours le même silence et la même ombre autour de lui. Il était essouflé, il chancelait, il s'appuya au mur. La pierre était froide, sa sueur était glacée sur son front, il se redressa en frissonnant. Alors, là, seul, debout dans cette obscurité, tremblant de froid et d'autre chose peut-être, il songea. Il avait songé toute la nuit, il avait songé toute la journée ; il n'entendait plus en lui qu'une voix qui disait : Hélas !

Un quart d'heure s'écoula ainsi. Enfin, il pencha la tête, soupira avec angoisse, laissa pendre ses bras et revint sur ses pas. Il marcha lentement et comme accablé. Il semblait que quelqu'un l'eût atteint dans sa fuite et le ramenait.

Il rentra dans la chambre du conseil. La première chose qu'il aperçut, ce fut la gachette de la porte. Cette

gachette, ronde et en cuivre poli, resplendissait pour lui comme une effroyable étoile. Il la regardait comme un brebis regarderait l'œil d'un tigre. Ses yeux ne pouvaient s'en détacher. De temps en temps il faisait un pas et se rapprochait de la porte. S'il eût écouté, il eût entendu, comme une sorte de murmure confus, le bruit de la salle voisine ; mais il n'écoutait pas, et il n'entendait pas.

Tout à coup, sans qu'il sût lui-même comment, il se trouva près de la porte, il saisit convulsivement le bouton ; la porte s'ouvrit. Il était dans la salle d'audience.

Il fit un pas, referma machinalement la porte derrière lui et resta debout, considérant ce qu'il voyait. C'était une assez vaste enceinte à peine éclairée, tantôt pleine de rumeur, tantôt pleine de silence, où tout l'appareil d'un procès criminel se développait avec sa gravité mesquine et lugubre au milieu de la foule.

A un bout de la salle, celui où il se trouvait, des juges à l'air distrait, en robe usée, se rongeant les ongles ou fermant les paupières ; à l'autre bout, une foule en haillons ; des avocats dans toutes sortes d'attitudes ; des soldats au visage honnête et dur ; de vieilles boiseries tachées, un plafond sale, des tables couvertes d'une serge plutôt jaune que verte, des portes noircies par les mains ; à des clous plantés dans le lambris, des quinquets d'estaminet donnant plus de fumée que de clarté ; sur les tables des chandelles dans des chandeliers de cuivre ; l'obscurité, la laideur, la tristesse ; et de tout cela se dégageait une impression austère et auguste, car on y sentait cette grande chose humaine qu'on appelle la loi, et cette grande chose divine qu'on appelle la justice.

Personne dans cette foule ne fit attention à lui. Tous les regards convergeaient vers un point unique, un banc de bois adossé à une petite porte, le long de la muraille à gauche du président. Sur ce banc, que plusieurs

chandelles éclairaient, il y avait un homme entre deux gendarmes. Cet homme, c'était l'homme.

Il ne le chercha pas, il le vit. Ses yeux allèrent là naturellement, comme s'ils avaient su d'avance où était cette figure. Il crut se voir lui-même, vieilli, non pas sans doute absolument semblable de visage, mais tout pareil d'attitude et d'aspect, avec ces cheveux hérissés, avec cette prunelle fauve et inquiète, avec cette blouse, tel qu'il était le jour où il entrait à D——, plein de haine et cachant dans son âme ce hideux trésor de pensées affreuses qu'il avait mis dix-neuf ans à ramasser sur le pavé du bagne. Il se dit avec un frémissement :—Mon Dieu ! est-ce que je redeviendrai ainsi ?

Cet être paraissait au moins soixante ans. Il avait je ne sais quoi de rude, de stupide et d'effarouché.

Au bruit de la porte, on s'était rangé pour lui faire place, le président avait tourné la tête, et comprenant que le personnage qui venait d'entrer était M. le maire de M—— sur M——, il l'avait salué. L'avocat-général, qui avait vu M. Madeleine à M—— sur M——, où des opérations de son ministère l'avaient plus d'une fois appelé, le reconnut, et salua également. Lui s'en aperçut à peine. Il était en proie à une sorte d'hallucination ; il regardait. . . . .

Il avait sous les yeux, vision inouïe, une sorte de représentation du moment le plus horrible de sa vie, jouée par son fantôme. Tout y était, c'était le même appareil, la même heure de nuit, presque les mêmes faces de juges, de soldats et de spectateurs. Seulement au-dessus de la tête du président, il y avait un crucifix, chose qui manquait aux tribunaux du temps de sa condamnation. Quand on l'avait jugé, Dieu était absent.

Une chaise était derrière lui ; il s'y laissa tomber, terrifié de l'idée qu'on pouvait le voir. Quand il fut assis, il profita d'une pile de cartons qui était sur le bureau des juges pour dérober son visage à toute la salle. Il pouvait

maintenant voir sans être vu. Il rentra pleinement dans le sentiment du réel; peu à peu il se remit. Il arriva à cette phase de calme où l'on peut écouter.

Il chercha Javert, mais il ne le vit pas. Le banc des témoins lui était caché par la table du greffier. Et puis, nous venons de le dire, la salle était à peine éclairée.

Au moment où il était entré, l'avocat de l'accusé achevait sa plaidoirie. L'attention de tous était excitée au plus haut point; l'affaire durait depuis trois heures. Depuis trois heures, cette foule regardait plier peu à peu sous le poids d'une vraisemblance terrible un homme, un inconnu, une espèce d'être misérable, profondément stupide ou profondément habile. Cet homme, on le sait déjà, était un vagabond qui avait été trouvé dans un champ, emportant une branche chargée de pommes mûres, cassée à un pommier dans un clos voisin, appelé le clos Pierron. Qui était cet homme? Une enquête avait eu lieu, des témoins venaient d'être entendus, ils avaient été unanimes, des lumières avaient jailli de tout le débat. L'accusation disait:—Nous ne tenons pas seulement un voleur de fruits, un maraudeur: nous tenons là, dans notre main, un bandit, un relaps en rupture de ban, un ancien forçat, un scélérat des plus dangereux, un malfaiteur appelé Jean Valjean que la justice recherche depuis longtemps, et qui, il y a huit ans, en sortant du bagne de Toulon, a commis un vol de grand chemin à main armée sur la personne d'un enfant savoyard appelé Petit Gervais, crime prévu par l'article 383 du Code pénal, pour lequel nous nous réservons de le poursuivre ultérieurement, quand l'identité sera judiciairement acquise. . . . .

Le défenseur avait assez bien plaidé. . . . . . .

. . . .

Son client, qu'en sa qualité de défenseur il persistait à appeler Champmathieu, n'avait été vu de personne escaladant le mur ou cassant la branche.—On l'avait

arrêté nanti de cette branche (que l'avocat appelait plus volontiers *rameau*) :—mais il disait l'avoir trouvée à terre et ramassée. Où était la preuve du contraire ?—Sans doute cette branche avait été cassée et dérobée après escalade, puis jetée là par le maraudeur alarmé ; sans doute il y avait un voleur.—Mais qui est-ce qui prouvait que ce voleur était Champmathieu ? Une seule chose. Sa qualité d'ancien forçat. L'avocat ne niait pas que cette qualité ne parût malheureusement bien constatée ; l'accusé avait résidé à Faverolles ; l'accusé y avait été émondeur ; le nom de Champmathieu pouvait bien avoir pour origine Jean Mathieu, tout cela était vrai ; enfin, quatre témoins reconnaissaient sans hésiter et positivement Champmathieu pour être le galérien Jean Valjean ; à ces indications, à ces témoignages, l'avocat ne pouvait opposer que la dénégation de son client, dénégation intéressée ; mais en supposant qu'il fût le forçat Jean Valjean, cela prouvait-il qu'il fût le voleur des pommes ? C'était une présomption, tout au plus, non une preuve. . . . .

Quant à l'affaire de Petit Gervais, l'avocat n'avait pas à la discuter, elle n'était point dans la cause. L'avocat concluait en suppliant le jury et la cour, si l'identité de Jean Valjean leur paraissait évidente, de lui appliquer les peines de police qui s'adressent au condamné en rupture de ban, et non le châtiment épouvantable qui frappe le forçat récidiviste.

L'avocat-général répliqua au défenseur. Il fut violent et fleuri, comme sont habituellement les avocats-généraux. Il félicita le défenseur de sa 'loyauté' et profita habilement de cette loyauté. Il atteignit l'accusé par toutes les concessions que l'avocat avait faites. L'avocat semblait accorder que l'accusé était Jean Valjean. Il en prit acte. Cet homme était donc Jean Valjean. Ceci était acquis à l'accusation et ne pouvait plus se contester. . . . .

Qu'était-ce que Jean Valjean? Description de Jean Valjean; un monstre. . . . .
Et c'est un pareil homme, etc. etc. etc., vagabond, mendiant, sans moyens d'existence, etc. etc.,—accoutumé par sa vie passée aux actions coupables et peu corrigé par son séjour au bagne, comme le prouve le crime commis sur Petit Gervais, etc. etc.,—c'est un homme pareil qui, trouvé sur la voie publique en flagrant délit de vol, à quelques pas d'un mur escaladé, tenant encore à la main l'objet volé, nie le flagrant délit, le vol, l'escalade, nie tout, nie jusqu'à son nom, nie jusqu'à son identité! Outre cent autres preuves sur lesquelles nous ne revenons pas, quatre témoins le reconnaissent, Javert, l'intègre inspecteur de police Javert, et trois de ses anciens compagnons d'ignominie, les forçats Brevet, Chenildieu et Cochepaille. Qu'oppose-t-il à cette unanimité foudroyante? Il nie. Quel endurcissement! Vous ferez justice, messieurs les jurés, etc. etc. . . . .

Le défenseur se leva, commença par complimenter 'monsieur l'avocat-général' sur son 'admirable parole,' puis répliqua comme il pût, mais il faiblissait; le terrain évidemment se dérobait sous lui. L'instant de clore les débats était venu. Le président fit lever l'accusé et lui adressa la question d'usage:—Avez-vous quelque chose à ajouter à votre défense?

L'homme, debout, roulant dans ses mains un affreux bonnet qu'il avait, sembla ne pas attendre.

Le président répéta la question. Cette fois l'homme entendit. Il parut comprendre. Il fit le mouvement de quelqu'un qui se réveille, promena ses yeux autour de lui, regarda le public, les gendarmes, son avocat, les jurés, la cour, posa son poing monstrueux sur le rebord de la boiserie placée devant son banc, regarda encore, et tout à coup, fixant son regard sur l'avocat-général, il se mit à parler. Ce fut comme une éruption. Il sembla, à la façon dont les paroles s'échappaient de sa bouche, in-

cohérentes, impétueuses, heurtées, pêle-mêle, qu'elles s'y pressaient toutes à la fois pour sortir en même temps. Il dit :

— J'ai à dire ça. Que j'ai été charron à Paris, même que c'était chez monsieur Baloup. C'est un état dur dans la chose de charron. . . . .
Je ne gagnais plus que trente sous par jour, on me payait le moins cher qu'on pouvait, les maîtres profitaient de mon âge. Avec ça, j'avais ma fille qui était blanchisseuse à la rivière. Elle gagnait un peu de son côté ; à nous deux, cela allait. Elle avait de la peine aussi. Toute la journée dans un baquet jusqu'à mi-corps, à la pluie, à la neige, avec le vent qui vous coupe la figure ; quand il gèle, c'est tout de même, il faut laver. . . .
Elle revenait à sept heures du soir, et se couchait bien vite ; elle était si fatiguée. Son mari la battait. Elle est morte. Nous n'avons pas été bien heureux. C'était une brave fille qui n'allait pas au bal, qui était bien tranquille. Je me rappelle un mardi-gras où elle était couchée à huit heures. Voilà. Je dis vrai. Vous n'avez qu'à demander. Ah, bien oui ! demander, que je suis bête ! Paris c'est un gouffre. Qui est-ce qui connaît le père Champmathieu ? Pourtant je vous dis monsieur Baloup. Voyez chez monsieur Baloup. Après ça, je ne sais pas ce qu'on me veut.

L'homme se tut, et resta debout. Il avait dit ces choses d'une voix haute, rapide, rauque, dure et enrouée, avec une sorte de naïveté irritée et sauvage. Une fois il était interrompu pour saluer quelqu'un dans la foule. Les espèces d'affirmations qu'il semblait jeter au hasard devant lui, lui venaient comme des hoquets, et il ajoutait à chacune d'elles le geste d'un bûcheron qui fend du bois. Quand il eut fini, l'auditoire éclata de rire. Il regarda le public, et voyant qu'on riait, et ne comprenant pas, il se mit à rire lui-même.

Cela était sinistre. Le président, homme attentif et

bienveillant, éleva la voix :—Il rappela à 'messieurs les jurés' que 'le sieur Baloup, l'ancien maître charron chez lequel l'accusé disait avoir servi, avait été inutilement cité. Il était en faillite et n'avait pu être retrouvé.' Puis se tournant vers l'accusé, il l'engagea à écouter ce qu'il allait lui dire et ajouta :—Vous êtes dans une situation où il faut réfléchir. Les présomptions les plus graves pèsent sur vous et peuvent entraîner des conséquences capitales. Accusé, dans votre intérêt, je vous interpelle une dernière fois, expliquez-vous clairement sur ces deux faits :—Premièrement, avez-vous, oui ou non, franchi le mur du clos Pierron, cassé la branche et volé les pommes, c'est à dire, commis le crime de vol avec escalade? Deuxièmement, oui ou non, êtes-vous le forçat libéré Jean Valjean ?

L'accusé secoua la tête d'un air capable, comme un homme qui a bien compris et qui sait ce qu'il va répondre. Il ouvrit la bouche, se tourna vers le président et dit :—D'abord . . .

Puis il regarda son bonnet, il regarda le plafond, et se tut.

— Accusé, reprit l'avocat-général d'une voix sévère, faites attention. Vous ne répondez à rien de ce qu'on vous demande. Votre trouble vous condamne. Il est évident que vous ne vous appelez pas Champmathieu, que vous êtes le forçat Jean Valjean caché d'abord sous le nom de Jean Mathieu qui était le nom de sa mère, que vous êtes allé en Auvergne, que vous êtes né à Faverolles où vous avez été émondeur. Il est évident que vous avez volé avec escalade des pommes mûres dans le clos Pierron. Messieurs les jurés apprécieront.

L'accusé avait fini par se rasseoir; il se leva brusquement quand l'avocat-général eut fini, et il s'écria :—Vous êtes très-méchant, vous! Voilà ce que je voulais dire. Je ne trouvais pas d'abord. Je n'ai rien volé, je suis un homme qui ne mange pas tous les jours. Je venais

d'Ailly, je marchais dans le pays après une ondée qui avait fait la campagne toute jaune, même que les mares débordaient et qu'il ne sortait plus des sables que de petits brins d'herbe au bord de la route, j'ai trouvé une branche cassée par terre où il y avait des pommes, j'ai ramassé la branche sans savoir qu'elle me ferait arriver de la peine. . . . Je vous dis que je n'ai pas volé, et que je suis le père Champmathieu. J'ai été chez monsieur Baloup, j'ai été domicilié. Vous m'ennuyez avec vos bêtises à la fin ! Pourquoi donc est-ce que le monde est après moi comme des acharnés ?

L'avocat-général était demeuré debout ; il s'adressa au président :

— Monsieur le président, en présence des dénégations confuses, mais fort habiles, de l'accusé, qui voudrait bien se faire passer pour idiot, mais qui n'y parviendra pas—nous l'en prévenons—nous requérons qu'il vous plaise et qu'il plaise à la cour appeler de nouveau dans cette enceinte les condamnés Brevet, Cochepaille et Chenildieu, et les interpeller une dernière fois sur l'identité de l'accusé avec le forçat Jean Valjean. . . . .
. . . .

Le président transmit un ordre à un huissier, et un moment après la porte de la chambre des témoins s'ouvrit. L'huissier, accompagné d'un gendarme prêt à lui prêter main-forte, introduisit le condamné Brevet. L'auditoire était en suspens, et toutes les poitrines palpitaient comme si elles n'eussent eu qu'une seule âme.

L'ancien forçat Brevet portait la veste noire et grise des maisons centrales. . . . .
Il était devenu, dans la prison où de nouveaux méfaits l'avaient ramené, quelque chose comme guichetier. . .
. . . .

— Brevet, dit le président, vous avez subi une condamnation infamante, et vous ne pouvez prêter serment.

Brevet baissa les yeux.

— Cependant, reprit le président, même dans l'homme que la loi a dégradé, il peut rester, quand la pitié divine le permet, un sentiment d'honneur et d'équité. C'est à ce sentiment que je fais appel à cette heure décisive. S'il existe encore en vous, et je l'espère, réfléchissez avant de me répondre, considérez d'une part cet homme qu'un mot de vous peut perdre, d'autre part la justice qu'un mot de vous peut éclairer. L'instant est solennel, et il est toujours temps de vous rétracter, si vous croyez vous être trompé.—Accusé, levez-vous.—Brevet, regardez bien l'accusé, recueillez vos souvenirs, et dites-nous, en votre âme et conscience, si vous persistez à reconnaître cet homme pour votre ancien camarade de bagne Jean Valjean.

Brevet regarda l'accusé, puis se retourna vers la cour.—Oui, monsieur le président. C'est moi qui l'ai reconnu le premier et je persiste. Cet homme est Jean Valjean, entré à Toulon en 1796 et sorti en 1815. Je suis sorti l'an d'après. Il a l'air d'une brute maintenant; alors ce serait que l'âge l'a abruti; au bagne il était sournois. Je le reconnais positivement.

Allez-vous asseoir, dit le président. Accusé, restez debout.

On introduisit Chenildieu, forçat à vie, comme l'indiquait sa casaque rouge et son bonnet vert. Il subissait sa peine au bagne de Toulon, d'où on l'avait extrait pour cette affaire. . . . .

Le président lui adressa à peu près les mêmes paroles qu'à Brevet. Au moment où il lui rappela que son infamie lui ôtait le droit de prêter serment, Chenildieu leva la tête et regarda la foule en face. Le président l'invita à se recueillir et lui demanda, comme à Brevet, s'il persistait à reconnaître l'accusé.

Chenildieu éclata de rire.—Si je le reconnais! nous avons été cinq ans attachés à la même chaîne. Tu boudes donc, mon vieux?

— Allez-vous asseoir, dit le président.

L'huissier amena Cochepaille; cet autre condamné à perpétuité, venu du bagne et vêtu de rouge comme Chenildieu, était un paysan de Lourdes et un demi-ours des Pyrénées. Il avait gardé des troupeaux dans la montagne, et de pâtre il avait glissé brigand. . . . .

Le président essaya de le remuer par quelques paroles pathétiques et graves et lui demanda, comme aux deux autres, s'il persistait, sans hésitation et sans trouble, à reconnaître l'homme debout devant lui.

— C'est Jean Valjean, dit Cochepaille. Même qu'on l'appelait Jean-le-Cric, tant il était fort!

Chacune des affirmations de ces trois hommes, évidemment sincères et de bonne foi, avait soulevé dans l'auditoire un murmure de fâcheux augure pour l'accusé, murmure qui croissait et se prolongeait plus longtemps, chaque fois qu'une déclaration nouvelle venait s'ajouter à la précédente. L'accusé, lui, les avait écoutées avec ce visage étonné qui, selon l'accusation, était son principal moyen de défense. A la première, les gendarmes ses voisins l'avaient entendu grommeler entre ses dents: Ah bien! en voilà un! Après la seconde, il dit un peu plus haut, d'un air presque satisfait: Bon! A la troisième, il s'écria: Fameux!

Le président l'interpella:—Accusé, vous avez entendu. Qu'avez-vous à dire?

Il répondit:—Je dis—fameux!

Une rumeur éclata dans le public et gagna presque le jury. Il était évident que l'homme était perdu.

— Huissiers, dit le président, faites faire silence. Je vais clore les débats.

En ce moment un mouvement se fit tout à côté du président. On entendit une voix qui criait:—Brevet, Chenildieu, Cochepaille! regardez de ce côté-ci.

Tous ceux qui entendirent cette voix se sentirent glacés, tant elle était lamentable et terrible. Les yeux

se tournèrent vers le point d'où elle venait. Un homme, placé parmi les spectateurs privilégiés qui étaient assis derrière la cour, venait de se lever, avait poussé la porte à hauteur d'appui qui séparait le tribunal du prétoire, et était debout au milieu de la salle. Le président, l'avocat-général, ... vingt personnes, le reconnurent, et s'écrièrent à la fois: Monsieur Madeleine !

C'était lui en effet. La lampe du greffier éclairait son visage. Il tenait son chapeau à la main, il n'y avait aucun désordre dans ses vêtements, sa redingote était boutonnée avec soin. Il était très-pâle, et il tremblait légèrement. Ses cheveux, gris encore au moment de son arrivée à Arras, étaient maintenant tout à fait blancs. Ils avaient blanchi depuis une heure qu'il était là.

Toutes les têtes se dressèrent. La sensation fut indescriptible. Il y eut dans l'auditoire un instant d'hésitation. La voix avait été si poignante, l'homme qui était là paraissait si calme, qu'au premier abord on ne comprit pas. On se demanda qui avait crié. On ne pouvait croire que ce fût cet homme tranquille qui eût jeté ce cri effrayant.

Cette indécision ne dura que quelques secondes. Avant même que le président et l'avocat-général eussent pu dire un mot, avant que les gendarmes et les huissiers eussent pu faire un geste, l'homme que tous appelaient encore en ce moment M. Madeleine s'était avancé vers les témoins Cochepaille, Brevet et Chenildieu.

— Vous ne me reconnaissez pas ? dit-il.

Tous trois demeurèrent interdits et indiquèrent par un signe de tête qu'ils ne le connaissaient point. Cochepaille intimidé fit le salut militaire. M. Madeleine se tourna vers les jurés et vers la cour et dit d'une voix douce :—Messieurs les jurés, faites relâcher l'accusé. Monsieur le président, faites-moi arrêter. L'homme que vous cherchez, ce n'est pas lui, c'est moi. Je suis Jean Valjean.

Pas une bouche ne respirait. A la première commotion de l'étonnement avait succédé un silence de sépulcre. On sentait dans la salle cette espèce de terreur religieuse qui saisit la foule lorsque quelque chose de grand s'accomplit. Cependant le visage du président s'était empreint de sympathie et de tristesse; il avait échangé un signe rapide avec l'avocat-général et quelques paroles à voix basse avec les conseillers assesseurs. Il s'adressa au public et demanda avec un accent qui fut compris de tous :—Y a-t-il un médecin ici ?

L'avocat-général prit la parole:—Messieurs les jurés, l'incident si étrange et si inattendu qui trouble l'audience ne nous inspire, ainsi qu'à vous, qu'un sentiment que nous n'avons pas besoin d'exprimer. Vous connaissez tous, au moins de réputation, l'honorable M. Madeleine, maire de M—— sur M——. S'il y a un médecin dans l'auditoire, nous nous joignons à monsieur le président pour le prier de vouloir bien assister monsieur Madeleine et le reconduire à sa demeure.

M. Madeleine ne laissa point achever l'avocat-général. Il interrompit d'un accent plein de mansuétude et d'autorité. Voici les paroles qu'il prononça ; les voici littéralement, telles qu'elles furent écrites immédiatement après l'audience par un des témoins de cette scène, telles qu'elles sont encore dans l'oreille de ceux qui les ont entendues, il y a près de quarante ans aujourd'hui :

— Je vous remercie, monsieur l'avocat-général, mais je ne suis pas fou. Vous allez voir. Vous étiez sur le point de commettre une grande erreur, lâchez cet homme, j'accomplis un devoir, je suis ce malheureux condamné. Je suis le seul qui voie clair ici, et je vous dis la vérité. Ce que je fais en ce moment, Dieu, qui est là-haut, le regarde, et cela suffit. Vous pouvez me prendre, puisque me voilà. J'avais pourtant fait de mon mieux. Je me suis caché sous un nom ; je suis devenu riche, je suis devenu maire ; j'ai voulu rentrer parmi les honnêtes gens. Il paraît que cela ne se peut pas. Enfin, il y a

bien de choses que je ne puis pas dire, je ne vais pas vous raconter ma vie, un jour on saura. J'ai volé monseigneur l'évêque, cela est vrai; j'ai volé Petit Gervais, cela est vrai. On a eu raison de vous dire que Jean Valjean était un malheureux très-méchant. Toute la faute n'est peut-être pas à lui. Écoutez, messieurs les juges, un homme aussi abaissé que moi n'a pas de remontrance à faire à la Providence ni de conseil à donner à la société; mais voyez-vous, l'infamie d'où j'avais essayé de sortir est une chose nuisible. Les galères font le galérien. Recueillez cela, si vous voulez. Avant le bagne, j'étais un pauvre paysan, très-peu intelligent, une espèce d'idiot; le bagne m'a changé. J'étais stupide, je suis devenu méchant; j'étais bûche, je suis devenu tison. Plus tard l'indulgence et la bonté m'ont sauvé, comme la sévérité m'avait perdu. Mais, pardon, vous ne pouvez pas comprendre ce que je dis là. Vous trouverez chez moi, dans les cendres de la cheminée, la pièce de quarante sous que j'ai volée il y a sept ans à Petit Gervais. Je n'ai plus rien à ajouter. Prenez-moi. . . . Monsieur l'avocat-général remue la tête, vous dites: M. Madeleine est devenu fou; vous ne me croyez pas! Voilà qui est affligeant. N'allez point condamner cet homme au moins! Quoi! ceux-ci ne me reconnaissent pas! Je voudrais que Javert fût ici. Il me reconnaîtrait, lui!

Rien ne pourrait rendre ce qu'il y avait de mélancolie bienveillante et sombre dans l'accent qui accompagnait ces paroles. Il se tourna vers les trois forçats:—Eh bien, je vous reconnais moi! Brevet! vous rappelez-vous? . . .

Il s'interrompit, hésita un moment, et dit:—Te rappelles-tu ces bretelles en tricot à damier que tu avais au bagne?

Brevet eut comme une secousse de surprise et le regarda de la tête aux pieds d'un air effrayé. Lui continua: —Chenildieu, qui te surnommais toi-même Je-nie-Dieu, tu as toute l'épaule droite brûlée profondément, parce que

tu t'es couché un jour l'épaule sur un réchaud plein de braise, pour effacer les trois lettres T.F.P., qu'on y voit toujours cependant. Réponds, est-ce vrai ?

— C'est vrai, dit Chenildieu.

Il s'adressa à Cochepaille :—Cochepaille, tu as près de la saignée d bras gauche une date gravée en lettres bleues avec de la poudre brûlée. Cette date, c'est celle du débarquement de l'empereur à Cannes, 1er *mars* 1815. Relève ta manche.

Cochepaille releva sa manche, tous les regards se penchèrent autour de lui sur son bras nu. Un gendarme approcha une lampe ; la date y était.

Le malheureux homme se tourna vers l'auditoire et vers les juges avec un sourire dont ceux qui ont vu sont encore navrés lorsqu'ils y songent. C'était le sourire du triomphe, c'était aussi le sourire du désespoir.

— Vous voyez bien, dit-il, que je suis Jean Valjean.

Il n'y avait plus dans cette enceinte ni juges, ni accusateurs, ni gendarmes ; il n'y avait que des yeux fixes et des cœurs émus. Personne ne se rappelait plus le rôle que chacun pouvait avoir à jouer ; l'avocat-général oubliait qu'il était là pour requérir, le président qu'il était là pour présider, le défenseur qu'il était là pour défendre. Chose frappante, aucune question ne fut faite, aucune autorité n'intervint. Le propre des spectacles sublimes, c'est de prendre toutes les âmes et de faire de tous les témoins des spectateurs. Aucun peut-être ne se rendait compte de ce qu'il éprouvait ; aucun, sans doute, ne se disait qu'il voyait resplendir là une grande lumière ; tous intérieurement se sentaient éblouis.

Il était évident qu'on avait sous les yeux Jean Valjean. Cela rayonnait. L'apparition de cet homme avait suffi pour remplir de clarté cette aventure si obscure le moment d'auparavant. Sans qu'il fût besoin d'aucune explication désormais, toute cette foule, comme par une sorte de révélation électrique, comprit tout de suite et d'un seul coup d'œil cette simple et magnifique histoire

d'un homme qui se livrait pour qu'un autre homme ne fût pas condamné à sa place. Les détails, lès hésitations, les petites résistances possibles se perdirent dans ce vaste fait lumineux. Impression qui passa vite, mais qui dans l'instant fut irrésistible.

— Je ne veux pas déranger davantage l'audience, reprit Jean Valjean. Je m'en vais, puisqu'on ne m'arrête pas. J'ai plusieurs choses à faire. Monsieur l'avocat-général sait qui je suis, il sait où je vais, il me fera arrêter quand il voudra.

Il se dirigea vers la porte de sortie. Pas une voix ne s'éleva, pas un bras ne s'étendit pour l'empêcher. Tous s'écartèrent. Il avait en ce moment ce je ne sais quoi de divin qui fait que les multitudes reculent et se rangent devant un homme. Il traversa la foule à pas lents. On n'a jamais su qui ouvrit la porte, mais il est certain que la porte se trouva ouverte lorsqu'il y parvint. Arrivé là, il se retourna et dit :—Monsieur l'avocat-général, je reste à votre disposition.

Puis il s'adressa à l'auditoire :—Vous tous, tous ceux qui sont ici, vous me trouvez digne de pitié, n'est-ce pas ? Quand je pense à ce que j'ai été sur le point de faire, je me trouve digne d'envie. Cependant j'aurais mieux aimé que tout ceci n'arrivât pas.

Il sortit, et la porte se referma comme elle avait été ouverte, car ceux qui font de certaines choses souveraines sont toujours sûrs d'être servi par quelqu'un dans la foule.

Moins d'une heure après, le verdict du jury déchargeait de toute accusation le nommé Champmathieu ; et Champmathieu, mis en liberté immédiatement, s'en allait stupéfait, croyant tous les hommes fous et ne comprenant rien à cette vision. . . . .

. . . .

Immédiatement après la mise en liberté de Champmathieu, l'avocat-général s'enferma avec le président. Ils conférèrent 'de la nécessité de se saisir de la personne de M. le maire de M—— sur M——.' . . . . . .

La première émotion passée, le président fit peu d'objections. Il fallait bien que justice eût son cours. Et puis, pour tout dire, quoique le président fût homme bon et assez intelligent, il était en même temps fort royaliste et presque ardent, et il avait été choqué que le maire de M—— sur M——, en parlant du débarquement à Cannes, eût dit *l'empereur* et non *Buonaparte.*

L'ordre d'arrestation fut donc expédié. L'avocat-général l'envoya à M—— sur M—— par un exprès, à franc étrier, et en chargea l'inspecteur de police Javert.

Javert était revenu à M—— sur M—— immédiatement après avoir fait sa déposition.

Il se levait au moment où l'exprès lui remit l'ordre d'arrestation et le mandat d'amener. L'exprès était lui-même un homme de police fort entendu qui, en deux mots, mit Javert au fait de ce qui était arrivé à Arras. L'ordre d'arrestation, signé de l'avocat-général, était ainsi conçu:—L'inspecteur Javert appréhendera au corps le sieur Madeleine, maire de M—— sur M——, qui, dans l'audience de ce jour, a été reconnu pour être le forçat libéré Jean Valjean. . . . .

Javert en ce moment était au ciel. Sans qu'il s'en rendît nettement compte, mais pourtant avec une intuition confuse de sa nécessité et de son succès, il personnifiait, lui Javert, la justice, la lumière et la vérité dans leur fonction céleste d'écrasement du mal. Il avait derrière lui et autour de lui, à une profondeur infinie, l'autorité, la raison, la chose jugée, la conscience légale, la vindicte publique, toutes les étoiles; il protégeait l'ordre, il faisait sortir de la loi la foudre, il vengeait la société. . . . .
Il tenait sous son talon le crime, le vice, la rébellion, la perdition. . . . . . Javert, effroyable, n'avait rien d'ignoble. La probité, la sincérité, la candeur, la conviction, l'idée du devoir, sont des choses qui, en se trompant, peuvent devenir hideuses, mais qui, même hideuses, restent grandes; . . . ce sont des vertus qui

ont un vice, l'erreur. . . . Sans qu'il s'en doutât, Javert, dans son bonheur formidable, était à plaindre comme tout ignorant qui triomphe. Rien n'était poignant et terrible comme cette figure où se montrait ce qu'on pourrait appeler tout le mauvais du bon.

L'arrestation de M. Madeleine produisit à M—— sur M—— une sensation, ou pour mieux dire une commotion extraordinaire. Nous sommes tristes de ne pouvoir dissimuler que sur ce seul mot: *c'était un galérien*, tout le monde à peu près l'abandonna. En moins de deux heures tout le bien qu'il avait fait fut oublié, et ce ne fut plus 'qu'un galérien.' Il est juste de dire qu'on ne connaissait pas encore les détails de l'événement d'Arras. Toute la journée on entendit dans toutes les parties de la ville des conversations comme celle-ci :—Vous ne savez pas? C'était un forçat libéré !—Qui ça ?—Le maire.—Bah ! M. Madeleine ?—Oui.—Vraiment ?—Il ne s'appelait pas Madeleine ; il a un affreux nom, Béjean, Bojean, Boujean. . . . —Il est arrêté.—Arrêté !—En prison, à la prison de la ville, en attendant qu'on le transfère.—Qu'on le transfère ! On va le transférer ! Où va-t-on le transférer ?—Il va passer aux assises pour un vol de grand chemin qu'il a fait autrefois.—Eh bien ! je m'en doutais. Cet homme était trop bon, trop parfait, trop confit. . . Il donnait des sous à tous les petits drôles qu'il rencontrait. J'ai toujours pensé qu'il y avait là-dessous quelque mauvaise histoire.

'Les salons' surtout abondèrent dans ce sens. Une vieille dame, abonnée au *Drapeau blanc*, fit cette réflexion dont il est presque impossible de sonder la profondeur: — Je n'en suis pas fâchée. Cela apprendra aux buonapartistes !

C'est ainsi que ce fantôme qui s'était appelé M. Madeleine se dissipa à M—— sur M——. Trois ou quatre personnes seulement dans toute la ville restèrent fidèles

à cette mémoire. La vieille portière qui l'avait servi fut du nombre. . . . .

Vers la fin d'octobre de l'année 1823, les habitants de Toulon virent rentrer dans leur port, à la suite d'un gros temps et pour réparer quelques avaries, le vaisseau *l'Orion* qui a été plus tard employé à Brest comme vaisseau-école et qui faisait alors partie de l'escadre de la Méditerranée. . . . . *L'Orion* était une navire malade depuis longtemps. Dans ses navigations antérieures, des couches épaisses de coquillages s'étaient amoncelées sur sa carène au point de lui faire perdre la moitié de sa marche ; on l'avait mis à sec l'année précédente pour gratter ces coquillages, puis il avait repris la mer. Mais ce grattage avait altéré les boulonnages de la carène. A la hauteur des Baléares, le bordé s'était fatigué et ouvert, et, comme le vaigrage ne se faisait pas alors en tôle, le navire avait fait de l'eau. Un violent coup d'équinoxe était survenu, qui avait défoncé à bâbord la poulaine et un sabord et endommagé le porte-haubans de misaine. A la suite de ces avaries, *l'Orion* avait regagné Toulon.

Il était mouillé près de l'Arsenal. Il était en armement et on le réparait. La coque n'avait pas été endommagée à tribord, mais quelques bordages étaient décloués çà et là, selon l'usage, pour laisser pénétrer de l'air dans la carcasse.

Un matin la foule qui le contemplait fut témoin d'un accident.

L'équipage était occupé à enverguer les voiles. Le gabier chargé de prendre l'empointure du grand hunier tribord perdit l'équilibre. On le vit chanceler, la multitude amassée sur le quai de l'Arsenal jeta un cri, la tête emporta le corps, l'homme tourna autour de la vergue, les mains étendues vers l'abîme ; il saisit, au passage, le faux-marchepied d'une main d'abord, puis de l'autre,

et il y resta suspendu. La mer était au-dessous de lui à une profondeur vertigineuse. La secousse de sa chute avait imprimé au faux-marchepied un violent mouvement d'escarpolette. L'homme allait et venait au bout de cette corde comme la pierre d'une fronde.

Aller à son secours, c'était courir un risque effrayant. Aucun des matelots, tous pêcheurs de la côte nouvellement levés pour le service, n'osait s'y aventurer. Cependant le malheureux gabier se fatiguait; on ne pouvait voir son angoisse sur son visage, mais on distinguait dans tous ses membres son épuisement. Ses bras se tordaient dans un tiraillement horrible. Chaque effort qu'il faisait pour remonter ne servait qu'à augmenter les oscillations du faux-marchepied. Il ne criait pas de peur de perdre de la force. On n'attendait plus que la minute où il lâcherait la corde et par instants toutes les têtes se détournaient afin de ne pas le voir passer. Il y a des moments où un bout de corde, une perche, une branche d'arbre, c'est la vie même, et c'est une chose affreuse de voir un être vivant s'en détacher et tomber comme un fruit mûr.

Tout à coup, on aperçut un homme qui grimpait dans le gréement avec l'agilité d'un chattigre. Cet homme était vêtu de rouge, c'était un forçat; il avait un bonnet vert, c'était un forçat à vie. Arrivé à la hauteur de la hune, un coup de vent emporta son bonnet et laissa voir une tête toute blanche; ce n'était pas un jeune homme.

Un forçat en effet, employé à bord avec une corvée du bagne, avait dès le premier moment couru à l'officier de quart et au milieu du trouble et de l'hésitation de l'équipage, pendant que tous les matelots tremblaient et reculaient, il avait demandé à l'officier la permission de risquer sa vie pour sauver le gabier. Sur un signe affirmatif de l'officier, il avait rompu d'un coup de marteau la chaîne rivée à la manille de son pied, puis il avait pris une corde, et il s'était élancé dans les haubans. Personne ne remarqua en cet instant-là avec quelle

facilité cette chaîne fut brisée. Ce ne fut que plus tard qu'on s'en souvint.

En un clin d'œil il fut sur la vergue. Il s'arrêta quelques secondes et parut la mesurer du regard. Ces secondes, pendant lesquelles le vent balançait le gabier à l'extrémité d'un fil, semblèrent des siècles à ceux qui regardaient. Enfin le forçat leva les yeux au ciel, et fit un pas en avant. La foule respira. On le vit parcourir la vergue en courant. Parvenu à la pointe, il y attacha un bout de la corde qu'il avait apportée, et laissa pendre l'autre bout, puis il se mit à descendre avec les mains le long de cette corde, et alors ce fut une inexprimable angoisse, au lieu d'un homme suspendu sur le gouffre, on en vit deux.

On eût dit une araignée venant saisir une mouche; seulement ici l'araignée apportait la vie et non la mort. Dix mille regards étaient fixés sur ce groupe. Pas un cri, pas une parole, la même frémissement fronçait tous les sourcils. Toutes les bouches retenaient leur haleine, comme si elles eussent craint d'ajouter le moindre souffle au vent qui secouait les deux misérables.

Cependant le forçat était parvenu à s'affaler près du matelot. Il était temps ; une minute de plus, l'homme, épuisé et désespéré, se laissait tomber dans l'abîme ; le forçat l'avait amarré solidement avec la corde à laquelle il se tenait d'une main pendant qu'il travaillait de l'autre. Enfin on le vit remonter sur la vergue et y haler le matelot; il le soutint là un instant pour lui laisser reprendre ses forces, puis il le saisit dans ses bras et le porta en marchant sur la vergue jusqu'au chouquet, et de là dans la hune où il le laissa dans les mains de ses camarades.

A cet instant la foule applaudit ; il y eut de vieux argousins de chiourme qui pleurèrent, les femmes s'embrassaient sur le quai ; et l'on entendit toutes les voix crier avec une sorte de furie attendrie : La grâce de cet homme !

Lui, cependant, s'était mis en devoir de redescendre immédiatement pour rejoindre sa corvée. Pour être plus promptement arrivé, il se laissa glisser dans le gréement et se mit à courir sur une basse vergue. Tous les yeux le suivaient. A un certain moment, on eut peur ; soit qu'il fût fatigué, soit que la tête lui tournât, on crut le voir hésiter et chanceler. Tout à coup la foule poussa un grand cri, le forçat venait de tomber à la mer.

La chute était périlleuse. La frégate *l'Algésiras* était mouillée auprès de *l'Orion*, et le pauvre galérien était tombé entre les deux navires. Il était à craindre qu'il ne glissât sous l'un ou sous l'autre. Quatre hommes se jetèrent en hâte dans une embarcation. La foule les encourageait, l'anxiété était de nouveau dans toutes les âmes. L'homme n'était pas remonté à la surface. Il avait disparu dans la mer sans y faire un pli, comme s'il fût tombé dans une tonne d'huile. On sonda, on plongea. Ce fut en vain. On chercha jusqu'au soir ; on ne retrouva pas même le corps.

Le lendemain, le journal de Toulon imprimait ces quelques lignes :—'17 novembre 1823.—Hier, un forçat, de corvée à bord de *l'Orion*, en revenant de porter secours à un matelot, est tombé à la mer et s'est noyé. On n'a pu retrouver son cadavre. On présume qu'il se sera engagé sous les pilotis de la pointe de l'Arsenal. Cet homme était écroué sous le no. 9430 et se nommait Jean Valjean.' *

VICTOR HUGO.

* This story is taken from M. Victor Hugo's celebrated novel, 'Les Misérables.' In the original, Jean Valjean escapes drowning, and reappears again a wealthy man, having saved and hidden money whilst he was M. Madeleine, the mayor. He is accompanied by an adopted daughter, and still recognised and pursued by Javert. After many hair-breadth escapes, he at length saves Javert's life ; and, the pursuit being then given up, Jean Valjean is allowed to end his days in peace, and in the society of his adopted child and her husband, although the circumstances of his early life mar even his intercourse with them.

TROIS VISITES AUX INVALIDES.

1705—1806—1840.

Le 9 mai 1705, les soldats de l'hôtel des Invalides étaient rangés en lignes dans la vaste cour d'Honneur. C'était un spectacle magnifique et touchant à la fois, que de voir deux mille braves, tous plus ou moins mutilés et brisés par le canon, se presser autour des drapeaux qu'ils avaient conquis dans tant de combats.

On comptait dans les rangs inégaux de ces martyrs de la guerre des soldats de tous les âges. Chacune des phases glorieuses de la monarchie avait son représentant. Ceux-ci s'étaient trouvés à Fribourg ou à Rocroy; ceux-là au passage du Rhin ou à la prise de Maestricht; les uns avaient conquis la Flandre, les autres le Roussillon; le plus petit nombre, ceux qui étaient les plus vieux et les plus infirmes, avaient assisté à la prise de la Rochelle, sous le cardinal de Richelieu; quelques-uns même se souvenaient de la bataille de Mariendal, sous Turenne; mais tous paraissaient heureux et fiers d'avoir repris la pique et le mousquet qu'ils portaient à ces grandes journées. Par un sentiment de reconnaissance et de bonheur, ils semblaient contempler religieusement les chefs qui, aussi mutilés qu'eux, les commandaient à ces époques si glorieuses pour la France et le grand roi.

La joie était peinte sur tous les visages. On attendait Louis XIV, qui, pour la première fois, venait visiter les vieux défenseurs du trône; car le roi avait écrit de sa propre main au maréchal de Grancey, alors gouverneur des Invalides, qu'il quitterait Versailles pendant quelques

heures *pour venir se mirer devant les glorieux débris de ses bataillons.*

Cependant les canonniers étaient à leurs pièces mèche allumée; le bronze, pour tonner, n'attendait que le signal de l'arrivée du monarque, tous les regards étaient fixés vers le chemin du Cours-la-Reine; tous les cœurs battaient d'impatience. . . . .
Enfin un piqueur à la livrée du roi, couvert de poussière et agitant en l'air son feutre gris garni de plumes rouges, annonça à la foule qui se pressait sur la grande avenue de l'hôtel l'arrivée du cortége royal. Aussitôt le canon gronda, les Invalides reprirent leurs armes, et cette longue ligne de débris vivants resta immobile et silencieuse.

Bientôt, on vit distinctement le carrosse royal déboucher l'esplanade; il était entouré des écuyers et des gentilshommes de la maison militaire du roi, précédé de deux coureurs, la longue canne à la main, et d'un piquet de gardes-du-corps à la casaque de velours rouge, galonnée d'argent sur toutes les coutures; mais par une de ces délicates convenances que Louis XIV savait observer, à peine les gardes-du-corps avaient-ils touché les grilles de l'hôtel, qu'ils mirent l'épée dans le fourreau, descendirent de cheval, et se rangèrent à droite et à gauche de la chaussée.

— Monsieur de Breteuil, avait dit le monarque à son capitaine des gardes, un roi de France n'a pas besoin d'escorte quand il se trouve au milieu de ses soldats.

Puis il était descendu de son carrosse, et, suivi du dauphin, du marquis du Louvois, ministre de la guerre, du maréchal de Luxembourg, du duc de la Force et des gentilshommes qui l'avaient accompagné, il passa devant la vénérable milice, non sans adresser à quelques soldats et à plusieurs officiers de ces nobles paroles qu'il trouvait dans l'occasion.

Arrivé en face d'un groupe de drapeaux porté par de

jeunes invalides, le roi se découvrit et s'arrêta un moment en fixant un regard de compassion sur le plus jeune soldat de ce groupe dont la figure portait encore les traces de douleurs physiques. Il fallait qu'il eût été blessé grièvement au cou, à en juger par les efforts qu'il faisait pour tenir la tête droite. Le roi faisant remarquer ce soldat au marquis de Louvois :

— Il est bien jeune, lui dit-il ; et s'adressant à l'invalide, il lui demanda son nom.

— Maurice, sire, répondit celui-ci timidement.

— A quelle bataille avez-vous été blessé ?

— A Hochstett, sire.

A ce nom, la physionomie de Louis, déjà si grave, s'assombrit encore.

— Et sous les ordres de quel maréchal combattîtes-vous ? ajouta le roi.

— Sire, de monseigneur de Tallard.

— Messieurs de Tallard et Marsein, reprit le monarque, en se retournant vers ses courtisans, comptent d'assez belles pages dans l'histoire de leurs maisons pour faire oublier celle-là ; le soleil n'a-t-il pas lui-même des taches ? . . . .

Et s'adressant de nouveau au jeune soldat :

— Vous trouvez-vous heureux ?

— Ah ! sire, répondit Maurice, attendri par ces paroles, les bienfaits de votre majesté ne laissent rien à désirer à ses fidèles soldats.

Alors le maréchal de Grancey s'étant approché du roi, lui dit respectueusement :

— Sire, jouissez de votre ouvrage ! Avant vous les défenseurs de la France n'avaient point d'asile. Les illustres aïeux de votre majesté n'accordaient à leurs services, à leurs infirmités, qu'un hôpital ! Aujourd'hui, grâce à vous, sire, nous avons un palais ; le découragement et la détresse ne peuvent plus atteindre ceux qui ont versé leur sang pour le service de votre majesté.

Daignez recevoir, sire, nos actions de grâce pour un tel bienfait. Chaque jour nous prierons le Dieu tout-puissant d'étendre sur votre majesté les trésors de ses faveurs, et si le sang qui nous reste encore pouvait être utile à son repos et à sa gloire, qu'elle ordonne ; nous montrerons à ceux qui nous ont succédés, que, pour servir son roi, le cœur peut faire oublier l'âge !

A ces mots, un vieux canonnier qui avait eu la jambe emportée au passage du Rhin, s'avança en chancelant vers le roi, et lui dit avec ce ton de franchise qui distingue les vieux soldats :

— Sire, monseigneur le gouverneur a raison : vos invalides peuvent encore montrer l'exemple, et pour sa part, Laramée est tout prêt à reprendre sur un bastion son ancienne place de bataille.

Louis parut touché de cette preuve de dévoûment, et promenant son regard sur la ligne de soldats qui s'étendait devant lui :

— Eh bien ! mes enfants, répéta-t-il encore, vous trouvez-vous heureux ici ?

Jusqu'alors le respect et l'étiquette avaient imposé un silence solennel ; mais lorsque le roi interrogeait, il fallait répondre, et deux mille voix s'écrièrent :

— Oui ! oui ! vive le roi ! vive Louis !

Et les chapeaux s'agitèrent au bout des piques : quelques bras s'élevèrent au-dessus des rangs avec un murmure semblable à celui du champ de bataille après la victoire.

Le roi, accompagné du maréchal de Grancey et d'un piquet d'honneur, choisi parmi les officiers invalides, parcourut quelques parties de l'hôtel. Ce piquet n'était composé que de vingt hommes, et sur ces vingt guerriers dix ne marchaient qu'à l'aide de jambes de bois ; chacun des dix autres était privé d'un bras, mais tous portaient sur leur visage leur brevet de noblesse, tant ils l'avaient balafré et couturé d'affreuses cicatrices. La biographie *de ces* vingt braves eût été fabuleuse ; celui-ci, simple

officier de fortune, voyant au combat de Bérengen un boulet arriver par ricochets sur le marquis de Thémines, son colonel, l'avait jeté rudement à bas de son cheval et avait perdu une jambe. Le marquis lui avait pardonné sans peine ce manque d'égards. Celui-là, ancien capitaine de dragons, âgé de soixante-quinze ans, n'avait plus que trois cheveux sur la tête, à l'aide desquels il avait trouvé le moyen de se faire une queue sur la nuque et deux boucles frisées sur l'oreille.

Dans la guerre contre le grand Frédéric, il avait eu le bras emporté par un boulet; 'Ah! ma bague! ma bague!' cria-t-il à un trompette . . . 'Va me chercher ma bague!' C'était une dame de la cour de Versailles qui la lui avait donnée. Le trompette la lui remit à l'autre main, et, après un pansement fait à la hâte, ce capitaine de dragons avait poussé son cheval dans la mêlée aux cris de vive le roi! Il s'estimait très-heureux d'avoir obtenu la croix de Saint-Louis trois ans après.

Tant de courage, de galanterie et de sangfroid allait parfaitement à la physionomie ouverte, aux manières *comme il faut* de ces vétérans de la gloire française; le roi lui-même en fit la remarque, et ralentissant le pas pour que tous pussent le suivre, il dit, en se retournant du côté de son capitaine des gardes :

— M. de Breteuil, nous doutons que jamais roi de France ait été entouré de plus dignes gardes-du-corps.

En entrant dans l'église, dont la nef n'était pas achevée, il dit encore à son ministre de la guerre :

— M. de Louvois, vous veillerez à ce que cette chapelle soit agrandie; le Dieu de la France est aussi le Dieu des armées; son temple ne saurait être trop vaste; et sous le dôme, nous voulons que soient appendus les drapeaux pris sur nos ennemis. Dans les caveaux de l'église reposeront les cendres de nos maréchaux; je veux désormais que notre hôtel des Invalides soit le Saint-Denis de nos grands capitaines.

— Sire, les ordres de votre majesté seront exécutés, répondit le ministre en s'inclinant profondément.

Au moment où le roi sortait de la chapelle, un carrosse à six chevaux arrivait dans la cour du gouvernement, et la dauphine, accompagnée de madame de Maintenon et des duchesses de Chevreuse et de Roquelaure, en descendit.

— Eh quoi ! mesdames, dit le roi, après s'être avancé galamment le chapeau à la main, est-ce donc ainsi que vous venez traitreusement nous surprendre ?

— Sire, répondit la princesse en souriant, les fidèles sujettes de votre majesté étaient jalouses de partager un bonheur dont vous leur aviez fait mystère. Madame la marquise, ajouta-t-elle en désignant de son éventail madame de Maintenon, a bien voulu nous accompagner.

— Sire, dit avec finesse cette dernière, après avoir fait une révérence cérémonieuse, madame la dauphine n'a point oublié que jadis votre majesté la rendit témoin des exploits de ses soldats aux siéges de Landrecies et de Mons ; elle a voulu revoir pendant la paix ceux dont elle vait admiré la valeur pendant la guerre.

— Ah ! madame, interrompit le roi, qui avait parfaitement senti l'allusion que la favorite avait voulu faire à madame de Montespan, à laquelle elle avait succédé, est-ce donc un souvenir qui ne puisse s'oublier ?

— Sire, continua la marquise d'un ton caressant, votre majesté a accoutumé tous ceux qui ont l'honneur de la servir à aimer les héros ; trouvera-t-elle surprenant qu'ils aient voulu visiter l'asile qu'elle leur a consacré !

— Véritablement, mesdames, répliqua plus galamment encore le monarque, ce jour est si heureux pour moi, que votre présence devait le couronner ; accompagnez-moi donc au milieu de mes braves soldats, ne serait-ce que pour leur faire oublier un moment les soucis d'une

existence bien triste, hélas! puisqu'ils ne peuvent plus servir, même sous les bannières de Bellone.

— La gloire, sire, doit être la seule consolation des héros, dit la favorite d'un ton doctoral.

— Elle console, c'est vrai, reprit le roi en étouffant un soupir; mais elle ne compense pas toujours la perte de nos plus belles années.

Le cortége royal quitta l'hôtel au milieu des acclamations et des vivats des soldats rassemblés sous les portiques, sur les courtines et à toutes les fenêtres des bâtiments. Le canon salua le départ de Louis XIV comme il avait salué son arrivée; et le lendemain les canonniers, voulant perpétuer le souvenir de cette visite, firent graver sur le bronze d'une pièce de rempart, l'inscription suivante:

'Louis-le-Grand a, pour la première fois, honoré de son auguste présence son hôtel royal des Invalides le 9 mai 1705.'

II.

Le 1er septembre 1806, par une belle soirée d'automne, Napoléon monta à cheval et quitta Saint-Cloud, cette résidence de prédilection, dans l'intention de faire une courte promenade aux environs. Accompagné seulement du grand maréchal, du page, de l'aide-de-camp de service (qui était Rapp), et d'un piqueur, il se dirigea au galop vers le bois de Boulogne, qu'il eut bientôt traversé, mais par une de ces fantaisies qui lui étaient ordinaires, arrivé à la grille de Passy, au lieu de revenir sur ses pas, il tourna à gauche et suivit l'avenue qui conduit du bois à la porte Maillot. Là il fit un temps d'arrêt, et s'adressant à Rapp, qui était placé à sa gauche, selon le devoir de sa charge, il lui dit:

— Si nous poussions jusqu'au rond-point de l'Étoile pour voir où en sont les travaux de l'arc de triomphe ? Qu'en penses-tu ?

— Je pense, sire, que votre majesté n'y restera pas longtemps.

— Et pourquoi cela, monsieur ?

— Parce qu'il fait grand jour encore, et que votre majesté n'y sera pas plutôt arrivée, que, reconnue et entourée . . . . . .

— Reconnue ! . . . interrompit Napoléon, et par qui ? . . . N'ai-je pas ma redingote ? Je suis en bourgeois, moi ! C'est toi, c'est vous autres qui me feriez reconnaître, ajouta-t-il en jetant un regard au grand maréchal qui époussetait avec son mouchoir les riches broderies de son uniforme tout couvert de poussière.

— Mais, sire, reprit l'aide-de-camp, c'est l'heure à laquelle les Parisiens ont coutume d'aller se promener au bois de Boulogne ; une fois votre majesté signalée, elle ne pourra ni examiner à son aise ce qu'elle veut voir, ni même se débarrasser de la foule de curieux qui l'obsidéra : elle n'a pas voulu prendre l'escorte.

— Et ces derniers mots avaient été prononcés par l'aide-de-camp d'un ton presque de reproche.

— Allons, allons, ne gronde pas, tu as raison ; mais n'importe, nous pourrons toujours faire le tour de l'arc de triomphe sans nous y arrêter, en attendant que nous passions dessous . . . un peu plus tard, ajouta-t-il en souriant.

— Puis, s'adressant au grand maréchal :

— Duroc, vous pouvez retourner à Saint-Cloud, j'y serai bientôt ; emmenez Guerin avec vous.*

Et Napoléon, s'apercevant que le page s'apprêtait à le suivre, tout joyeux de faire cette excursion avec lui :

* Un des piqueurs ordinaires de l'empereur.

— Monsieur, reprit-il avec une expression maligne, je n'ai pas besoin de vous non plus; suivez le grand maréchal et allez étudier.

Celui-ci tourna bride tristement et courut sur les pas de Duroc, qui avait de l'avance sur lui. L'empereur, suivi de Rapp, entra dans l'avenue de Neuilly. Quelques minutes après, tous deux passaient, au grand galop de leur monture, à gauche de l'échafaudage du monument, qui n'était encore qu'à sa naissance, au grand étonnement des promeneurs effrayés et des cavaliers, non moins scandalisés, de voir un officier-général et un *bourgeois* donner une telle allure à leurs chevaux dans un lieu de promenade aussi fréquenté.

A la barrière de l'Étoile, Napoléon ralentit sa course; il suivit la grande avenue des Champs-Élysées, puis tournant à droite, gagna promptement le quai de Billy. Arrivé en face des Invalides, il arrêta son cheval et demeura un moment en contemplation devant l'œuvre créée par Louis XIV. Déjà le jour commençait à baisser, les derniers rayons du soleil couchant reflétaient sur le dôme de l'édifice qui s'élevait haut et étincelant d'or au milieu des toits sombres de l'hôtel.

— C'est beau! c'est beau! répéta-t-il plusieurs fois; en vérité, Louis XIV était un grand roi! Puis s'adressant à Rapp, qui, lui aussi, paraissait éprouver le même sentiment d'admiration:

— Est-ce que tu n'as jamais eu la velléité de monter jusqu'à la lanterne que tu vois tout là-haut, au-dessous de la flèche? lui demanda-t-il.

— Non, sire; cependant le maréchal Serrurier me l'a proposé; j'ai refusé.

— Et pourquoi? tu n'es cependant pas poltron!

— Je le crois, sire; mais je ne sais . . . juché dans cette espèce de cage, la tête peut tourner, et . . . ma foi . . .

— Eh bien, moi, je n'y monterais pas non plus, non par

'Pétréïde' de Thomas, gravés au-dessus du portail et que la restauration fit effacer depuis :

> . . . Jadis pour soutenir ses jours,
> Dans un pays ingrat, sauvé par son courage,
> Le guerrier n'avait pas, au déclin de son âge,
> Un asile pour vivre, un tombeau pour mourir,
> L'état qu'il a vengé daigne enfin le nourrir !

Tout à coup la conversation de deux invalides qui sortaient de l'église vint appeler son attention. Pour mieux écouter ce qu'ils disaient, il les suivit sans affectation, en réglant son pas sur le leur, car ils marchaient bien lentement.

Ces deux hommes paraissaient courbés sous le fardeau des ans. Le plus caduc, conduit par le moins âgé, semblait l'implorer, tandis que les regards de ce dernier se portaient alternativement de l'entrée de la cour, éclairée par une lanterne, sur le camarade dont il dirigeait les pas chancelants.

— Jérôme, dit d'une voix chevrotante le plus vieil invalide, tu ne le vois donc pas venir ?

— Non, père ; mais soyez tranquille, je lui ferai un sermon dont il se souviendra ! Sa conduite n'est pas celle d'un homme !

— Jérôme, il faut avoir un peu d'indulgence pour ses enfants, reprit le plus vieux ; nous avons été jeunes aussi, nous autres, et ma foi, à son âge, je valais peut-être moins que lui. Eh ! eh ! fit le vieillard, en s'appuyant sur sa canne à béquille, il y a bien de cela une centaine d'années ! C'était du temps de feu sa majesté Louis XIV. Je n'avais pas encore épousé ta mère.

— Jamais, père, jamais ! répliqua Jérôme, en se frappant le front de la seule main qui lui restait. Respect aux anciens ! Telle était notre devise du temps du maréchal de Saxe ; à plus forte raison quand les anciens sont nos propres pères.

— Allons, allons, mon bon Jérôme, il va venir, ce pauvre petit Cyprien. Que veux-tu! Auprès de nous c'est un enfant. Il aura pensé que ma prière serait plus longue qu'elle ne l'a été aujourd'hui, et il se sera amusé à la grille. Ne le gronde pas trop, car il t'aime bien aussi, toi. Vois-tu, ajouta-t-il en baissant la voix, c'est ma faute : j'aurai dû dire un bon *Confiteor* de plus.

Napoléon avait tout entendu, et dans l'intention d'en apprendre davantage, il aborda franchement les deux invalides en leur disant : A ce que je vois, mes amis, vous attendez quelqu'un ?

A ces mots, le moins âgé leva la tête et porta aussitôt la main à son chapeau, car il avait vu reluire sous la redingote de Napoléon les torsades de deux épaulettes d'or :

— Oui, mon colonel, répondit-il, moi et mon père Maurice que voilà, nous attendons notre coureur d'enfant qui n'arrive pas. Il sait pourtant bien, le sans-cœur, que son grand-père a besoin de ses deux bras pour monter au dortoir, car il les a, lui ! tandis que moi . . .

Et Jérôme agita sa manche sans bras.

— Vous êtes un brave homme ! lui dit l'empereur avec effusion, et votre fils a tort. Mais, lui demanda-t-il tout en cheminant de compagnie, pourquoi votre vieux père est-il resté si tard à la chapelle ? C'est contraire au règlement.

— Mon colonel, c'est en vertu d'une permission de notre maréchal. Tous les ans, le 1er septembre, mon père passe une partie de la journée à réciter le répertoire de ses prières pour le repos de l'âme du roi qu'il a servi jadis, et depuis que je suis avec lui à l'hôtel, je ne l'ai pas vu manquer une seule fois à ce pieux exercice.

— De quel roi ? demanda Napoléon.

— De feu sa majesté Louis XIV ! dit le vieillard, qui ne s'était point encore mêlé à la conversation.

— De Louis XIV ! répéta Napoléon avec un mouvement d'étonnement, est-ce que vous avez pu le voir ?

— Ici même, à cette place ; il m'a parlé et je lui ai répondu, répliqua Maurice d'un ton de fierté.

— Vous êtes bien heureux ! reprit Napoléon. Mais alors il faut que vous soyez plus que centenaire ?

— Mon colonel, j'aurai cent vingt-et-un ans vienne la Chandeleur prochaine.*

— Cent vingt-et-un ans ! s'écria l'empereur stupéfait, et passant rapidement à la droite du père Maurice, il prit son bras en lui disant, d'un ton plein de bienveillance : Appuyez-vous sur moi, mon vieux camarade, c'est à moi à vous aider.

— Ah ! mon colonel, répondit le vieillard, d'une voix attendrie : je n'oserais, je sais trop le respect. . . .

— Donnez-moi votre bras, je le veux !

— Et s'emparant du bras de l'invalide, qui s'en défendait encore, l'empereur l'appuya doucement sur le sien.

— Allons, père, il faut obéir, lui dit Jérôme, vous voyez bien que le colonel ne ressemble pas à nos marquis d'autrefois ; et, avec tous vos salamalecs, vous finirez par vous enrhumer ce soir. Vous savez que le petit père Coste† vous l'a défendu sous peine de tisanne. Et cette bête de Cyprien qui n'arrive pas ! Mauvais sujet, va ! Tu me le paieras demain matin.

— Vous n'avez pas dû assister à beaucoup de combats ? demanda Napoléon au centenaire, en reprenant lentement leur course interrompue un moment, car vous deviez être bien jeune lorsque vous vites Louis XIV ?

— Eh ! eh ! dit le père Maurice, en toussant plus fort, j'avais dix-huit ans lorsque je débutai à Friedlingen. L'année suivante je reçus ma troisième blessure à Hochstett, au même moment que le fils du maréchal de

* En 1806 on comptait aux Invalides plusieurs centenaires; le père Maurice entre autres, qui ne mourut qu'en 1809, âgé de cent vingt-quatre ans.

† Alors médecin-en-chef des Invalides.

Tallard qui était cornette dans une des compagnies rouges.

— Hochstett! dites-vous? . . . Il y a longtemps de cela, répliqua Napoléon, ce furent les Français qui perdirent cette bataille, bien que commandés par deux maréchaux de France en personne et un prince bavarois, je ne sais plus lequel. . . .

— Oui, mon colonel, l'électeur de Bavière et les maréchaux de Tallard et de Marsein; de fameux guerriers du temps de feu sa majesté Louis XIV. Oh! je m'en souviens encore; une balle de mousqueton m'est entrée par l'épaule gauche et m'est ressortie par la droite. Je suis tombé sur le coup en criant: vive le roi! Un an après ma guérison, j'obtins de feu sa majesté Louis XIV la faveur d'entrer aux Invalides.

— Ce n'était point une faveur, interrompit l'empereur, c'était justice.

— Et il y a bientôt cent deux ans que j'habite l'hôtel; je m'y suis marié, et j'ai vu passer bien des camarades depuis ce temps. Quoique à présent il n'y ait plus que des jeunes gens, j'y suis heureux, oh oui, bien heureux, surtout depuis que mes enfants sont venus m'y rejoindre.

— M. Jérôme, demanda Napoléon attendri par le récit de ce Nestor de l'armée, vous qui êtes fils de ce vieux brave, quel âge avez-vous donc?

— Je vais sur quatre-vingt-onze ans, mon colonel, je suis né en 1715.

— Oui, interrompit le centenaire, juste la même année que feu S. M. Louis XIV mourut; oh! je m'en souviens comme si c'était hier.

— Quatre-vingt-onze ans! s'écria Napoléon. Certes on ne vous les donnerait pas. En ce cas vous avez dû faire longtemps la guerre, vous?

— Pendant vingt-huit ans, mon colonel; j'ai servi successivement sous les maréchaux de Saxe, de Soubise, de Broglie, de Contades, et sous le prince de Condé.

J'étais à Fontenoy, à Lawfeld, à Rosbach, à Berghen et à Fribourg. C'est là que j'ai perdu mon bras, comme vous voyez. Je suis à l'hôtel depuis 1763; il y aura bientôt quarante-trois ans; mais moi, c'était à l'époque de Louis XV.

— Oui, Louis XV, dit Napoléon à voix basse, un pauvre roi qui signa ce traité honteux par lequel la France abandonnait quinze cents lieues de côtes.

— Et depuis quarante-trois ans, reprit le centenaire, Jérôme se conduit avec moi en bon fils. Pourquoi le sien ne lui ressemble-t-il pas?

Cette amère réticence tombait d'aplomb sur la tête de l'absent.

— Père, dit Jérôme, avec un calme apparent, Cyprien est jeune, il y a de la ressource chez lui.

— Certainement, ajouta Napoléon, les jeunes gens ont besoin d'indulgence. Vous-même, mon vieux camarade, vous en conveniez tout à l'heure.

— Mon colonel, répondit bien bas le centenaire, c'est une ruse de guerre. Eh! eh! fit-il en toussant de nouveau, lorsque je vois mon fils en colère contre le sien, je fais semblant d'être plus courroucé que lui. Au moyen de cette tactique, la paix se rétablit bientôt entre eux.

En ce moment, le petit groupe était arrivé à l'entrée d'une longue galerie éclairée faiblement par des réverbères qui ne jetaient qu'une lueur douteuse; le père Maurice s'y était arrêté.

— Tu n'aperçois pas Cyprien? avait-il demandé doucement à son fils.

Non, père, avait répondu celui-ci avec un accent de tristesse et en regardant autour de lui, je gage que le garnement aura obtenu la permission de découcher, sans nous en rien dire. Oh! demain, demain!

— Voyons, dit d'un air dégagé Napoléon au centenaire, puisque M. Cyprien vous fait défaut, voulez-

vous que je le remplace ? Nous allons, votre fils et moi, vous aider à monter. Le vent fraîchit, et à votre âge il ne ferait pas bon de monter une garde à la belle étoile.

— Oh ! la veille d'Hochstett, du temps de feu sa majesté Louis XIV, je suis resté six heures en faction devant les lignes ennemies et à une demi-portée de mousquet des sentinelles du duc de *Malbrough*. L'anspessade* m'avait oublié tout net.

— L'anspessade en était bien capable, du temps de M. de Malbrough, dit Napoléon en souriant ; mais alors vous aviez cent ans de moins qu'à présent et cela ne laisse pas que de faire une différence.

— Ah ! mon colonel ! dit Maurice en voulant dégager son bras que Napoléon n'avait pas quitté, je ne le souffrirai pas.

— Allons, allons, père, puisque le colonel veut bien avoir cette bonté, profitez-en ; le vent s'élève, vous toussez déjà beaucoup ; gare à la tisanne demain matin !

Le centenaire se laissa conduire par l'empereur, en s'appuyant sur son fils, et tous trois se mirent en devoir de monter les quelques marches du perron de la galerie, lorsque Jérôme s'écria :

— Enfin te voilà !

— Cyprien ? demanda Maurice.

— Oui, père, répondit Jérôme en grommelant entre ses dents les épithètes de coureur et de libertin.

— Ne le gronde pas trop, reprit Maurice d'un ton de douceur, ne le gronde pas trop, cela ne lui arrivera plus.

— Je sais ce que j'ai à faire, répliqua sèchement celui-ci ; c'est un mauvais sujet incorrigible.

— Où voyez-vous donc votre M. Cyprien ? demanda Napoléon à Jérôme.

— Là-bas ! mon colonel, il est devant vous.

* C'était jadis le plus bas sous-officier d'infanterie.

L'empereur regarda curieusement de tous côtés pour voir ce mauvais sujet, cet espiègle, cet enfant peu respectueux ; il n'aperçut au loin qu'un invalide dont le menton d'argent brillait à la lueur de la lune et qui venait droit à eux aussi vite que ses deux jambes de bois pouvaient le lui permettre.

C'était là le coureur, le libertin, sur qui étaient tombées si grotesquement les récriminations paternelles de deux générations. A la vue de ce martyr des batailles, Napoléon ne put se défendre d'un sentiment de pitié et d'admiration tout à la fois.

— L'invalide no. 3 pouvait avoir une soixantaine d'années. Sa figure était horrible à voir, tant elle avait été mutilée. En outre du menton postiche que l'art de l'orfévre était parvenu à lui *monter* sur la partie inférieure du visage, il avait un œil de verre dont la fixité donnait à sa physionomie une expression étrange. Un œil de verre chez un invalide était alors le *nec plus ultra* de la coquetterie, et Cyprien avait dû être très-bien dans sa jeunesse. Il était grand, vigoureusement constitué et marchait lentement, il est vrai, mais parfaitement droit. Il fallait qu'il fût bien coupable, car en ce moment il avait l'air bien humble. Déjà Jérôme allait l'accabler de reproches, lorsque celui-ci, après avoir salué militairement l'empereur, qu'il n'avait jamais vu de près, coupa la parole à son père en lui disant avec un admirable sangfroid et d'un ton presque enjoué :

— Papa ! papa ! du calme ! il ne faut pas juger sans ouïr, comme disait l'illustre Dugommier, mon ancien général. Je n'étais pas présent à l'appel, c'est positif, mais écoutez-moi : j'avais remarqué que lorsque grand-père passait, comme aujourd'hui, une partie de son temps à la chapelle à réciter le matin son paroissien complet et le soir son ancien catéchisme, un verre de vin de plus qu'à l'ordinaire le ragaillardissait et lui donnait des jambes naturelles pour remonter au dortoir. Eh

bien ! moi qui n'en ai que d'artificielles, j'ai dû courir à la recherche de Golibert, mon voisin de chambrée, pour qu'il me cédât sa portion de vin en échange d'une garde que je monterai pour lui demain au logement du maréchal ! La voilà, cette portion de consolation ! Maintenant grondez-moi si cela peut vous faire plaisir, quoique je sois radicalement innocent. Je suis bien sûr que cette fois grand-père ne me donnera pas tort.

En disant ces mots, l'invalide avait tiré de sa poche une bouteille recouverte d'osier et l'avait présentée au centenaire. Jérôme ne répondit pas, mais Maurice regarda son petit-fils d'un œil attendri et s'adressant à Jérôme :

— Eh bien ! ne te disais-je pas que Cyprien ne serait pas coupable ? Mais, mon enfant, ajouta-t-il, en prenant la bouteille, qu'il secoua d'une main tremblante, il y a là plus que la portion ordinaire ?

— C'est prouvé, grand-père ; il y a aussi la mienne qui est tombée dans la gourde sans le faire exprès. Ne seriez-vous pas bien gras avec une seule portion ? Et Cyprien, tirant encore de sa poche quelques morceaux de sucre et un croûton de pain blanc, ajouta :

— J'ai profité de la coïncidence pour acheter à la cantine de l'infirmerie ces denrées coloniales prohibées. Avec cette croûte de pain et ces ingrédients, je vais vous manutentionner une fricassée à la façon de l'ordinaire des perroquets. Cela fera sur votre pauvre estomac, un peu rouillé par les années de services, l'effet d'une vraie camisole de velours d'Utrecht.

— C'est bel et bon, reprit Jérôme tout à fait calmé ; mais, en attendant, tu nous as mis dans un cruel embarras, et, sans le secours du colonel qui a eu l'obligeance d'aider mon père, je ne sais comment j'aurais fait pour l'amener jusqu'ici, avec le froid qu'il fait déjà.

— Cyprien salua encore l'empereur.

Papa, l'étape n'est pas longue et la route est magni-

fique. C'est tout pavé, répliqua-t-il en levant au ciel, en ce moment scintillant d'étoiles, son œil unique; ce temps-là me rappelle l'illustre Dugommier, mon ancien général !

Et, passant en même temps à gauche du centenaire, il ajouta avec gaîté :

— Je reprends ma place de bataille et mon poste d'honneur, suffit.

— Oui, monsieur Cyprien, dit, en s'éloignant un peu, Napoléon, qui jusqu'alors s'était borné à écouter la justification de l'invalide, cette place est maintenant pour vous un véritable poste d'honneur que vous devez vous montrer jaloux de ne céder à personne.

— Il est positif, mon colonel, que je n'abandonnerais pas plus celui-là aujourd'hui que je n'ai abandonné les autres jadis.

— Je le crois. A quelle affaire avez-vous donc été martyrisé ainsi ?

— Mon colonel, à la bataille de Fleurus, gagnée sur les Autrichiens par le général Jourdan, aujourd'hui maréchal de l'empire. En nous précipitant sur les pièces ennemies, une d'elles, chargée à mitraille, me rasa le menton comme vous voyez, me décrocha un œil et me débarrassé de mes deux jambes sur le même temps. Mais, dit Cyprien en frappant sa large poitrine de ses deux mains, le cœur n'a pas été touché; aussi figure-t-il sur les contrôles du corps comme jouissant complétement de la solde d'activité.

Napoléon sourit à ce propos de Cyprien.

— La journée de Fleurus, lui demanda-t-il, n'eut-elle pas lieu le 26 juin 1794 ?

— Oui, mon colonel. Il y faisait plus chaud qu'à cette heure, je vous en réponds !

— C'était déjà du temps de Bonaparte, dit le centenaire.

— Grand-père, reprit Cyprien avec vivacité, dites sans vous commander, de l'empereur Napoléon-le-Grand; ce

sont ses noms de baptême, et on ne l'appelle pas autrement à l'hôtel.

— Oui, comme feu sa majesté Louis XIV.

— Eh ! grand-père ! s'écria Cyprien avec impatience en pirouettant sur une de ses jambes ; laissez-nous donc tranquilles avec ce monarque de l'ancien régime qui ne faisait la guerre qu'en perruque et en bas de soie ! Votre Louis XIV n'était qu'un roi enrubané et empanaché bon tout au plus à commander les anciens du camp de la Lune ! Est-ce que vous pouvez le comparer à Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie ? A la bonne heure, voilà un pur monarque ! Lui, il porte des bottes, une capote, les cheveux courts, et un chapeau comme les nôtres ! Celui-là est un héros consolidé, et de plus ficelé selon l'ordonnance ! N'est-ce pas, mon colonel ?

A cette interpellation, l'empereur avait froncé le sourcil, et de cette voix grave qui dictait les destinées du monde, il répondit froidement :

— Vous vous trompez, M. Cyprien ; Louis XIV a été un grand roi : c'est lui qui a élevé la France au premier rang des nations de l'Europe : c'est lui qui, le premier, a eu 400,000 hommes sur pied et cent vaisseaux en mer. Il accrut la France du Rousillon, de la Franche-Comté et de la Flandre ; il assit un de ses enfants sur le trône d'Espagne ; enfin c'est lui qui a créé l'hôtel des Invalides ! Depuis Charlemagne, il n'y a pas de roi de France qu'on puisse lui comparer !

En entendant Napoléon faire ainsi l'éloge du prince pour lequel il professait une sorte de culte, le centenaire fit un effort pour se redresser tout à fait, et l'œil brillant de souvenirs, la voix émue d'admiration :

— Bravo ! bravo ! dit-il à l'empereur ; ah ! mon colonel ! vous étiez digne de servir feu sa majesté Louis XIV ! de son temps où le mérite était si bien apprécié il vous eût fait maréchal de camp !

Cyprien, plus atterré par l'accent avec lequel Napoléon

avait exprimé sa pensée, que par les paroles de son grand-père, baissa la tête et essaya de se justifier en balbutiant :

— Pardon, excuse, mon colonel ; je n'ai jamais connu le monarque de grand-papa ; je n'en ai jamais entendu parler que par les anciens camarades d'hôtel.

— Et ceux-là, en parlant comme vous l'avez fait, sont coupables, répliqua vivement Napoléon, car si la mémoire de Louis XIV doit être vénérée en quelque lieu, c'est ici, à cette place même ! Qu'ils jettent les yeux sur tout ce qui les environne ! Cette magnificence, la prévoyante sollicitude dont ils sont entourés ne leur disent-elles pas que le grand roi a voulu leur laisser une preuve de sa générosité et de sa puissance ?

En ce moment une vive clarté apparut à l'autre extrémité du bâtiment, en même temps qu'un bruit de pas mêlé à un bourdonnement de voix se fit entendre. C'était Rapp, conduit par le maréchal Serrurier, accompagné de son état-major et suivi de plusieurs invalides, qui tenaient des torches de résine à la main. Voici ce qui s'était passé.

Rapp avait attendu patiemment pendant une demi-heure à la place que l'empereur lui avait assignée : mais ne le voyant pas revenir, il avait quitté son poste et s'était peu à peu rapproché de la grille par laquelle il l'avait vu entrer. Une autre demi-heure s'était écoulée. La nuit était tout à fait venue, l'inquiétude chez l'aide-de-camp avait bientôt succédé à l'impatience, et un quart d'heure après, ne tenant plus aucun compte de sa consigne, il s'était fait reconnaître de la sentinelle, avait donné le cheval de l'empereur et le sien à garder à un invalide, puis s'était dirigé en toute hâte vers le logement du gouverneur, qu'il avait trouvé à table avec sa famille, et lui avait dit, d'un air effaré, que l'empereur, entré seul et *incognito* dans l'hôtel, depuis plus d'une heure, n'en était pas encore sorti.

A cette nouvelle, le maréchal Serrurier avait passé précipitamment son habit de velours bleu brodé sur

toutes les coutures ; il avait fait prévenir les officiers de l'état-major. En un moment ceux-ci étaient accourus, en pleurant de joie de savoir Napoléon au milieu d'eux, et s'étaient précipités à la recherche de leur empereur bien-aimé, qu'ils avaient enfin rencontré causant sous la galerie, avec le père Maurice, Jérôme et son fils.

Aux cris de 'Le voilà ! Vive l'empereur ! Par ici, camarades ! ' Cyprien, qui, dans le chaleur de ses discours, n'avait fait attention ni à la figure ni au costume de Napoléon, fixa plus attentivement ses regards sur le prétendu colonel, et reconnaissant celui qui, deux ans auparavant, était venu distribuer la croix d'honneur à l'hôtel, il joignit les mains en s'écriant :

— Ah ! mon empereur ! pardonnez-moi toutes mes incohérences.

Puis, s'adressant à Maurice et à Jérôme :

— Mais, père, mais, grand-père, leur dit-il en tordant convulsivement son chapeau dans ses mains, c'est l'empereur et roi qui est devant vous, c'est l'empereur Napoléon, vous dis-je.

— Vous êtes l'empereur, mon colonel ! s'écrièrent avec une naïve stupeur les deux vieillards, comme frappés de la même étincelle électrique.

— Oui, mes enfants, leur répondit Napoléon, en les retenant affectueusement par le bras pour les empêcher de tomber à ses genoux, je suis votre père, car je suis le père des soldats qui ont vaillamment combattu à toutes les époques pour le bonheur de la France.

A cet instant Rapp, le gouverneur, son état-major et les invalides avaient arbordé l'empereur.

Lorsque Rapp se fut rapproché de Napoléon, celui-ci lançant un regard sévère à son aide-de-camp, lui dit, d'un ton de reproche mais de manière à n'être entendu d'aucun autre :

— Cette fois encore tu n'as pas eu la patience de m'attendre.

Puis après avoir fait quelques pas il s'adressa à tous en disant, du ton le plus affable :

— Approchez-vous, messieurs, approchez-vous, monsieur le maréchal ; et vous, mes vieux camarades (il appelait ainsi les invalides), entourez-moi ! Vous allez m'aider à récompenser dignement trois générations de héros ! Voilà trois braves, ajouta-t-il en désignant le père Maurice, Jérôme et Cyprien, qui ont combattu à trois journées également glorieuses pour la France : à Friedlingen, à Rancours et à Fleurus. La même récompense doit être décernée à leur valeur, car ces trois grandes batailles sont sœurs. Mon cher maréchal, dit-il à Serrurier, veuillez me prêter votre croix. Je vous la rendrai demain, ajouta-t-il en souriant. Donne-moi la tienne, dit-il à Rapp.

Ayant reçu les deux croix, Napoléon donna l'une à Jérôme et l'autre à Cyprien ; puis, détachant la sienne, il la fixa sur la poitrine du centenaire, au-dessous des deux petites épées en croix dont le médaillon la décorait déjà, et lui dit avec bonté :

— Mon vieux camarade, je regrette de n'avoir pas acquitté plus tôt envers vous cette dette de la France.

— Vive l'empereur ! vive l'empereur ! s'écrièrent les invalides.

— Sire, dit le centenaire d'une voix que le ravissement rendait encore plus tremblante, vous parez mon tombeau, et vous me rendez tout glorieux d'avoir donné à mon pays deux fils dont votre majesté vient de payer si honorablement les services.

— Mon brave, répondit Napoléon, en tendant au père Maurice sa main, que celui-ci saisit et sur laquelle il posa respectueusement ses lèvres, je vous le répète, je ne fais que payer la dette de la patrie, car moi aussi je suis un soldat, et c'est à elle que je dois tout. Puis s'adressant au gouverneur : Monsieur le maréchal, reprit-il en souriant, venir aux Invalides sans rendre visite à mes

vieux camarades, ce serait aller à Rome sans voir notre saint-père le pape. Veuillez m'accompagner.

Chemin faisant, l'empereur ayant témoigné le désir de parcourir la lingerie, toujours accompagné de Rapp, du gouverneur et de son état-major, il commença par visiter cette partie essentielle de l'établissement alors confiée à une personne que Napoléon connaissait, madame Charles. En entrant, il s'extasia tout d'abord sur l'ordre admirable qui régnait dans les cases numérotées où étaient rangés les chemises et les mouchoirs des soldats. Il questionna la directrice sur l'emploi et la durée de chaque chose, avec toute la sollicitude d'une femme de ménage; enfin il demanda à madame Charles :

— Combien chacun d'eux a-t-il de chemises ?

— Trois, sire.

— Trois ! Une sur le soldat, une au blanchissage et l'autre dans la case : ce n'est pas assez. Madame, je veux que dorénavant vos pensionnaires en aient cinq. Et se retournant vers le gouverneur : Entendez-vous, monsieur le maréchal, cinq chemises ! je décrète cela.

Après s'être entretenu encore un instant avec la directrice, il fit quelques pas pour sortir, mais arrivé à la porte, il s'arrêta et dit à cette dame :

— Lorsque votre linge revient du blanchissage, dans quel ordre le placez-vous dans les cases ?

Celle-ci ayant souri de la singularité de la question, Napoléon, en souriant lui-même, ajouta :

— Pourquoi riez-vous ?

— Mais, sire, je place toujours mon linge tel que votre majesté l'a vu.

— Ce n'est pas cela que je veux savoir : ce que j'entends, c'est qu'il faut toujours mettre le linge qui revient *sous* l'ancien. De cette façon il se trouve également fatigué et arrive en même temps à son dépérisse-

— Sire, c'est bien certainement la mort à laquelle votre majesté vient d'assister.

— Oui, mourir de sa *belle mort*, c'est lorsqu'un boulet de canon vous jette à bas sans douleur, sans angoisse.

— J'espère bien, reprit Rapp, que je ne finirai pas autrement.

— Et moi je le souhaite !

— Sire, bien obligé, dit Rapp avec une inclinaison de tête.

— Nigaud, répliqua Napoléon, en tirant doucement la moustache de son aide-de-camp, c'est pour moi que je parle.

Cependant l'éveil avait été donné dans tout l'hôtel. En apprenant que leur empereur était au milieu d'eux, les invalides avaient été sourds à la voix de leurs supérieurs, aux règlements de la discipline, et tous étaient sortis de leurs dortoirs pour se répandre dans les cours en criant : 'Vive l'Empereur !' En un instant Napoléon se vit entouré, pressé : c'était un concert d'acclamations, c'était à qui approcherait le plus près de Napoléon, c'était à qui lui rappellerait une victoire, un triomphe.

— Mon empereur ! s'écriaient-ils en parlant tous ensemble, j'étais avec vous à Toulon ! Moi, au passage du Saint-Bernard ! Vous souvient-il de celui de la Trébia ? Vous m'avez parlé à Aboukir ! J'ai partagé mon pain avec vous à Roveredo ! J'ai ramassé votre chapeau à Marengo ! J'étais à Austerlitz, etc.

Napoléon souriait aux souvenirs de ces Xénophons improvisés, il tâchait de répondre à chacun d'eux, et s'informait s'ils étaient contents, et si ses intentions paternelles étaient ponctuellement suivies.

Ce fut une touchante inspection que celle que Napoléon passa ce soir-là ; et cependant personne n'eût reconnu dans cette petite armée de braves, mutilés, chancelants, les jeunes et brillants vainqueurs de l'Amérique, de l'Italie, de l'Égypte, de l'Allemagne ! Comment,

sous ces chapeaux déformes, sous ces larges habits aux retroussis mal agrafés, comment recomposer par la pensée le grenadier de la vieille garde, le guide audacieux, le hussard intrépide, le svelte lancier, le carabinier aux formes herculéennes, avec l'imposant bonnet à poils, la pelisse écarlate, l'aigrette polonaise, le casque romain, la cuirasse d'or ? Et cependant, parmi ces soldats, il en était quelques-uns qui s'étaient trouvés en position d'épouser quelque baronne allemande, quelque comtesse italienne, mais qui avaient mieux aimé rester fidèles à la gloire, tant elle était belle et généreuse pour ses favoris, sous la république, sous le consulat et sous l'empire.

Enfin, après une demi-heure passée au milieu de ces braves, l'empereur fit un signe à Rapp et dit au maréchal qu'il se voyait à regret forcé de le quitter. Aussitôt, sur un ordre du gouverneur, la foule s'ouvrit respectueusement, et l'empereur put gagner librement la grille de sortie. Rapp avait eu la précaution de faire conduire les chevaux de main aux écuries du Carrousel, de faire venir une voiture et d'envoyer à l'École-Militaire commander une escorte de chasseurs de la garde. Napoléon monta en voiture avec son aide-de-camp, aux cris de *Vive l'Empereur* ! que les échos de la Seine répétèrent encore sur son passage.

— Voilà une des plus heureuses soirées de ma vie, dit-il à Rapp. Tiens ! s'écria-t-il, en lui faisant remarquer la nappe de feux produite devant le portique de l'hôtel, par la lueur des torches que les invalides tenaient élevées : C'est comme à Austerlitz, j'espère que tu dois t'en souvenir ?

— Si je m'en souviens ? répondit Rapp, en mettant la tête à la portière : je m'en souviens comme si c'était hier.

— Et moi, comme si ce devait être demain. Je me rappellerai longtemps cette visite, ajouta Napoléon : je voudrais pouvoir passer ma vie aux Invalides.

— Et moi, je voudrais être sûr d'y mourir et d'y être

enterré, répartit l'aide-de-camp, avec sa franchise ordinaire.

— Qui sait! fit en souriant Napoléon, cela peut arriver.

— Au moins aurais-je la certitude de n'être pas là en mauvaise compagnie, reprit Rapp; et c'est toujours quelque chose.

— Ah! ah! monsieur le frondeur, s'écria Napoléon, en pinçant l'oreille de l'aide-de-camp, je sais pourquoi vous dites cela: c'est encore une allusion à la visite que j'ai faite l'autre jour à Saint-Denis? Eh bien! à la place de Louis XIV, au lieu de m'y laisser enterrer (car après tout Saint-Denis n'est qu'un réceptacle de rois fainéants), j'aurais voulu qu'on me déposât aux Invalides, entre Turenne et Vauban. C'est son œuvre à lui, l'hôtel des Invalides! Ne penses-tu pas comme moi?

Rapp ayant fait un signe de tête négatif, Napoléon ajouta:

— Et je trouverais des gens de mon avis, ne fût-ce que ce brave père Maurice!

III.

Trente-quatre ans après cette visite, par un magnifique soleil d'hiver, le 15 décembre 1840, un char funèbre, surchargé de couronnes d'immortelles, précédé des bannières de la France et suivi des débris vivants de ses quarante armées, passait lentement sous l'arc-de-triomphe de l'Étoile. Ce sarcophage, entouré de tant de pompe militaire et reçu aux bruyantes acclamations de tout un peuple, renfermait la dépouille mortelle de l'homme qui, dans l'espace de quinze années, avait réuni à lui seul la gloire d'Alexandre, de César, de Charlemagne, et de Louis XIV! Napoléon mort, allait prendre, sous le dôme des Invalides, la place que, de son vivant, il y avait marquée pour les héros.

La veille de ce jour, et tandis qu'à la clarté des étoiles quelques vieux guerriers erraient silencieusement autour du temple élevé par le grand roi, ceux-ci crurent voir se jouer dans les plis frémissants du pavillon tricolore planté au-dessus du portail, le génie d'Austerlitz, et la hampe du drapeau se courber sous de formidables efforts ; puis, au milieu de silence profond, ils crurent entendre dans l'air comme le vol d'un oiseau et voir une ombre colossale se poser au sommet de l'édifice. Alors, dans leur croyance que Napoléon ne pouvait pas mourir, ils pensèrent que ce devait être l'ombre de l'empereur, qui voulait étreindre encore une fois, comme il l'avait fait à Fontainebleau, le glorieux symbole qu'il portait au milieu de la mitraille de Waterloo. En effet, l'ombre de Napoléon dut s'émouvoir en passant sous les arceaux du temple hospitalier. Elle aura reconnu ces étendards que le dieu des armées se plaisait à accorder à l'intrépidité de ses enfants. Dans les rangs éclaircis de ces vétérans mutilés qui vinrent pleurer au pied de son catafalque, elle aura reconnu quelques-uns de ces fiers compagnons qui l'avaient suivi jadis sur la crête des Alpes et des Pyrénées, sur les sables de la Syrie et jusque dans les neiges de la Russie. Elle leur aura souri, et comme autrefois, leur aura dit : 'Soldats ! je suis contents de vous !'

Le soir de cette tardive apothéose, lorsque la foule fut tristement retirée de l'enceinte sacrée, lorsque le murmure de ces mille voix se fut effacé, que la solitude fut devenue complète et le silence profond, un invalide, presque centenaire, aveugle, et ne marchant qu'à l'aide de deux jambes de bois, entra avec recueillement dans la chapelle ardente où reposait le corps de Napoléon. Arrivé à grand'peine jusqu'au pied du catafalque impérial, il voulut qu'on le débarrassât de ses jambes de bois, afin qu'il pût mieux s'agenouiller ; puis se prosternant, et de son front chauve frappant les degrés, on entendit,

mêlés de sanglots, les mots de Dieu, d'Empereur, de Père, sortir de sa bouche en bégaiements inarticulés. Enfin lorsque deux invalides, après avoir arraché leur vieux camarade à sa poignante douleur, traversèrent la chapelle pour se retirer, on remarqua que les officiers supérieurs de l'hôtel se découvrirent respectueusement sur le passage du vieillard. Cet invalide, qui venait de rendre ce dernier hommage à la dépouille mortelle de Napoléon, était Cyprien, le petit-fils du père Maurice.

ÉMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

GOLDAU.

(IMPRESSIONS DU VOYAGE.)

i de 1806 avait été très-orageux; des pluies con-
lles avaient détrempé la montagne; mais cependant
étions arrivés au 2 septembre, sans que rien pût
présager le danger qui nous menaçait. Vers les
heures de l'après-midi, je dis à Louisa, l'aînée de
illes, d'aller puiser de l'eau à la source; elle prit la
ie et partit; mais, au bout d'un instant, elle revint,
isant que la source avait cessé de couler. Comme
,vais que le jardin à traverser pour m'assurer de ce
omène, j'y allai moi-même, et je vis qu'effectivement
irce était tarie; je voulus donner trois ou quatre
i de bêche dans la terre pour me rendre compte de
disparition, lorsqu'il me sembla sentir le sol se
'oir sous mes pieds; je lâchai ma bêche au moment
venais de l'enfoncer dans la terre. Mais quel fut
étonnement, lorsque je la vis se mouvoir toute seule!
iême instant, une nuée d'oiseaux prit son vol, en
iant des cris aigus; je levai les yeux, et je vis des
irs se détacher et rouler le long de la montagne; je
que j'étais en proie à un vertige. Je me retournai
revenir vers la maison. Derrière moi, un fossé
t formé, dont je ne pouvais mesurer la profondeur.
utai par dessus, comme j'aurais fait dans un rêve, et
irus vers la maison; il me semblait que la montagne
iit sur sa base et me poursuivait. Arrivé devant
orte, je vis mon père qui venait de bourrer sa pipe;
ait souvent prédit ce désastre. Je lui dis que la

montagne chancelait comme un homme ivre et allait tomber sur nous; il regarda de son côté:—Bah, dit-il, elle me donnera bien le temps d'allumer ma pipe. Et il rentra dans la maison. Dans ce moment, quelque chose passa en l'air qui fit une ombre: je levai les yeux; c'était un rocher qui, lancé comme un boulet de canon, alla briser une maison située à quatre cents pas du village. Ma femme parut alors tournant le coin de la rue, avec trois de nos enfants; je courus à elle; j'en pris deux dans mes bras, et je lui criai de me suivre.—Et Marianne, s'écria-t-elle, en s'élançant vers la maison, Marianne qui est restée chez nous avec Francisque! Je la retins par le bras, car, au moment même, la maison tournait sur elle-même comme un dévidoir. Mon père, qui mettait le pied sur le seuil, fut poussé de l'autre côté de la rue. Je tirai ma femme à moi et je la forçai de me suivre. Tout à coup, un bruit affreux se fait entendre, un nuage de poussière couvre la vallée. Ma femme m'est arrachée violemment; je me retourne, elle était disparue avec son enfant, c'était quelque chose d'incompréhensible, d'infernal; la terre s'était ouverte et refermée sous ses pieds; je n'aurais pas su où elle était passée, si une de ses mains n'était restée hors du sol. Je me jetai sur cette main, que la terre serrait comme un étau, je ne voulais pas quitter la place; cependant mes enfants criaient et m'appelaient à leur secours; je me relevai comme un fou, j'en pris un sous chaque bras, et je me mis à courir. Trois fois je sentis la terre se mouvoir sous mes pieds, et je tombai avec mes enfants, trois fois je me relevai; enfin, il ne me fut plus possible de demeurer debout; je voulais me retenir aux arbres, et les arbres tombaient; je voulais m'appuyer à un rocher, et le rocher se mouvait comme s'il eût été animé. Je posai mes enfants contre la terre, je me couchai sur eux; un instant après le dernier jour de la création semble venu, la montagne tout entière tombait.

Je restai ainsi avec mes pauvres enfants tout le jour et une partie de la nuit; nous croyions être les derniers êtres vivants du monde, lorsque nous entendîmes des cris à quelques pas de nous : c'était un jeune homme de Busingen qui s'était marié le jour même ; il revenait d'Art avec la noce. Au moment d'entrer à Goldau, il était resté en arrière pour cueillir dans un jardin un bouquet de roses à sa fiancée. Village, noce, fiancée, tout avait disparu tout-à-coup, et il courait comme une ombre parmi les débris, son bouquet de roses à la main, et appelant Catherine ! Je l'appelai, il vint à nous, nous regarda, et voyant que celle qu'il cherchait n'était point avec nous, il repartit comme un insensé.

Nous nous relevâmes, mes enfants et moi ; en regardant autour de nous, nous aperçûmes à la lueur de la lune un grand crucifix qui était resté debout ; nous allâmes vers lui : un vieillard était couché auprès de la croix, je reconnus mon père, je le crus mort et me précipitai sur lui, il se réveilla : la vieillesse est insoucieuse.

Alors je lui demandai s'il savait quelque chose de ce qui s'était passé dans la maison où il était rentré au moment de la catastrophe, mais il n'avait rien vu, si ce n'est que Francisque, notre cuisinière, avait pris la main de la petite Marianne en criant : C'est le Jour du Jugement, sauvons-nous, sauvons-nous ! Mais en ce moment tout avait été bouleversé, et lui-même repoussé dans la rue ; il ne savait plus rien, sa tête ayant frappé contre une pierre, et la violence du coup l'ayant étourdi ; quand il avait repris connaissance, il avait pensé à la croix, était venu à elle, avait fait sa prière et s'était endormi ; alors je lui confiai mes deux enfants, et je me mis à errer parmi tous ces décombres, essayant de deviner où était la place de la maison.

Enfin en m'orientant d'après la croix et la cime de Rossberg, je crus me reconnaître ; je montai sur une petite colline formée par la terre qui couvrait les débris

d'une maison, je m'inclinai comme lorsqu'on parle à des ouvriers qui sont dans une mine, et j'appelai de toutes mes forces. Aussitôt j'entendis une voix d'enfant qui répondait par des plaintes, je reconnus celle de Marianne. Je n'avais ni pioche ni bêche : je me mis à creuser avec mes mains : comme la terre était mouvante, j'eus bientôt fait un trou de quatre ou cinq pieds de profondeur ; je sentis le toit brisé ; j'arrachai les tuiles qui le couvraient. Lorsqu'il y eut passage pour mon corps, je me laissai glisser le long d'une poutre, et, comme le plafond était défoncé, je me trouvai dans l'intérieur de la maison, pleine de pierres et de débris de charpente. J'appelai une seconde fois, et j'entendis des plaintes du côté du lit ; c'était l'enfant qui avait été jetée sous la couchette ; je sentis sa tête et une partie de son corps : je voulus la tirer à moi, mais elle était serrée entre le bois de lit et la terre ; le toit en s'affaissant avait brisé la couchette. La couchette lui avait cassé la jambe.

Je soulevai le bois de lit par un effort presque surnaturel, l'enfant rampa en s'aidant de ses mains. Je la pris dans mes bras ; mais elle me dit qu'elle n'était pas seule, que Francisque devait être quelque part. J'appelai Francisque ; la pauvre fille ne put me répondre que par des gémissements ; je posai l'enfant à terre et je me mis à chercher. Séparée violemment de Marianne qu'elle avait saisie par la main au moment de l'accident, elle était restée suspendue entre les débris, la tête en bas, le corps pressé de toute part, le visage meurtri. Après bien des efforts, elle était parvenue à dégager une de ses mains et à essuyer ses yeux pleins de sang. C'est dans cette affreuse position qu'elle avait entendu les gémissements de la petite Marianne. Elle appela, l'enfant répondit ; elle lui demanda où elle était, et Marianne dit qu'elle se trouvait couchée sur le dos prise sous la couchette, mais qu'elle avait les mains libres, et qu'à travers une crevasse, elle apercevait le jour et même des arbres.

Alors l'enfant demanda à Francisque s'ils resteraient longtemps ainsi, et si l'on ne viendrait pas les secourir; mais Francisque en était revenue à son idée première, que le Jour du Jugement était arrivé; qu'elles survivaient seules à la création, et que bientôt elles allaient mourir et être heureuses dans le ciel; alors l'enfant et la jeune fille se mirent à prier ensemble. Pendant qu'elles priaient, une cloche sonna l'*Angelus*, et une horloge sept heures; Francisque reconnut la cloche et l'horloge pour être celles de Sternenberg. Il existait donc encore des êtres vivants et des maisons debout; elles pouvaient attendre des secours; elle essaya, en conséquence, de consoler l'enfant; mais Marianne commençait à avoir faim, et demandait sa soupe en pleurant; bientôt ses gémissements s'affaiblirent, et Francisque ne l'entendit plus. Elle crut que la pauvre enfant était morte, et elle pria l'ange qui venait de quitter la terre de se souvenir d'elle au ciel. Bien des heures se passèrent ainsi. Francisque éprouvait un froid insupportable; son sang, qui ne pouvait circuler à cause de la pression de ses membres, se portait à sa poitrine et l'étouffait: elle se sentait mourir à son tour.

Lorsque Marianne, qui n'était qu'endormie, se réveilla. et recommença ses plaintes, cette voix humaine, toute faible et toute impuissante qu'elle fût, ranima la pauvre Francisque; elle fit des efforts inouïs, dégagea une de ses jambes, et se trouva soulagée. Alors l'assoupissement la prit à son tour; et elle venait d'y céder, lorsque ma petite Marianne entendit ma voix et me répondit. Je trouvai enfin Francisque, et avec une peine incroyable je parvins à la dégager. Elle croyait avoir les bras et les jambes cassés; elle demandait de l'eau; car ce qui la faisait le plus souffrir, disait-elle, c'était la soif. Je la portai près de Marianne, au-dessous du trou que j'avais pratiqué, et à travers lequel on voyait le ciel; je lui demandai si elle apercevait les étoiles, mais elle me ré-

pondit qu'elle croyait être aveugle. Alors je lui dis de rester à l'endroit où elle était, et que j'allais revenir à son secours ; mais elle me saisit par le bras et me supplia de ne pas la quitter. Je lui répondis qu'elle n'avait rien à craindre, que tout était tranquille maintenant, que j'allais commencer par faire sortir Marianne, et qu'aussitôt je retournerais à elle et lui rapporterais de l'eau ; elle y consentit.

Je dénouai alors le tablier qu'elle avait autour du corps, je me l'attachai au cou ; je mis Marianne dans le tablier, j'en pris les deux extrémités opposées entre mes dents, et grâce à cet expédient qui me laissait les mains libres, je parvins à remonter le long de la poutre à l'aide de laquelle j'étais descendu. Je courus au pied de la croix ; sur la route je vis passer près de moi, comme une ombre, le malheureux jeune homme qui cherchait sa fiancée ; il tenait toujours son bouquet de roses à la main.

— Avez-vous vu Catherine ? me dit-il.

— Venez avec moi, du côté de la croix, lui répondis-je.

— Non, continua-t-il ; il faut que je la retrouve.

Et il disparut au milieu des décombres, appelant toujours sa fiancée.

Je retrouvai au pied du crucifix non-seulement mon père et les deux enfants, mais encore trois ou quatre personnes qui avaient échappé au désastre, et qui, instinctivement, étaient venues chercher un refuge au pied de la croix. Je déposai Marianne près d'elles, la récommandant à son frère et à sa sœur, plus âgés qu'elle ; je racontai à ceux qui étaient là que Francisque était restée dans les décombres, et que je ne savais comment l'en tirer ; ils me dirent alors qu'une seule maison, placée à l'écart, était restée debout, et que j'y pourrais trouver une échelle ou des cordages. J'y courus ; elle était ouverte et abandonnée ; les propriétaires en avaient fui : cependant, j'entendis du bruit au-dessus de ma tête ;

j'appelai.—Est-ce toi, Catherine? dit une voix que je reconnus pour celle du fiancé; il me brisait le cœur; j'entrai dans la cour pour ne pas revoir ce malheureux jeune homme; j'y trouvai une échelle que je mis sur mon épaule, une gourde que je remplis d'eau, et je retournai au secours de Francisque.

La fraîcheur de l'air lui avait rendu un peu de force, elle était debout et m'attendait. J'introduisis l'échelle, elle était assez longue pour toucher la terre; je descendis près de Francisque, et lui donnai la gourde qu'elle vida avec avidité, puis je l'aidai à monter à l'échelle, la guidant, car elle n'y voyait pas, et je parvins à la conduire hors de l'espèce de tombeau où elle était restée quatorze heures. Pendant cinq jours elle fut aveugle; et tout le reste de sa vie elle resta sujette à des mouvements convulsifs et à des accès de terreur.

Le jour parut; rien ne peut donner une idée du spectacle qu'il éclaira. Trois villages avaient disparu; deux églises et cent maisons étaient enterrées, quatre cents personnes étaient ensevelies vivantes, un fragment de la montagne avait roulé dans le lac de Lowertz, et, le comblant en partie, avaient soulevé une vague de cent pieds de hauteur et d'une lieue d'étendue, qui avait passé sur l'île de Schwanau et avait enlevé les maisons et les habitants. La chapelle d'Olten, bâtie en bois, fut trouvée flottante sur le lac comme par miracle; la cloche de Goldau, emportée à travers les airs, alla tomber à un quart de lieue de l'église.

Dix-sept personnes seulement survécurent à cette catastrophe.

ALEXANDRE DUMAS.

LE COL DE BALME.

À CINQ heures et demie, nous traversions le bourg de Martigny, où je ne vis rien de remarquable que trois ou quatre crétins, qui, assis devant la porte de la maison paternelle, végétaient stupidement au soleil levant. En sortant du village, nous traversâmes la Drance, qui descend du Mont Saint-Bernard par le val d'Entremont et va se jeter dans le Rhône, entre Martigny et la Batia. Presqu'aussitôt nous quittâmes la route, et nous prîmes un sentier qui s'enfonçait dans la vallée, en s'appuyant à droite sur le versant oriental de la montagne.

Lorsque nous eûmes fait une demi-lieue à peu près, mon guide m'invita à me retourner et à remarquer le paysage qui se déroulait sous nos yeux.

Je compris alors, à la première vue, quelle importance politique César devait attacher à la possession de Martigny, ou, pour me servir du nom qu'il lui donne dans ses 'Commentaires,' d'Octodure. Placée comme elle l'est, cette ville devait devenir le centre de ses opérations sur l'Helvétie, par la vallée de Tarnade; sur les Gaules, par le chemin que nous suivions et qui mène à la Savoie; enfin sur l'Italie, par *l'Ostiolum Montis Jovis*, aujourd'hui le Grand Saint-Bernard, où il avait fait tracer une voie romaine qui allait de Milan à Mayence.

Nous nous trouvions au centre de ces quatre chemins, et nous pouvions les voir fuir chacun de leur côté, en les suivant plus ou moins longtemps des yeux, selon que nous le permettaient les accidents fantasques de la grande chaîne des Alpes au milieu de laquelle nous voyagions.

Le premier objet qui attirait la vue comme point central de ce vaste tableau était, d'abord, cette vieille ville de Martigny, où vivaient, du temps d'Annibal, des demi-Germains dont parlent César, Strabon, Tite-Live et Pline, et qui dut à l'avantage de sa position topographique le terrible honneur de voir passer au milieu de ses murs les armées de ces trois colosses du monde moderne : César, Karl le Grand, Napoléon.

L'œil ne se détache de Martigny que pour suivre le chemin du Simplon, qui, s'enfonçant hardiment dans la vallée du Rhône, suit, de Martigny à Riddes, une ligne si droite, qu'il semble une corde tendue, dont les clochers de ces deux villes font les deux piquets. A sa gauche, le Rhône, encore enfant, serpente au fond de la vallée, onduleux et brillant comme le ruban argenté qui flotte à la ceinture d'une jeune fille, tandis qu'au-dessus de lui s'élève de chaque côté cette double chaîne d'Alpes qui s'ouvre au col de Ferret, s'élargit pour enfermer le Valais dans toute sa longueur, et qui va se rejoindre à cinquante lieues plus loin, à l'endroit où la Furca, point intermédiaire entre ces deux rameaux granitiques, réunit à sa droite et à sa gauche les larges bases du Gallenstock et du Mutthorn.

En ramenant la vue de l'horizon à la place que nous occupions, nous apercevions à gauche, mais pour le perdre aussitôt derrière le vieux château de Martigny, le chemin qui conduit à Genève par la vallée de Saint-Maurice ; à droite, visible pendant l'espace d'une lieue à peu près, côtoyant la Drance, torrent bruyant et caillouteux, qu'elle enjambe de temps en temps pour passer capricieusement d'un côté de la rive à l'autre, la route du Grand Saint-Bernard, à laquelle succède en sortant de Saint-Pierre un sentier qui mène à l'hospice. Enfin, derrière nous et en nous remettant en marche, nous retrouvions le chemin escarpé et rapide que nous gravissions, et qui semble, au premier abord, dominer, sans solution de continuité, le

sombre pic de la Tête-Noire. . . . . Vous vous arrêtez étonné qu'une distance de deux lieues sépare ces deux sommités qui semblaient se toucher d'abord. . . .

Après une demi-heure de marche, nous arrivâmes à l'entrée d'un bois de sapins où j'avais vu se perdre la route. Là devait commencer la véritable fatigue. Cependant j'aurai tant à parler dans la suite de passages escarpés et dangereux, que je ne cite celui-ci que pour mémoire. Nous commençames à côtoyer la pente rapide du Col, ayant à notre droite un précipice de cinq à six cents pieds de profondeur, et au-delà de ce précipice une montagne à pic que les gens du pays appellent l'Aiguille d'Illiers, et qui venait d'acquérir une célébrité récente par la chute mortelle qu'y avait faite en 1831 un Anglais qui avait voulu parvenir à son sommet. Mon guide me fit voir, aux deux tiers de la hauteur de l'Aiguille, l'endroit où le pied avait manqué à ce malheureux, l'espace effrayant qu'il avait parcouru, bondissant de rocher en rocher comme une avalanche vivante; puis enfin, au fond du précipice, la place où il s'était arrêté. Masse de chair informe et hideuse, à laquelle il ne restait aucune apparence humaine.

Ces sortes d'histoires, peu gracieuses par elles-mêmes, le sont encore moins, racontées sur le terrain où elles sont arrivées : il est peu réconfortant pour un voyageur, si flegmatique qu'il soit, d'apprendre qu'à l'endroit même où il est, le pied glissa à un autre, et que cet autre s'est tué. Au reste, les guides ne sont guère avares de tels récits; c'est un avis indirect qu'ils donnent aux voyageurs, de ne point se hasarder sans eux.

Cependant, là où cet Anglais s'était tué, un pâtre, suivi de son troupeau de chèvres, courait à toutes jambes, sautant de rocher en rocher, ébranlant à chaque bond quelque pierre qui dans sa chute en entraînait d'autres. Celles-ci détachaient en roulant de petits rochers, qui à leur tour en déracinaient de plus gros; enfin toute

cette avalanche descendait avec une vitesse croissante sur le talus de la montagne, cliquetant comme la grêle sur un toit, puis après un intervalle de silence, elle allait se précipiter avec un bruit sourd dans l'eau qui coulait au fond du ravin coupé à pic qui séparait les deux montagnes. Il nous accompagna ainsi sur le versant opposé à celui que nous suivions, redoublant d'adresse et de vélocité pendant l'espace d'une demi-lieue, sans autre motif apparent que celui de prolonger le plaisir qu'il voyait bien que me donnaient son adresse et sa témérité montagnardes.

Depuis quelque temps l'air se rafraîchissait, nous montions toujours, et déjà nous étions arrivés à sept mille pieds à peu près au-dessus du niveau de la mer ; çà et là de grandes plaques de neige annonçaient que nous approchions des régions glacées où elle ne fond plus. Nous avions laissé au-dessous de nous, dans la montée du bois Magnen, les hêtres et les sapins : les pâturages seuls poussaient à l'endroit où nous étions parvenus. Une brise froide passait de temps en temps, et glaçait tout-à-coup sur mon front la sueur que la fatigue y rappelait bientôt. Ce fut avec une véritable joie que j'appris de mon guide que nous allions apercevoir l'auberge du Col de Balme : quelques minutes après je vis effectivement, au milieu de l'échancrure de la montagne qui sépare la vallée de Chamouny de celle du Trient, poindre en se découpant sur un ciel bleu, le toit rouge de cette bienheureuse maison, puis ses murailles blanches qui semblaient sortir de terre au fur et à mesure que nous montions ; enfin les degrés de sa porte, sur lesquels était assis un chien roux, qui vint gracieusement vers nous, les yeux brillants et la queue flamboyante, pour nous inviter à venir nous reposer chez son maître.— Merci, mon chien, merci, merci ! Nous y allons.

J'étais si pressé de trouver du feu et une chaise, que je me précipitai dans l'auberge sans prendre le temps de

jeter un regard sur cette fameuse vallée de Chamouny, qui, du seuil de la porte, se déroulait à la vue dans toute son étendue et toute sa beauté.

Lorsque le froid et la faim, ces deux grands ennemis du voyageur, furent un peu calmés, la curiosité reprit le dessus. Je me fis conduire, les yeux fermés, par mon guide, à l'endroit le plus favorable pour embrasser d'un seul coup d'œil la double chaîne des Alpes, et bientôt je me trouvai placé sur un point assez élevé pour ne rien perdre de son étendue. Alors j'ouvris les yeux, et comme si une toile se levait sur une magnifique décoration, je saisis, avec un plaisir mêlé d'effroi de me voir si petit au milieu de si grandes choses, tout l'ensemble de cet immense panorama, dont les dômes neigeux, dominant la riche végétation de la vallée, semblent le palais d'été du dieu de l'hiver.

En effet, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, ce n'étaient que pics décharnés, à chacun desquels pendaient, comme la queue traînante d'un manteau, les scintillantes ondulations d'une mer de glace. C'était à qui s'élancerait le plus près du ciel de l'Aiguille du Tour, de l'Aiguille-Verte ou du Pic du Géant ; c'était à qui descendrait le plus menaçant dans la vallée, des glaciers d'Argentières, des Bossons ou de Taconnay. Puis à l'horizon qu'il ferme, comme s'il était la dernière sommité de cette chaîne que sa masse nous dérobe et qui fuit vers les Pyrénées, dominant pics et aiguilles, couché comme un ours blanc sur les glaçons d'une mer polaire, le frère du Chimboraço et de l'Immaüs, le roi des montagnes de l'Europe, le Mont-Blanc, cette dernière marche de l'escalier de la terre, à l'aide duquel l'homme se rapproche du ciel.

Je restai une heure anéanti dans la contemplation de ce tableau, sans m'apercevoir qu'il faisait quatre degrés de froid.

Quant à mon guide, qui avait vu cent fois déjà ce splendide spectacle, il courait, pour se réchauffer, à quatre pattes avec le chien, et le faisait aboyer en lui tirant la queue.

Enfin, il vint à moi pour me faire part d'une idée dont il venait d'être frappé :

— Si monsieur veut coucher ici, me dit-il, avec l'accent d'un homme qui ne serait pas fâché de doubler son bénéfice en dédoublant ses journées, monsieur trouvera un bon souper et un bon lit.

Le maladroit ! s'il m'eût laissé tranquille, ce souper et ce lit, j'aurais bien été obligé de les prendre ; et Dieu sait quel repas et quel sommeil l'un et l'autre me promettaient.

Je me levai tout effrayé à l'idée du danger que j'avais couru.—Non, non, lui dis-je, partons.

— C'est que nous ne sommes qu'à moitié chemin tout juste de Martigny à Chamouny.

— Je ne suis pas fatigué.

— C'est qu'il est quatre heures.

— Trois heures et demie.

— C'est que nous avons encore près de cinq lieues à faire et trois heures de jour seulement.

— Nous ferons les deux dernières lieues de nuit.

— C'est que vous perdrez un beau paysage.

— Je gagnerai un bon lit et un bon souper. Allons, en route.

Mon guide, qui avait épuisé ses meilleures raisons, me tint quitte des autres et se remit en marche en soupirant. Nous partîmes.

Toutes les choses que je vis, tant que le jour me permit de distinguer les objets, ne furent plus que des détails du grand tableau dont l'ensemble m'avait tant frappé ; détails merveilleux pour qui les voit, mais fatigants, je crois, pour ceux à qui on essayerait de

les peindre. D'ailleurs, il entre bien plus dans le plan de ces Impressions, si tant est que ces Impressions aient un plan, de parler des hommes que des localités.

Il était nuit noire lorsque nous arrivâmes à Chamouny. Nous avions fait neuf lieues de pays, qui, sans exagération, en valent bien douze ou quatorze de France ; c'était une bonne journée.

Aussi je ne m'occupai que de trois choses, que je recommande à tous ceux qui feront la route que je venais de parcourir.

La première, de prendre un bain ;

La seconde, de souper ;

La troisième, de faire remettre à son adresse une lettre contenant une invitation à dîner pour le lendemain, et portant cette inscription :

A monsieur Jacques Balmat, dit Mont-Blanc. Puis je me couchai.

Maintenant, je vais vous dire en deux mots et de mon lit, si toutefois sa célébrité n'est point arrivée jusqu'à vous, ce que c'est que M. Jacques Balmat, dit Mont-Blanc,—

C'est le Christophe Colomb de Chamouny.

JACQUES BALMAT.

Il y a deux choses consacrées que le voyageur qui passe à Chamouny ne peut se dispenser de voir: c'est la croix de Flegère et la mer de glace. Ces deux merveilles sont placées en face l'une de l'autre, à droite et à gauche de Chamouny; on ne parvient à chacune de ces sommités qu'en gravissant la base de l'une des deux chaînes de montagnes au milieu desquelles est situé le village, et arrivé au but de l'ascension, on domine la vallée à la hauteur de quatre mille cinq cents pieds à peu près.

La mer de glace, qu'alimente le sommet neigeux du Mont-Blanc, descend entre l'Aiguille des Charmoz et le Pic du Géant, et s'avance jusqu'au milieu de la vallée. Là, après avoir rempli, comme un serpent immense, l'intervalle qui sépare ces deux montagnes entre lesquelles elle rampe, elle ouvre sa gueule verdâtre, de laquelle sort en bouillonnant à grand bruit le torrent glacé de l'Aveyron. L'ascension qui conduit le voyageur sur sa croupe immense se fait donc, comme on le voit, au flanc même du Mont-Blanc, dont on ne peut plus embrasser du regard la masse colossale, par cela même qu'on le touche.

La croix de Flegère est, au contraire, placée au versant de la chaîne de montagnes opposée à celle du Mont-Blanc. Aussi au fur et à mesure qu'on s'élève, on croirait, si ce n'était la fatigue, que c'est le colosse que l'on a en face de soi qui s'abaisse graduellement, et avec la complaisance d'un éléphant qui se couche à l'ordre de son cornac pour se faire voir de lui-même. Enfin arrivé

au plateau où se trouve la croix, le voyageur découvre devant lui, et aussi distinctement que si quelques centaines de pas seulement l'en séparaient, tous les accidents de glaces, de neiges, de rochers et de forêts, que la nature capricieuse ou tourmentée des montagnes peut accumuler dans son désordre ou sa fantaisie.

La première ascension que l'on fait est ordinairement celle de la croix de Flegère. Voilà du moins ce que me dit le guide que m'envoya le syndic; car à Chamouny les guides sont soumis à un syndicat qui règle leurs tours de service; de cette manière, aucun d'eux ne fait fortune aux dépens de ses confrères en intriguant auprès des voyageurs. Comme je n'avais aucune prédilection particulière pour la mer de glace, je remis au lendemain la visite que je comptais lui faire, et nous partîmes.

Le chemin de la croix de Flegère est assez facile: il y a bien, par ci par là, quelque passage escarpé, quelque précipice à pic, quelque pente rapide; mais quoique je ne sois pas un montagnard bien habile, comme on le verra en temps et lieu, je m'en tirai à mon honneur. Quant à la distance à parcourir, c'était une promenade en comparaison des courses que j'avais faites, et trois heures de marche nous suffirent pour atteindre le plateau. Arrivé à son sommet, on découvre de face le même tableau qu'on a vu la veille de profil, en arrivant par le Col de Balme, qui lui-même sert alors de point de départ pour la vue dans le vaste panorama qu'elle a à parcourir.

J'ai déjà parlé de la difficulté de calculer les distances dans les montagnes, et des illusions d'optique qui résultent de la proportion exagérée des objets que l'on a sous les yeux. De la croix de Flegère nous apercevions, comme si une heure de chemin seulement nous en séparait, la petite maison blanche au toit rouge qui s'élève dans l'échancrure du Col de Balme, et qui cependant est éloignée de quatre lieues à peu près, distance à laquelle

il serait impossible de la distinguer dans nos plaines. La première aiguille et le premier glacier qu'on aperçoit en commençant l'inventaire des sommités que l'on a devant soi, sont le glacier et l'aiguille du Tour. L'aiguille du Tour s'élève de sept ou huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Viennent immédiatement après le glacier d'Argentières et l'aiguille du même nom, qui s'élance, noire et aiguë, à la hauteur de douze mille quatre-vingt-dix pieds, puis l'Aiguille-Verte dont la tête, toute couverte de neige, semble le géant de la ballade, qui arrête les aigles dans leur vol, et heurte les nuages de son front. Elle dépasse de six cents pieds la tête de sa sœur, l'Aiguille d'Argentières.

Après elle et en face de vous, s'appuyant au pied de l'aiguille rougeâtre du Dru et aux flancs du Montanvert, la mer de glace déroule son vaste tapis, dont les ondulations solides, à peine visibles de la place où l'on se trouve, deviennent de petites montagnes quand on les mesure de leur base.

Les cinq aiguilles qui se succèdent sont celles des Charmoz, du Grepont, de la Bletière, du Midi et du Mont-Maudit. La plus petite a neuf mille pieds.

Puis enfin vient la sommité la plus élevée du Mont-Blanc, haute, selon *André de Guy*, de quatorze mille huit cent quatre-vingt-douze, selon Tralles, de quatorze mille sept cent quatre-vingt-treize, et selon De Saussure, de quatorze mille six cent soixante-seize pieds, et de laquelle pendent jusque dans la vallée les glaciers des Bossons et de Taconnay.

Lorsque j'eus contemplé à loisir cet immense tableau, nous redescendîmes vers Chamouny; au milieu du chemin, à peu près, j'aperçus que j'avais perdu ma montre. Je voulus retourner sur mes pas; mais mon guide déclara que c'était son affaire, rien ne devant se perdre dans

la vallée de Chamouny. Je m'établis sur un plateau, d'où la vue était presque aussi belle que celle de la croix de Flegère, et j'attendis patiemment son retour : au bout d'une demi-heure, je le vis sortir joyeux et triomphant d'un bois de sapins que nous venions de traverser. Il avait retrouvé la montre et me la montrait en l'agitant au bout de sa chaîne ; il était, certes, plus content que moi. Je lui offris une récompense qu'il refusa. Cet incident nous fit perdre une quarantaine de minutes, et ce ne fut que vers les quatre heures que nous fûmes de retour au village. En approchant de l'hôtel, j'aperçus sur le banc, placé devant la porte, un vieillard de soixante et dix ans à peu près, qui se leva et vint à ma rencontre, sur un signe que lui fit le garçon d'auberge qui causait avec lui. Je devinai que c'était mon convive, et j'allai au-devant de lui en lui tendant la main.

Je ne m'étais pas trompé ; c'était Jacques Balmat, ce guide intrépide qui, au milieu de mille dangers, atteignant le premier la sommité la plus élevée du Mont-Blanc, avait frayé le chemin à De Saussure. Le courage avait précédé la science.

Je le remerciai de m'avoir fait l'honneur d'accepter mon invitation. Le brave homme crut que je me moquais de lui ; il ne comprenait pas qu'il fût pour moi un être tout aussi extraordinaire que Colomb qui trouva un monde ignoré, ou que Vasco qui trouva un monde perdu.

J'invitai mon guide à dîner avec son doyen, il accepta avec autant de simplicité qu'il en avait mis à refuser mon argent ; nous prîmes place à table. J'avais commandé la carte au garçon ; mes convives parurent contents.

Au dessert, je mis la conversation sur les exploits de Balmat. Le vieillard, que le vin de Montmélian avait rendu gai et bavard, ne demandait pas mieux que de me les conter. Le surnom de Mont-Blanc qu'il avait conservé prouve du reste qu'il est fier des souvenirs que j'invoquais.

Il ne se fit pas prier lorsque je l'invitai à me raconter tous les détails de sa périlleuse entreprise. Seulement il me tendit son verre, je le remplis ainsi que celui de mon guide.—Avec votre permission, mon maître, me dit-il, en se levant.

— Certes, et à votre santé, Balmat.

Nous trinquâmes.

— Ah, dit-il, en se rasseyant, vous êtes un bon garçon.

Puis il vida son verre, cligna des yeux en se renversant sur le dossier de sa chaise, essayant de rappeler ses idées, que le dernier verre qu'il venait d'avaler ne rendait probablement pas plus claires.

Mon guide, de son côté, fit ses dispositions pour écouter le plus commodément possible un récit qu'il avait déjà probablement entendu plus d'une fois. Elles étaient aussi confortables que simples, ne consistant qu'en un demi-tour qu'il fit décrire en même temps à sa chaise et à sa personne; de cette manière il se trouva les pieds au feu, le coude sur la table, et la tête sur la main droite.

Quant à moi, je pris mon album et mon crayon, et je me préparai à écrire. C'est donc le récit pur et simple de Balmat que je vais mettre sous les yeux du lecteur.

— Hum ! C'était, ma foi, en 1786; j'avais vingt-cinq ans, ce qui m'en fait aujourd'hui, tel que vous me voyez, soixante-douze bien comptés.

J'étais bon là. J'aurais marché trois jours de suite sans manger. Ça m'est arrivé une fois que j'étais perdu dans le Buet. J'ai croqué un peu de neige, voilà tout. Je me disais de temps en temps en regardant le Mont-Blanc de côté : Oh ! farceur, tu as beau faire et beau dire ; va, je te grimperai dessus quelque jour. Enfin c'est bon. . . .

Voilà que ça me trottait dans la tête, le jour comme la nuit. Le jour je montais dans le Brevent, d'où l'on voit le Mont-Blanc comme je vous vois, et je passais des

heures entières à chercher un chemin.—Bah! j'en ferai un, s'il n'y en a pas, que je disais, mais il faut que j'y monte.

La nuit c'était bien autre chose, je n'avais pas plus tôt les yeux fermés que j'étais en chemin. Je montais d'abord comme s'il y avait eu une route royale, et je me disais: J'étais bien bête de croire que c'était si difficile d'arriver au Mont-Blanc. Puis petit à petit le chemin se rétrécissait; mais c'était encore un joli sentier comme celui de Flégère: j'allais toujours. Enfin j'arrivais à des endroits où le sentier s'effaçait, à des endroits inconnus; quoi! la terre mouvait, j'enfonçais dedans jusqu'aux genoux. C'est égal, je me donnais une peine! Qu'on est bête quand on rêve! C'est bien, j'en sortais à la longue; mais ça devenait si roide, que j'étais obligé d'aller à quatre pattes; c'était bien autre chose alors! Toujours de plus difficile en plus difficile. Je mettais mes pieds sur des bouts de rocher, et je les sentais remuer comme des dents qui vont tomber; la sueur me coulait à grosses gouttes, j'étouffais que c'était un cauchemar! N'importe, j'allais toujours. J'étais comme un lézard le long d'un mur; je voyais la terre s'en aller sous moi: ça m'était égal, je ne regardais encore qu'en l'air, je voulais arriver; mais c'étaient les jambes! moi, qui ai les jarrets solides, je ne pouvais plus les plier. Je me retournais les ongles sur les pierres, je sentais que j'allais tomber, et je disais: Jacques Balmat, mon ami, si tu n'attrapes pas cette petite branche-là, qui est au-dessus de ta tête, ton compte est bon. La maudite branche, je la touchais du bout des doigts; je me râclais les genoux comme un ramoneur. Ah! la branche, ah! je la pinçais. Allons; ah! cette nuit-là, je me la rappellerai toujours! ma femme m'a réveillé par le plus vigoureux coup de poing! Imaginez-vous que je m'étais accroché à son oreille et que je la tirais comme un morceau de gomme élastique. Ah! pour cette fois je me dis:

Jacques Balmat, il faut que tu en aies le cœur net. Je sautai donc à bas du lit, et je mis mes guêtres. Où vas-tu ? me dit ma femme.—Chercher du cristal, je répondis ; je ne voulais pas lui conter mon affaire ; et ne sois pas inquiète, continuai-je, si tu ne me vois pas revenir ce soir. Si je ne suis pas rentré à neuf heures, c'est que je coucherai dans la montagne. Je pris un bâton solide, bien ferré, double en grosseur et en longueur d'un bâton ordinaire, j'emplis ma gourde d'eau-de-vie, je mis un morceau de pain dans ma poche, et en route !

J'avais bien essayé déjà de monter par la mer de glace, mais le Mont-Maudit m'avait barré le passage. Alors je m'étais retourné par l'aiguille du Goûter ; mais pour aller de là au Dôme, il y avait une espèce d'arête d'un quart de lieue de long sur un ou deux pieds de large, et puis au-dessous dix-huit cents pieds de profondeur. Merci !

Cette fois donc je résolus de changer de chemin ; je pris celui de la montagne de la Côte ; au bout de trois heures j'étais arrivé au glacier des Bossons. Je le traversai : ce n'était pas là le difficile. Quatre heures après j'étais aux Grands-Mulets ; c'était déjà quelque chose. J'avais gagné mon déjeuner ; je cassai une croûte, je bus un coup. C'est bon.

A l'époque dont je vous parle, on n'avait point encore pratiqué aux Grands-Mulets le plateau qui y est aujourd'hui, si bien qu'on n'y était pas à son aise, je vous en réponds ; j'étais en outre assez inquiet de savoir si je trouverais plus haut un endroit où passer la nuit ; j'avais beau chercher à droite et à gauche, je ne voyais rien. Enfin je me remis en route, à la grâce de Dieu.

Au bout de deux heures et demie, je trouvais une belle place nue et sèche ; le rocher perçait la neige, et m'offrait une surface de six ou sept pieds ; c'était tout ce qu'il me fallait non pas pour dormir, mais pour attendre le jour d'une manière un peu moins dure que dans la

neige. Il était sept heures du soir, je cassai mon second morceau de pain, je bus une seconde goutte, et je m'installai sur le rocher où j'allais passer la nuit : ça ne me prit pas grand temps, le lit n'était pas long à faire.

Sur les neuf heures, je vis venir l'ombre qui montait de la vallée comme une fumée épaisse, et s'avançait lentement vers moi. A neuf heures et demie, elle m'atteignit et m'enveloppa : cependant je voyais encore au-dessus de moi les derniers rayons du soleil couchant, qui avaient peine à quitter la plus haute sommité du Mont-Blanc. Je les suivis des yeux tant qu'ils y restèrent. Enfin ils disparurent, et le jour s'en alla. Tourné comme je l'étais vers Chamouny, j'avais à ma gauche l'immense plaine de neige qui monte au dôme du Goûter, et à ma droite, à la portée de ma main, un précipice de huit cents pieds de profondeur. Je ne voulais pas m'endormir, de peur de rouler dans la ruelle en rêvant ; je m'assis sur mon sac, et je me mis à battre des pieds et des mains pour entretenir la chaleur. Bientôt la lune se leva pâle et dans un cercle de nuages, qui la voilèrent tout à fait sur les onze heures. En même temps, je voyais descendre de l'aiguille du Goûter un coquin de brouillard qui ne m'eut pas plus tôt atteint qu'il se mit à me cracher de la neige à la figure. Alors je m'enveloppai la tête avec mon mouchoir, et je lui dis : C'est bon, va ton train. A chaque minute, j'entendais la chute des avalanches qui grondaient en roulant comme le tonnerre. Les glaciers craquaient, et à chaque craquement je sentais la montagne remuer. Je n'avais ni faim ni soif, et j'éprouvais un singulier mal de tête qui me prenait au haut du crâne, et qui descendait jusqu'aux sourcils. Pendant ce temps-là, le brouillard n'arrêtait pas. Mon haleine s'était gelée contre mon mouchoir, la neige avait mouillé mes habits ; il me sembla bientôt que j'étais tout nu. Je redoublai la rapidité de mes mouvements, et je me mis à chanter, pour chasser un tas

d'idées bêtes qui me venaient dans l'esprit. Ma voix se perdait sur cette neige, aucun écho ne me répondait; tout était mort au milieu de cette nature glacée; ma voix me faisait à moi-même une drôle d'impression. Je me tus, j'avais peur.

A deux heures, le ciel blanchit vers l'orient, avec les premiers rayons du jour je sentis le courage me revenir. Le soleil se leva, luttant avec les nuages qui couvraient le Mont-Blanc; j'espérais toujours qu'il les chasserait, mais sur les quatre heures, les nuages s'épaissirent, le soleil s'affaiblit, et je reconnus que ce jour-là il me serait impossible d'aller plus loin. Alors, pour ne pas tout perdre, je me mis à explorer les environs, je passai toute la journée à visiter les glaciers et à reconnaître les meilleurs passages. Comme le soir venait, et le brouillard à sa suite, je redescendis jusqu'au Bec-à-l'Oiseau, où la nuit me prit. Je passai celle-là mieux que l'autre, car je n'étais plus sur la glace, et je pus dormir un peu. Je me réveillai transi, et aussitôt que le jour parut, je redescendis vers la vallée, ayant dit à ma femme que je ne serais pas plus de trois jours. Au village de la Côte seulement, mes habits dégelèrent.

Je n'avais pas fait cent pas hors des dernières maisons, que je rencontrai François Paccard, Joseph Carier et Jean-Michel Tournier; c'étaient trois guides; ils avaient leur sac, leur bâton et leur costume de voyage. Je leur demandai où ils allaient; ils me répondirent qu'ils cherchaient des cabris * qu'ils avaient donnés en garde à des petits paysans. Comme ces animaux ne valaient pas plus de 40 sous la pièce, leur réponse me donna l'idée qu'ils voulaient me tromper, et je pensai qu'ils tentaient le voyage que je n'avais pu faire; d'autant plus que M. de Saussure avait promis une récompense au premier qui atteindrait le haut du Mont-Blanc. Une ou deux ques-

* Des chevreaux.

tions que me fit Paccard sur l'endroit où l'on pourrait coucher au Bec-à-l'Oiseau, me confirmèrent dans mon opinion. Je lui répondis que tout était plein de neige, et qu'une station m'y paraissait impossible ; je le vis alors échanger avec les autres un signe d'intelligence que je fis semblant de ne pas apercevoir. Ils se retirèrent à l'écart, se consultèrent entre eux, et finirent par me proposer de monter tous ensemble ; j'avais promis de rentrer, et je ne voulais pas manquer de parole à ma femme. Je revins donc chez moi pour lui dire de ne pas être inquiète, changer de bas et de guêtres et prendre quelques provisions. A onze heures du soir, je partis de nouveau sans me coucher, et à une heure je rejoignis mes camarades au Bec-à-l'Oiseau, quatre lieues au-dessus de l'endroit où j'avais couché la veille ; ils dormaient comme des marmottes ; je les réveillai ; en un instant ils furent sur pied, et nous nous mîmes tous les quatre en marche. Ce jour-là, nous traversâmes le glacier de Taconnay, nous montâmes jusqu'aux Grands-Mulets, où, l'avant-veille, j'avais passé une si fameuse nuit ; puis, prenant à droite, nous arrivâmes vers les trois heures au dôme du Goûter. Déjà l'un de nous, Paccard, avait manqué d'air un peu au-dessus des Grands-Mulets, et il était resté couché sur l'habit d'un de nos camarades.

Parvenus au sommet du dôme, nous vîmes sur l'aiguille du Goûter bouger quelque chose de noir que nous ne pouvions distinguer. Nous ne savions pas si c'était un chamois ou un homme.

Nous criâmes, et on nous répondit, puis, au bout d'un instant, comme nous faisions silence pour entendre un second cri, ces paroles nous arrivèrent :

— *Ohé ! les autres ! attendez, nous voulons monter avec vous.*

Nous les attendîmes en effet, et en les attendant nous vîmes arriver Paccard, qui avait repris force. Au bout d'une demi-heure, ils nous rejoignirent : c'était Pierre

Balmat et Marie Coutet, qui avaient fait le pari, avec les autres, d'être parvenus avant eux au dôme du Goûter; leur pari était perdu. Pendant ce temps, pour utiliser les moments, je m'étais aventuré à la découverte, et j'avais fait un quart de lieue à peu près, à cheval, sur l'arête en question qui joint le dôme du Goûter au sommet du Mont-Blanc; c'était un chemin de danseur de corde; mais c'est égal, je crois que j'aurais réussi à aller jusqu'au bout, si la Pointe-Rouge ne fût venue me barrer le chemin. Comme il était impossible d'avancer plus, je revins vers l'endroit où j'avais quitté les camarades; mais il n'y avait plus que mon sac: désespérant de gravir le Mont-Blanc, ils étaient partis en disant :—Balmat est leste, il nous rattrapera. Je me trouvai donc seul, et en un instant je balançai entre l'envie de les rejoindre et le désir de tenter seul l'ascension. Leur abandon m'avait piqué; puis, quelque chose me disait que cette fois je réussirais. Je me décidai donc pour ce dernier parti: je chargeai mon sac et me mis en route; il était quatre heures du soir.

Je traversai le grand plateau, et je parvins jusqu'au glacier de la Brinva, d'où j'aperçus Cormayeur et la vallée d'Aoste en Piémont. Le brouillard était sur le sommet du Mont-Blanc, je ne tentai pas d'y monter, moins dans la crainte de me perdre, que dans la certitude que les autres, ne pouvant m'y voir, ne voudraient pas croire que j'y étais parvenu. Je profitai du peu de jour qui me restait pour chercher un abri, mais au bout d'une heure, comme je n'avais rien trouvé, et que je me rappelais l'autre nuit, vous savez, je résolus de revenir chez moi. Je me mis donc en marche; mais arrivé au grand plateau, comme je ne savais pas encore me garantir la vue avec un voile vert, ainsi que je l'ai fait depuis, la neige me fatigua tellement les yeux, que je ne distinguais plus rien; j'avais des éblouissements qui me faisaient voir de grandes taches de sang. Je m'assis pour me

remettre ; je fermai les yeux et je laissai tomber ma tête entre mes mains. Au bout d'une demi-heure, ma vue s'était remise, mais la nuit était venue ; il n'y avait pas de temps à perdre. Je me levai, et allez !

Je n'avais pas fait deux cents pas que je sentis, avec mon bâton, que la glace manquait sous mes pieds ; j'étais au bord de la grande crevasse ; tu sais, Pierre Payot (c'était le nom de mon guide); la grande crevasse où ils sont morts à trois, et d'où l'on a tiré Marie Coutet.

— Qu'est-ce que cette histoire ? interrompis-je.

— Je vous conterai ça demain, me dit Payot. Allez, mon ancien, allez, continua-t-il, en s'adressant à Balmat, on vous écoute.

Balmat reprit :

— Ah ! je lui dis : je te connais. Au fait nous l'avions traversé ce matin sur un pont de glace recouvert de neige. Je le cherchai, mais la nuit allait toujours s'épaississant ; ma vue se fatiguait de plus en plus, et je ne pus le retrouver : le mal de tête dont j'ai déjà parlé m'avait repris ; je ne me sentais aucun désir de boire ni de manger ; de violents maux de cœur me labouraient l'estomac. Cependant il fallait se décider à demeurer jusqu'au jour près de la crevasse. Je posai mon sac sur la neige, je tirai mon mouchoir en rideau sur mon visage, et je me préparai de mon mieux à passer une nuit pareille à l'autre. Cependant, comme j'étais deux mille pieds plus haut à peu près, le froid était bien plus vif ; une petite neige fine et aiguë me glaçait ; je sentais une pesanteur et une envie de dormir irrésistibles, des pensées tristes comme la mort me venaient dans l'esprit, et je savais très-bien que ces pensées tristes et cette envie de dormir étaient un mauvais signe, et que si j'avais le malheur de fermer les yeux, je pourrais bien ne plus les rouvrir. De l'endroit où j'étais, j'apercevais, à dix mille pieds au-dessous de moi, les lumières de Chamouny, où mes camarades étaient bien chaudement, bien tranquilles, près

de leur feu, ou dans leur lit. Je me disais : Peut-être n'y en a-t-il pas un parmi eux qui pense à moi, ou, s'il y en a un qui pense à Balmat, il dit, en tisonnant ses braises ou en tirant sa couverture sur ses oreilles : A l'heure qu'il est cet imbécile de Jacques s'amuse probablement à battre la semelle. Bon courage, Balmat ! Ce n'était pas le courage, mais la force ! l'homme n'est pas de fer, et je sentais bien que je n'étais pas à mon aise enfin. Dans les courts intervalles de silence qu'interrompaient de minute en minute la chute des avalanches et le craquement des glaciers, j'entendais aboyer un chien à Cormayeur, quoiqu'il y eût à peu près une lieue et demie de ce village à l'endroit où j'étais ; cela me distrayait. C'était le seul bruit de la terre qui arrivât jusqu'à moi. Vers minuit le maudit chien se tut, et je retombai dans un silence comme il en fait dans les cimetières, car je ne compte pas le bruit des glaciers et des avalanches ; ce bruit-là, c'est la voix de la montagne qui se plaint et bien loin de rassurer l'homme, elle l'épouvante.

Sur les deux heures, je vis reparaître à l'horizon la même ligne blanche dont je vous ai déjà parlé. Le soleil la suivait comme la première fois, mais comme la première fois aussi, le Mont-Blanc avait mis sa perruque : c'est ce qui lui arrive quand il est de mauvaise humeur, et alors il ne faut pas s'y frotter. Je connaissais son caractère : ainsi je me tins pour averti, et je resdescendis dans la vallée, attristé, mais non découragé par ces deux tentatives inutiles, car maintenant j'étais bien certain que la troisième fois je serais plus heureux. Au bout de cinq heures, j'étais de retour au village ; il en était huit. Tout allait bien chez moi. Ma femme m'offrit à manger : j'avais plus sommeil que je n'avais faim : elle voulut aussi me faire coucher dans la chambre, mais je craignais d'y être tourmenté par les mouches ; j'allai m'enfermer dans la grange, je m'étendis sur le foin, et je dormis vingt-quatre heures sans me réveiller.

Trois semaines se passèrent sans amener de changement favorable dans le temps, et sans diminuer mon envie de faire une troisième tentative. Le docteur Paccard, parent du guide dont j'ai parlé, désirait m'accompagner dans celle-ci : il fut convenu en conséquence, qu'au premier beau jour, nous partirions ensemble. Enfin, le 8 août 1786, le temps me parut assez sûr pour risquer le voyage. J'allai trouver Paccard, et je lui dis :—Voyons, docteur, êtes-vous bon ? N'avez-vous peur ni du froid, ni de la neige, ni des précipices ? Parlez comme un homme.—Je n'ai peur de rien avec toi, Balmat, répondit Paccard.—Eh bien ! repris-je, le moment est venu de grimper sur la taupinière. Le docteur me dit qu'il était tout prêt ; mais au moment de fermer sa porte, je crois que son grand courage lui manqua un peu, car la clef ne sortait pas de la serrure : il tournait le double tour, le détournait, le retournait.—Tiens, Balmat, ajouta-t-il, si nous faisions bien, nous prendrions deux autres guides.—Non pas, lui répondis-je, je monterai seul avec vous, ou vous y monterez avec d'autres, je veux être le premier, et pas le second. Il réfléchit un instant, tira sa clef, la mit dans sa poche, et me suivit machinalement et la tête baissée. Au bout d'un instant, il secoua les oreilles.—Eh bien ! dit-il, je me fie à toi, Balmat. En route, et à la grâce de Dieu. Puis il se mit à chanter, mais pas très-juste. Ça le tracassait, le docteur.

Alors je lui pris le bras.—Ce n'est pas le tout, lui dis-je, il faut que personne ne sache notre projet, excepté nos femmes. Une troisième personne fut cependant mise dans la confidence ; c'est la marchande chez laquelle nous avions été obligés d'acheter du sirop pour mêler avec notre eau, le vin ou l'eau de vie étant trop fort pour un pareil voyage. Comme elle s'était doutée de quelque chose, nous lui dîmes tout, en l'invitant à re-

garder, le lendemain à neuf heures du matin, du côté du dôme du Goûter ; c'était l'heure à laquelle nous devions y être, si rien ne dérangeait nos calculs.

Toutes nos petites affaires arrangées et nos adieux faits à nos femmes, nous partîmes vers les cinq heures du soir, prenant, l'un du côté gauche, et l'autre du côté droit de l'Arve, afin que nul ne se doutât de notre projet, et nous nous réunîmes au village de la Côte. Le même soir, nous allâmes coucher au sommet de la Côte, entre le glacier des Bossons et celui de Taconnay. J'avais emporté une couverture, je m'en servis pour envelopper le docteur comme on emmaillotte un enfant, et, grâce à cette précaution, il passa une assez bonne nuit ; quant à moi, je dormis tout d'un trait jusqu'à une heure et demie à peu près. A deux heures, la ligne blanche parut, et bientôt le soleil se leva sans nuages, sans brouillard, beau et brillant, enfin nous promettant une fameuse journée ; je réveillai le docteur, et nous nous mîmes en route.

Au bout d'un quart d'heure, nous nous engageâmes dans le glacier de Taconnay. Les premiers pas du docteur sur cette mer, au milieu de ces immenses gerçures, dans la profondeur desquelles l'œil se perd, sur ces ponts de glace que l'on sent craquer sous soi, et qui, s'ils s'abîmaient, vous abîmeraient avec eux, furent un peu chancelants ; mais peu à peu il se rassura en me voyant faire, et nous nous en tirâmes sains et saufs. Nous nous mîmes aussitôt à gravir les Grands-Mulets, que nous laissâmes bientôt derrière nous. Je montrai au docteur la place où j'avais passé la première nuit. Il fit une grimace très-significative, garda le silence dix minutes ; puis s'arrêtant tout à coup :—Crois-tu, Balmat, me dit-il, que nous arriverons aujourd'hui au haut du Mont-Blanc ? Je vis bien de quoi il retournait, et je le rassurai en riant, mais sans lui rien promettre. Nous mon-

tâmes encore ainsi l'espace de deux heures; depuis le plateau, le vent nous avait pris, et devenait de plus en plus vif. Enfin, arrivés à la saillie du rocher qu'on appelle le Petit-Mulet, un coup d'air plus violent enleva le chapeau du docteur. Au juron qu'il proféra, je me retournai, et j'aperçus son feutre qui décampait du côté de Cormayeur. Il le regardait s'en aller, les bras tendus.— Oh! il faut en faire votre deuil, docteur, que je lui dis; nous ne le reverrons jamais. Il s'en va dans le Piémont. Bon voyage! Il paraît que le vent avait pris goût à la plaisanterie, car à peine avais-je fermé la bouche, qu'il nous en arriva une bouffée si violente, que nous fûmes obligés de nous coucher à plat ventre pour ne pas aller rejoindre le chapeau. De dix minutes nous ne pûmes nous relever: le vent fouettait la montagne, et passait en sifflant sur nos têtes, emportant des tourbillons de neige gros comme la maison. Le docteur était découragé. Moi, je ne pensais pendant ce temps qu'à la marchande, qui, à cette heure, devait regarder le dôme du Goûter: aussi, au premier répit que nous donna la bise, je me relevai; mais le docteur ne consentit à me suivre qu'en marchant à quatre pattes. Nous parvînmes ainsi à une pointe d'où l'on pouvait découvrir le village. Arrivé là, je tirai ma lunette, et, à douze mille pieds au-dessous de nous, dans la vallée, je distinguai notre commère à la tête d'un rassemblement de cinquante personnes qui s'arrachaient les lunettes pour nous regarder. Une considération d'amour-propre détermina le docteur à se remettre sur ses jambes, et, à l'instant où il fut debout, nous nous aperçûmes que nous étions reconnus, lui à sa grande redingote, et moi à mon costume habituel. Ceux de la vallée nous firent des signes avec leurs chapeaux; j'y répondis avec le mien. Celui du docteur était absent par congé définitif.

Cependant Paccard avait usé toute son énergie à se remettre sur pied, et ni les encouragements que nous

recevions, ni ceux que je lui donnais, ne pouvaient le déterminer à continuer son ascension. Après que j'eus épuisé toute mon éloquence, et que je vis que je perdais mon temps, je lui dis de se tenir le plus chaudement possible, et de se donner du mouvement. Il m'écoutait, sans m'entendre, et répondait *oui, oui,* pour se débarrasser de moi. Je comprenais qu'il devait souffrir du froid, j'étais moi-même tout engourdi. Je lui laissai la bouteille, et je partis seul en lui disant que je reviendrais le chercher.—*Oui, oui,* me répondit-il.—Je lui recommandai de nouveau de ne pas se tenir en place, et je partis. Je n'avais pas fait trente pas, que je me retournai, et je vis qu'au lieu de courir et battre la semelle, il s'était assis le dos au vent : c'était déjà une précaution.

A compter de ce moment, la route ne présentait pas une grande difficulté, mais à mesure que je m'élevais, l'air devenait de moins en moins respirable ; de dix pas en dix pas, j'étais obligé de m'arrêter, comme un phthisique. Il me semblait que je n'avais plus de poumons, et que ma poitrine était vide. Je pliai alors mon mouchoir comme une cravate, je le nouai sur ma bouche, et je respirai à travers, ce qui me soulagea un peu. Cependant le froid me gagna de plus en plus ; je mis une heure à faire un petit quart de lieue. Je marchais le front baissé ; mais, voyant que j'étais sur une pointe que je ne connaissais pas, je relevai la tête, et je m'aperçus que j'étais enfin arrivé sur la sommité du Mont-Blanc.

Alors je tournai les yeux tout autour de moi, tremblant de me tromper et de trouver quelque aiguille, quelque pointe nouvelle ; car je n'aurais pas eu la force de la gravir, les articulations de mes jambes me semblaient ne tenir qu'à l'aide de mon pantalon. Mais non, non. J'étais au terme de mon voyage. J'étais arrivé là où personne n'était venue encore, pas même l'aigle et le chamois ! j'y étais arrivé seul, sans autre secours que celui de ma force et de ma volonté. Tout ce qui m'en-

tourait semblait m'appartenir, j'étais le roi du Mont-Blanc, j'étais la statue de cet immense piédestal. Ah!

Alors je me tournai vers Chamouny, agitant mon chapeau au bout de mon bâton, et je vis, à l'aide de ma lunette, qu'on répondait à mes signes. Mes sujets de la vallée m'avaient aperçu. Tout le village était sur la place.

Ce premier moment d'exaltation passé, je pensai à mon pauvre docteur. Je redescendis vers lui aussi vite que je le pus, l'appelant par son nom, et tout effrayé de ne pas l'entendre me répondre. Au bout d'un quart d'heure, je l'aperçus de loin, rond comme une boule, mais ne faisant aucun mouvement, malgré les cris que je poussais, et qui arrivaient certainement jusqu'à lui. Je le trouvais la tête entre les genoux, et tout racorni sur lui-même, comme un chat qui fait le manchon. Je lui frappai sur l'épaule, il leva machinalement la tête. Je lui dis que j'étais parvenu au haut du Mont-Blanc; cela parut médiocrement l'intéresser, car il ne me répondit que pour me demander où il pourrait se coucher et dormir. Je lui dis qu'il était venu pour monter au plus haut de la montagne, et qu'il y monterait. Je le secoua, le pris sous les épaules, et lui fis faire quelques pas. Il était comme abruti, et il lui paraissait aussi égal d'aller d'un côté que de l'autre, de monter que de redescendre. Cependant le mouvement que je le forçais de prendre rétablit un peu la circulation du sang. Alors il me demanda si je n'aurais point par hasard, dans ma poche, des gants pareils à ceux que je portais à mes mains; c'étaient des gants en poil de lièvre, que je m'étais faits exprès pour mon excursion, sans séparation entre les doigts. Dans la situation où je me trouvais moi-même, je les eusse refusés tous les deux à mon frère: je lui en donnai un.

A six heures passées nous étions sur le sommet du Mont-Blanc, et, quoique le soleil jetât un vif éclat, le ciel nous paraissait bleu foncé, et nous y voyions briller

quelques étoiles. Lorsque nous reportions les yeux au-dessous de nous, nous n'apercevions que glaces, neiges, rocs, aiguilles, pics décharnés. L'immense chaîne de montagnes qui parcourt le Dauphiné et s'étend jusqu'au Tyrol, nous étalait ses quatre cents glaciers resplendissants de lumière. A peine si la verdure nous paraissait occuper une place sur la terre. Les lacs de Genève et de Neufchâtel n'étaient que des points bleus presque imperceptibles. A notre gauche s'étendait la Suisse des montagnes, toute moutonneuse, et, au-delà, la Suisse des prairies, qui semblait un riche tapis vert; à notre droite, tout le Piémont et la Lombardie, jusqu'à Gênes; en face, l'Italie. Paccard ne voyait rien, je lui racontais tout. Quant à moi, je ne souffrais plus, je n'étais plus fatigué; à peine si je sentais cette difficulté de respirer qui, une heure auparavant, avait failli me faire renoncer à mon entreprise. Nous restâmes ainsi trente-trois minutes.

Il était sept heures du soir, nous n'avions plus que deux heures et demie de jour; il fallait partir. Je repris Paccard par dessous le bras; j'agitai de nouveau mon chapeau pour faire un dernier signe à ceux de la vallée, et nous commençâmes à redescendre. Aucun chemin tracé ne nous dirigeait. Le vent était si froid, que la neige n'était pas même dégelée à sa surface; nous retrouvions seulement sur la glace les petits trous qu'y avait faits la pointe de nos bâtons ferrés. Paccard n'était plus qu'un enfant, sans énergie et sans volonté, que je guidais dans les bons chemins, et que, dans les mauvais, je portais. La nuit commençait à tomber lorsque nous traversâmes la crevasse; au bas du grand plateau, elle nous prit tout à fait. A chaque instant Paccard s'arrêtait, déclarant qu'il n'irait pas plus loin, et à chaque instant je le forçais de reprendre sa marche, non par la persuasion, il n'entendait rien, mais par la force. A onze heures, nous sortîmes enfin des régions des glaces, et mîmes le pied sur la terre ferme : il y avait

déjà une heure que nous avions perdu toute réverbération du soleil. Alors je permis à Paccard de s'arrêter, et je me préparais à l'envelopper de nouveau dans des couvertures, lorsque je m'aperçus qu'il ne s'aidait plus de ses mains. Je lui en fis l'observation. Il me répondit que cela se pouvait bien, ou qu'il ne les sentait pas. Je tirai ses gants ; ses mains étaient blanches et comme mortes ; moi-même, j'étais bête de la main où j'avais mis son petit gant de peau à la place du mien. Je lui dis que nous avions trois mains de gelées à nous deux ; cela paraissait lui être fort égal, il ne demandait qu'à se coucher et à dormir. Quant à moi, il me dit de me frotter la partie malade avec de la neige ; le remède n'était pas loin.

Je commençai l'opération par lui, et je la terminai par moi. Bientôt le sang revint, et avec le sang la chaleur, aussi aiguë que si l'on nous avait piqué chaque veine avec des aiguilles. Je roulai mon poupard dans sa couverture, je le couchai à l'abri d'un rocher, nous mangeâmes un morceau, bûmes un coup ; nous nous serrâmes l'un contre l'autre le plus que nous pûmes, et nous nous endormîmes.

Le lendemain, à six heures, je fus réveillé par Paccard. —C'est drôle, Balmat, me dit-il, j'entends chanter les oiseaux, et je ne vois pas le jour : probablement que je ne peux pas ouvrir les yeux. Notez qu'il les avait écarquillés comme ceux d'un grand-duc. Je lui répondis qu'il se trompait sans doute, et qu'il devait très-bien y voir. Alors il me demanda un peu de neige, la fit fondre dans le creux de sa main avec de l'eau-de-vie, et s'en frotta les paupières. Cette opération finie, il n'en voyait pas davantage, seulement les yeux lui cuisaient beaucoup plus.

— Allons, dit-il, il paraît que je suis aveugle, Balmat.

— Ça m'en a bien l'air, répondis-je.

— Comment vais-je faire pour descendre ? continua-t-il.

— Prenez la bretelle de mon sac, et marchez derrière moi, voilà un moyen.

C'est ainsi que nous descendîmes, et arrivâmes au village de la Côte.

Là, comme je craignais que ma femme ne fût inquiète, je quittai le docteur, qui regagna sa maison en tâtonnant avec son batôn, et je revins chez moi; c'est alors seulement que je me vis.

Je n'étais pas reconnaissable ; j'avais les yeux rouges, la figure noire et les lèvres bleues; chaque fois que je riais ou bâillais, le sang me jaillissait des lèvres et des joues. Enfin, je n'y voyais plus qu'à l'ombre.

Quatre jours après je partis pour Genève, afin de prévenir M. de Saussure que j'avais réussi à escalader le Mont-Blanc; il l'avait déjà appris par des Anglais. Il vint aussitôt à Chamouny, et essaya avec moi la même ascension; mais le temps ne nous permit pas d'aller plus haut que la montagne de la Côte, et ce ne fut que l'année suivante qu'il put accomplir son grand projet.

— Et le docteur Paccard, dis-je, est-il resté aveugle ?

— Ah! oui, aveugle! il est mort il y a onze mois, à l'âge de soixante-et-dix-neuf ans, et il lisait encore sans lunettes; seulement il avait les yeux très-rouges.

— Des suites de son ascension ?

— Oh! que non!

— Et de quoi alors ?

— Le bonhomme leva un peu le coude. En disant ces mots, Balmat vida sa troisième bouteille.

Alexandre Dumas.

LA MER DE GLACE.

J'AVAIS donné rendezvous à Payot pour le lendemain à dix heures du matin seulement, la course que nous avions à faire n'étant que de six à sept lieues pour aller et revenir; il vint nous chercher comme nous achevions de déjeuner; il avait été la veille, en nous quittant, reconduire Balmat un bout de chemin, et l'avait laissé enchanté de moi; il me promettait sa visite pour le soir.

En sortant du village, Payot resta en arrière pour causer avec une femme qu'il rencontra; comme le chemin se bifurquait, cent pas plus loin nous nous arrêtâmes, ignorants laquelle des deux routes il nous fallait prendre: dès que Payot nous vit indécis, il accourut à nous et nous dit, pour s'excuser de l'embarras momentané où il nous avait mis:

— C'est que je causais avec Maria.

— Qu'est-ce que Maria ?

— C'est la seule femme de la terre qui soit jamais montée sur le Mont-Blanc.

— Comment, cette femme ? Je me retournai pour la regarder.

— Oui, c'est une luronne, allez; imaginez-vous qu'en 1811 les habitants de Chamouny se dirent un matin: Ma foi; c'est bel et bon de conduire toujours les étrangers au sommet du Mont-Blanc pour leur plaisir; si nous y montions un jour pour le nôtre ? qui fut dit fut fait; on convint que le dimanche suivant, si le temps était beau, ceux qui voudraient faire partie de la caravane se réuniraient sur la place. A l'heure dite, Jacques Balmat,

que nous avions fait notre capitaine, nous trouva rassemblés : nous étions six en tout, lui compris : c'étaient Victor Terraz, Michel Terraz, Marie Frasseron, Élouard Balmat, Jacques Balmat et moi. Au moment de partir, nous ne sommes pas plus étonnés que de voir deux femmes qui arrivaient pour faire l'ascension avec les autres ; l'une d'elles, nommée Euphrosine Ducrocq, nourrissait un enfant de sept mois. Balmat ne voulut point la recevoir dans la compagnie ; l'autre, qui était celle que vous venez de voir, n'était pas encore mariée, et s'appelait Maria Paradis ; Jacques Balmat alla à elle, lui prit les deux mains, et la regardant dans le blanc des yeux : —Ah ça ! mon enfant, lui dit-il, êtes-vous bien décidée ? —Oui !—C'est qu'il ne nous faut pas de pleureuses, entendez-vous ?—Je rirai tout le long du chemin.—Je ne vous demande pas ça, vu que moi, qui suis un vieux loup de montagne, je ne m'engagerais pas à le faire : on vous demande seulement d'être brave fille et d'avoir bon courage ; si vous vous sentez en aller, adressez-vous à moi, et quand je devrais vous porter sur mon dos, je vous réponds que vous irez où iront les autres ; est-ce dit ? — Tope ! répondit Maria, en lui frappant dans la main. Cet arrangement fait, nous partîmes.

Le soir, comme d'habitude, on coucha aux Grands-Mulets : comme les jeunes filles ont le sommeil agité, et qu'en rêvant Maria aurait bien pu tomber dans le ravin dont vous a parlé Balmat, nous la mîmes au milieu de nous, nous la couvrîmes d'habits et de couvertures ; elle passa donc une assez bonne nuit.

Le lendemain, au petit jour, tout le monde était sur pied ; chacun secoua ses oreilles, souffla dans ses doigts et se remit en route : nous arrivâmes bientôt à un endroit escarpé et nous nous trouvâmes devant une espèce de mur de 1200 à 1400 pieds de hauteur ; et quand je dis un mur, il suffira que je vous explique la manière dont nous le gravîmes pour que vous conveniez que je n'y

mets pas d'exagération. Jacques Balmat, qui montait le premier, ne pouvait se plier assez pour donner la main au second de nous ; alors il lui tendait la jambe, se soutenant à son bâton enfoncé dans la glace, jusqu'à ce que le second guide, se cramponnant à sa jambe, fût arrivé à son bâton ; aussitôt Balmat prenait un autre bâton des mains du second guide, le plantait plus haut et recommençait la même manœuvre qui, cette fois, s'étendait du second au troisième, et, au fur et à mesure que l'on montait, du troisième aux autres, jusqu'à ce qu'enfin chacun fût en route collé contre la glace, comme une caravane de fourmis contre le mur d'un jardin.

— Et Maria, interrompis-je, à qui tendait-elle la jambe?

— Oh ! Maria montait la dernière, reprit Payot ; d'ailleurs, pas un de nous ne pensait beaucoup à la chose. Nous nous faisions seulement la réflexion que, si le premier bâton venait à casser, nous dégringolerions tous, et, au fur et à mesure que nous montions, la réflexion devenait de plus en plus inquiétante ; enfin, n'importe ! Tout le monde s'en tira bien jusqu'à Maria ; mais arrivée en haut, soit par fatigue de la montée, soit par peur de réflexion, elle sentit que ses jambes s'en allaient ; alors elle s'approcha en riant de Balmat et lui dit tout bas, afin que les autres ne l'entendissent pas :—Allez plus doucement, l'air me manque ; faites comme si c'était vous qui soyez fatigué. Balmat ralentit sa marche ; Maria profita de cela pour manger de la neige à poignée ; nous avions beau lui dire que les crudités ne valaient rien à l'estomac, c'était comme si nous chantions ; aussi, au bout de dix minutes, le mal de cœur s'en mêla ; Balmat, qui s'en aperçut, vit que ce n'était pas le moment de faire de l'amour-propre, il appela un autre guide, ils la prirent chacun sous un bras et l'aidèrent à marcher. Au même moment, Victor Terraz s'assit, en déclarant qu'il en avait assez et qu'il n'irait pas plus loin ; alors Balmat me fit signe de venir prendre le bras

de Maria à sa place, et allant à Terraz, qui commençait déjà à s'endormir, il le secoua vigoureusement.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? dit Terraz.

— Je veux que tu viennes.

— Et moi je veux rester ici ; je suis bien libre.

— C'est ce qui te trompe.

— Pourquoi cela, s'il vous plaît ?

— Parce que nous sommes partis à sept, qu'on sait que nous sommes partis à sept, et qu'en arrivant au grand plateau, d'où l'on peut nous distinguer de Chamouny, les gens du village verront que nous ne sommes plus que six ; ils croiront alors qu'il est arrivé malheur à l'un de nous, et comme ils ne sauront pas auquel, cela mettra sept familles dans la désolation.

— Vous avez raison, père Balmat, dit Terraz. Et il se remit sur ses jambes.

Ces deux retardataires ne nous rejoignirent que sur le dôme du Mont-Blanc ; Maria était presque évanouie, cependant elle se remit un peu et porta les yeux sur l'horizon immense qu'on découvre ; nous lui dîmes en riant que nous lui donnions pour sa dot tout le pays qu'elle pourrait apercevoir. Alors Balmat ajouta :— Maintenant puisqu'elle est dotée, il faut la marier ; messieurs, quel est le luron qui l'épouse ici ? Nous ne faisions pas de crânes prétendus : aussi personne ne se présenta, excepté Michel Terraz ; encore demanda-t-il une demi-heure.

Comme nous ne pouvions rester que dix minutes à peu près, la proposition n'était point acceptable ; aussi, lorsque nous eûmes bien regardé le coup d'œil, Balmat nous dit :—Ah ça, mes enfants, c'est bel et bon, mais il est temps de défiler. En effet, le soleil s'en allait grand train ; nous fîmes comme lui.

Le lendemain, lorsque nous descendîmes à Chamouny, nous trouvâmes toutes les femmes du village qui attendaient Maria pour lui demander des détails sur son

voyage ; elle leur répondit qu'elle avait vu tant de choses que ce serait trop long à raconter ; mais que si elles étaient bien curieuses de les connaître, elles n'avaient qu'à faire le voyage elles-mêmes ; pas une n'accepta.

Depuis ce temps, Maria est restée l'héroïne de Chamouny, comme Jacques en est le héros, et elle se partage avec lui la curiosité des étrangers et le sobriquet de *Mont-Blanc*. A chaque nouvelle ascension, elle va s'établir un peu au-dessus du village de la Côte : là elle dresse un dîner que les voyageurs ne manquent jamais d'accepter en revenant, et, le verre à la main, hôte et convives boivent aux dangers du voyage et à l'heureuse réussite des ascensions nouvelles.

— Est-ce que quelques-unes ont amené des accidents graves ? repris-je.

— Dieu merci, répondit Payot, il n'y a jamais eu que des guides de tués : Dieu a toujours préservé les voyageurs.

— Effectivement, Balmat parlait hier d'une crevasse dans laquelle était tombé Coutet ; mais j'ai cru comprendre qu'on l'en avait retiré.

— Oui, lui, car, quoiqu'il ait vu la mort de bien près, il est aujourd'hui sain et sauf comme vous et moi ; trois autres y sont restés ensevelis avec deux cents pieds de neige sur le corps ; aussi, dans les belles nuits, vous voyez voltiger trois flammes au-dessus de la crevasse où ils sont enterrés ; ce sont leurs âmes qui reviennent, car ce n'est pas une sépulture chrétienne qu'un cercueil de glace et un linceul de neige.

— Et quels sont les détails de cet événement ?

— Tenez, monsieur, me dit Payot, avec une répugnance marquée, vous rencontrerez probablement Coutet avant de quitter Chamouny, et il vous les racontera lui-même ; quant à moi, je n'étais pas du voyage.

Je vis que l'impression laissée par le souvenir de cet accident était si profonde et si triste, que je n'eus pas le

courage d'insister ; d'ailleurs, il s'empressa de distraire mon attention de ce sujet en me faisant remarquer une petite fontaine qui coule à droite du chemin.

— C'est la fontaine de Caillet, me dit-il.

Je la regardai avec attention, et comme je n'y trouvais rien d'extraordinaire, j'y trempai la main, pensant que c'était une source thermale ; elle était froide : je la goûtai alors, la croyant ferrugineuse : elle avait le goût de l'eau ordinaire.

— Eh bien ! dis-je, en me relevant, qu'est-ce que la fontaine de Caillet ?

— C'est la fontaine que M. de Florian a *immortalisée*, en faisant passer sur ses bords la première scène de son roman de *Claudine*.

— Ah ! ah ! et elle n'a pas d'autre titre à la curiosité des voyageurs ?

— Non, monsieur, si ce n'est qu'elle est située à mi-chemin de la montée de Chamouny à la mer de glace.

— A mi-chemin ?

— Juste.

— Mon ami, voulez-vous que je vous donne un conseil ?

— Volontiers, monsieur.

— Eh bien ! c'est de ne jamais oublier, dans l'intérêt de l'*immortalité* de votre fontaine, d'ajouter, comme vous venez de le faire, son second titre au premier : vous verrez auquel des deux vos voyageurs seront le plus sensibles. En effet, la route du Montanvert est une des plus exécrables que j'aie faites : vers la fin de l'année surtout, lorsque les gens de pied et les mulets l'ont dégradé, les parties étroites du chemin s'éboulent, et alors la surface plane disparaît, et fait place à un plan incliné ; or, c'est comme si l'on marchait à une hauteur de deux mille pieds sur un toit d'ardoise ; un faux pas, une distraction, un point d'appui qui manque, et vous

roul.z jusque dans la source de l'Aveyron que vous entendez gronder au fond de ce précipice, et où vous précèdent, comme pour vous en montrer le chemin, les pierres à qui un simple déplacement fait perdre l'équilibre, et que dès lors leur poids seul suffit pour entraîner.

C'est par cet aimable chemin qu'on grimpe, plutôt qu'on ne monte, pendant l'espace de trois heures à peu près, puis l'on aperçoit une masure perdue dans les arbres, c'est l'auberge des Mulets; vingt pas plus loin, une petite maison s'élève dominant la mer de glace, c'est l'auberge des voyageurs. Si je n'avais pas peur d'être taxé de partialité pour l'espèce humaine, j'ajouterais même que les quadrupèdes y sont beaucoup mieux traités que les bipèdes, attendu qu'ils trouvent dans leur écurie du son, de la paille, de l'avoine et du foin, ce qui équivaut pour eux à un dîner à quatre services, tandis que les bipèdes ne peuvent obtenir dans leur hôtel que du lait, du pain et du vin, ce qui n'équivaut pas même à un mauvais déjeuner.

D'ailleurs, le premier besoin qu'on éprouve en arrivant sur le plateau n'est point celui de la faim : c'est le désir d'embrasser d'un seul coup d'œil cette large nature qui vous environne : à votre droite et à votre gauche le pic de Charmoz et l'aiguille du Dru, qui s'élancent vers le ciel comme les paratonnerres de la montagne; devant vous la mer de glace, gelée au milieu du bouleversement d'une tempête, avec ses vagues aux mille formes, qui s'élèvent à soixante ou quatre-vingts pieds de haut, et ses gerçures qui s'enfoncent à quatre ou cinq cents pieds de profondeur; au bout d'un instant de cette vue, vous n'êtes plus en France, vous n'êtes plus en Europe, vous êtes dans l'océan Arctique, au-delà du Groënland ou de la Nouvelle Zélande, sur une mer polaire, aux environs de la baie de Baffin ou du détroit de Béring.

Lorsque Payot crut que nous avions assez considéré *de loin* le tableau qui s'étendait au-dessous de nous, il

jugea qu'il était temps de nous faire mettre les pieds sur la toile : en conséquence il commença à descendre vers la mer de glace, que nous dominions d'une soixantaine de pieds, par un chemin bien autrement exigu que celui de Montanvert : c'est au point que j'eus un instant d'incertitude, pour savoir s'il ne valait pas mieux me servir de mon bâton ferré comme d'un balancier que comme d'un appui ; quant à Payot, il marchait là comme sur une grande route et ne se retournait même pas pour savoir si je le suivais.

— Dites-donc, mon brave, lui criai-je, au bout d'une minute, lui donnant une épithète que dans ce moment je ne pouvais convenablement garder pour moi; dites donc, est-ce qu'il n'y a pas un autre chemin ?

— Tiens, vous voilà assis, vous, me dit-il ; que faites-vous là ?

— Ah ! ce que je fais ? je fais que la tête me tourne ! est-ce que vous croyez que je suis venu au monde sur le coq d'un clocher, vous ! Vous êtes encore un fameux farceur ; allons, allons, venez me donner la main ; je n'y mets pas d'amour-propre, moi.

Payot remonta aussitôt vers moi et me tendit le bout de son bâton ; grâce à ce secours, je fis heureusement ma descente, jusqu'au rocher situé à sept pieds à peu près au-dessus d'une espèce de bourrelet en sable fin qui environne la mer de glace ; arrivé là, je poussai un ah ! prolongé, qui tenait autant au besoin de respirer qu'à la satisfaction que je pouvais avoir de me trouver sur une plate-forme ; puis, l'amour-propre me revenant, du moment où le danger s'était éloigné, je tins à prouver à Payot que si je grimpais mal, je sautais bien et d'un air dégagé : sans rien dire à personne, et afin de jouir de l'effet que produirait sur lui mon agilité, je sautai du rocher sur le sable.

Nous poussâmes deux cris qui n'en firent qu'un : lui, parce qu'il me voyait enfoncer ; et moi, parce que je

me sentais enfoncer : cependant, comme je n'avais pas lâché mon bâton, je le mis en travers comme cela m'était arrivé en pareille circonstance avec mon fusil, en chassant au marais : ce mouvement instinctif me sauva; Payot eut le temps de me tendre son bâton, que j'empoignai d'une main, puis de l'autre ; et me tirant comme un poisson au bout d'une ligne, il me réintégra sur mon rocher.

Lorsque je me trouvai sur mes pieds :—Ah ça ! êtes-vous fou ? me dit Payot ; vous allez sauter dans les moraines, vous !

— Eh ! vous et votre brigand de pays ! où l'on ne peut faire un pas sans risquer de se casser le cou, ou de s'ensabler ; est-ce que je connais vos moraines, moi ?

— Eh bien ! une autre fois vous les connaîtrez, me dit tranquillement Payot ; seulement je suis bien aise de vous dire que, si vous n'aviez pas mis votre bâton en travers, vous vous enfonciez sous le glacier, d'où vous ne seriez probablement sorti que l'été prochain, par la source de l'Aveyron. Maintenant voulez-vous venir au Jardin ?

— Qu'est-ce que le Jardin ?

— C'est une petite langue de terre végétale, en forme de triangle, qui est située dans le nord du glacier de Talèfre, et qui forme la partie la plus basse de ces hautes pointes de montagnes, appelées les Rouges. Les voyez-vous là-bas ?

— Oui, très-bien, et que fait-on là ?

— Rien au monde.

— Pourquoi y va-t-on alors ?

— Pour dire qu'on y a été.

— Eh bien ! mon cher ami, je ne le dirai pas, et voilà tout.

— Vous viendrez au moins faire un petit tour sur la mer de glace ?

— *Oh !* pour cela, tout à vous, je sais patiner.

— N'importe, donnez-moi toujours le bras, vous n'auriez qu'à faire quelque nouvelle imprudence.

— Moi ? vous ne me connaissez guère, allez ; j'en suis revenu, et je vous réponds que je ne marcherai pas autre part que sur votre ombre.

Je lui tins, ou plutôt je me tins religieusement parole ; nous fîmes, lui marchant devant, et moi derrière, à peu près un quart de lieue sur cette mer dont on ne peut mesurer la largeur que lorsqu'on se trouve au milieu de ses vagues, et dont les horribles craquements semblent des plaintes inconnues, qui montent du centre de la terre jusqu'à sa surface : je ne sais si cela tient à une organisation plus impressionnable et plus nerveuse que celle des autres ; mais au milieu des grands bouleversements de la nature, quoiqu'il me soit démontré qu'aucun danger réel n'existe, j'éprouve une espèce d'épouvante physique en me voyant si petit et perdu au milieu de si grandes choses : une sueur froide me monte au front, je pâlis, ma voix s'altère, et si je n'échappais à ce malaise en m'éloignant des localités qui le produisent, je finirais certes par m'évanouir. Ainsi je n'avais aucune crainte, puisque il n'y avait aucun danger, et cependant je ne pus rester au milieu de ces crevasses sous mes pieds, de ces vagues suspendues sur ma tête : je pris le bras de mon guide, et je lui dis :—Allons-nous-en.

Payot me regarda : — En effet, vous êtes pâle, me dit-il.

— Je ne me sens pas bien.

— Qu'avez-vous donc ?

— J'ai le mal de mer.

Payot se mit à rire, et moi aussi.—Allons, ajouta-t-il, vous n'êtes pas bien malade, puisque vous riez ; buvez un coup, cela vous remettra.

En effet, à peine eus-je posé le pied sur la terre que cette indisposition passa : Payot me proposa de suivre le bord de la mer de glace jusqu'à la Pierre aux Anglais. Je lui demandai ce que c'était que cette pierre.

— Ah ! me dit-il, nous l'avons appelée ainsi parce que les deux voyageurs qui sont parvenus les premiers jusqu'ici, surpris par la pluie, se sont réfugiés sous la voûte qu'elle forme, et y ont dîné. Or ces deux voyageurs étaient des Anglais, qui, dans une excursion, avaient découvert Chamouny, dont on ignorait l'existence, ce village étant enfermé dans une vallée où l'on trouve, sans le secours du commerce extérieur, tout ce qui est nécessaire à la vie. Ils ignoraient tellement quels hommes habitaient ce pays inconnu, qu'ils y entrèrent eux et leurs domestiques, armés jusqu'aux dents, et croyant probablement avoir affaire à des sauvages ; au lieu de cela, ils trouvèrent de braves gens qui les reçurent de tout le cœur, et qui, ignorants eux-mêmes des beautés qui les environnaient, n'avaient jamais cherché à explorer le cours solide de cette mer de glace, dont l'extrémité descendait jusqu'à la vallée ; la reconnaissance nous a fait leur consacrer cette pierre où ils ont trouvé un abri ; car en venant ici et en disant les premiers au monde entier ce qu'ils y avaient vu, ils ont fait la fortune du pays.

En achevant ces mots, Payot me montra un rocher formant voûte, sur lequel était gravé cette inscription rappelant les noms des deux voyageurs et l'année de leur voyage ; POCOX ET WINDHEM.—1741.

Après avoir fait le tour de la pierre, nous prîmes le chemin de l'auberge ; en entrant dans la seule chambre dont elle se compose, j'aperçus un homme à genoux soufflant le feu avec sa bouche. Payot m'arrêta sur la porte :— Vous vouliez voir Marie Coutet ? me dit-il.

— Qu'est-ce que c'est que Marie Coutet ? repris-je, cherchant à rappeler mes souvenirs.

— Le guide qui a été emporté par une avalanche.

— Oui, certainement, je voulais le voir.

— Eh bien ! c'est lui qui souffle le feu ; depuis qu'il a

manqué d'être gelé, il est devenu frileux comme une marmotte.

Comment! c'est là l'homme qui est tombé dans la crevasse du grand plateau ?

— Lui-même.

— Croyez-vous qu'il veuille me raconter son accident ?

— Certainement ; quoique ce ne soit pas une chose gaie, c'est une chose curieuse, et nous sommes ici pour satisfaire la curiosité des voyageurs.

Je ne parus pas faire attention à l'espèce d'amertume avec laquelle il prononça ces mots. J'appelai le maître de l'auberge afin qu'il nous apportât une bouteille de son meilleur vin et trois verres ; je les emplis, et en prenant un de chaque main, j'allai à Coutet.

En m'entendant venir à lui, il se releva. Je lui présentai le verre, qu'il accepta avec un sourire que je n'ai jamais trouvé plus cordial que sur la figure des habitants de la Savoie.

— A votre santé, mon maître, lui dis-je, et puisse-t-elle ne jamais se retrouver dans un danger pareil à celui qu'elle a couru !

— Ah ! monsieur veut parler de ma cabriole dans la crevasse ? répondit Coutet.

— Justement.

— Le fait est (Coutet interrompit sa phrase pour vider son verre) que j'ai passé un mauvais quart d'heure, continua-t-il, en le posant sur la table et en s'essuyant la bouche du revers de sa main.

— Auriez-vous la complaisance de me donner quelques détails sur cet événement ? repris-je.

— Tous ceux que vous voudrez, monsieur.

— Alors, asseyons-nous.

Je donnai l'exemple : il fut suivi. Je remplis les verres des deux guides, et Coutet commença.

MARIE COUTET.

En 1820, le colonel anglais Anderson et le docteur Hamel (ce dernier envoyé par l'empereur de Russie pour faire des expériences météorologiques sur les montagnes les plus élevées du globe) arrivèrent à Chamouny : à peine arrivés, ils manifestèrent leur intention de gravir le Mont-Blanc et ordonnèrent tous les préparatifs nécessaires à cette expédition : déjà neuf ascensions pareilles à celle qu'ils allaient faire avaient eu lieu sans accident.

Au jour fixé, les dix guides se trouvèrent prêts : c'était mon tour d'être guide-chef : je pris donc le commandement de la petite caravane ; ceux qui marchaient sous mes ordres étaient Julien Devoissou, David Folliguet, les deux frères Pierre et Matthieu Balmat, Pierre Carriez, Auguste Terre, David Coutet, Joseph Folliguet, Jacques Coutet, et Pierre Favret : treize en tout, y compris les deux voyageurs.

Nous partîmes à huit heures du matin avec apparence de beau temps : arrivés aux Grands-Mulets à trois heures de l'après-midi, nous nous y arrêtâmes, car nous savions qu'il ne nous restait pas assez de jour pour arriver au sommet du Mont-Blanc, et que plus haut nous ne trouverions aucun endroit favorable à une halte de nuit. Nous nous assîmes en conséquence sur une espèce de plateau, où nous retrouvâmes encore les débris de la cabane qu'y avait fait bâtir M. de Saussure, et nous procédâmes au dîner, en invitant les voyageurs à faire en

un seul repas leurs provisions de vivres pour vingt-quatre heures, attendu qu'au fur et à mesure qu'ils monteraient ils perdirent non-seulement tout appétit, mais encore toute possibilité de manger. Après le dîner, on parla des ascensions précédentes, des difficultés heureusement surmontées. Ces antécédents nous donnaient de l'espoir et de la gaieté: le temps s'écoula vite, au milieu des récits de ceux de nous qui avaient déjà fait le voyage. Le soir vint, sans qu'il y eût eu un instant de doute, de crainte ou d'ennui: alors on se pressa les uns contre les autres, on étendit des couvertures sur de la paille, on dressa une tente avec des draps, et chacun passa une nuit tant bonne que mauvaise.

Le lendemain, je me réveillai le premier, et, me levant aussitôt, je fis quelques pas hors de notre abri: un coup d'œil me suffit pour voir que le temps était perdu pour tout le jour; je rentrai aussitôt en secouant la tête. Qu'y a-t-il, Coutet? me dit Devoissou. Il y a, répondis-je, que le vent a changé et qu'il vient du midi. En effet, le vent venait de ce côté, chassant devant lui la neige comme une poussière. A cette vue, nous nous regardâmes, et, d'un commun accord, nous résolûmes de ne pas aller plus loin. Cette résolution fut maintenue malgré les instances du docteur Hamel, qui voulait essayer de continuer le voyage: tout ce qu'il put obtenir de nous fut que nous attendrions au lendemain pour redescendre au village. La journée se passa tristement, la neige, qui ne tombait d'abord que sur la sommité du Mont-Blanc, descendait petit à petit vers l'endroit où nous étions, comme une amie qui croit devoir venir jusqu'à notre porte pour nous avertir du danger.

La nuit arriva. Les mêmes précautions furent prises, et nous la passâmes, comme nous avions fait de la première. Le jour vint, il nous montra le temps aussi menaçant que la veille; nous nous réunîmes en conseil, et au bout de dix minutes de délibération nous réso-

lûmes de retourner à Chamouny; nous fîmes part de cette décision au docteur Hamel, qui s'y opposa formellement. Nous étions à ses ordres: notre temps et notre vie étaient à lui, puisqu'il les payait; nous n'insistâmes donc point: seulement, nous tirâmes au sort pour savoir lesquels d'entre nous retourneraient à Chamouny pour y chercher des vivres: le sort désigna Joseph Folliguet, Jacques Coutet et Pierre Favret, qui partirent immédiatement.

A huit heures du matin, le docteur Hamel, fatigué de l'opiniâtreté du temps, non-seulement ne se contenta plus de rester où nous étions, mais encore voulut continuer le voyage. Si l'un de nous avait eu cette idée, nous l'aurions pris pour un fou, et nous lui eussions lié les jambes afin qu'il ne pût faire un pas; mais le docteur était étranger, il ignorait les dangereux caprices de la montagne; nous nous contentâmes donc de lui répondre que faire seulement deux lieues, malgré les avertissements que le ciel donnait à la terre, c'était défier la Providence et tenter Dieu. Le docteur Hamel frappa du pied, se retourna vers le colonel Anderson et murmura le mot *lâches*.

Dès lors il n'y avait plus à hésiter; chacun de nous fit silencieusement ses préparatifs de départ, et au bout de cinq minutes je demandai au docteur s'il était prêt à nous suivre: il fit signe de la tête que oui, car il gardait rancune: nous partîmes donc sans attendre nos camarades qui étaient descendus au village.

Contre toute probabilité, le commencement de notre route se fit sans accident: nous arrivâmes ainsi au petit plateau, et après avoir gravi le dôme du Goûter, nous redescendîmes vers le grand plateau. Arrivés là, nous avions à notre gauche la grande crevasse, qui a au moins soixante pieds de large et cent pieds de long; à notre droite, la côte du Mont-Blanc s'élevant en talus rapide à la hauteur de mille pieds encore au-dessus de nos têtes;

sous nos pas, douze ou quinze pouces de neige nouvelle et fraîche, tombée pendant la nuit, et dans laquelle nous enfoncions jusqu'au genou. Nous venions d'entrer dans le vent, qui menaçait d'être toujours plus violent au fur et à mesure que nous monterions: notre marche, sur une seule ligne, s'opérait ainsi: Auguste Terre marchait le premier, Pierre Carriez le second et Pierre Balmat le troisième; puis venaient après eux Matthieu Balmat, Julien Devoissou et moi; à six pas de distance à peu près, nous étions suivis par David Coutet et par David Folliguet; puis, après eux s'avançaient, les derniers, afin qu'ils profitassent du chemin que nous leur tracions, le colonel Anderson et le docteur Hamel.

La précaution prise pour nous sauver fut probablement celle qui nous perdit: en marchant sur une seule ligne, nous tranchions, comme avec une charrue, cette neige molle et nouvelle, qui n'avait point encore d'appui: dès lors, le talus étant trop rapide pour la retenir en équilibre, elle dut glisser. En effet, nous entendîmes tout à coup comme le bruissement sourd d'un torrent caché: au même instant, depuis le haut de la côte jusqu'à l'endroit où nos pas avaient creusé une ornière de dix ou douze pouces de profondeur, la neige fit un mouvement; aussitôt, je vis quatre des cinq hommes qui me précédaient renversés, les pieds en l'air; l'un d'eux seul me parut rester debout; puis je sentis que les jambes me manquaient à moi-même, et je tombai, en criant de toute ma force: *L'avalanche! l'avalanche! nous sommes tous perdus!* . . .

Je me sentis entraîné avec une telle rapidité que, roulant comme un boulet, je dois avoir parcouru l'espace de quatre cents pieds dans l'intervalle d'une minute. Enfin je sentis que le terrain manquait sous moi et que ma chute devenait perpendiculaire; je me rappelle que je dis encore: *Mon Dieu, ayez pitié de moi!* et que je me trouvai au même instant au fond de la crevasse, couché sur un lit

de neige, où, sans le reconnaître, j'entendis presque aussitôt se précipiter un autre de nos compagnons.

Je restai un instant étourdi de la chute puis j'entendis au-dessus de ma tête une voix qui se lamentait : je reconnus alors celle de David Coutet. O mon frère, mon pauvre frère ! disait-il, mon frère est perdu.—Non, lui criai-je, non, me voilà, David, et un autre avec moi ; Matthieu Balmat est-il mort ?

— Non, mon brave, non, me répondit Balmat, je suis vivant, et me voilà pour t'aider à sortir. Au même instant, il se laissa glisser le long des parois de la crevasse, et tomba près de moi.

— Combien de perdus ? lui dis-je.

— Trois, puisqu'il y en a un avec toi !

— Lesquels ?

— Pierre Carriez, Auguste Terre et Pierre Balmat.

— Et ces messieurs ont-ils du mal ?

— Non, Dieu merci !

— Eh bien ! essayons de tirer d'ici celui que j'y ai vu tomber avec moi, et qui ne doit pas être loin.

En effet, en nous retournant, nous aperçûmes un bras qui passait seul hors de la neige ; c'était celui de notre pauvre camarade. Nous les tirâmes, afin de dégager la tête qui se trouvait couverte : il n'avait point encore perdu connaissance ; seulement il ne pouvait plus parler et avait la figure bleue comme un asphyxié ; cependant, au bout de quelques secondes, il se remit sur ses jambes. Mon frère nous jeta une petite hache avec laquelle nous nous taillâmes des escaliers dans la glace, puis arrivés à une certaine hauteur, nos camarades nous tendirent leurs bâtons, et nous tirèrent à eux.

A peine fûmes-nous hors de la crevasse, que nous aperçûmes le docteur Hamel et le colonel Anderson, qui nous prirent les mains, en nous disant :—Allons, courage ! en voilà toujours deux de sauvés ; nous sauverons les autres de même. — Les autres sont perdus, répondit

Matthieu Balmat, car c'est ici que je les ai vus disparaître. Il nous conduisit alors vers le milieu de la crevasse, et nous vîmes bien qu'il n'y avait aucun espoir de les sauver ; nos pauvres amis devaient avoir plus de deux cents pieds de neige par dessus la tête. Pendant que nous fouillions avec nos bâtons, chacun raconta ce qu'il avait éprouvé. Dans la chute commune, Matthieu Balmat seul était resté debout : c'était un gros garçon d'une force prodigieuse, de sorte qu'au moment où il sentit la neige nouvelle glisser sous lui, il enfonça son bâton dans la vieille neige, et, s'enlevant à la force des poignets, il vit passer sous ses pieds, en moins de deux minutes, cette avalanche d'une demi-lieue qui entraînait avec le bruit du tonnerre son frère et ses amis : un instant il se crut seul sauvé, car de dix que nous étions, lui seul demeura debout.

Ceux qui se relevèrent les premiers étaient les deux voyageurs. Balmat leur cria :—Et les autres ? Au même moment, David Coutet se remit sur ses pieds.—Les autres, dit-il, je les ai vus rouler dans la crevasse. En courant vers elle, il heurta du pied David Filliguet, qui était encore tout étourdi de sa chute. En voilà encore un, dit-il ; ainsi cinq seulement sont perdus, et parmi eux est mon frère, mon pauvre frère. C'est à ce moment que, l'ayant entendu, je lui répondis, du fond de ma crevasse: Me voilà, frère, me voilà !

Cependant toutes nos recherches étaient inutiles, nous le sentions bien, et cependant nous ne pouvions nous déterminer à abandonner nos pauvres camarades, quoiqu'il y eût déjà deux heures que nous les cherchions. A mesure que la journée s'avançait, le vent devenait plus glacial : nos bâtons qui nous avaient servi à sonder étaient couverts de glace, et nos souliers aussi durs que du bois.

Alors Balmat, désespéré de voir que tous nos efforts n'aboutissaient à rien, se tourna vers le docteur Hamel :

—Eh bien ! monsieur, lui dit-il, voyons maintenant, sommes-nous des lâches, et voulez-vous aller plus loin ? nous sommes prêts. Le docteur répondit en donnant l'ordre de retourner à Chamouny. Quant au colonel Anderson, il se tordait les bras et pleurait comme un enfant.—J'ai fait la guerre, disait-il, j'étais à Waterloo, j'ai vu les boulets enlever des rangs entiers d'hommes ; mais ces hommes étaient là pour mourir tandis qu'ici ! . . . . Les larmes lui coupaient la parole.—Non, ajoutait ce brave militaire, non, je ne m'en irai pas avant qu'on ait du moins retrouvé leurs cadavres. Nous l'entraînâmes de force, car la nuit s'approchait, et il était temps de descendre.

En arrivant aux Grands-Mulets, nous rencontrâmes les autres guides qui apportaient les provisions ; ils amenaient avec eux deux voyageurs qui comptaient se réunir au docteur Hamel et au colonel Anderson : nous leur racontâmes l'accident qui nous était arrivé; puis nous nous remîmes tristement en chemin pour redescendre vers le village. Nous y arrivâmes à onze heures du soir.

Les trois hommes qui avaient péri n'étaient, heureusement, pas mariés ; mais Carriez soutenait toute une famille par son travail.

Quant à Pierre Balmat, il avait une mère ; mais la pauvre femme ne fut pas longtemps séparée de son fils ; trois mois après sa mort, elle mourut.

ALEXANDRE DUMAS.

MONTEREAU.

La ville de Montereau est située à vingt lieues à peu près de Paris, au confluent de l'Yonne et de la Seine, où la première de ces deux rivières perd son nom en se jetant dans l'autre : si l'on remonte, en partant de Paris, le cours du fleuve qui le traverse, on aura en arrivant, en vue de Montereau, à gauche la montagne de Surville, que couronnent les ruines d'un vieux château, et au pied de cette montagne, une espèce de faubourg séparé de la ville par le fleuve.

En face de soi, l'on découvrira, simulant l'angle le plus aigu d'un V., et à peu près dans la position où se trouve à Paris la pointe du Pont-Neuf, une langue de terre, qui va toujours s'élargissant entre le fleuve et la rivière qui la bordent, jusqu'à ce que la Seine jaillisse de terre près de Baigneux-les-Juifs, et que l'Yonne prenne sa source non loin de l'endroit où était située l'ancienne Bibracte, et où de nos jours s'élève la ville d'Autun.

A droite, la cité toute entière se déploiera, gracieusement couchée au milieu de ses maisons et de ses vignes, dont le tapis, bariolé de vert et de jaune comme un manteau écossais, s'étend à perte de vue sur les riches plaines du Gâtinais.

Quant au pont qui joue un si grand rôle dans le double événement que nous allons essayer de raconter, il joint, en partant de gauche à droite, le faubourg à la ville, et traverse d'abord le fleuve, ensuite la rivière, posant un de ses pieds massifs sur la pointe de terre dont nous avons parlé.

Le 9 septembre 1419, sur la partie du pont qui traverse l'Yonne et sous l'inspection de deux hommes qui, assis de chaque côté du parapet, paraissaient apporter un égal intérêt à l'œuvre qui s'opérait devant eux, des ouvriers, protégés dans leur travail par quelques soldats qui empêchaient d'approcher le peuple, élevaient en grande hâte une espèce de loge en charpente, qui s'étendait sur toute la longueur du pont, et sur une longueur de vingt pieds à peu près. Le plus vieux des deux personnages que nous avons représentés comme présidant à la construction de cette loge, paraissait âgé de quarante-huit ans à peu près. Sa tête brune, ombragée par de longs cheveux noirs taillés en rond, était couverte d'un chaperon d'étoffe de couleur sombre dont un des bouts flottait au vent, comme l'extrémité d'une écharpe. Il était vêtu d'une robe de drap pareil à celui de son chaperon, dont la doublure en menu vair paraissait au collet, à l'extrémité inférieure, et aux manches ; de ces manches, larges et tombantes, sortaient deux bras robustes, que protégait un de ces durs vêtements de fer maillé qu'on appelait haubergeon. Ses jambes étaient couvertes de longues bottes, dont l'extrémité supérieure disparaissait sous sa robe, et dont l'extrémité inférieure, souillée de boue, attestait que la précipitation avec laquelle il s'était occupé de venir présider à l'exécution de cette loge, ne lui avait pas permis de changer son costume de voyage. A sa ceinture de cuir pendait, à des cordons de soie, une longue bourse de velours noir, et à côté d'elle, en place d'épée ou de dague, à une chaîne de fer, une petite hache d'armes, damasquinée d'or, dont la pointe opposée au tranchant figurait, avec une vérité qui faisait honneur à l'ouvrier des mains duquel elle était sortie, une tête de faucon déchaperonné.

Quant à son compagnon, qui paraissait à peine âgé de vingt-cinq à vingt-six ans, c'était un beau jeune homme, *mis avec* un soin qui paraissait, au premier abord, incom-

patible avec la préoccupation sombre de son esprit. Sa tête, inclinée sur sa poitrine, était couverte d'une espèce de casquette de velours bleu, doublée d'hermine; une agrafe de rubis y rassemblait sur le devant les tiges de plusieurs plumes de paon, dont le vent agitait l'autre extrémité comme une aigrette d'émeraude, de saphire et d'or. De son surtout de velours rouge, dont les manches pendaient garnies d'hermine comme son chapeau, sortaient, croisés sur sa poitrine, ses bras couverts d'une étoffe si brillante, qu'elle semblait un tissu de fil d'or. Ce costume était complété par un pantalon bleu collant, sur la cuisse gauche duquel étaient brodés un P et un G surmontés d'un casque de chevalier, et par des bottes de cuir noir doublées de peluche rouge, dont l'extrémité supérieure, en se rabattant, formait un retroussis auquel venait s'attacher par une chaîne d'or la pointe recourbée de la poulaine démesurée qu'on portait à cette époque.

De son côté, le peuple regardait avec une grande curiosité les apprêts de l'entrevue qui devait avoir lieu le lendemain entre le dauphin Charles et le duc Jean; et quoique le désir unanime fût pour la paix, les paroles qu'il murmurait étaient bien diverses: car il y avait dans tous les esprits plus de crainte que d'espoir; la dernière conférence qui avait eu lieu entre les chefs des partis dauphinois et bourguignon, malgré les promesses faites de part et d'autre, avait eu des suites si désastreuses que l'on ne comptait plus que sur un miracle pour la réconciliation des deux princes. Cependant, quelques esprits mieux disposés que les autres croyaient, ou paraissaient croire au succès de la négociation qui allait avoir lieu.

C'est bien heureux, disait un gros homme à figure épanouie, bourgeonnant comme un rosier au mois de mai; c'est bien heureux que monseigneur le dauphin, que Dieu conserve! et que monseigneur de Bourgogne, que tous les saints protégent! aient choisi la ville de Montereau pour y venir jurer la paix.

— Oui, n'est-ce pas, tavernier? répondit son voisin, moins enthousiaste que lui; oui, c'est fort heureux, car cela fera tomber quelques écus dans ton escarcelle, et la grêle sur la ville.

— Pourquoi cela, Pierre? dirent plusieurs voix.

— Pourquoi cela est-il arrivé au Ponceau? Pourquoi, l'entrevue à peine finie, un si terrible ouragan éclata-t-il dans un ciel où l'on ne voyait pas un nuage? Pourquoi, le tonnerre tomba-t-il sur l'un des deux arbres au pied desquels s'étaient embrassés le dauphin et le duc? Pourquoi brisa-t-il cet arbre sans toucher l'autre, de telle manière que, quoiqu'ils partissent d'une même tige, l'un tomba foudroyé au pied de son frère resté debout? Et tiens, ajouta Pierre, en étendant la main, pourquoi, en ce moment, tombe-t-il la neige, quoique nous ne soyons qu'au 9 septembre?

Chacun, à ces mots, leva la tête, et vit effectivement flotter sur un ciel gris les premiers flocons de cette neige précoce qui devait, pendant la nuit suivante, couvrir comme un linceul toutes les terres de la Bourgogne.

— Tu as raison, Pierre, dit une voix; c'est de mauvais augure, et cela annonce de terribles choses.

— Savez-vous ce que cela annonce? reprit Pierre; c'est que Dieu se lasse à la fin des faux serments que font les hommes.

— Oui, oui, cela est vrai, répondit la même voix, mais pourquoi n'est-ce pas sur ceux-là qui se parjurent que le tonnerre tombe, plutôt que sur un pauvre arbre qui n'y peut rien?

Cette exclamation fit lever la tête au plus jeune des deux seigneurs, et dans ce mouvement ses yeux se portèrent sur la loge en construction. Un des ouvriers établissait, au milieu de cette loge, la barrière qui devait, pour la sûreté de chacun, séparer les deux partis. Il paraît que cette mesure de précaution n'obtint pas l'approbation du noble assistant, car son visage pâle devint pourpre; et,

sortant de l'apathie apparente dans laquelle il était plongé, il bondit jusqu'à la loge, et tomba au milieu des ouvriers avec un blasphème si sacrilége, que le charpentier qui commençait à ajuster la barrière la laissa tomber et se signa.

— Qui t'a ordonné de mettre cette barrière, misérable? lui dit le chevalier.

— Personne, monseigneur, reprit l'ouvrier, tremblant et courbé sous ces paroles; personne, mais c'est l'habitude.

— L'habitude est une sotte, entends-tu? Envoie-moi ce morceau de bois à la rivière. Et se retournant vers son compagnon plus âgé:—A quoi donc, dit-il, pensiez-vous, messire Tanneguy, que vous le laissiez faire?

— Mais j'étais comme vous, messire de Giac, répondit Duchâtel, si préoccupé, à ce qu'il paraît, de l'événement, que j'en oubliais les préparatifs.

Pendant ce temps, l'ouvrier, pour obéir à l'ordre du sire de Giac, avait dressé la barrière contre le parapet du mur, et se préparait à la faire passer par dessus, lorsqu'une voix sortit de la foule qui regardait cette scène; c'était celle de Pierre.

— C'est égal, disait-il, en s'adressant au charpentier, tu avais raison, André; et c'est ce seigneur qui a tort.

— Hein! dit De Giac, en se retournant.

— Oui, monseigneur, continua tranquillement Pierre, en se croisant les bras, vous avez beau dire; une barrière, c'est la sûreté de chacun; c'est chose de bonne précaution lorsqu'une entrevue doit avoir lieu entre deux ennemis; et cela se fait toujours.

— Oui, oui, toujours! crièrent tumultueusement les hommes qui l'entouraient.

— Et qui donc es-tu, dit De Giac, pour oser avoir un avis qui n'est pas le mien?

— Je suis, reprit froidement Pierre, un bourgeois de la commune de Montereau, libre de corps et de bien, et

ayant pris, tout jeune, l'habitude de dire tout haut mon avis sur chaque chose, sans m'inquiéter s'il choque l'opinion d'un plus puissant que moi.

De Giac fit un geste pour porter la main à son épée; Tanneguy l'arrêta par le bras.

— Vous êtes insensé, messire, lui dit-il, en haussant les épaules. Archers! continua Tanneguy, faites évacuer le pont, et si ces drôles font quelque résistance, je vous permets de vous souvenir que vous avez une arbalète à la main et des viretons plein votre trousse.

— C'est bien, c'est bien, messeigneurs, dit Pierre, qui, placé le dernier, avait l'air de soutenir la retraite; c'est bien, on se retire; mais puisque je vous ai dit mon premier avis, il faut que je vous dise le second; c'est qu'il se prépare à cette place quelque bonne trahison. Dieu reçoive en grâce la victime, et en miséricorde les meurtriers!

Pendant que les ordres donnés par Tanneguy s'exécutaient, les charpentiers avaient abandonné la loge achevée, et garnissaient de barrières, fermées par de fortes portes, les deux extrémités du pont, afin que les personnes seules qui étaient de la suite du dauphin et du duc pussent entrer; les personnes devaient être au nombre de dix de chaque côté; et, pour la sûreté personnelle de chacun des chefs, le reste des gens du duc devait occuper la rive gauche de la Seine et le château de Surville; et les partisans du dauphin, la ville de Montereau et la rive droite de l'Yonne. Quant à la langue de terre dont nous avons parlé, et qui se trouve entre les deux rivières, c'était un terrain neutre, qui ne devait appartenir à personne; et comme à cette époque, à l'exception d'un moulin isolé qui s'élevait au bord de l'Yonne, cette presqu'île était complétement inhabitée, on pouvait facilement s'assurer qu'on n'y avait préparé aucune surprise.

Lorsque les ouvriers eurent achevé les barrières,

deux troupes d'hommes armés, comme si elles n'avaient attendu que ce moment, s'avancèrent simultanément pour prendre leurs positions respectives : l'une de ces troupes, composée d'arbalétriers portant la croix rouge de Bourgogne sur l'épaule, vint, commandée par Jacques de la Lime, son grand-maître, s'emparer du faubourg de Montereau, et placer des sentinelles à l'extrémité du pont par laquelle devait arriver le duc Jean ; l'autre, formée d'hommes d'armes dauphinois, se répandit dans la ville, et vint mettre des gardes à la barrière par laquelle devait entrer le dauphin.

Pendant ce temps, Tanneguy et De Giac avaient continué leur entretien ; mais dès qu'ils virent ces dispositions prises, ils se séparèrent : De Giac pour reprendre la route de Bray-sur-Seine, où l'attendait le duc de Bourgogne, et Tanneguy Duchâtel pour se rendre auprès du dauphin de France.

La nuit fut horrible : malgré la saison peu avancée, six pouces de neige couvrirent le sol. Tous les biens de la terre furent perdus.

Le lendemain, 10 septembre, à une heure après midi, le duc monta à cheval dans la cour de la maison où il s'était logé. Il avait à sa droite le sire de Giac, et à sa gauche le seigneur de Noailles. Son chien favori avait hurlé lamentablement toute la nuit ; et, voyant son maître prêt à partir, il s'élançait hors de la niche où il était attaché, les yeux ardents et le poil hérissé ; enfin, lorsque le duc se mit en marche, le chien fit un violent effort, rompit sa double chaîne de fer, et, au moment où le cheval allait franchir le seuil de la porte, il se jeta à son poitrail et le mordit si cruellement, que le cheval se cabra et faillit faire perdre les arçons à son cavalier. De Giac, impatient, voulut l'écarter avec un fouet qu'il portait, mais le chien ne tint aucun compte des coups qu'il recevait, et se jeta de nouveau à la gorge du cheval du duc ; celui-ci, le croyant enragé, prit une petite hache d'armes qu'il

portait à l'arçon de sa selle et lui fendit la tête. Le chien jeta un cri, et alla en roulant expirer sur le seuil de la porte, comme pour en défendre encore le passage ; le duc, avec un soupir de regret, fit sauter son cheval par dessus le corps du fidèle animal.

Vingt pas plus loin, un vieux juif, qui était de sa maison et qui se mêlait de l'œuvre de magie, sortit tout à coup de derrière un mur, arrêta le cheval du duc par la bride et lui dit :—Monseigneur, au nom de Dieu, n'allez pas plus loin.

— Que me veux-tu, juif ? dit le duc, en s'arrêtant.

— Monseigneur, reprit le juif, j'ai passé la nuit à consulter les astres, et la science dit que, si vous allez à Montereau, vous n'en reviendrez pas ; et il tenait le cheval au mors pour l'empêcher d'avancer.

— Qu'en dis-tu, De Giac ? dit le duc, en se retournant vers son jeune favori.

— Je dis, répondit celui-ci, la rougeur de l'impatience au front, je dis que ce juif est un fou qu'il faut traiter comme votre chien, si vous ne voulez pas que son contact immonde vous force à quelque pénitence de huit jours.

— Laisse-moi, juif, dit le duc, pensif, en lui faisant doucement signe de le laisser passer.

— Arrière ! juif, s'écria De Giac, en heurtant le vieillard du poitrail de son cheval, et en l'envoyant rouler à dix pas ; arrière ! N'entends-tu pas monseigneur qui t'ordonne de lâcher la bride de son cheval ? Le duc passa la main sur son front comme pour en écarter un nuage ; et, jetant un dernier regard sur le juif étendu sans connaissance sur le revers de la route, il continua son chemin.

Trois quarts d'heure après, le duc arriva au château de Montereau. Avant de descendre de cheval, il donna l'ordre à deux cents hommes d'armes et à cent archers de se loger dans le faubourg, et de relever ceux qui, la veille, avaient reçu la garde de la tête du pont.

En ce moment, Tanneguy vint vers le duc, et lui dit que le dauphin l'attendait au lieu de l'entrevue depuis près d'une heure. Le duc répondit qu'il y allait; au même instant, un de ses serviteurs, tout effaré, accourut et lui parla tout bas. Le duc se tourna vers Duchâtel.

— Par le saint jour de Dieu ! dit-il, chacun s'est donné le mot aujourd'hui pour nous entretenir de trahison; Duchâtel, êtes-vous bien sûr que notre personne ne court aucun risque ? car vous feriez bien mal de nous tromper.

— Mon très-redouté seigneur, répondit Tanneguy, j'aimerais mieux être mort et damné que de faire trahison à vous ou à nul autre; n'ayez donc aucune crainte, car monseigneur le dauphin ne vous veut aucun mal.

— Eh bien ! nous irons donc, dit le duc, nous fiant à Dieu (il leva les yeux au ciel), et à vous, continua-t-il en fixant sur Tanneguy un de ces regards perçants qui n'appartenaient qu'à lui. Tanneguy le soutint sans baisser la vue.

Alors celui-ci présenta au duc le parchemin sur lequel étaient inscrits les noms des dix hommes d'armes qui devaient accompagner le dauphin : ils étaient inscrits dans l'ordre suivant :

Le vicomte de Narbonne, Pierre de Beauveau, Robert de Loire, Tanneguy Duchâtel, Barbazan, Guillaume le Bouteillier, Guy d'Avangour, Olivier Layet, Varennes et Frottier.

Tanneguy reçut en échange la liste du duc. Ceux qu'il avait appelés à l'honneur de le suivre, étaient :

Monseigneur Charles de Bourbon, le seigneur de Noailles, Jean de Fribourg, le seigneur de Saint-George, le seigneur de Montaigu, messire Antoine du Vergy, le seigneur d'Ancre, messire Guy de Pontarlier, messire Charles de Sens et messire Pierre de Giac. De plus, chacun devait amener avec lui son secrétaire.

Tanneguy emporta cette liste. Derrière lui, le duc se

mit en route pour descendre du château au pont ; il était à pied, avait la tête couverte d'un chaperon de velours noir, portait pour arme défensive un simple haubergeon de mailles, et pour arme offensive, une faible épée à riche ciselure et à poignée dorée.

En arrivant à la barrière, Jacques de la Lime lui dit qu'il avait vu beaucoup de gens armés entrer dans une maison de la ville qui touchait à l'autre extrémité du pont, et qu'en l'apercevant lorsqu'il avait pris poste avec sa troupe, ces gens s'étaient hâtés de fermer les fenêtres de cette maison.

— Allez voir si cela est vrai, De Giac, dit le duc ; je vous attendrai ici.

De Giac prit le chemin du pont, traversa les barrières, passa au milieu de la loge en charpente, arriva à la maison désignée, et en ouvrit la porte. Tanneguy y donnait des instructions à une vingtaine de soldats armés de toutes pièces.

— Eh bien ? dit Tanneguy, en l'apercevant.

— Êtes-vous prêts ? répondit De Giac.

— Oui, maintenant il peut venir.

De Giac retourna vers le duc.

— Le grand-maître a mal vu, monseigneur, dit-il ; il n'y a personne dans cette maison.

Le duc se mit en marche. Il dépassa la première barrière, qui se referma aussitôt derrière lui. Cela lui donna quelques soupçons; mais comme il vit devant lui Tanneguy et le sire de Beauveau, qui étaient venus à sa rencontre, il ne voulut pas reculer. Il prêta son serment d'une voix ferme; et montrant au sire de Beauveau sa légère cotte de mailles et sa faible épée :—Vous voyez, monsieur, comme je viens ; d'ailleurs, continua-t-il, en se tournant vers Duchâtel et en lui frappant sur l'épaule : —*Voici en qui je me fie.*

Le jeune dauphin était déjà dans la loge en charpente au milieu du pont ; il portait une robe de velours bleu

clair garnie de martre, un bonnet dont la forme était entourée d'une petite couronne de fleurs de lis d'or ; la visière et les rebords étaient de fourrure pareille à celle de la robe.

En apercevant le prince, les doutes du duc de Bourgogne s'évanouirent ; il marcha droit à lui, entra sous la tente, remarqua que, contre tous les usages, il n'y avait point de barrière au milieu pour séparer les deux partis ; mais, sans doute, il crut que c'était un oubli, car il n'en fit pas même l'observation. Quand les dix seigneurs qui l'accompagnaient furent entrés à sa suite, on ferma les deux barrières.

A peine s'il y avait dans cette étroite tente un espace suffisant pour que les vingt-quatre personnes qui y étaient enfermées pussent y tenir, même debout ; Bourguignons et Français étaient mêlés au point de se toucher. Le duc ôta son chaperon, et mit le genou gauche en terre devant le dauphin.

— Je suis venu à vos ordres, monseigneur, dit-il, quoique quelques-uns m'aient assuré que cette entrevue n'avait été demandée par vous qu'à l'effet de me faire des reproches ; j'espère que cela n'est pas, monseigneur, ne les ayant pas mérités.

Le dauphin croisa ses deux bras, sans l'embrasser ni le relever, comme il avait fait à la première entrevue.

— Vous vous êtes trompé, monsieur le duc, répondit-il, d'une voix sévère ; oui, nous avons de graves reproches à vous faire, car vous avez mal tenu la promesse que vous nous aviez engagée. Vous m'avez laissé prendre ma ville de Pontoise, qui est la clef de Paris ; et au lieu de vous jeter dans la capitale pour la défendre ou y mourir, comme vous le deviez en sujet loyal, vous avez fui à Troyes.

— Fui, monseigneur ! dit le duc, en tressaillant de tout son corps à cette expression outrageante.

— Oui, fui, répéta le dauphin, appuyant sur le mot, vous avez . . .

Le duc se releva, ne croyant pas sans doute devoir en entendre davantage; et comme dans l'humble posture qu'il avait prise, une des ciselures de la poignée de son épée s'était accrochée à une maille de son haubergeon, il voulut lui faire reprendre sa position verticale; le dauphin recula d'un pas, ne sachant pas quelle était l'intention du duc en touchant son épée.

— Ah! vous portez la main à votre épée en présence de votre maître! s'écria Robert de Loire, en se jetant entre le duc et le dauphin.

Le duc voulut parler. Tanneguy se baissa, ramassa derrière la tapisserie la hache qui, la veille, était pendue à sa ceinture; puis se redressant de toute sa hauteur:— *Il est temps*, dit-il, en levant son arme sur la tête du duc.

Le duc vit le coup qui le menaçait; il voulut le parer de la main gauche, tandis qu'il portait la droite à la garde de son épée, mais il n'eut pas même le temps de la tirer; la hache de Tanneguy tomba, abattant la main gauche du duc, et du même coup lui fendant la tête depuis la pommette de la joue jusqu'au bas du menton.

Le duc resta encore un instant debout, comme un chêne qui ne peut tomber; alors Robert de Loire lui plongea son poignard dans la gorge, et l'y laissa.

Le duc jeta un cri, étendit les bras, et alla tomber aux pieds de De Giac.

Il y eut alors une grande clameur et une affreuse mêlée; car, dans cette tente, où deux hommes auraient eu à peine de la place pour se battre, vingt hommes se ruèrent les uns sur les autres. Un moment, on ne put distinguer au-dessus de toutes ces têtes que des mains, des haches et des épées. Les Français criaient: Tue! tue! à mort! Les Bourguignons criaient: Trahison! trahison! alarme! Les étincelles jaillissaient des armes qui se rencontraient, le sang s'élançait des blessures. Le dauphin, épouvanté, s'était jeté le haut du corps en dehors de la barrière. A ses cris, le président Louvet

arriva, le prit par dessous les épaules, le tira dehors et l'entraîna presqu'évanoui vers la ville; sa robe de velours bleu était toute ruisselante du sang du duc de Bourgogne, qui avait rejailli jusque sur lui.

Cependant le sire de Montaigu, qui était au duc, était parvenu à escalader la barrière, et criait: Alarme! De Noailles allait la franchir aussi, lorsque Narbonne lui fendit le derrière de la tête; il tomba hors de la tente, et expira presque aussitôt. Le seigneur de Saint-George était profondément blessé au côté droit d'un coup de pointe de hache; le seigneur d'Ancre avait la main fendue.

Cependant le combat et les cris continuaient dans la tente; on marchait sur le duc mourant, que nul ne songeait à secourir. Jusqu'alors, les Dauphinois, mieux armés, avaient le dessus; mais aux cris du seigneur de Montaigu, Antoine de Thoulongeon, Simon Othelimer, Sambutier et Jean d'Ernay accoururent, s'approchèrent de la loge, et tandis que trois d'entre eux dardaient leurs épées à ceux du dedans, le quatrième rompait la barrière. De leur côté, les hommes cachés dans la maison sortirent et arrivèrent en aide aux Dauphinois. Les Bourguignons, voyant que toute résistance était inutile, prirent la fuite par la barrière brisée. Les Dauphinois les poursuivirent, et trois personnes seulement restèrent sous la tente vide et ensanglantée.

C'était le duc de Bourgogne, étendu et mourant; c'était Pierre de Giac, debout, les bras croisés, et le regardant mourir; c'était enfin Olivier Layet qui, touché des souffrances de ce malheureux prince, soulevait son haubergeon pour l'achever par dessous avec son épée. Mais De Giac ne voulait pas voir abréger cette agonie dont chaque convulsion semblait lui appartenir; et, lorsqu'il reconnut l'intention d'Olivier, d'un violent coup de pied il lui fit voler son épée des mains. Olivier, étonné, leva la tête.—Eh! Sang-Dieu! lui dit en riant De Giac, laissez donc ce pauvre prince mourir tranquille.

Puis, lorsque le duc eut rendu le dernier soupir, il lui mit la main sur le cœur pour s'assurer qu'il était bien mort ; et comme le reste l'inquiétait peu, il disparut sans que personne fît attention à lui.

Cependant les Dauphinois, après avoir poursuivi les Bourguignons jusqu'au pied du château, revinrent sur leurs pas. Ils trouvèrent le corps du duc étendu à la place où ils l'avaient laissé, et près de lui le curé de Montereau, qui, les genoux dans le sang, lui disait les prières des morts. Les gens du dauphin voulurent lui arracher ce cadavre et le jeter à la rivière ; mais le prêtre leva son crucifix sur le duc, et menaça de la colère du ciel quiconque oserait toucher ce pauvre corps, dont l'âme était si violemment sortie. Alors Cœsmerel, bâtard de Tanneguy, lui détacha du pied un de ses éperons d'or, jurant de le porter désormais comme un ordre de chevalerie ; et les valets du dauphin, suivant cet exemple, arrachèrent les bagues dont ses mains étaient couvertes, ainsi que la magnifique chaîne d'or qui pendait à son cou.

Le prêtre resta là jusqu'à minuit ; puis à cette heure seulement, avec l'aide de deux hommes, il porta le corps dans un moulin, près du pont, le déposa sur une table et continua de prier près de lui jusqu'au lendemain matin. A huit heures, le duc fut mis en terre, en l'église Notre-Dame, dans l'autel Saint-Louis ; il était revêtu de son pourpoint et de ses houseaux ; sa barrette était tirée sur son visage : aucune cérémonie religieuse n'accompagna l'inhumation : cependant, pour le repos de son âme, il fut dit douze messes pendant les trois jours suivants. Le lendemain du jour de l'assassinat du duc de Bourgogne, des pêcheurs trouvèrent dans la Seine le corps de madame de Giac.

Dans la soirée du 17 février 1814, les habitants de Montereau avaient vu s'entasser dans leur ville, prendre position sur la hauteur qui la domine, et s'étendre dans les plaines qui l'environnent, des masses de Wurtembourgeois si pressées qu'ils n'en pouvaient calculer le nombre. Ces hommes regrettaient amèrement de n'être que l'arrière-garde de la triple armée qui poursuivait Napoléon vaincu et les quinze mille hommes qui l'entouraient encore, dernier débris qui lui servait plutôt d'escorte que de défense; et chacun d'eux fixant ses yeux avides sur le cours de la Seine qui fuit vers la capitale, répétait ce cri que nous avons entendu tout enfants, et que cependant nous croyons entendre encore, tant il avait une expression funeste dans des bouches étrangères—*Paris! Paris!*

Toute la journée, cependant, de Mormant à Provins, le canon avait grondé; mais l'ennemi insoucieux y avait fait attention à peine: c'était sans doute quelque général perdu qui, acculé comme un sanglier aux abois, tenait encore aux Russes. En effet, qu'avait-on à craindre? Napoléon le vainqueur était en fuite à son tour; Napoléon était à dix-huit lieues de Montereau, avec ses quinze mille hommes harassés qui ne devaient plus avoir de forces que pour regagner la capitale.

La nuit vint.

Le lendemain le canon se fait entendre, mais de plus près que la veille: d'instant en instant chaque cri de cette grande voix des batailles tonne plus haut. Les Wurtembourgeois se réveillent, ils écoutent; le canon n'est plus qu'à deux lieues de Montereau: le cri: Aux armes! court partout avec son frémissement électrique; les tambours battent, les clairons sonnent, les chevaux des aides de camp battent le pavé de leurs quatre pieds de fer; l'ennemi est en bataille.

Tout à coup, par la route de Nogent débouchent des masses en désordre; elles sont poursuivies de si près que

le feu de notre canon les brûle, que le souffle de nos chevaux mouille leurs épaules : ce sont les Russes qui, la veille au matin, formaient l'avant-garde de l'armée d'invasion, et avaient déjà atteint Fontainebleau.

Dans la nuit du 16 au 17 Napoléon s'est retourné: des charrettes de poste transportent ses soldats; des chevaux de poste traînent son artillerie; la cavalerie d'Espagne arrive toute fraîche et les suit au galop. Le 17, au matin, Napoléon et son armée sont en bataille devant Guignes; ils y trouvent les avant-postes ennemis, les chassent devant eux, atteignent les colonnes russes, les renversent. L'ennemi se replie. De Guignes à Nangis ce n'est encore qu'une retraite, de Nangis à Nogent c'est une déroute. Napoléon passe au galop devant le duc de Bellune, lui jette l'ordre de détacher trois mille hommes de son corps d'armée. Qu'a-t-il à faire de quinze mille soldats pour poursuivre vingt-cinq mille Russes? Bellune ira l'attendre à Montereau; en s'y rendant en ligne droite, il n'a que six lieues à faire; Napoléon y sera le lendemain, lui; et par le cercle qu'il lui faut parcourir, il en aura fait dix-sept.

Bellune détache trois mille hommes, se met à leur tête, s'égare, met dix heures à faire six lieues, et, en arrivant à Montereau, trouve la ville occupée, depuis deux heures, par les Wurtembourgeois.

Cependant Napoléon balaie l'ennemi comme l'ouragan la poussière, le dépasse, et se retournant aussitôt, le refoule sur Montereau, où Bellune et ses trois mille hommes doivent l'attendre. Cette cavalerie qui hennit, c'est la sienne; ces canons qui tonnent, ce sont les siens; cet homme qui, au milieu de la poudre, du bruit et du feu, apparaît aux premiers rangs des vainqueurs, chassant vingt-cinq mille Russes avec sa cravache, c'est lui, c'est Napoléon!

Russes et Wurtembourgeois se sont reconnus; les *fuyards* s'adossent à un corps d'armée de troupes

fraîches. Où Napoléon croit trouver trois mille Français, et prendre les Russes entre deux feux, il rencontre dix mille ennemis et heurte un mur de baïonnettes; de la hauteur de Surville, où devait flotter le drapeau tricolore, dix-huit pièces de canon s'apprêtent à le foudroyer.

La garde reçoit l'ordre d'enlever le plateau de Surville; elle s'élance au pas de course; après la troisième décharge les artilleurs Wurtembourgeois sont tués sur leurs pièces: le plateau est à nous.

Cependant les canons que l'ennemi a eu le temps d'enclouer ne peuvent pas servir. On traîne à bras l'artillerie de la garde; Napoléon la dirige, la place, la pointe; la montagne s'allume comme un volcan; la mitraille enlève des rangs entiers du Wurtembourgeois et de Russes; les boulets ennemis répondant, sifflent et ricochent sur le plateau; Napoléon est au milieu d'un ouragan de fer. On veut le forcer de se retirer. Laissez, laissez, mes amis, dit-il, en se cramponnant à un affût; le boulet qui doit me tuer n'est pas encore fondu. En sentant la poudre de si près, l'empereur a disparu; le lieutenant d'artillerie s'est remis à l'œuvre. Allons, Bonaparte, sauve Napoléon!

Protégées par le feu de cette redoutable artillerie, dont l'œil de Napoléon semble conduire chaque boulet, diriger chaque mitraille, les gardes nationales bretonnes s'emparent à la baïonnette du faubourg de Melun, tandis que du côté de Fossard le général Pajol pénètre avec sa cavalerie jusqu'à l'entrée du pont; là, ils trouvent Russes et Wurtembourgeois tellement entassés, que ce ne sont plus les baïonnettes ennemies, mais les corps mêmes des hommes qui les empêchent d'avancer; il faut se faire, avec le sabre, un chemin dans cette foule, comme avec la hache dans une forêt trop pressée. Alors Napoléon ramène tout le feu de son artillerie sur un seul point; ses boulets enfilent la longue ligne du pont; chacun d'eux

enlève des rangs entiers d'hommes dans cette masse qu'ils labourent comme la charrue un champ ; et cependant l'ennemi se trouve encore trop pressé, il étouffe entre les parapets ; le pont déborde ; en un instant la Seine et l'Yonne sont couvertes d'hommes et rouges de sang.

Cette boucherie dura quatre heures.

— Et maintenant, dit Napoléon, lassé, en s'asseyant sur l'affût d'un canon, je suis plus près de Vienne qu'ils ne le sont de Paris.

Puis il laissa tomber sa tête entre ses mains, resta dix minutes absorbé dans la pensée de ses anciennes victoires et dans l'espérance de ses victoires nouvelles.

Quand il releva le front, il avait devant lui un aide de camp, qui venait lui annoncer que Soissons, cette poterne de Paris, s'était ouverte, et que l'ennemi n'était plus qu'à dix lieues de sa capitale.

Il écouta ces nouvelles comme choses que, depuis deux ans, l'impéritie ou la trahison de ses généraux l'avait habitué à entendre : pas un muscle de son visage ne bougea, et nul de ceux qui l'entouraient ne put dire qu'il avait surpris une trace d'émotion sur la figure de ce joueur sublime, qui venait de perdre le monde.

Il fit signe qu'on lui amenât son cheval ; puis indiquant du doigt la route de Fontainebleau, il ne dit que ces seules paroles :—Allons, messieurs, en route. Et cet homme de fer partit impassible, comme si toute fatigue devait s'émousser sur son corps, et toute douleur sur son âme.

On montre, suspendue à la voûte de l'église de Montereau, l'épée de Jean de Bourgogne.

Sur toutes les maisons qui font face au plateau de Surville, on reconnaît la trace des boulets de Napoléon.

ALEXANDRE DUMAS.

'MAURICE DE GUÉRIN.'

Le 15 mai 1840 la *Revue des Deux Mondes* publiait un article de George Sand sur un jeune poëte dont le nom était parfaitement ignoré jusque-là, *Georges-Maurice de Guérin*, mort l'année précédente, le 19 juillet 1839, à l'âge de vingt-neuf ans. Ce qui lui valait cet honneur posthume d'être ainsi classé à l'improviste, à son rang d'étoile, parmi les poëtes de la France, était une magnifique et singulière composition, *le Centaure*, où toutes les puissances naturelles primitives étaient senties, exprimées, personnifiées énergiquement, avec goût toutefois, avec mesure, et où se déclarait du premier coup un maître—'l'André Chènier du panthéisme,' comme un ami l'avait déjà surnommé. Des fragments de lettres cités, des épanchements qui révélaient une tendre et belle âme, formaient, autour de ce morceau colossal de marbre antique, comme un chœur charmant de demi-confidences à moitié voilées, et ce qu'on en saisissait au passage faisait vivement désirer le reste.

. . . . Rien n'était exagéré dans la première impression reçue en 1840; tout aujourd'hui se justifie et se confirme; l'école moderne compte bien en effet un poëte, un paysagiste de plus. J'ai besoin tout d'abord de le rapporter à son vrai moment, à ses vraies origines. C'est en 1833 que Maurice de Guérin, qui n'était alors que dans sa vingt-troisième année, commença de développer et d'épanouir dans le cercle de l'intimité cette première fleur de sentiment, qui nous est montrée seulement aujourd'hui et qui va nous rendre tout son parfum. Né

le 5 août 1810, il appartenait à cette seconde génération du siècle, laquelle n'avait plus *deux ou trois ans*, mais bien dix ou onze, lorsqu'il se produisait cette volée nouvelle des Musset, des Montalembert, des Guérin ; je joins exprès ces noms. Né sous le beau ciel du Midi, d'une ancienne famille noble et pauvre, Maurice de Guérin, rêveur dès l'enfance, fut tourné de bonne heure vers les idées religieuses et inclina, sans effort, à la pensée de l'état ecclésiastique. Il n'avait pas douze ans, lorsque dans les premiers jours de janvier 1822, il sortait pour la première fois, pauvre oiseau exilé, de ces tourelles du Cayla, et arrivait à Toulouse pour y faire ses études,—je crois, au petit séminaire. Il les vint terminer à Paris au Collége Stanislas. C'est au sortir de là, après avoir hésité quelque temps, après être retourné dans sa famille, y avoir revu ses sœurs, et les amies de ses sœurs, que troublé, sensible et même, on le devine, secrètement blessé, il alla chercher à la Chênaie du repos, un oubli, plus encore qu'il n'y apportait, une vocation religieuse, bien traversée déjà et bien incertaine.

Il avait aimé, il avait pleuré et chanté ses peines pendant une saison passée dans son beau Midi, la dernière avant son départ pour la Chênaie. Témoin ces vers datés de la Roche d'Onelle, qui se rapportent à l'automne de 1832 :

> Les siècles ont creusé dans la roche vieillie
> Des creux où vont dormir des gouttes d'eau de pluie ;
> Et l'oiseau voyageur, qui s'y pose le soir,
> Plonge son bec avide en ce pur réservoir.
> Ici je viens pleurer sur la roche d'Onelle
> De mon premier amour l'illusion cruelle ;
> Ici mon cœur souffrant en pleurs vient s'épancher. . . .
> Mes pleurs vont s'amasser dans le creux du rocher. . . .
> Si vous passez ici, colombes passagères,
> Gardez-vous de ces eaux : les larmes sont amères.

. . . Il arriva à la Chênaie à l'entrée de l'hiver ; *il y était* le jour de Noël 1832 ; il avait trouvé son asile.

La Chênaie, 'cette sorte d'oasis au milieu des steppes de la Bretagne,' où, devant le château, s'étend un vaste jardin coupé par une terrasse plantée de tilleuls, avec une toute petite chapelle au fond, était le lieu de retraite de M. de La Mennais, de M. *Féli* (comme on l'appelait dans l'intimité) ; et il avait près de lui, d'habitude, quatre ou cinq jeunes gens qui, dans cette vie de campagne, poursuivaient leurs études avec zèle, selon un esprit de piété, de recueillement et d'honnête liberté. L'heure à laquelle Guérin y arriva était des plus mémorables, des plus décisives pour le maître ; on peut le dire avec certitude et précision, aujourd'hui que l'on a lu la correspondance intime de La Mennais durant ce temps. Ce grand et violent esprit, qui ne se pouvait reposer que dans des solutions extrêmes, après avoir tenté l'union publique du Catholicisme et de la Démocratie, et l'avoir prêchée dans son journal d'un ton de prophète, s'était vu forcé de suspendre la publication de *l'Avenir* ; il avait fait le voyage de Rome pour consulter l'autorité suprême ; il en était revenu, ménagé personnellement, mais très-nettement désapprouvé, et avait paru se soumettre ; il se croyait peut-être même sincèrement soumis, tout en méditant déjà et en roulant des pensées de vengeance et de représailles. M. de La Mennais, qui était tout un ou tout autre, sans aucune nuance, offrait le plus étrange contraste dans sa double nature. Tantôt et souvent il avait ce que Buffon, parlant des animaux de proie, a appelé une *âme de colère* ; tantôt, et non moins souvent, il avait une douceur, une tendresse à ravir les petits enfants, une âme tout à fait charmante ; et il passait de l'une à l'autre en un instant. Le voile qui s'est déchiré depuis, et qui a laissé voir le fond orageux et mouvant de ses doctrines, n'était qu'à peine soulevé alors. Aucun de ceux qui ont connu et aimé M. de La Mennais, en ces années de passion douloureuse et de crise, à quelque point de vue qu'on se place, n'ont, ce me semble, à en rougir ni à s'en repentir. Il

avait tenté une conciliation, impossible, je le veux, mais la plus élevée, la plus faite pour complaire à de nobles cœurs, à des imaginations généreuses et religieuses. Averti qu'il se trompait et qu'il n'était pas avoué, il s'arrêtait devant l'obstacle, il s'inclinait devant l'arrêt rendu ; il souffrait, il se taisait, il priait. Quand on le voyait de près par moments, on aurait dit qu'il était en danger de mourir. Un jour (le 26 mars 1833), étant assis derrière la chapelle sous les deux pins d'Écosse qui s'élevaient à cet endroit, il avait pris son bâton et dessiné une tombe sur le gazon, en disant à l'un de ses disciples qui était près de lui : 'C'est là que je veux reposer ; mais point de pierre tumulaire, un simple banc de gazon. Oh ! que je serai bien là !' S'il était mort, en effet, à cette heure ou dans les mois qui suivirent, s'il s'était brisé dans sa lutte intérieure, quelle belle et intacte mémoire il eût laissé ! Quelle renommée de fidèle, de héros et presque de martyr ! Quel mystérieux sujet de méditation et de rêverie pour ceux qui aiment à se prendre aux grandes destinées interrompues !

Mais il ne s'agit ici de lui qu'en ce qui touche Maurice de Guérin. Celui-ci, tout admirateur et prosélyte qu'il était alors, ne devait subir qu'en la traversant cette influence de La Mennais ; un an ou deux après, il en était totalement affranchi et délivré ; s'il s'émancipa par degrés de la foi, s'il se laissa bientôt gagner à l'esprit du siècle, ce ne fut pas à la suite du grand déserteur, mais à sa propre manière, et il erra dans sa propre voie ; en 1835, il n'était plus le disciple de personne ni d'aucun système. Après trois années d'une vie indépendante et toute parisienne, aux approches de la mort, les siens eurent la consolation de le voir redevenir chrétien. . . .

Guérin est arrivé à la Chênaie en hiver, au cœur de la saison morte, et quand tout est dépouillé, quand les forêts sont *couleur de rouille*, sous ce ciel de Bretagne *toujours* nuageux 'et si bas qu'il semble vouloir vous

écraser ;' mais vienne le printemps, *le ciel se hausse*, les bois reprennent vie, et tout redevient riant. L'hiver cependant est lent à partir : le jeune et amoureux observateur en note dans son journal la fuite tardive, les retours fréquents :

'Le 3 mars.—La journée d'aujourd'hui m'a enchanté. Le soleil s'est montré pour la première fois depuis bien longtemps dans toute sa beauté. Il a développé les boutons des feuilles et des fleurs, et réveillé dans mon sein mille douces pensées.

'Les nuages reprennent leurs formes légères et gracieuses, et dessinent sur l'azur de charmants caprices. Les bois n'ont pas encore de feuilles ; mais ils prennent je ne sais quel air vivant et gai, qui leur donne une physionomie toute nouvelle. Tout se prépare pour la grande fête de la nature.'

Cette fête entrevue et tant désirée retarde ; bien des jours orageux en séparent encore. Tout cela est noté, et peint, et surtout senti : ce jeune enfant du Midi puise dans je ne sais quelle tristesse originelle un instinct particulier pour comprendre et aimer du premier jour cette nature du Nord, voisine des tempêtes.

'Le 8 mars.—Jour de neige. Un vent de sud-est la roule en tourbillons, en grandes trombes d'une éblouissante blancheur. Elle se fond en tombant. Nous voilà reportés comme au cœur de l'hiver, après quelques sourires du printemps. Le vent est assez froid ; les petits oiseaux chanteurs nouveaux-venus grelottent, et les fleurs aussi. Les fentes des cloisons et des croisées gémissent comme en janvier, et moi, dans ma pauvre enveloppe, je me resserre comme la nature.

'Le 9.—Encore de la neige, giboulées, coups de vent, froidure. Pauvre Bretagne, tu as bien besoin d'un peu de verdure pour réjouir ta sombre physionomie. Oh ! jette donc vite ta cape d'hiver et prends-moi ta mantille printanière, tissue de feuilles et de fleurs. Quand

verrai-je flotter les pans de ta robe au gré des vents !

'Le 11.—Il a neigé toute la nuit. Mes volets mal fermés m'ont laissé entrevoir, dès mon lever, cette grande nappe blanche qui s'est étendue en silence sur la campagne. Les troncs noirs des arbres s'élèvent comme des colonnes d'ébène sur un parvis d'ivoire ; cette opposition dure et tranchée et l'attitude morne des bois attristent éminemment. On n'entend rien : pas un être vivant, sauf quelques moineaux qui vont se réfugier en piaulant dans les sapins, qui étendent leurs longs bras chargés de neige. L'intérieur de ces arbres touffus est impénétrable aux frimas ; c'est un asile préparé par la Providence, les petits oiseaux le savent bien.

'J'ai visité nos primevères : chacun portait son petit fardeau de neige, et pliait la tête sous le poids. Ces jolies fleurs si richement colorées faisaient un effet charmant sous leurs chaperons blancs. J'en ai vu des touffes entières recouvertes d'un seul bloc de neige : toutes ces fleurs riantes, ainsi voilées et se penchant les unes sur les autres, semblaient un groupe de jeunes filles surprises par une ondée et se mettant à l'abri sous un tablier blanc.' . . . .

'Le 19.—Promenade dans la forêt de Coëtquen. Rencontre d'un site assez remarquable pour sa sauvagerie : le chemin descend par une pente subite dans un petit ravin où coule un petit ruisseau sur un fond d'ardoise, qui donne à ses eaux une couleur noirâtre, désagréable d'abord, mais qui cesse de l'être quand on a observé son harmonie avec les troncs noirs des vieux chênes, la sombre verdure des lierres, et son contraste avec les jambes blanches et lisses des bouleaux. Un grand vent du nord roulait sur la forêt et lui faisait pousser de profonds mugissements. Les arbres se débattaient sous les bouffées de vent comme des furieux. Nous voyions à travers les *branches* les nuages qui volaient rapidement par masses

noires et bizarres, et semblaient effleurer la cime des arbres. Ce grand voile sombre et flottant, laissait parfois des défauts par où se glissait un rayon de soleil qui descendait comme un éclair dans le sein de la forêt. Ces passages subits de lumière donnaient à ces profohdeurs si majestueuses dans l'ombre quelque chose de hagard et d'étrange, comme un rire sur les lèvres d'un mort.

'Le 20.—L'hiver s'en va en souriant; il nous fait ses adieux par un beau soleil resplendissant dans un ciel pur et uni comme une glace de Venise. Encore un pas du Temps qui s'achève. Oh! que ne peut-il, comme les coursiers des immortels, atteindre en quatre bonds les limites de sa durée!

'Le 28 mars.—Toutes les fois que nous nous laissons pénétrer à la nature, notre âme s'ouvre aux impressions les plus touchantes. Il y a quelque chose dans la nature, soit qu'elle rie et se pare dans les beaux jours, soit qu'elle devienne pâle, grise, froide, pluvieuse, en automne et en hiver, qui émeut non-seulement la surface de l'âme, mais même ses plus intimes secrets, et donne l'éveil à mille souvenirs qui n'ont, en apparence, aucune liaison au spectacle extérieur, mais qui sans doute entretiennent une correspondance avec l'âme de la nature par des sympathies qui nous sont inconnues. J'ai ressenti aujourd'hui cette puissance étonnante, en respirant, couché dans un bois de hêtres, l'air chaud du printemps.'

Et le 5 avril:

'Journée belle à souhait. Des nuages, mais seulement autant qu'il en faut pour faire paysage au ciel. Ils affectent de plus en plus leurs formes d'été. Leurs groupes divers se tiennent immobiles sous le soleil comme les troupeaux de moutons dans les pâturages, quand il fait grand chaud. J'ai vu une hirondelle, et j'ai entendu bourdonner les abeilles sur les fleurs. En m'asseyant au soleil pour me pénétrer jusqu'à la moëlle du divin printemps, j'ai ressenti quelques-unes de mes impressions

d'enfance: un moment, j'ai considéré le ciel avec ses nuages, la terre avec ses bois, ses chants, ses bourdonnements, comme je faisais alors. Ce renouvellement du premier aspect des choses, de la physionomie qu'on leur a trouvée avec les premiers regards, est, à mon avis, une des plus douces réactions de l'enfance sur le courant de la vie.'

Mais bientôt il y a lutte en lui, il y a scrupule. Guérin, à cette date, est encore rigoureusement chrétien. Il s'en prend à son âme de ressentir avec tant de vivacité les insinuations et les voluptés de la nature, un jour de divine componction et de deuil, car ce 5 avril était un Vendredi-Saint. La retraite pénitente où il est confiné en cette semaine de la Passion lui donne de l'ennui, et il se le reproche. La règle est aux prises chez lui avec le rêve. Lui, dont l'instinct est d'aller, d'errer, de poursuivre l'infini dans les souffles, dans les murmures des vents et des eaux, dans les odeurs germinales et les parfums; lui qui dira, en projetant des voyages: 'Il y aura du charme à errer. Quand on erre, on sent qu'on suit la vraie condition de l'humanité; c'est là, je crois, le secret du charme;' il essaye, à ce moment de sa vie, de concilier le christianisme et le culte de la nature; il cherche, s'il se peut, un rapport mystique entre l'adoration de cette nature qui vient se concentrer dans le cœur de l'homme et s'y sacrifier comme sur un autel, et l'immolation eucharistique dans ce même cœur. Vain effort! il tente l'impossible et l'inconciliable; il ne réussira qu'à retarder à lui-même son entraînement prochain, irrésistible. Car il n'y a pas de milieu; la Croix barre plus ou moins la vue libre de la nature; le grand Pan n'a rien à faire avec le divin Crucifié.'

Une certaine sobriété méfiante et craintive est imposée, comme première condition, au contemplateur chrétien. Et Guérin, au contraire, n'y résiste pas; tous les *accidents* naturels qui passent, une pluie d'avril, une

bourrasque de mars, une tendre et capricieuse nuaison de mai, tout lui parle, tout le saisit et le possède, et l'enlève; il a beau s'arrêter en de courts instants et s'écrier: 'Comment se fait-il que mon repos soit altéré par ce qui se passe dans l'air, et que la paix de mon âme soit ainsi livrée au caprice des vents?' il ne laisse pas de s'y livrer, il s'abandonne, il s'enivre de la vie des choses et voudrait par accès s'y confondre, s'y universaliser.

'Le 25 avril.—Il vient de pleuvoir. La nature est fraîche, rayonnante; la terre semble savourer avec volupté l'eau qui lui apporte la vie. On dirait que le gosier des oiseaux s'est aussi rafraîchi à cette pluie; leur chant est plus pur, plus vif, plus éclatant, et vibre à merveille dans l'air devenu extrêmement sonore et retentissant. Les rossignols, les bouvreuils, les merles, les grives, les loriots, les pinsons, les roitelets, tout cela chante et se réjouit. Une oie qui crie comme une trompette, ajoute au charme par le contraste. Les arbres immobiles semblent écouter tous ces bruits. D'innombrables pommiers fleuris paraissent au loin comme des boules de neige; les cerisiers aussi tout blancs se dressent en pyramides ou s'étalent en éventails de fleurs.

'Les oiseaux semblent viser parfois à ces effets d'orchestre où tous les instruments se confondent en une masse d'harmonie.

'Si l'on pouvait s'identifier au printemps, forcer cette pensée au point de croire aspirer en soi toute la vie, tout l'amour qui fermentent dans la nature! se sentir à la fois fleur, verdure, oiseau, chant, fraîcheur, élasticité, volupté, sérénité! Que serait-ce de moi? Il y a des moments où, à force de se concentrer dans cette idée et de regarder fixement la nature, on croit éprouver quelque chose comme cela.'

Un mois s'est écoulé; le moment où le printemps longuement couvé et nourri éclate, non plus en fleurs

mais en feuilles, où la verdure déborde, où il y a en deux ou trois matinées inondation presque subite de verdure, est admirablement rendu :

'Le 3 mai.—Jour réjouissant, plein de soleil, brise tiède, parfums dans l'air ; dans l'âme, félicité. La verdure gagne à vue d'œil ; elle s'est élancée du jardin dans les bosquets, elle domine tout le long de l'étang ; elle saute, pour ainsi dire, d'arbre en arbre, de hallier en hallier, dans les champs et sur les coteaux, et je la vois qui a déjà atteint la forêt et commence à s'épancher sur son large dos. Bientôt elle aura débordé aussi loin que l'œil peut aller, et tous ces grands espaces clos par l'horizon seront ondoyants et mugissants comme une vaste mer, une mer d'émeraude. Encore quelques jours et nous aurons toute la pompe, tout le déploiement du règne végétal.' . . .

'Le 22 mai.—Il n'y a plus de fleurs aux arbres. Leur mission d'amour accomplie, elles sont mortes, comme une mère qui périt en donnant la vie. Les fruits ont noué, ils aspirent l'énergie vitale et reproductrice qui doit mettre sur pied de nouveaux individus. Une génération innombrable est actuellement suspendue aux branches de tous les arbres, aux fibres des plus humbles graminées, comme des enfants au sein maternel. Tous ces germes, incalculables dans leur nombre et leur diversité, sont là suspendus entre le ciel et la terre dans leur berceau, et livrés au vent qui a la charge de bercer ces créatures. Les forêts futures se balancent imperceptibles aux forêts vivantes. La nature est tout entière aux soins de son immense maternité.'

Quoique voué de cœur à la Bretagne qu'il appelle *la bonne contrée*, l'enfant du Midi se réveille parfois en Guérin ; . . . L'hôte de la Chênaie ne se fait pas illusion sur ces magnificences et ces beautés silvestres, bocagères, qui sont toujours si près, là-bas, de redevenir sèches et revêches ; la Chênaie, la Bretagne tout entière 'lui fait l'effet, dit-il, d'une vieille bien ridée, bien

chenue, redevenue par la baguette des fées jeune fille de seize ans et des plus gracieuses.' Mais sous la jeune fille gracieuse, la vieille, à de certains jours, reparaît. En plein juin, la belle saison un matin s'en est allée on ne sait où; le vent d'ouest a tout envahi comme un pasteur humide chassant devant lui ses innombrables troupeaux de nuages; à la verdure près, c'est l'hiver, avec l'affligeant contraste de plus; et même quand il y a splendeur, l'été, jusque dans ses jours de solennité, a toujours, il le sent, 'quelque chose de triste, de voilé, de borné. C'est comme une avare qui se met en frais; il y a de la ladrerie dans sa magnificence. Vive notre ciel de Languedoc si libéral en lumière, si bleu, si largement arqué!' Ainsi s'écrie ces jours-là presque en exilé celui qui ressonge à son doux nid du Cayla et à la Roche d'Onelle. Dans ses excursions par le pays et quand il traverse les landes, c'est bien alors que la nature lui apparaît maigre et triste, en habit de mendiante et de pauvresse; mais pour cela il ne la dédaigne: il à fait sur ce thème des vers bien pénétrants et où l'âpreté du pays est rendue au vrai! il la comprend si bien, cette âpreté, il la serre de si près qu'il en triomphe. . . .

La nature bretonne finit par livrer à Guérin tout ce qu'elle contient: s'il l'a méconnue un moment, il s'en repent vite, et elle lui pardonne; elle cesse de paraître ingrate à ses yeux, elle redevient aussi belle qu'elle peut l'être: la lande elle-même s'anime, se revêt pour lui, dans ses moindres accidents, de je ne sais quel charme. . . .

En 1833, Guérin, ce Breton d'adoption, vivait en plein de cette vie rurale, reposée, poétique et chrétienne, dont la séve montait à flots dans son talent et s'épanchait avec fraîcheur dans ses pages secrètes. Il avait ses troubles, ses défaillances intérieures, je le sais: nous reviendrons, au moins pour l'indiquer, sur ce côté faible de son âme et de sa volonté; son talent, plus tard, sera plus viril en même temps que sa conscience moins

agitée ; ici il est dans toute sa fleur délicate d'adolescence. Il y eut un moment unique où toutes les nuances étaient observées, où les adorations s'unirent et se confondirent. Que l'on se figure, à la Chênaie, qui s'appelait encore une maison sainte, le jour de Pâques de cette année 1833, le 7 avril, une matinée radieuse, et ce qui s'y passait une dernière fois de touchant. Celui qui etait encore l'abbé de La Mennais célébrait dans la chapelle la messe pascale,— sa dernière messe,— et y donnait de sa main la Communion à de jeunes disciples restés fidèles, et qui le croyaient fidèle aussi : c'étaient Guérin, Élie de Kertangui, François du Breil de Marzan, jeune poëte fervent, tout heureux de ramener à la sainte table une recrue nouvelle, un ami plus âgé de dix ans, Hippolyte de La Morvonnais, poëte lui-même. Il y avait en ce moment à la Chênaie, où il allait y venir, quelques hommes dont la rencontre et l'entretien donnaient de pures joies, l'abbé Gerbet, esprit doux et d'une aménité tendre ; l'abbé de Cazalès, cœur affectueux et savant dans les voies intérieures ;—d'autres noms, dont quelques-uns ont marqué depuis en des sciences diverses, Eugène Boré, Frédéric de La Provostaie : c'était toute une pieuse et docte tribu. Qui eût dit alors à ceux qui se groupaient encore autour du maître, que celui qui venait de leur donner de sa main la Communion ne la donnerait plus à personne, qu'il la refuserait lui-même à tout jamais, et qu'il allait avoir bientôt pour devise trop vraie, un *Chêne brisé par l'orage*, avec cette légende altière : *Je romps et ne plie pas ?* . . . .

Puisque j'ai parlé de La Mennais à cette date de 1833, et tel qu'il paraissait encore aux yeux de ce cercle fidèle, comment ne pas indiquer le portrait de lui que Guérin a tracé dans une lettre du 16 mai à M. de Bayne de Rayssac, l'un de ces amis du Midi ? C'est bien la plus vive, la plus parlante image de cette moitié de La Mennais à laquelle on a peine à croire quand on n'a fait que

le lire, moitié d'une âme qui semblait en conversant se livrer tout entière, tant elle était gaie et charmante, et qui s'éclipsait si vite alors que son front se plissait et que sa physionomie noircissait tout à coup. Guérin nous le montre comme il le voyait, sous son plus beau jour, et quelquefois dans sa fierté, mais sans la noirceur. Les lettres de Guérin à ses amis servent à compléter les impressions notées dans son Journal durant ce temps, et quelques-unes des pages de ce Journal ne sont elles-mêmes que des passages de ces lettres qui lui semblaient mériter d'être transcrits avant de s'échapper. L'artiste en effet, le peintre qui préparait à tout hasard ses cartons, s'essayait en lui. Une de ces fêtes les plus désirées, et qu'il se promettait dès son arrivée en Bretagne, fut un petit voyage aux côtes de l'Océan. Une première fois, le 28 mars, dans une promenade poussée plus loin que d'habitude avec l'abbé Gerbet et un autre compagnon, il avait entrevu au nord, de dessus une hauteur, la baie de Cancale et les eaux au loin resplendissantes qui décrivaient à l'horizon une barre lumineuse. Mais le vrai voyage, et qui lui permit de s'écrier : *Enfin j'ai vu l'Océan*, ne se fit que le 11 avril. Ce jour-là, le jeudi d'après Pâques, il se mit en route à une heure de l'après-midi, par un beau temps et un vent frais, à pied, en compagnie d'Edmond de Cazalès, qui n'était pas encore dans les Ordres. Il n'y avait pas moins de six ou sept lieues à faire ; mais aller vers un grand but et y aller par un long chemin avec un ami, c'est double bonheur. Guérin sentait l'un et l'autre, et il nous l'a dit : 'C'est une félicité non pareille de faire route, d'aller voir la mer avec un compagnon de voyage ainsi fait. Notre conversation alla, pour ainsi dire, tout d'un trait de la Chênaie à Saint-Malo, et, nos six lieues faites, j'aurais voulu voir encore devant nous une longue ligne de chemin ; car vraiment la causerie est une de ces douces choses qu'on voudrait allonger toujours.' Il nous donne une idée de

ses entretiens qui embrassaient le monde du cœur et celui de la nature, et qui couraient à travers la poésie, les tendres souvenirs, les espérances et toutes les aimables curiosités de la jeunesse. Je m'imagine que ces doux propos ressemblaient par l'esprit à ce qu'avaient dû être les entretiens de Basile et de Grégoire au rivage d'Athènes, à ceux d'Augustin et de ses amis au rivage d'Ostie. Les descriptions pittoresques, les *marines* qui viennent ensuite y gagnent en beauté ; ces conversations élevées en font le ciel.

Les derniers jours que passa Guérin à la Chênaie eurent de la douceur, mais une douceur souvent troublée ; il sentait en effet que cette vie de retraite allait cesser, et que l'époque des vacances amènerait pour lui la nécessité d'un parti à prendre. Il jouissait d'autant plus, quand son imagination le lui permettait, du calme uni et profond des dernières heures.

'Le 14 août.—Après une longue série de jours éclatants j'aime assez à trouver un beau matin le ciel tendu de gris, et toute la nature se reposant en quelque sorte de ses jours de fête dans un calme mélancolique. C'est bien cela aujourd'hui. Un voile immense, immobile, sans le moindre pli, couvre toute la face du ciel ; l'horizon porte une couronne de vapeurs bleuâtres ; pas un souffle dans l'air. Tous les bruits qui s'élèvent dans le lointain de la campagne arrivent à l'oreille à la faveur de ce silence : ce sont des chants de laboureurs, des voix d'enfants, des piaulements et des refrains d'animaux, et de temps à autre un chien qui aboie je ne sais où, et des coqs qui se répondent comme des sentinelles. Au dedans de moi, tout aussi est calme et reposé. Un voile gris et un peu triste s'est étendu sur mon âme, comme ont fait les nuages paisibles sur la nature. Un grand silence s'est établi, et j'entends comme les voix de mille souvenirs doux et touchants, qui s'élèvent dans le lointain du passé et viennent bruire à mon oreille.'

Le 7 septembre, à quatre heures du soir, il monta dans la chambre de M. *Féli*, et lui fit ses adieux. Après neuf mois de séjour, 'les portes du petit Paradis de la Chênaie se fermèrent derrière lui.' Les rapports, toujours ambigus et pénibles, de M. de la Mennais, avec l'autorité diocésaine, avaient empiré dans les derniers temps, et il devenait convenable que la petite école se dispersât. Guérin ne quitta pourtant pas encore la Bretagne, et il y resta jusqu'à la fin de janvier, 1834, tantôt à la Brousse, dans la famille de M. de Marzan, tantôt au Val de l'Arguenon, dans l'ermitage de son ami Hippolyte de la Morvonnais, tantôt à Mordreux, chez le beau-père de ce dernier. Il y eut là une nouvelle et importante station dans sa vie. Il avait apporté à la Chênaie une peine secrète de cœur, je ne dis pas une passion, mais un sentiment. Ce sentiment se réveillait à la vue de certains hêtres qu'il voyait de sa fenêtre, du côté de l'étang, et qui lui rappelaient de chers et troublants souvenirs. Il y avait des nuits où il rêvait; écoutons un de ces rêves:

'15 juin.—*Strange dream!* j'ai rêvé que je me trouvais seul dans une vaste cathédrale. J'étais là sous l'impression de la présence de Dieu et dans cet état de l'âme où l'on n'a plus conscience que de Dieu et de soi-même, lorsqu'une voix s'est élevée. Cette voix était infiniment douce, une voix de femme et qui pourtant remplissait toute l'église comme eût pu faire un grand concert. Je l'ai reconnue aussitôt, c'était la voix de Louise, *silver-sweet sounding* (la douce voix d'argent).'

De tels songes, qui rappellent ceux de Dante adolescent et de la *Vita Nuova*, ne se passaient que dans la partie élevée de l'esprit, et il y avait moyen d'en guérir. Et pour dire ici tout ce que nous pensons, Guérin n'était pas fait pour les grandes et violentes passions de l'amour. . . . Je croirais que lui, l'amant de la nature, il sentait trop l'universalité des choses pour aimer uniquement quelqu'un. Quoi qu'il en soit, il avait une

peine alors, et en se trouvant transporté, au sortir de la solitaire Chênaie dans l'intimité tendre d'Hippolyte de la Morvonnais et de sa jeune femme, cette peine se guérit. . . .

Les peintures qu'il a retracées de ces jours d'automne et d'hiver, passés au bord du l'Océan dans la maison de l'hospitalité, dans cette Thébaïde des Grèves comme l'appelait un peu ambitieusement La Morvonnais, sont de belles pages qui se placent d'elles-mêmes à côté des meilleures, en ce genre, que nous connaissions. Le contraste saisissant de cette paix du foyer et des ces tempêtes presque continuelles de l'Océan, quelquefois cet autre contraste non moins frappant entre la mer paisible, le sommeil des champs et le cœur orageux du contemplateur, donnent aux divers tableaux toute leur vie et leur variété :

'Et voyez combien la Providence est pleine de bonté pour moi. De crainte que le passage subit de l'air doux et tempéré de la vie religieuse et solitaire à la zone torride du monde n'éprouvât trop mon âme, elle m'a amené, au sortir du saint asile, dans une maison élevée sur les confins des deux régions, où, sans être de la solitude, on n'appartient pas encore au monde ; une maison dont les croisées s'ouvrent d'un côté sur la plaine où s'agite le tumulte des hommes, et de l'autre sur le désert où chantent les serviteurs de Dieu ; d'un côté sur l'Océan, et de l'autre sur le bois ; et cette figure est une réalité, car elle est bâtie sur le bord de la mer. Je veux coucher ici l'histoire du séjour que j'y ferai, car les jours qui se passent ici sont pleins de bonheur, et je sais que dans l'avenir je me retournerai bien des fois pour relire le bonheur passé. Un homme pieux et poëte, une femme dont l'âme va si bien à la sienne qu'on dirait d'une seule âme, mais dédoublée ; une enfant qui s'appelle *Marie*, comme sa mère, et qui laisse, comme une étoile, percer les premiers rayons de son amour et de son intelligence à travers le nuage blanc de l'enfance ; une vie simple,

dans une maison antique ; l'Océan qui vient le matin et le soir nous apporter ses accords ; enfin un voyageur qui descend du Carmel pour aller à Babylone, et qui a posé à la porte son bâton et ses sandales pour s'asseoir à la table hospitalière : voilà de quoi faire un poëme biblique, si je savais écrire les choses comme je sais les éprouver.'

'Le 8 décembre.—Hier, le vent d'ouest soufflait avec furie. J'ai vu l'Océan agité, mais ce désordre, quelque sublime qu'il soit, est loin de valoir, à mon gré, le spectacle de la mer sereine et bleue. Mais pourquoi dire que l'un ne vaut pas l'autre ? Qui pourrait mesurer ces deux sublimités et dire : la seconde dépasse la première ? Il faut dire seulement : mon âme se complaît mieux dans la sérénité que dans l'orage. Hier, c'était une immense bataille dans les plaines humides. On eût dit, à voir bondir les vagues, ces innombrables cavaleries de Tartares qui galopent sans cesse dans les plaines de l'Asie. L'entrée de la baie est comme défendue par une chaîne d'îlots de granit : il fallait voir les lames courir à l'assaut et se lancer follement contre ses masses avec des clameurs effroyables : il fallait les voir prendre leur course et faire à qui franchirait le mieux la tête noire des écueils. Les plus hardies ou les plus lestes sautaient de l'autre coté en poussant un grand cri ; les autres, plus lourdes ou plus maladroites, se brisaient contre le roc en jetant des écumes d'une éblouissante blancheur, et se retiraient avec un grondement sourd et profond, comme les dogues repoussés par le bâton du voyageur. Nous étions témoins de ces luttes étranges, du haut de la falaise où nous avions peine à tenir contre les furies du vent. Nous étions là, le corps incliné et les jambes écartées pour élargir notre base et résister avec plus d'avantage, et les deux mains cramponnées à nos chapeaux pour les assurer sur nos têtes. Le tumulte immense de la mer, la course bruyante des vagues, celle, non moins rapide, mais silencieuse, des nuages, les oiseaux de marine qui flottaient dans le

ciel et balançaient leur corps grêle entre deux ailes arquées et d'une envergure démesurée, tout cet ensemble d'harmonies sauvages et retentissantes qui venaient toutes converger à l'âme de deux êtres de cinq pieds de hauteur, plantés sur la crête d'une falaise, secoués comme des feuilles par l'énergie du vent, et qui n'étaient guère plus apparents dans cette immensité que deux oiseaux perchés sur une motte de terre : oh ! c'était quelque chose d'étrange et d'admirable, un de ces moments d'agitation sublime et de rêverie profonde tout ensemble, où l'âme et la nature se dressent de toute leur hauteur l'une en face de l'autre.

'A quelques pas de nous, il y avait un groupe d'enfants arbrités contre un rocher, et paissant un troupeau répandu sur l'escarpement de la côté.

'Jetez un vaisseau en péril sur cette scène de la mer, tout change: on ne voit plus que le vaisseau. Heureux qui peut contempler la nature déserte et solitaire ! Heureux qui peut la voir se livrant à ses jeux terribles sans danger pour aucun être vivant ! Heureux qui regarde, du haut de la montague, le lion bondir et rugir dans la plaine sans qu'il vienne à passer un voyageur ou une gazelle ! Hippolyte, nous eûmes ce bonheur hier, nous devons en remercier le Ciel.

'De la hauteur nous descendîmes dans une gorge qui ouvre une retraite marine (comme savaient en décrire les Anciens) à quelques flots de la mer qui viennent s'y reposer, tandis que leurs frères insensés battent les écueils et luttent entre eux. Des masses énormes de granit gris, bariolées de mousses blanches, sont répandues en désordre sur le penchant de la colline qui a ouvert cette anse en se creusant. On dirait, tant elles sont étrangement posées et inclinées vers la chute, qu'un géant s'est amusé un jour à les faire rouler du haut de la côte, et qu'elles se sont arrêtées là où elles ont rencontré un obstacle, les unes à quelques pas du

point de départ, les autres à mi-côte ; mais ces obstacles semblent les avoir plutôt suspendues qu'arrêtées dans leur course, car elles paraissent toujours prêtes à rouler. Le bruit des vents et des flots, qui s'engouffre dans cet enfoncement sonore, y rend les plus belles harmonies. Nous y fîmes une halte assez longue, appuyés sur nos bâtons et tout émerveillés. . . .

'En regagnant le Val, nous admirâmes la position d'une maisonnette habitée par un vieillard. Elle est appuyée contre un mamelon et tourne le dos à la mer, en vraie solitaire qui ne veut qu'entendre le bruit de choses d'en bas. Un petit jardin bien planté, et où il vient un peu de tout, s'étend sur le devant jusqu'à un petit ruisseau qui tombe dans la mer. C'est un petit paysage comme les aimait Virgile.

'"Le soir, la voix de l'Océan était rauque et sourde."'

Les poëtes anglais du foyer, Cowper, Wordsworth, ont-ils jamais rendu plus délicieusement les joies d'un intérieur pur, la félicité domestique, ce ressouvenir de l'Éden, que le voyageur qui, s'asseyant un moment sous un toit béni, a su dire :

'Le Val, 20 décembre.—Je ne crois pas avoir jamais senti avec autant d'intimité et de recueillement le bonheur de la vie de famille. Jamais ce parfum qui circule dans tous les appartements d'une maison pieuse et heureuse, ne m'a si bien enveloppé. C'est comme un nuage d'encens invisible que je respire sans cesse. Tous ces menus détails de la vie intime, dont l'enchaînement constitue la journée, sont pour moi autant de nuances d'un charme continu qui va se développant d'un bout de journée à l'autre :—le salut du matin qui renouvelle en quelque sorte le plaisir de la première arrivée, car la formule avec laquelle on s'aborde est à peu près la même, et d'ailleurs la séparation de la nuit imite assez bien les séparations plus longues, comme elles étant pleine de dangers et d'incertitude ;—le déjeuner, repas dans lequel on fête

immédiatement le bonheur de s'être retrouvés ;—la promenade qui suit, sorte de salut et d'adoration que nous allons rendre à la nature, car à mon avis, après avoir adoré Dieu directement dans la prière du matin, il est bon d'aller plier un genou devant cette puissance mystérieuse qu'il a livrée aux adorations secrètes de quelques hommes ;—notre rentrée et notre clôture dans une chambre toute lambrissée à l'antique, donnant sur la mer, inaccessible au bruit de ménage, en un mot, vrai sanctuaire de travail ;—le dîner qui s'annonce non par le son de la cloche qui sent trop le collége ou la grande maison, mais par une voix douce qui nous appelle d'en-bas ; la gaieté, les vives plaisanteries, les conversations brisées en mille pièces, qui flottent sans cesse sur la table durant ce repas ; le feu pétillant de branches sèches autour duquel nous pressons nos chaises après ce signe de Croix qui porte au Ciel nos actions de grâces ; les douces choses qui se disent à la chaleur du feu qui bruit tandis que nous causons ;—et s'il fait soleil, la promenade au bord de la mer qui voit venir à elle une mère portant son enfant dans ses bras, le père de cet enfant et un étranger, ces deux-ci un bâton à la main ; les petites lèvres de la petite fille qui parle en même temps que les flots, quelquefois les larmes qu'elle verse, et les cris de la douleur enfantine sur le rivage de la mer ; nos pensées à nous, en voyant la mère et l'enfant qui se sourient ou l'enfant qui pleure et la mère qui tâche de l'apaiser avec la douceur de ses caresses et de sa voix, et l'Océan qui va toujours roulant son train de vagues et de bruits ; les branches mortes que nous coupons dans le taillis pour nous allumer au retour un feu vif et prompt ; ce petit travail de bûcheron qui nous rapproche de la nature par un contact immédiat et me rappelle l'ardeur de M. Féli pour ce même labeur ; les heures d'étude et d'épanchement poétique, qui nous mènent jusqu'au souper, ce repas qui nous rappelle avec la même douce voix et

se passe dans les mêmes joies que le dîner, seulement un peu moins éclatantes parce que le soir voile tout, tempère tout;—la soirée qui s'ouvre par l'éclat d'un feu joyeux, et, de lectures en lectures, de causeries en causeries, va expirer dans le sommeil;—et à tous les charmes d'une telle journée ajoutez je ne sais quel rayonnement angélique, je ne sais quel prestige de paix, de fraîcheur et d'innocence qu'y répandent la tête blonde, les yeux bleus, la voix argentine, les petits pieds, les petits pas, les rires, les petites moues pleines d'intelligence d'une enfant qui, j'en suis sûr, fait envie à plus d'un Ange; qui vous enchante, vous séduit, vous fait raffoler avec un léger mouvement de ses lèvres, tant il y a de puissance dans la faiblesse! ajoutez-y tout ce que vous dira votre imagination, et vous serez loin encore d'avoir touché le fond de toutes ces voluptés secrètes.'

Cependant ces joies de la famille, trop senties par un cœur à qui il n'était point donné de les goûter pour son propre compte, l'attendrissaient trop; il en était venu, il nous le dit, à pleurer pour un rien, 'comme il arrive aux petits enfants et aux vieillards.' Ce calme continuel, cette douce monotonie de la vie familière, en se prolongeant comme une note suave mais toujours la même, avaient fini par l'énerver, par l'exalter et le jeter hors de lui ou le noyer trop avant au-dedans de lui; le trop de paix lui était une nouvelle espèce d'orage; son âme était *en proie*, et il y avait danger, de ce côté, à je ne sais quelle ivresse de langueur, s'il n'eût trouvé un contre-pieds, une puissante diversion dans la contemplation de la nature, de même qu'à d'autres moments il y avait eu danger que l'attraction souveraine, la puissante voix de cette nature ne l'absorbât et ne le dominât uniquement. Car Guérin était une âme merveilleuse, la plus sensible, la plus impressible, mais sans garantie contre elle-même et sans défense. Cette fois il sut se détourner à temps et alterner dans le mode de sa sensibilité.

'Je me mis à la considérer (la nature) encore plus

attentivement que de coutume, et par degrés la fermentation s'adoucit ; car il sortait des champs, des flots, des bois, une vertu suave et bienfaisante qui me pénétrait et tournait tous mes transports en rêves mélancoliques. Cette fusion des impressions calmes de la nature avec les rêveries orageuses du cœur, engendra une disposition d'âme que je voudrais retenir longtemps, car elle est des plus désirables pour un rêveur inquiet comme moi. C'est comme une extase tempérée et tranquille, qui ravit l'âme hors d'elle-même sans lui ôter la conscience d'une tristesse permanente et un peu orageuse. Il arrive aussi que l'âme est pénétrée insensiblement d'une langueur qui assoupit toute la vivacité des facultés intellectuelles et l'endort dans un demi-sommeil vide de toute pensée, dans lequel néanmoins elle se sent la puissance de rêver les plus belles choses. . . . . .

'Rien ne peut figurer plus fidèlement cet état de l'âme que le soir qui tombe en ce moment. Des nuages gris, mais légèrement argentés par les bords, sont répandus également sur toute la face du ciel. Le soleil qui s'est retiré, il y a peu d'instants, a laissé derrière lui assez de lumière pour tempérer quelque temps les noires ombres et adoucir en quelque sorte la chute de la nuit. Les vents se taisent, et l'Océan paisible ne m'envoie, quand je vais l'écouter sur le seuil de la porte, qu'un murmure mélodieux qui s'épanche dans l'âme comme une belle vague sur la grève. Les oiseaux, gagnés les premiers par l'influence nocturne, se dirigent vers les bois et font siffler leurs ailes dans les nuages. Le taillis qui couvre toute la pente de la côte du Val, retentissant tout le jour du ramage du roitelet, du sifflement gai du pivert et des cris divers d'une multitude d'oiseaux, n'a plus aucun bruit dans ses sentiers ni sous ses fourrés, si ce n'est le piaulement aigu jeté par les merles qui jouent entre eux et se poursuivent, tandis que les autres oiseaux ont déjà le cou sous l'aile. Le bruit des hommes, qui se taisent toujours

les derniers, va s'effaçant sur la face des champs. La rumeur générale s'éteint, et l'on n'entend guère venir de clameurs que des bourgs et des hameaux, où il y a, jusque bien avant dans la nuit, des enfants qui crient et des chiens qui aboient. Le silence m'enveloppe; tout aspire au repos, excepté ma plume qui trouble peut-être le sommeil de quelque atome vivant, endormi dans les plis de mon cahier, car elle fait son petit bruit en écrivant ces vaines pensées. Et alors, qu'elle cesse; car ce que j'écris, ce qui j'ai écrit et ce que j'écrirai ne vaudra jamais le sommeil d'un atome.'

Certes, cela est beau comme de beaux vers. . . . Guérin, sans tant y songer, ressemblait mieux aux Lakistes en ne visant nullement à les imiter; il n'est point chez eux de sonnet pastoral plus limpide, il n'est point dans les poétiques promenades de Cowper de plus transparent tableau, que la page qu'on vient de lire, dans sa peinture si réelle à la fois et si tendre, si distincte et si émue. . . .

Mais Guérin dut s'arracher à cette solitude, où il allait s'oublier et trop savourer, s'il n'y prenait garde, le fruit du *lotos*. Dans une dernière promenade par une riante après-midi d'hiver sur ces falaises, le long de ce sentier qui tant de fois l'y avait conduit à travers les buis et les coudriers, il exhale ses adieux et emporte tout ce qu'il peut de l'âme des choses. Le lendemain il est à Caen, quelques jours après à Paris. Sa nature timide, aussi tremblante et frissonnante que celle d'un daim effarouché, y éprouve, en arrivant, une secrète horreur. Il se méfie de lui, il a peur des hommes.

'Paris, 1er février, 1834.—Mon Dieu, fermez mes yeux, gardez-moi de voir toute cette multitude dont la vue soulève en moi des pensées si amères, si décourageantes. Faites qu'en la traversant je sois sourd au bruit, inaccessible à ces impressions qui m'accablent quand je passe parmi la foule; et pour cela mettez devant mes

yeux une image, une vision des choses que j'aime, un champ, un vallon, une lande, le Cayla, le Val, quelque chose de la nature. Je marcherai le regard attaché sur ces douces formes, et je passerai sans ressentir aucun froissement.'

Ici il nous faut bien entrer un peu dans le secret de cette nature de Guérin. Il y avait une véritable contradiction en lui : par tout un côté de lui-même il sentait la nature extérieure passionément, éperdument ; il était capable de s'y plonger avec hardiesse, avec une frénésie superbe, d'y réaliser par l'imagination l'existence fabuleuse des antiques demi-dieux : par tout un autre côté, il se repliait sur lui, il s'analysait, il se rapetissait et se diminuait à plaisir ; il se dérobait avec une humilité désespérante ; il était de ces âmes, pour ainsi dire, nées chrétiennes, qui ont besoin de s'accuser, de se repentir, de trouver hors d'elles un amour de pitié, de *compassion* ; qui se sont confessées de bonne heure, et qui auront besoin de se confesser toujours. . . .

'Pour être aimé tel que je le suis,' se murmurait-il à lui-même, 'il faudrait qu'il se rencontrât une âme qui voulût bien s'incliner vers son inférieure, une âme forte qui pliât le genou devant la plus faible, non pour l'adorer, mais pour la servir, la consoler, la garder comme on fait pour un malade ; une âme enfin douée d'une sensibilité humble autant que profonde, qui se dépouillât assez de l'orgueil, si naturel même à l'amour, pour ensevelir son cœur dans une affection obscure à laquelle le monde ne comprendrait rien, pour consacrer sa vie à un être débile, languissant et tout intérieur, pour se résoudre à concentrer tous ses rayons sur une fleur sans éclat, chétive et toujours tremblante, qui lui rendrait bien de ces parfums dont la douceur charme et pénètre, mais jamais de ceux qui enivrent et exaltent jusqu'à l'heureuse folie du ravissement.'

Ses amis luttaient le plus qu'ils pouvaient contre cette

disposition découragée, dont il leur exprimait parfois les accès, les flux et reflux intérieurs, avec une délicatesse exquise, avec une lucidité effrayante ; ils le pressaient, à cette entrée dans la vie pratique, de se faire un plan d'études, de vouloir avec suite, d'appliquer et de concentrer ses forces intellectuelles selon une méthode et sur des sujets déterminés. On espéra un moment lui faire avoir une chaire de Littérature comparée qu'il était question de fonder au Collége de Juilly, alors dirigé par MM. de Scorbiac et de Salinis ; mais cette idée n'eut pas de suite, et Guérin dut se contenter d'une classe provisoire au Collége Stanislas et de quelques leçons qu'il donnait çà et là. Un cordial ami breton qui se trouvait à Paris (M. Paul Quemper) avait pris à tâche de lui aplanir les premières difficultés et y réussit. Cette part faite aux nécessités matérielles, Guérin se réfugia d'autant plus, aux heures réservées, dans la vie du cœur et de la fantaisie; il abonda dans sa propre nature ; retiré comme dans son *terrier* dans un petit jardin de la rue d'Anjou, proche de la rue de la Pépinière, il se reportait en idée aux grands et doux spectacles qu'il avait rapportés de la terre de l'Ouest ; il embrassait dans son ennui la tige de son lilas, 'comme le seul être au monde contre qui pût appuyer sa chancelante nature, comme le seul capable de supporter son embrassement.' Mais bientôt l'air de ce Paris qu'il fallait traverser chaque jour agit sur ce désolé de vingt-quatre ans ; l'attrait du monde le gagna peu à peu ; de nouvelles amitiés se firent qui, sans effacer les anciennes, les rejetèrent insensiblement dans le lointain ; qui l'eût rencontré deux ans après, mondain, élégant, *fashionable* même, causeur à tenir tête aux brillants causeurs, n'aurait jamais dit, à le voir, que ce fût un *actif malgré* lui. Il n'est rien de tel que ces poltrons échappés, dès qu'ils ont senti l'aiguillon. Et en même temps, ce talent dont il s'obstinait à douter toujours se développait, s'enhardissait ; il l'appliquait enfin à des sujets composés, à des

créations extérieures; l'artiste proprement dit se manifestait en lui. . . .

Gardant toutes ses délicatesses de cœur, ses empreintes de nature champêtre et de paysage qu'il ravivait de temps en temps par des voyages rapides, Guérin, partagé désormais entre deux cultes, le *Dieu des cités* et *celui des déserts*, était le mieux préparé à aborder l'art, à combiner et à oser une œuvre. Il continuait, il est vrai, d'écrire dans son Journal qu'il ne se croyait pas de talent; il se le démontrait de son mieux dans des pages subtiles et charmantes, et qui prouvaient ce talent même. Mais quand il se risquait à dire ces choses à ses amis, gens d'esprit, gens du métier, de spirituel entrain et de verve, il était impitoyablement raillé et tancé, et, ce qui vaut mieux, il était rassuré contre lui-même; il leur empruntait, à son insu, de leur mouvement et de leur intrépidité. Et c'est ainsi qu'il entra un jour dans toute sa puissance. L'idée du *Centaure* lui vint à la suite de plusieurs visites qu'il avait faites avec M. Trébutien au Musée des Antiques. Il lisait alors Pausanias et s'émerveillait de la multitude d'objets décrits par l'antiquaire grec: 'La Grèce, disait-il, était comme un grand musée.'—Nous assistons aux deux ordres, aux deux suites d'idées qui se rencontrèrent et se rejoignirent en lui dans une alliance féconde.

Le Centaure n'est une conception originale et propre à Guérin. On a vu comment il aimait à se répandre et presque à se ramifier dans la nature; il était, à de certains moments, comme ces plantes voyageuses dont les racines flottent à la surface des eaux, au gré des mers. Il a exprimé en mainte occasion cette sensation diffuse, errante; il y avait des jours où, dans son amour du calme, il enviait 'la vie forte et muette qui règne sous l'écorce des chênes;' il rêvait à je ne sais quelle métamorphose en arbre; mais cette destinée de vieillard, cette fin digne de *Philémon* et de *Baucis*, jurait avec la séve

ardente, impétueuse, d'un jeune cœur. Guérin donc avait cherché jusqu'alors sa forme et ne l'avait pas trouvée : elle se révéla tout d'un coup à lui et se personnifia sous la figure du *Centaure.* Ces grandes organisations primitives auxquelles ne croyait pas Lucrèce et auxquelles Guérin nous fait presque croire ; en qui le génie de l'homme s'alliait à la puissance animale encore indomptée et ne faisait qu'un avec elle ; par qui la nature, à peine émergée des eaux, était parcourue, possédée ou du moins embrassée dans des courses effrénées, interminables, lui parurent mériter un sculpteur, et aussi un auditeur capable d'en redire le mystère. Il supposa le dernier des Centaures interrogé au haut d'un mont, au bord de son antre, et racontant dans sa mélancolique vieillesse les plaisirs de ses jeunes ans à un mortel curieux, à ce diminutif de Centaure qu'on appelle homme; car l'homme, à le prendre dans cette perspective fabuleuse, grandiose, ne serait qu'un Centaure dégradé et *mis à pied.* Rien n'est puissant comme ce rêve de quelques pages ; rien n'est plus accompli et plus classique d'exécution. . . .

La Galerie des Antiques lui offrait ainsi des moules où il allait verser désormais et fixer sous des formes sévères ou attendries toutes ses sensations rassemblées des bruyères et des grèves. Une première phase s'ouvrait pour son talent. Mais l'artiste, en présence de son temple idéal, ne fit que la statue du seuil ; il devait tomber dès les premiers pas. Heureux d'un mariage tout récent avec une jeune et jolie créole, assuré désormais du foyer et du loisir, il fut pris d'un mal réel qui n'éclaira que trop les sources de ses habituelles faiblesses. On comprit alors cette plainte obstinée d'une si riche nature ; les germes d'extinction et de mort précoce qui étaient déposés au fond de ses organes, dans les racines de la vie, se traduisaient fréquemment au moral par ce sentiment inexprimable de découragement et de défaillance. Ce beau jeune homme, emporté mourant dans le

Midi, expira dans l'été de 1839, au moment où il revoyait le ciel natal, et où il y retrouvait toute la fraîcheur des tendresses et des piétés premières. Les anges de la famille veillaient en prière à son chevet, et ils consolèrent son dernier regard. Il n'avait que vingt-neuf ans. Ces deux volumes qu'on donne aujourd'hui le feront vivre; et par une juste compensation d'une destinée si cruellement tranchée, ce qui est épars, ce qui n'était écrit et noté que pour lui seul, ce qu'il n'a pas eu le temps de tresser et de transformer selon l'art, devient sa plus belle couronne, et qui ne se flétrira point, si je ne m'abuse.

C. A. Sainte-Beuve.

'EUGÉNIE DE GUÉRIN.'

Eugénie de Guérin était l'aînée de Maurice; elle avait cinq ans de plus que lui. Elle naquit poëte. Tout enfant, dans un séjour à Gaillac chez des cousines, c'est elle qui le raconte, elle se levait souvent, quand on l'avait couchée, pour regarder les étoiles à une petite fenêtre qui était au pied de son lit. On l'y surprit et l'on cloua la fenêtre, car elle s'y suspendait au risque de se jeter dans la rue. Elle avoue qu'elle fut d'abord un peu jalouse de Maurice, le dernier né, et qu'elle enviait les caresses, les bonbons et les baisers qu'il recevait plus qu'elle. Mais peu à peu elle comprit que l'âge fait changer l'expression de l'amour, et que 'les tendresses, les caresses, ce lait du cœur, s'en vont de droit vers les plus petits;' et elle se mit à aimer passionnément ce jeune frère. 'Maman, lui disait-elle plus tard, était contente de cette union, de cette affection fraternelle, et te voyait avec charme sur mes genoux, enfant sur enfant, cœur sur cœur, comme à présent.' Ces sentiments ne firent que grandir et se fortifier avec l'âge. Elle se plut de bonne heure aux entretiens de ce frère poëte d'imagination et de nature:

'Il m'était si doux de t'entendre, de jouir de cette parole haute et profonde, ou de ce langage fin, délicat et charmant que je n'entendais que de toi! . . . Avec ton parler commença notre causerie. Courant les bois, nous discourions sur les oiseaux, les nids, les fleurs, sur les glands. Nous trouvions tout joli, tout incompréhensible, et nous nous questionnions l'un l'autre. Je te trouvais

plus savant que moi, surtout lorsqu'un peu plus tard tu me citais Virgile, ces Églogues que j'aimais tant et qui semblaient faites pour tout ce qui était sous nos yeux. Que de fois, voyant les abeilles et les entendant sur les buis fleuris, j'ai récité :

> Aristée avait vu ce peuple infortuné
> Par la contagion, par la faim moissonné !'

Elle lut Lamartine à seize ans, les *Méditations*, et ne retrouva jamais depuis, au même degré, ce charme indicible, cette extase première ; Lamartine resta toujours pour elle 'le cher poëte' par excellence. Elle en vint par la suite à admirer, mais elle ne put jamais prendre sur elle d'aimer et de goûter ces autres génies incontestables, mais dont les écrits ont *des laideurs qui choquent l'œil d'une femme*. 'Je déteste de rencontrer, disait-elle, ce que je ne veux pas voir.' Bientôt elle fit des vers elle-même ; elle avait reçu de la nature le rhythme intérieur et la mélodie. Elle eut l'idée de composer pour les enfants un recueil qui se serait appelé *les Enfantines* ; quelques-unes de ces pièces se sont conservées ; il en est une fort jolie, intitulée : *L'Ange Joujou*. Les premiers rêves, les premières ardeurs, les premières peines (car elle en eut) de cette noble fille se dérobent à nous : il y a des choses qu'elle ne dit jamais qu'à Dieu ou à son confesseur. Sans fortune, ayant plus de physionomie que de beauté, ou même n'ayant pas de beauté du tout (quoique sa vivacité d'expression ne donnât pas le temps de la trouver laide), quand elle se découvre à nous et à son frère Maurice dans son Journal le plus intime, elle n'a pas moins de vingt-neuf à trente ans ; elle semble avoir renoncé au mariage, elle est bien près d'avoir renoncé au monde : c'est une âme vierge et un peu veuve, c'est une âme-*sœur*. La sœur parfaite, à la longue, se forme et se compose de bien des sacrifices intérieurs.

Rien de plus monotone que sa vie; elle a perdu sa mère depuis bien des années : elle habite avec son père au château du Cayla ; elle a une autre sœur plus jeune qu'elle, Marie ou *Mimi* ; elle a un frère *Érau* ou Érembert, aimable et assez dissipé : mais le frère chéri, le frère unique, celui de qui elle dirait volontiers ce que cette reine de Hongrie, la digne sœur de Charles-Quint, disait du grand Empereur, son frère : 'Il est mon tout en ce monde après Dieu,' c'est Maurice, le génie tendre et sans défense, qu'elle considère comme aventuré à travers tous les écueils de la vie et du monde. Il était chez M. de Lamennais, il vient d'en sortir : il a fort à faire, craint-elle, de lutter avec cet éloquent démon et ce grand tentateur. De loin donc, elle prie pour lui, elle écrit à son intention ce petit Journal qu'il aime pour en avoir vu les premiers cahiers, et qu'il lira un jour. Ame innocente, élevée, pure, non pas inexpérimentée, mais droite et simple, elle y cause avec elle-même, avec ses plus hautes et ses plus secrètes pensées, avec Dieu, priant, pleurant, se chantant parfois des vers, se disant :

'La solitude fait écrire parce qu'elle fait penser. On prend son âme avec qui l'on entre en conversation. Je demande à la mienne ce qu'elle a vu aujourd'hui, ce qu'elle a appris, ce qu'elle a aimé, car chaque jour elle aime quelque chose. Ce matin j'ai vu un beau ciel, le marronnier verdoyant, et entendu chanter les petits oiseaux. Je les écoutais sous le grand chêne, près du Téoulé dont on nettoyait le bassin. Ces jolis chants et ce lavage de fontaine me donnaient à penser diversement : les oiseaux me faisaient plaisir, et, en voyant s'en aller toute bourbeuse cette eau si pure auparavant, je regrettais qu'on l'eût troublée, et me figurais notre âme quand quelque chose la remue ; la plus belle même se *décharme* quand on en touche le fond, car au fond de toute âme humaine il y a un peu de limon.'

Elle-même, elle se laisse *couler* sur ce papier qu'elle

quitte et reprend souvent; elle est triste, il lui manque quelque chose, sa tranquillité n'est qu'à la surface; cela lui fait du bien d'écrire et lui décharge l'âme de ce *triste* qui parfois la trouble; elle se sent mieux après: 'Quand une eau coule, elle s'en va avec l'écume et se clarifie en chemin. Mon chemin à moi, c'est Dieu ou un ami, mais Dieu surtout. Là je me creuse un lit et m'y trouve calme.'

Il y a des enfances dans ce Journal, mais à tout instant il est émaillé de jolies choses, de pensées délicates, de nuances exquises, le tout dit dans une langue heureuse, souvent trouvée, avec mouvement et une grâce d'expression qui ne s'oublient plus. Il faut bien appeler les choses par leur nom, elle s'ennuie: c'est une âme inemployée et même sevrée. Elle se retourne sur elle-même, elle souffre tout bas; quand elle se prête aux rires de ses jeunes amies, charmantes compagnes qu'on entrevoit passer, Louise, Marie, *Lili*, 'ce lis intelligent,' comme elle l'appelle, il y a de sa part moins de laisser-aller que de complaisance et d'indulgence; mais elle, elle est ailleurs, ce n'est plus une jeune fille; elle aspire déjà à se consumer uniquement du côté de son frère et de Dieu. A la voir aimer les enfants, on sent qu'il manque à cette nature aimante d'être mère! Écoutez ce qui vient à la fin de ce joli récit, où son vœu secret lui échappe.

'Le 14 mars, 1836.—Une visite d'enfant me vint couper mon histoire hier (une histoire de pauvre vieille et de mendiant sur son grabat). Je la quittai sans regret, j'aime autant les enfants que les pauvres vieux. Un de ces enfants est fort gentil, vif, éveillé, questionneur; il voulait tout voir, tout savoir. Il me regardait écrire et a pris le pulvérier (le sablier) pour du poivre dont j'apprêtais le papier. Puis il m'a fait descendre ma guitare qui pend à la muraille pour voir ce que c'était; il a mis sa petite main sur les cordes, et il a été transporté de les entendre chanter.—*Quès aco qui canto aqui?* (Qu'est-ce

que c'est que ça qui chante là ?)—Le vent qui soufflait fort à la fenêtre l'étonnait aussi ; ma chambrette était pour lui un lieu enchanté, une chose dont il se souviendra longtemps, comme moi si j'avais vu le palais d'Armide. Mon Christ, ma sainte Thérèse, les autres dessins que j'ai dans ma chambre lui plaisaient beaucoup ; il voulait les avoir et les voir tous à la fois, et sa petite tête tournait comme un moulinet. Je le regardais faire avec un plaisir infini, toute ravie à mon tour de ces charmes de l'enfance. *Que doit sentir une mère pour ces gracieuses créatures!*

'Après avoir donné au petit Antoine tout ce qu'il a voulu, je lui ai demandé une boucle de ses cheveux, lui offrant une des miennes. Il m'a regardé un peu surpris : 'Non, m'a-t-il dit, les miennes sont plus jolies.' Il avait raison ; des cheveux de trente ans sont bien laids auprès de ces boucles blondes. Je n'ai donc rien obtenu qu'un baiser. *Ils sont doux les baisers d'enfant! il me semble qu'un lis s'est posé sur ma joue.*'

Elle aime à instruire les enfants et à leur faire le catéchisme. Elle a besoin d'aimer, elle n'ose dire *d'être aimée.* Si elle lit un jour le bon vieux saint de ses amis, saint François de Sales, au chapitre des *amitiés* : 'C'est bien le mien, remarque-t-elle, le cœur cherche toujours sa pâture. Moi, je vivrais d'aimer : soit père, frère, sœur, il me faut quelque chose.'

Ce Journal même où elle s'écoule, et qui ne laisse pas de lui donner, de temps en temps, de petits scrupules à cause du plaisir qu'elle y prend, ne lui suffit pas. Elle a beau se dire par moments : '*C'est ma lyre à moi que ma plume,*' et s'y confier comme à une amie, les pensées abondent ; elle ne sait qu'en faire dans sa solitude : 'Si j'avais un plan, dit-elle, un cadre fait, je le remplirais tous les jours un peu, et cela me ferait du bien. Le trop-plein fait torrent parfois.'

Il y a des jours où, dans ce trop-plein qui lui pèse et qui

fait cauchemar quand il ne fait pas tourment, elle se dit que l'aiguille lui va mieux que la plume : 'J'ai pris la couture pour tuer cela à coups d'aiguille, mais le vilain serpent remue encore, quoique je lui aie coupé tête et queue, c'est-à-dire tranché la paresse et les molles pensées.' Ce désaccord entre le cœur ou l'imagination de la noble fille et son cadre étroit, isolé, se fait sentir ; des plaintes qu'elle s'avoue à peine à elle-même nous en arrivent fréquemment.

Et pourtant est-ce désaccord qu'il faut dire ? Elle semble heureusement née pour habiter la campagne, tant son être 's'harmonise avec les fleurs, les oiseaux, les bois, l'air, le ciel, tout ce qui vit dehors, grandes ou gracieuses œuvres de Dieu. Elle aussi, comme Bernardin de Saint-Pierre, elle a le sens des symboles naturels ; la vie sous toutes ses formes lui parle ; elle est femme à voir des mondes dans un fraisier :

'Mon ami, je suis ce fraisier en rapport avec la terre, avec l'air, avec le ciel, avec les oiseaux, avec tant de choses visibles et invisibles que je n'aurais jamais fini si je me mettais à me décrire, sans compter ce qui vit aux replis du cœur, comme ces insectes qui logent dans l'épaisseur d'une feuille.'

Toutes les saisons de l'année, toutes les heures de la journée ont pour elle leur charme particulier et leur langage. Elle a, au réveil, des esquisses de matin d'une fraîcheur délicieuse :

'J'admirais tout à l'heure un petit paysage de ma chambrette qu'enluminait le soleil levant. Que c'était joli ! Jamais je n'ai vu de plus bel effet de lumière sur le papier, à travers des arbres en peinture. C'était diaphane, transparent ; c'était dommage pour mes yeux, ce devait être vu par un peintre. Mais Dieu ne fait-il pas le *beau* pour tout le monde ? Tous nos oiseaux chantaient ce matin pendant que je faisais ma prière. Cet accompagnement me plaît, quoiqu'il me distraie un peu.

Je m'arrête pour écouter; puis je reprends, pensant que les oiseaux et moi nous faisons nos cantiques à Dieu, et que ces petites créatures chantent peut-être mieux que moi. Mais le charme de la prière, le charme de l'entretien avec Dieu, ils ne le goûtent pas; il faut avoir une âme pour le sentir. J'ai ce bonheur que n'ont pas les oiseaux. Il n'est que neuf heures, et j'ai déjà passé par l'*heureux* et par le *triste*. Comme il faut peu de temps pour cela!'

Son âme reflète le ciel; elle a l'âme *couleur du temps*, et elle se le reproche; car il y a des jours tristes—les jours de neige 'où l'âme se recoquille et fait le hérisson;'—les jours de pluie, où l'on a envie de pleurer:

'Il pleut; je regardais pleuvoir, et puis je me suis dit de laisser tomber ainsi goutte à goutte mes pensées sur ce papier. Cela éclaircira mon ciel qui, aussi bien que l'autre, est chargé, non pas de gros nuages, mais de je ne sais quoi qui voile le bleu, le serein. Je voudrais sourire à tout, et je me sens portée aux larmes; cependant je ne suis pas malheureuse. D'où cela vient-il donc?. . . .'

Il y a aussi des jours mêlés, moitié gais, moitié tristes, indécis, d'une teinte indéfinissable; mais elle sait très-bien les définir:

'Le 28 mai.—Notre ciel d'aujourd'hui est pâle et languissant comme un beau visage après la fièvre. Cet état de langueur a bien des charmes, et ce mélange de verdure et de débris, de fleurs qui s'ouvrent sur des fleurs tombées, d'oiseaux qui chantent et de petits torrents qui coulent, cet air d'orage et cet air de mai font quelque chose de chiffonné, de triste, de riant, que j'aime. . . .'

Ne reconnaissez-vous pas le paysagiste d'instinct, qui se joue et qui s'essaie sans maître, et auquel il faudrait bien peu de chose—seulement un cadre plus grand—pour devenir un maître en son genre et lutter peut-être avec notre grand paysagiste Du Berry?—Enfin, il y a

encore (car je veux faire avec elle le tour de l'année), il y a les jours d'hiver et de tempête :

'Le 7 février.—Grand vent d'autan, grand orchestre à ma fenêtre. J'aime assez cette harmonie qui sortait de tous les carreaux mal joints, des contrevents mal fermés, de tous les trous des murailles, avec des notes diverses et si bizarrement pointues, qu'elles percent les oreilles les plus dures. Drôle de musique du Cayla, que j'aime, ai-je dit, parce que je n'en ai pas d'autre. Qui n'entend jamais rien, écoute le bruit, quel qu'il soit.'

Elle ne sait pas la musique, et elle le regrette : il lui semble qu'elle aurait un moyen plus puissant et plus efficace que tout autre pour s'exprimer, pour s'épancher.

Son imagination, d'ailleurs, n'est jamais à court. 'Là où les autres ne voient rien, elle trouve beaucoup à dire,' comme le remarquait un jour une de ses compagnes. Que ce soit la couleur du temps, le loquet d'une porte, un vieux château qu'elle visite, ou l'une quelconque des fêtes et cérémonies rurales, le baptême ou la fonte d'une cloche, la bénédiction des bestiaux, la messe de Noël où elle se rend en famille à minuit 'par des chemins bordés de petits buissons blancs de givre, comme s'ils étaient fleuris,' elle trouve sur tous ces thèmes fortuits ou naturels des pensées charmantes, légères et célestes, dignes d'une Cymodocée chrétienne. Elle a non-seulement ses croyances fermes où elle se fonde, mais aussi ses superstitions flottantes qu'elle admet un peu à volonté : 'Ils ne savent pas être heureux, dit-elle, ceux qui veulent tout comprendre.' N'allez pas vous figurer, en pensant à elle, ni une femme poëte, sentimentale et toujours dans l'attitude de la rêverie, ni une catholique raisonneuse et théologienne, ni une demoiselle châtelaine un peu haute ; si elle lit Platon, c'est bien souvent au coin du feu de la cuisine, et les jours de carnaval elle n'est pas chiche de retrousser ses manches pour faire des croustades. Elle a gardé du bon vieux temps des aïeules l'habitude de

filer. Je lis à un endroit du Journal: 'Filé ma quenouille et lu un sermon de Bossuet.' Ou bien, après quelque élan mystique où elle s'est sentie comme ravie dans la quiétude de l'oraison: 'Allons, ma pauvre âme, reviens aux choses de ce monde. Et je prends ma quenouille, ou un livre, ou une casserole, ou je caresse Wolf ou Trilby.' Voilà le vrai; elle est ménagère, elle sait être pratique, et elle nous dira son vœu le plus humble, son rêve d'Horace, de Jean-Jacques ou de La Fontaine:

'Mon ami (c'est toujours à son frère qu'elle parle), quand je ne pense pas te faire plaisir ou t'être utile, je ne dis rien; je prends ma quenouille, et au lieu de la *femme du XVIIème siècle*, je suis la simple fille des champs, et cela me fait plaisir, me distrait, me détend l'âme. Il y a en moi un côté qui touche aux classes les plus simples et s'y plaît infiniment. Aussi n'ai-je jamais rêvé de grandeur ni de fortune; mais que de fois, d'une petite maison hors des villes, bien proprette avec ses meubles de bois, ses vaisselleries luisantes, sa treille à l'entrée, des poules; et moi là, avec je ne sais qui, car je ne voudrais pas un paysan tel que les nôtres, qui sont rustres et battent leurs femmes. . . . .'

La fin du Journal de Mademoiselle de Guérin offre plus de variété que le début: elle est formée, elle est mûre: elle a reçu tous les enseignements de la douleur. Son voyage de Paris fut un grand événement dans sa vie: elle dut, selon son expression, y être fréquemment tentée; son intelligence si ouverte put y donner plus d'un secret assaut à sa foi ou du moins à son cœur. Elle a parlé amèrement des 'déceptions d'estime, d'amour, de croyance,' dont elle eut à y souffrir. Chose piquante! elle y vit beaucoup, pendant son séjour, un des meilleurs amis,—le meilleur ami de son frère,—Barbey d'Aurevilly, jeune alors et dont les façons si tranchées pouvaient ne sembler encore qu'un des travers

passagers de la jeunesse: sa conversation brillante exerça incontestablement sur elle une espèce de séduction. C'était un singulier contraste, on l'avouera, que cette âme virginale, cette colombe du Cayla, au sortir de son désert, faisant connaissance pour la première fois avec Paris et le monde lettré par cet échantillon d'homme d'esprit, par ce bouquet de feu d'artifice. Esprit contre esprit, elle était bien fille d'ailleurs à croiser le fer et à tenir la gageure.

Mais ce qui est beau, attachant, ce qui caractérise Mademoiselle de Guérin à mes yeux, c'est la passion et le culte qu'elle a pour son frère. Elle est le modèle et comme le type idéal, dans l'ordre poétique, des sœurs aînées, admiratrices, inquiètes, vigilantes, prêtes à se sacrifier pour le salut ou la gloire d'un frère chéri. Il faut l'entendre dans ses cris et ses vœux de chrétienne alarmée, lorsqu'elle le voit égaré, dévoyé, selon elle, emporté vers un art d'une application funeste, souffrant de la poitrine avec cela, et, à travers les distractions mondaines, déjà atteint du mal mortel:

'O frères, frères, nous vous aimons tant! Si vous le saviez, si vous compreniez ce que nous coûte votre bonheur, de quels sacrifices on le paierait! O mon Dieu! qu'ils le comprennent et n'exposent pas si facilement leur chère santé et leur chère âme.'

Quand elle l'attend, quand elle l'espère au Cayla après cinq années d'absence, elle lui prépare des fleurs dans un gobelet:

'J'en ai longtemps regardé deux, dit-elle, dont l'une penchait sur l'autre qui lui ouvrait son calice. C'était doux à considérer et à se représenter l'épanchement de l'amitié dans ces deux petites fleurettes. Ce sont des stellaires, petites fleurs blanches à longue tige des plus gracieuses de nos champs. . . . C'est ma fleur de prédilection. J'en ai mis devant notre image de la Vierge. Je voudrais qu'elles y fussent quand tu viendras,

et te faire voir les deux fleurs amies. Douce image qui des deux côtés est charmante, quand je pense qu'une sœur est fleur. . . .'

Aussitôt qu'il est parti, elle rentre dans la chambrette qu'il occupait; elle prend le livre qu'il a lu: c'est un Bossuet où il a mis des signets de sa main, souvent aux mêmes endroits qu'elle avait notés elle-même: 'Ainsi nous nous rencontrons partout comme les deux yeux; ce que tu vois beau, je le vois beau.' Quand il est près de se marier, elle tremble que cela ne réussisse pas et ne vienne à manquer par quelque côté, car ce frère chéri est, comme elle l'appelle, 'un mauvais artisan de bonheur.' Elle se met à sa place et craint qu'il ne recule au dernier instant. '*Toujours* me semble effrayant pour toi, aigle indépendant, vagabond. Comment te fixer dans ton aire!' Il meurt, et dès lors sa vie, à elle, n'est plus qu'un deuil, une consécration de toutes ses pensées et de toutes ses heures au cher et unique absent, un soin religieux de sa mémoire, un dialogue avec lui d'un monde à l'autre. Ce livre se pourrait intituler *le Livre des frères et des sœurs.*

C. A. SAINTE-BEUVE.

POPE.

En 1688, chez un marchand de toile, rue des Lombards à Londres, naquit une petite créature délicate et maladive, factice par nature, toute fabriquée d'avance pour la vie de cabinet, n'ayant de goût que pour les livres, et qui, dès son bas âge, mit tout son plaisir dans la contemplation des imprimés. Il en copiait les lettres, et ainsi apprit à écrire. Il passa son enfance avec eux en tête-à-tête, et se trouva versificateur dès qu'il sut parler. A douze ans, il avait composé une tragédie d'après l'*Iliade*, et une ode sur la Solitude. De treize à quinze, il fit un grand poëme épique de quatre mille vers, appelé *Alcandre.* Pendant huit ans, enfermé dans une petite maison de la forêt de Windsor, il lut 'tous les meilleurs critiques, presque tous les poëtes anglais, latins, français qui ont un nom, Homère, les poëtes grecs, et quelques-uns des grands dans l'original, le Tasse et l'Arioste dans les traductions,' avec tant d'assiduité qu'il en manqua mourir. Ce n'étaient point des passions qu'il y cherchait, c'était du style; il n'y a point eu d'adorateur plus dévoué de la forme, il n'y a point eu de maître plus précoce de la forme. Déjà son goût perçait; entre tous les poëtes anglais, son favori était Dryden, le moins inspiré et le plus classique. Il apercevait sa voie, un connaisseur, M. Walsh 'l'encourageait en lui disant qu'il y avait encore un chemin ouvert pour exceller; car si les Anglais avaient plusieurs grands poëtes, ils n'avaient jamais eu de grand poëte qui fût *correct;* et il l'engageait à faire de la correction son

étude et son but.' Il suivait ce conseil, s'exerçait la main par des traductions d'Ovide et de Stace, et par des remaniements du vieux Chaucer. Il s'appropriait toutes les excellences et toutes les élégances poétiques, il les emmagasinait dans sa mémoire; il disposait dans sa tête le dictionnaire complet de toutes les épithètes heureuses, de tous les tours ingénieux, de tous les rhythmes sonores par lesquels on peut relever, préciser, éclairer une idée. Il était comme ces petits musiciens, enfants prodiges, qui, élevés au piano, atteignent tout d'un coup un doigt merveilleux, roulent les gammes, perlent les trilles, font voltiger les octaves avec une agilité et une justesse qui chassent de la scène les plus fameux artistes. A dix-sept ans, ayant connu le vieux Wycherley, qui en avait soixante-dix, il entreprit, sur sa demande, de lui corriger ses poëmes, et les corrigea si bien, que celui-ci en fut charmé et mortifié. Il raturait, ajoutait, refondait, parlait franc et tranchait ferme. L'auteur, à contre-cœur, admirait les corrections tout bas, et tâchait tout haut d'en rabaisser l'importance, jusqu'à ce qu'enfin sa vanité, blessée de tant devoir à un si jeune homme et de rencontrer un maître dans un écolier, finit par le retirer d'un commerce où il profitait et souffrait trop. C'est que l'écolier, du premier coup, avait porté l'art plus loin que les maîtres. A seize ans, ses *Pastorales* témoignaient d'une sûreté de main que personne n'avait, pas même Dryden. A voir ces mots si choisis, ces arrangements exquis de syllabes mélodieuses, cette science des coupes et des rejets, ce style si coulant, si pur, ces gracieuses images que la diction rendait encore plus gracieuses, et toute cette guirlande artificielle et nuancée de fleurs qui se disaient champêtres, on pensait aux premières Églogues de Virgile. M. Walsh déclarait que 'ce n'était point flatterie de dire qu'à cet âge Virgile n'avait rien fait d'aussi bon.' Quand plus tard elles parurent en

volume* le public fut ébloui. 'Vous avez déplu aux critiques, écrivait Wycherley, en leur plaisant trop bien.' La même année, le poëte de vingt et un ans achevait son *Essay on Criticism*, sorte d'art poétique, c'est le poëme qu'on fait à la fin de sa carrière, quand on a manié tous les procédés et qu'on a blanchi dans la critique; et dans ce sujet qui réclame, pour être traité, l'expérience de toute une vie littéraire, il se trouvait d'emblée aussi mûr que Boileau.

Ce musicien consommé, qui débute par une traité d'harmonie, que va-t-il faire de son mécanisme incomparable et de sa science de professeur? Encore est-il bon de sentir et de penser avant d'écrire; il faut une source pleine d'idées vives et de passions franches pour faire un vrai poëte, et à le voir de près on trouve qu'en lui, jusqu'à la personne, tout est étriqué ou artificiel; c'est un nabot, haut de quatre pieds, tortu, bossu, maigre, valétudinaire, et qui arrivé à l'âge mûr ne semble plus capable de vivre. Il ne peut se lever; c'est une femme qui l'habille; on lui enfile trois paires de bas les unes par-dessus les autres, tant ses jambes sont grêles; puis on lui lace la taille dans un corset de toile roide, afin qu'il puisse se tenir droit, et par-dessus on lui fait endosser un gilet de flanelle; vient ensuite une sorte de pourpoint de fourrure, car il grelotte vite, et enfin une chemise de grosse toile très-chaude avec de belles manches. Par-dessus tout cela on lui met un costume noir, une perruque à nœud,† une petite épée; ainsi équipé, il va prendre place à table avec son grand ami lord Oxford. Il est si petit, qu'il faut l'exhausser sur une chaise particulière; il est si chauve, que lorsqu'il n'y a pas de réception il couvre sa tête d'un bonnet de velours; il est si vétilleux et exigeant, que les laquais évitent de faire ses commissions, et que le lord a été obligé d'en renvoyer plusieurs qui

* 1709. † Tie-wig.

refusaient de le servir. Enfin le dîner commence. Il mange trop, en enfant gâté; il veut des mets forts, épicés, et se fait mal à l'estomac. Quand on lui propose de la liqueur, il se met en colère, mais ne manque pas de la boire. Il a tous les appétits et tous les caprices d'un vieil enfant, d'un vieux malade, d'un vieil auteur, et d'un vieux garçon. Vous vous attendez bien à le trouver quinteux et susceptible. Plusieurs fois il a quitté, sans mot dire et sans qu'on sût pourquoi, la maison de lord Oxford et il a fallu excéder les laquais de messages pour le ramener. Si aujourd'hui lady Mary Wortley, son ancienne divinité poétique, est par malheur à table, on ne pourra pas dîner en paix; ils ne manqueront pas de se contredire, de se picoter, de se quereller, et l'un des deux quittera la chambre. On va le chercher et il rentre, mais il n'a pas laissé ses manies à la porte. Il est cauteleux, malin, en avorton nerveux qu'il est; quand il souhaite une chose, il n'ose pas la demander rondement; avec des insinuations et des manœuvres de style il amène les gens à la mentionner, à la faire venir, après quoi il s'en sert. C'est ainsi qu'il a obtenu un écran de lord Orrery. 'A peine s'il boira une tasse de thé sans stratagème.' Lady Bolingbroke disait qu'il faisait de la diplomatie à propos de carottes et de navets.

Le reste de sa vie n'est pas beaucoup plus noble. Il écrit des libelles contre Chandos, Aaron Hill, lady Mary Wortley, et ensuite ment ou équivoque pour les désavouer. Il a un vilain goût pour l'artifice, et prépare un mauvais tour déloyal contre lord Bolingbroke, son plus grand ami. Il n'est jamais franc, il est toujours occupé d'un rôle; il contrefait l'homme dégoûté, le grand artiste indifférent, contempteur des grands, des rois, de la poésie elle-même. La vérité est qu'il ne songe qu'à ses phrases, à sa réputation d'auteur, et qu'une caresse du prince de Galles va fondre tout son stoïcisme. Je

viens de lire sa correspondance, il n'y a pas peut-être dix lettres vraies ; il est écrivain jusque dans ses épanchements ; ses confidences sont de la rhétorique compassée, et quand il cause avec un ami, il songe toujours à l'imprimeur qui mettra ses effusions sous les yeux du public. Même à force de prétention il devient maladroit, et se démasque. Un jour Richardson le trouve occupé à lire un pamphlet que Cibber avait fait contre lui : 'Ces choses-là,' dit Pope, 'font mes divertissements ;' et pendant qu'il lit, on voit ses traits contractés par la violence de son angoisse. 'Dieu me préserve,' dit Richardson, 'd'un divertissement pareil à celui-là.' En somme, son grand ressort est la vanité littéraire ; il veut être admiré, rien de plus ; sa vie est celle d'une coquette qui s'étudie à la glace, se farde, minaude, raccroche des compliments, et cependant déclare que les compliments l'ennuient, que le fard salit et qu'elle a horreur des minauderies. Nul élan, rien de naturel ou de viril ; il n'a pas plus d'idées que de passions, j'entends de ces idées qu'on a besoin d'écrire et pour lesquelles on oublie les mots. La controverse religieuse et les querelles de parti retentissent autour de lui, il s'en écarte soigneusement ; au milieu de tous ces chocs, son principal souci est de préserver son écritoire ; c'est un catholique *déteint*, déiste à peu pres, qui ne sait pas bien ce qu'est le déisme ; là-dessus il emprunte à lord Bolingbroke des idées dont il ne voit pas la portée, mais qui lui semblent bonnes à mettre en vers. 'J'espère,' écrit-il à Atterbury, 'que toutes les Églises sont de Dieu, en tant qu'elles sont bien comprises, et que tous les gouvernements sont de Dieu, en tant qu'ils sont bien conduits. Pour ce qui est du mal qui s'y rencontre ou s'y peut rencontrer, je laisse à Dieu seul le soin de les corriger ou de les reformer. Dans ma politique, ma grande préoccupation est de conserver la paix de ma vie sous quelque gouvernement que je vive ; dans ma religion, de conserver la paix de

ma conscience, quelle que soit l'Église dont je fasse partie.' De pareilles convictions ne tourmentent pas un homme. Au fond, il n'a point écrit parce qu'il pensait, mais il a pensé afin d'écrire; le papier noirci et le bruit qu'on fait ainsi dans le monde, voilà son idole; s'il a fait des vers, c'est tout bonnement pour faire des vers.

On n'est que mieux préparé par là pour en faire d'irréprochables. Pope s'y emploie tout entier; il est de loisir; son père lui a laissé une assez belle fortune, il a gagné une grosse somme à traduire *l'Iliade* et *l'Odyssée*; il a huit cents livres sterling de rente. Jamais il n'a été aux gages d'un libraire; il regarde au-dessous de lui les auteurs mendiants rouler dans la bohême, et, tranquillement assis dans sa jolie maison de Twickenham, sous sa grotte ou dans le beau jardin qu'il a planté lui-même, il peut polir et limer ses écrits aussi longtemps qu'il lui convient. Il n'y manque pas. Quand il a composé un ouvrage, il le garde au moins deux ans en portefeuille. De temps en temps il le relit et le corrige; il prend conseil de ses amis, puis de ses ennemis; point d'édition qu'il n'améliore; il rature infatigablement. Son premier jet est si bien refondu et transformé, qu'on ne le reconnaît plus dans la copie définitive. Celles de ses pièces qui semblent les moins remaniées sont deux satires, et Dodsley dit que dans le manuscrit il n'y avait presque point de vers qui ne fût écrit deux fois: 'Je le fis transcrire proprement sur une autre feuille, et quand il me renvoya celle-là pour l'impression, presque chaque vers avait été récrit encore une seconde fois.' 'Jamais,' dit Johnson, 'il ne détachait son attention de la poésie. Si la conversation offrait un trait dont on pût faire profit, il le confiait au papier; si une pensée ou même une expression plus heureuse que l'ordinaire se levait dans son esprit il avait soin de l'écrire; quand deux vers lui venaient, il les mettait de côté pour les insérer à l'occasion. On a trouvé de petits morceaux de papier qui conte-

naient des vers ou des portions de vers qu'il pensait achever plus tard.' Il fallait que son écritoire fût devant son lit avant son lever. Une nuit, chez lord Oxford, pendant le terrible hiver de 1740, de peur de perdre une idée, il fit lever quatre fois la femme qui le servait. Swift lui reproche de n'avoir jamais de loisir pour la conversation; la cause en est 'qu'il a toujours en tête quelque projet poétique.' Ainsi rien ne lui manque pour atteindre l'expression parfaite: la pratique d'une vie entière, l'étude de tous les modèles, l'indépendance de la fortune, la compagnie des gens du monde, l'exemption des passions turbulentes, l'absence des idées maîtresses, la facilité d'un enfant prodige, l'assiduité d'un vieux lettré. Il semble qu'il ait été tout exprès muni de défauts et de qualités, enrichi d'un côté, appauvri d'un autre, à la fois écourté et développé, pour mettre en relief la forme classique par l'amoindrissement du fond classique, pour présenter au public le modèle d'un art usé et accompli, pour réduire en cristal brillant et rigide la séve coulante d'une littérature qui finissait.

C'est un grand danger pour un poëte que de savoir trop bien son métier; sa poésie montre alors l'homme de métier et non le poëte. En vérité, je voudrais admirer les œuvres d'imagination de Pope; je ne saurais. J'ai beau lire les témoignages des contemporains et même ceux des modernes, me répéter qu'en son temps il fut le prince des poëtes, que son *Épître d'Héloïse à Abelard* fut accueillie par un cri d'enthousiasme, qu'on n'imaginait point alors une plus belle expression de la passion vraie, qu'aujourd'hui encore on l'apprend par cœur comme le récit de Théramène, que Johnson, ce grand juge littéraire, l'a rangée parmi 'les plus heureuses productions de l'esprit humain;' que lord Byron lui-même l'a préférée à l'ode célèbre de Sappho. Je la relis et je m'ennuie; cela est inconvenant; mais, en dépit de moi-même je bâille.

Les jolis sons, comme ils sont perlés ou filés agilement, rondement, et toujours exquis! Impossible de les reproduire ici, avec une langue étrangère. C'est tantôt une image heureuse qui résume une phrase entière; tantôt une série de vers où vont s'alignant les oppositions symétriques; ce sont deux mots ordinaires qu'un étrange accouplement met en relief; c'est un rhythme imitatif qui complète l'impression de l'esprit par l'émotion des sens; ce sont les comparaisons les plus élégantes, les épithètes les plus pittoresques; c'est le style le plus serré et le plus orné. Sauf la vérité, rien n'y manque.

Pope a donné quelque part la recette avec laquelle on peut faire un poëme épique: prendre une tempête, un songe, cinq ou six batailles, trois sacrifices, des jeux funèbres, une douzaine de dieux en deux compartiments, remuer le tout jusqu'à ce qu'on voie mousser l'écume du grand style. Vous venez de voir les recettes avec lesquelles on peut composer une épître amoureuse.

Cette sorte de poësie ressemble à la cuisine; il ne faut ni cœur ni génie pour la faire, mais une main légère, un œil attentif et un goût exercé.

Il semble que ce genre de talent soit fait pour les vers de société. Il est factice et les mœurs de la société sont factices. Badiner avec les dames, parler élégamment de leur chocolat ou de leur éventail, railler les sots, juger la dernière tragédie, manier la fadeur ou l'épigramme, c'est là, ce semble, l'emploi naturel d'un esprit comme celui-ci peu passionné, très-vaniteux, passé maître en fait de style, et qui soigne ses vers comme un petit-maître soigne son habit. Pope a écrit *la Boucle de cheveux enlevée* et *la Sottisiade*; ses contemporains se sont extasiés sur la grâce de son badinage comme sur la justesse de sa moquerie, et jugèrent qu'il avait surpassé *le Lutrin* et *les Satires* de Boileau.

Cela peut bien être; en tout cas, l'éloge serait médiocre. Il y a deux sortes de vers dans Boileau, disait

un homme d'esprit: les plus nombreux qui semblent d'un bon élève de troisième, les moins nombreux qui semblent d'un bon élève de rhétorique. Boileau fait le second vers avant le premier ; c'est pourquoi, une fois sur quatre, le premier vers chez lui ne sert qu'à boucher un trou. Sans doute Pope avait le mécanisme plus brillant et plus agile; mais cette habileté de main ne suffit pas pour faire un poëte, même un poëte de boudoir. On ne peint bien que ce que l'on aime.

Pope n'en jouit pas ou n'en jouit guère; il reste satirique et Anglais au milieu de ce luxe aimable importé de France. Il a beau être le plus mondain de ces poëtes, il ne l'est pas assez; la société qui l'entoure ne l'est pas davantage. Lady Wortley Montague, qui dans son temps fut la fleur des pois, et que l'on compare à madame de Sévigné, a l'esprit si sérieux, le style si décidé, le jugement si précis et le sarcasme si âpre, qu'on la prendrait pour un homme. En somme, les Anglais, même lord Chesterfield et Horace Walpole, n'ont jamais attrapé le véritable ton des salons. Pope est comme eux; sa voix détonne et tout d'un coup devient mordante. A chaque instant une moquerie dure efface les gracieuses images qu'il commençait à éveiller. Prenez l'ensemble du poëme; c'est une bouffonnerie en style noble; lord Petre a coupé une boucle dans les cheveux d'une beauté à la mode, mistress Arabella Fermor; il s'agit de faire de cette bagatelle une épopée, avec les invocations, les apostrophes, l'intervention des êtres surnaturels et le reste des machines poétiques; la solennité du style contraste avec la petitesse des événements, on rit de ces tracasseries, comme d'une querelle d'insectes. Il en a toujours été ainsi dans ce pays; quand ils représentent la vie du monde, c'est avec une complaisance extérieure et officielle; au fond de leur admiration il y a du mépris. Leurs fadeurs cachent une restriction mentale; en observant bien, vous verriez qu'ils regardent une jolie femme parée

et coquette comme une poupée rose, bonne pour amuser les gens une demi-heure par son clinquant. Pope dédie son poëme à mistress Arabella Fermor avec toutes sortes de révérence; la vérité est qu'il n'est pas poli; une Française lui eût renvoyé son livre en lui conseillant d'apprendre à vivre; pour un éloge de sa beauté, elle y eût trouvé dix sarcasmes contre sa frivolité. Est-ce qu'il est bien agréable de s'entendre dire: 'Vous avez les plus beaux yeux du monde, mais vous vivez de fadaises'? C'est pourtant à cela que se réduit tout son hommage. Son emphase complimenteuse, sa déclaration que la boucle de cheveux est placée au ciel parmi les astres, tout son attirail de phrases n'est qu'une parade de galanterie qui laisse percer l'indélicatesse et la grossièreté. Mistress Arabella Fermor fut si contente du poëme qu'elle en répandit des copies. Évidemment, elle n'était pas difficile; c'est qu'elle en avait entendu bien d'autres. Si vous lisez dans Swift la copie littérale d'une conversation à la mode, vous verrez qu'une femme à la mode dans ce temps-là pouvait souffrir bien des choses sans se fâcher.

Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ce badinage, pour nous du moins, n'est point du tout badin. La légèreté, la gaieté en sont à cent lieues. Dorat, Gresset, en auraient été stupéfaits et scandalisés. Nous restons froids devant ses plus brillantes réussites. Tout au plus de temps en temps un bon coup de fouet nous réveille; mais ce n'est pas pour rire. Ces caricatures nous semblent étranges, mais ne nous amusent pas. Cet esprit n'est pas de l'esprit; on attend un pétillement d'éclairs, et au dernier instant le coup rate. Par exemple, lord Petre, voulant se rendre les dieux propices, 'bâtit un autel à l'amour avec douze vastes romans français proprement dorés sur tranches, pose dessus trois jarretières, une demi-paire de gants et tous les trophées de ses anciennes amours; puis avec un tendre billet-

doux il allume le feu et ajoute trois soupirs amoureux pour attiser la flamme.' Nous demeurons désappointés, nous ne devinons pas ce que cette description a de comique. Nous continuons par conscience, et dans la peinture de la Mélancolie et de son palais nous trouvons des figures bien autrement étranges : 'une jarre qui soupire, un pâté d'oie qui parle, ... des filles qui se croient changées en bouteilles et demandent à grands cris un bouchon. Nous nous disons alors que nous sommes en Chine ; qu'à une si grande distance de Paris et de Voltaire il ne faut s'étonner de rien, que ces gens ont d'autres oreilles que les nôtres, et qu'à Pékin un mandarin goûte avec délices un concert de chaudrons. Nous comprenons enfin que, même en cet âge correct et dans cette poésie artificielle, l'antique imagination subsiste ; qu'elle se nourrit, comme autrefois, de bizarreries et de contrastes, que le goût, en dépit de toutes les cultures, ne réussira jamais à s'acclimater chez elle, que les disparates, au lieu de la choquer, la réjouissent, qu'elle est insensible à nos douceurs et à nos finesses ; qu'elle a besoin de voir passer devant elle une suite de figures expressives, inattendues et grimaçantes, qu'elle préfère ce rude carnaval à nos insinuations délicates, que Pope est de son pays en dépit de sa politesse classique et de ses élégances voulues, et que sa fantaisie désagréable et vigoureuse est parente de celle de Swift.

A présent nous sommes préparés, et nous pouvons entrer dans son second poëme, la *Dunciade* ; il faut beaucoup d'empire sur soi pour ne pas jeter par terre ce chef d'œuvre comme insipide et même dégoûtant. Rarement on a dépensé plus de talent pour produire plus d'ennui. Pope veut se venger de ses ennemis littéraires, et chante la Sottise, auguste déesse de la littérature, 'fille de Chaos et de la Nuit éternelle, lourde comme son père, grave comme sa mère,' reine des auteurs affamés, et qui choisit Théobald pour son fils et pour son favori. Le voilà roi,

et pour célébrer son avénement, elle institue des jeux à la manière antique : d'abord la course des libraires qui se disputent la possession d'un poëte, puis le combat des écrivains qui braient et sautent dans la boue à qui mieux mieux, enfin la lutte des critiques qui doivent subir la lecture de deux in-folios sans dormir. Étranges parodies, n'est-ce pas ? et certes bien peu piquantes. Qui n'a pas les oreilles rebattues de ces allégories usées : l'ennui, les pavots, les brouillards et le sommeil ? Que serait-ce si j'entrais dans le détail, ... si je racontais les sauts des poëtes qui barbotent dans Fleet-Ditch, le plus ignoble égout de la ville ? . . . . . . Il faut s'arrêter : il y a tel passage, par exemple, la chute de Curl, que Swift seul eût semblé capable d'écrire : encore on l'excuserait dans Swift ; l'extrémité du désespoir, la rage de la misanthropie, le voisinage de la folie, ont pu le porter à de tels excès. Mais Pope, qui vit tranquille et admiré dans sa villa, et qui n'est poussé que par des rancunes littéraires ! Il n'a donc point de nerfs ! Comment de gaieté de cœur un poëte a-t-il pu traîner son talent parmi de telles images, et contraindre ses vers si ingénieusement tissés à recevoir ces immondices ? . . . .

Il y a pourtant un poëte Pope, et pour le découvrir il n'y a qu'à le lire par petits morceaux ; si l'ensemble est d'ordinaire ennuyeux ou choquant, le détail est admirable. Il en est ainsi à la fin de tous les âges littéraires. Pline le jeune et Sénèque, si affectés et si tendus, sont charmants par parcelles ; chacune de leurs phrases prise à part est un chef-d'œuvre ; chaque vers dans Pope est un chef-d'œuvre s'il est pris à part. A ce moment, et après cent ans de culture, il n'y a aucun mouvement, aucun objet, aucune action qu'on ne sache décrire. Chaque aspect de la nature est noté : un lever de soleil, un paysage renversé dans l'eau, un coup de vent sur les feuilles, et le reste ; demandez à Pope de peindre en vers

une anguille, une perche ou une truite; il a sous la main la phrase parfaite; vous extrairiez chez lui de quoi remplir un *Gradus*. Il a le trait si juste, que du premier coup vous croiriez voir les choses; il a l'expression si abondante que votre imagination, fût elle obtuse, finira par les voir. Il marque tout dans le vol du faisan, le frou-frou de son essor, 'ses teintes lustrées, changeantes —sa crête de pourpre, ses yeux cerclés d'écarlate—le vert si vif que déploie son plumage luisant, ses ailes peintes, sa poitrine où l'or flamboie.' Il a la plus riche provision de mots brillants pour peindre les sylphes qui voltigent autour de son héroïne, 'lumineux escadrons dont les chuchotements aériens semblent le bruissement des zéphyrs, et qui, ouvrant au soleil leurs ailes d'insectes, voguent sur la brise ou s'enfoncent dans des nuages d'or,—formes transparentes dont la finesse échappe à la vue des mortels,—corps fluides à demi dissous dans la lumière, vêtements éthérés qui flottent abandonnés au vent,—légers tissus, voiles étincelants formés des fils de la rosée,—trempés dans les plus riches teintes du ciel,—où la lumière se joue en nuances qui se mêlent,—où chaque rayon jette des couleurs passagères, —couleurs nouvelles qui changent à chaque mouvement de leurs ailes.' Sans doute ce ne sont point là les sylphes de Shakspeare; mais à côté d'une rose naturelle et vivante, on peut encore voir avec plaisir une fleur en diamants comme il en sort des mains d'un joaillier, chef-d'œuvre d'art et de patience, dont les *facettes* font *chatoyer* la lumière et jettent une pluie d'étincelles sur le feuillage de filigrane qui les soutient. Vingt fois, dans un poëme de Pope, on s'arrête pour regarder avec étonnement quelqu'une de ces parures littéraires. Il sent si bien son talent qu'il en abuse; il se plaît aux tours de force. Quoi de plus plat qu'une partie de cartes, et de plus rebelle à la poésie que la dame de pique ou le roi de cœur? Et pourtant, par gageure sans

doute, il a raconté dans la *Boucle de cheveux* une partie d'hombre ; on la sait, on l'entend, on reconnaît les costumes, les quatre rois, majestés révérées, avec leurs favoris blancs et leurs barbes fourchues, les quatre belles dames dont les mains portent une fleur, emblème expressif de leur aimable puissance, les quatre valets en robes retroussées, troupe fidèle, une toque sur la tête, une hallebarde à la main, puis les quatre armées bigarrées, brillant cortége, rangées en bataille sur la plaine de velours vert. On voit les atouts, les coupes, les levées, puis un instant après le café, la porcelaine, les cuillers, l'esprit de feu (entendez l'alcool) ; ce sont déjà les procédés et les périphrases de Delille. Vous savez que les célèbres vers où Delille pratique et peint du même coup l'harmonie imitative sont traduits de Pope. C'est là de la poésie expirante, mais c'est encore de la poésie ; un bijou de console est une œuvre d'art inférieur, mais pourtant une œuvre d'art.

Avec le talent descriptif, il a le talent oratoire ; cet art, qui est le propre de l'âge classique, est celui d'exprimer les idées générales moyennes. Pendant cent cinquante ans, les hommes dans les deux pays pensants, la France et l'Angleterre, y ont employé toute leur étude. Ils ont saisi ces vérités universelles et limitées qui étant situées entre les hautes abstractions philosophiques et les petits détails sensibles, sont la matière de l'éloquence et de la rhétorique, et forment ce que nous appelons aujourd'hui les lieux communs. Ils les ont rangées en compartiments ; ils les ont développées avec méthode ; ils les ont rendues sensibles par des groupements et des symétries ; ils les ont ordonnées en processions régulières qui, dignement, magistralement, s'avancent avec discipline et par corps. L'ascendant de cette raison oratoire est devenu si grand, qu'il s'est imposé à la poésie elle-même. Buffon finit par dire, pour louer des vers, qu'ils sont beaux comme de la belle prose. En effet, la poésie devient à ce moment

une prose plus étudiée que l'on soumet à la rime. Elle n'est qu'une sorte de conversation supérieure et de discours plus choisi. Elle se trouve impuissante quand il faut peindre ou mettre en scène une action, quand il s'agit de voir et de faire voir des passions vivantes, de grandes émotions vraies, des hommes de chair et de sang; elle n'aboutit qu'à des épopées de collége, comme *la Henriade*, à des odes et des tragédies glacées comme celles de Voltaire et de Jean-Baptiste Rousseau, comme celles d'Addison, de Thomson, de Johnson et du reste. Elle les compose de dissertations, parce qu'elle n'est plus capable que de dissertations. C'est là désormais qu'elle règne, et son œuvre finale est le poëme didactique qui est une dissertation mise en vers. Pope y triomphe, et les plus parfaits de ses poëmes sont ceux qui se composent de préceptes et de raisonnements. L'artifice n'y est point aussi choquant qu'ailleurs; un poëme, je me trompe, un traité comme le sien sur la critique, sur l'homme et le gouvernement de la Providence, sur le ressort premier du caractère des hommes, a le droit d'être écrit avec réflexion; c'est une étude, et presque un morceau de science; on peut, on doit même en peser tous les mots, en vérifier toutes les liaisons; l'art et l'attention n'y sont pas superflus mais nécessaires; il s'agit de préceptes exacts et de raisonnements serrés. En cela Pope est incomparable. Je ne crois pas qu'il y ait au monde une prose versifiée égale à la sienne: celle de Boileau n'en approche pas. Ce n'est pas que les idées y soient très-dignes d'attention: nous les avons usées, elles ne nous intéressent plus. *L'Essai sur la critique* ressemble aux *Épîtres* et à *l'Art poétique* de Boileau, excellents ouvrages qui ne sont plus lus que dans les classes. C'est une collection de bons préceptes bien sages dont le seul défaut est d'être trop vrais.—Dire que le bon goût est rare, qu'il faut réfléchir et s'instruire avant de décider, que les règles de l'art

sont tirées de la nature, que l'orgueil, l'ignorance, le préjugé, la partialité, l'envie pervertissent notre jugement, qu'un critique doit être sincère, modeste, poli, bienveillant, toutes ces vérités pouvaient alors être des découvertes, aujourd'hui point. Je suppose que sous Pope, Dryden et Boileau, les hommes avaient surtout besoin de mettre leurs idées en ordre, et de les voir bien claires en des phrases bien nettes. Aujourd'hui que ce besoin est satisfait, il a disparu : ce sont des idées qu'on demande et non des arrangements d'idées ; le casier est plein ; remplissez les cases. . . . . . .

Mais si les idées sont médiocres, l'art de les exprimer est véritablement merveilleux ; merveilleux est le mot. 'J'ai employé les vers,' dit-il, 'plutôt que la prose, parce que je trouvais que je pouvais exprimer les idées plus brièvement en vers qu'en prose.' En effet ici tous les mots portent : il faut lire chaque passage lentement, chaque épithète est un résumé ; on n'a jamais écrit d'un style plus serré, et d'autre part on n'a jamais plus habilement travaillé à faire entrer les formules philosophiques dans le courant de la conversation mondaine. Ses préceptes sont devenus proverbes. J'ouvre au hasard, et je tombe sur le début du second livre ; un orateur, un écrivain de l'école de Buffon, serait ravi d'admiration en voyant tant de trésors littéraires amassés dans un si petit espace. Il faut bien que le lecteur se résigne à lire un peu d'anglais s'il veut les compter.

Know then thyself, presume not God to scan,
The proper study of mankind is man.
Placed on this isthmus of a middle state,
A being darkly wise, and rudely great:
With too much knowledge for the Sceptic side,
With too much weakness for the Stoic's pride,
He hangs between; in doubt to act, or rest;
In doubt to deem himself a god, or beast;

In doubt his mind or body to prefer;
Born but to die, and reasoning but to err;
Alike in ignorance, his reason such,
Whether he thinks too little or too much:
Chaos of thought and passion, all confused,
Still by himself abused or disabused;
Created half to rise, and half to fall;
Great lord of all things, yet a prey to all.
Sole judge of truth, in endless error hurl'd,
The glory, jest, and riddle of the world.

Le premier vers résume tout le livre précédent, et le second résume tout le livre présent; c'est une sorte d'escalier qui conduit d'un temple à un temple, régulièrement composé de marches symétriques et si habilement placées, que de la première on aperçoit d'un coup d'œil tout l'édifice qu'on quitte, et que de la seconde on aperçoit d'un coup d'œil tout l'édifice qu'on va visiter. Vit-on jamais une plus belle entrée et plus conforme aux règles qui ordonnent de lier les idées, de les rappeler quand on les a déjà développées, de les annoncer quand on ne les a pas développées encore? Mais ce n'est pas assez. Après cette courte annonce qui avertit qu'on va traiter de la nature humaine, il faut une annonce plus longue et qui peigne d'avance avec le plus d'éclat possible cette nature humaine dont on va traiter. C'est là proprement l'exorde oratoire, pareil à ceux que Bossuet met au commencement de ses oraisons funèbres, sorte de portique luxueux qui reçoit les auditeurs à leur entrée et les prépare aux magnificences du temple. Deux à deux, les antithèses se suivent comme des rangées de colonnes; il y en a treize couples qui forment enfilade, et la dernière s'élève au-dessus du reste par un mot qui fait centre et relie tout. Sous une autre main, cette prolongation de la même figure deviendrait fastidieuse; chez Pope, elle intéresse, tant il y a de variété dans la disposition et dans les ornements. Tantôt l'antithèse est comprise dans un seul vers, tantôt elle en occupe deux; tantôt elle est

dans les substantifs, tantôt dans les adjectifs, et dans les verbes ; tantôt elle n'est que dans les idées, tantôt elle pénètre jusque dans le son et la position des mots. En vain on la voit reparaître ; on ne s'en lasse pas, parce que chaque fois elle ajoute quelque chose à notre idée, et nous montre l'objet sous un nouveau jour. Cet objet lui-même a beau être abstrait, obscur, déplaisant, contraire à la poésie ; le style répand sur lui sa lumière ; de nobles images, empruntées aux spectacles simples et grands de la nature, viennent l'illuminer et le décorer. C'est qu'il y a une architecture classique pour les idées comme pour les pierres, amie comme l'autre de la clarté et de la régularité, de la majesté et du calme ; comme l'autre, elle a été inventée en Grèce, transmise par Rome à la France, par la France à l'Angleterre, et un peu altérée au passage. De tous les maîtres qui l'ont pratiquée en Angleterre, Pope est le plus savant.

Après tout, y a-t-il autre chose ici qu'une décoration ? Voici ces vers si beaux traduits en prose ; j'ai beau traduire exactement, de toutes ces beautés il ne reste presque rien :

Connais-toi donc toi-même, et ne te hasarde pas jusqu'à scruter Dieu.—La véritable étude de l'humanité, c'est l'homme.—Placé dans cet isthme de sa condition moyenne,—sage avec des obscurités, grand avec des imperfections,—avec trop de connaissances pour tomber dans le doute du sceptique,—avec trop de faiblesse pour monter jusqu'à l'orgueil du stoïcien,—il est suspendu entre les deux ; ne sachant s'il doit agir ou se tenir tranquille,—s'il doit s'estimer un dieu ou une bête,—s'il doit préférer son esprit ou son corps,—ne naissant que pour mourir, ne raisonnant que pour s'égarer,—sa raison ainsi faite qu'il demeure également dans l'ignorance,—soit qu'il pense trop, soit qu'il pense trop peu,—chaos de pensée et de passion, tout pêle-mêle,—toujours par lui-même abusé ou désabusé,—créé à moitié pour s'élever, à moitié pour tomber,—souverain seigneur et proie de toutes choses,—seul juge de la vérité, précipité dans l'erreur infinie,—la gloire, le jouet et l'énigme du monde.

Le lecteur n'est guère ému, ni moi non plus ; il pense involontairement ici au livre de Pascal, et mesure l'éton-

nante différence qu'il y a entre un versificateur et un homme. Bon résumé, bon morceau, bien travaillé, bien écrit, voilà ce qu'on dit, et rien de plus ; évidemment la beauté des vers venait de la difficulté vaincue, des sons choisis, des rhythmes symétriques ; c'était tout, et ce n'était guère. Un grand écrivain est un homme qui, ayant des passions, sait le dictionnaire et la grammaire ; celui-ci sait à fond le dictionnaire et la grammaire, mais s'en tient là.

Vous direz que ce mérite est mince, et que je ne donne pas envie de lire les vers de Pope. Cela est vrai, du moins je ne conseille pas d'en lire beaucoup. J'ajouterais bien, en manière d'excuse, qu'il y a un genre où il réussit, que son talent descriptif et son talent oratoire rencontrent dans les portraits la matière qui leur convient, qu'en cela il approche souvent de La Bruyère, que plusieurs de ces portraits, ceux d'Addison, de Sporus, de lord Wharton, de la duchesse de Marlborough, sont des médailles dignes d'entrer dans le cabinet de tous les curieux et de rester dans les archives du genre humain, que, lorsqu'il sculpte une de ces figures, les images abbréviatives, les alliances de mots inattendues, les contrastes soutenus, multipliés, la concision perpétuelle et extraordinaire, le choc incessant et croissant de tous les coups d'éloquence assénés au même endroit, enfoncent dans la mémoire une empreinte qu'on n'oublie plus. Il vaut mieux renoncer à ces apologies partielles, et avouer franchement qu'en somme ce grand poëte, la gloire de son siècle, est ennuyeux ; il est ennuyeux pour le nôtre. 'Une femme de quarante ans,' disait Stendal, 'n'est jolie que pour ceux qui l'ont aimée dans leur jeunesse.' La pauvre muse dont il s'agit n'a pas quarante ans pour nous ; elle en a cent quarante. Rappelons-nous, quand nous voulons la juger équitablement, le temps où nous faisions des vers français qui ressemblaient à nos vers latins. Le goût s'est transformé depuis un siècle ; c'est

que l'esprit humain a fait volte-face; avec le point de vue la perspective a changé; il faut tenir compte de ce déplacement. Aujourd'hui nous demandons des idées neuves et des sentiments nus; nous ne nous soucions plus du vêtement, nous voulons la chose; exordes, transitions, curiosités de style, élégances d'expression, toute la garde-robe littéraire s'en va à la friperie; nous n'en gardons que l'indispensable; ce n'est plus de l'ornement que nous nous inquiétons, c'est de la vérité. Les hommes de l'autre siècle étaient tout autres. On le vit bien le jour où Pope traduisit *l'Iliade*; c'était *l'Iliade* écrite dans le style de *la Henriade*; à cause de ce travestissement, le public l'admira. Il ne l'eût point admirée dans la simple robe grecque: il ne consentait à la voir qu'avec de la poudre et des rubans. 'La demande des élégances,' dit le brave Samuel Johnson dans son style commercial et académique, 'était si fort accrue, que la pure nature ne pouvait être supportée plus longtemps.' La bonne compagnie et les lettrés faisaient un petit monde à part, qui s'était formé et raffiné d'après les mœurs et les idées de la France. Ils avaient pris le style correct et noble en même temps que le bon ton et les belles façons. Ils tenaient à ce style comme à leur habit; c'était affaire de convenance ou de cérémonie; il y avait un patron accepté, immuable; on ne pouvait le changer sans indécence ou ridicule; écrire en dehors de la règle, surtout en vers, avec effusion et naturel, c'eût été se présenter dans un salon en pantoufles et en robe de chambre. Leur plaisir, en lisant des vers, était de vérifier si le patron était exactement suivi; l'invention n'était permise que dans les détails; on pouvait ajuster là une dentelle, ici un galon; mais on était tenu de conserver scrupuleusement la forme officielle, de brosser le tout avec minutie, et de ne paraître jamais qu'avec des dorures neuves et du drap lustré. L'attention ne se portait plus

que sur les raffinements ; une broderie plus ouvragée, un velours plus éclatant, une plume plus gracieusement posée, c'est à cela que se réduisaient les audaces et les tentatives ; la moindre incorrection, la disparate la plus légère eût choqué les yeux ; on perfectionnait l'infiniment petit. Les lettrés faisaient comme ces coquettes pour qui les superbes déesses de Michel-Ange et de Rubens ne sont que des vachères, mais qui poussent un petit cri de plaisir à l'aspect d'un ruban à vingt francs l'aune.

Une coupe de vers, un rejet, une métaphore les ravissait, et c'était là tout ce qui pouvait les ravir encore. Ils allaient ainsi chaque jour brodant, pomponnant, étriquant le brillant habit classique, jusqu'à ce qu'enfin l'esprit humain, gêné, le déchira, le jeta, et se mit à courir. Maintenant qu'il est à terre, les critiques le ramassent, le pendent à la vue de tous dans leur musée de curiosités antiques, le secouent et tâchent de conjecturer d'après lui les sentiments des beaux seigneurs et des beaux parleurs qui le portaient.

H. Taine.

TENNYSON.

Lorsque Tennyson publia ses premiers poëmes, les critiques en dirent du mal. Il se tut ; pendant dix ans personne ne vit son nom dans une revue, ni même dans un catalogue. Mais quand il parut de nouveau devant le public, ses livres avaient fait leur chemin tout seuls et sous terre, et du premier coup il passa pour le plus grand poëte de son pays et de son temps.

On se trouva surpris, et d'une surprise charmante. La puissante génération de poëtes qui venait de s'éteindre avait passé comme un orage. Ainsi que leurs devanciers du seizième siècle, ils avaient emporté et précipité tout jusqu'aux extrêmes. Les uns avaient ramassé les légendes gigantesques, accumulé les rêves, fouillé l'Orient, la Grèce, l'Arabie, le moyen âge, et surchargé l'imagination humaine des couleurs et des fantaisies de tous les climats. Les autres s'étaient guindés dans la métaphysique et la morale, avaient rêvé infatigablement sur la condition humaine, et passé leur vie dans le sublime et le monotone. Les autres, entrechoquant le crime et l'héroïsme, avaient promené parmi les ténèbres et sous les éclairs un cortége de figures contractées et terribles, désespérées par leurs remords, illuminées par leur grandeur. On voulait se reposer de tant d'efforts et de tant d'excès. Au sortir de l'école imaginative, sentimentale et satanique, Tennyson parut exquis. Toutes les formes et toutes les idées qui venaient de plaire se retrouvaient chez lui, mais épurées, modérées, encadrées dans un

style d'or. Il achevait un âge ; il jouissait de ce qui avait agité les autres ; sa poésie ressemblait aux beaux soirs d'été ; les lignes du paysage y sont les mêmes que pendant le jour ; mais l'éclat de la coupole éblouissante s'est émoussé ; les plantes rafraîchies se relèvent, et le soleil calme au bord du ciel enveloppe harmonieusement dans un réseau de rayons roses les bois et les prairies que tout à l'heure il brûlait de sa clarté. Ce qui attira d'abord, ce furent ses portraits des femmes. Adeline, Éléonore, Lilian, la Reine de Mai, étaient des personnages de keepsake, sortis de la main d'un amoureux et d'un artiste. Ce keepsake est doré sur tranches, brodé de fleurs et d'ornements, paré, soyeux, rempli de délicates figures toujours fines et toujours correctes, qu'on dirait esquissées à la volée, et qui pourtant sont tracées avec réflexion sur le vélin blanc que leur contour effleure, toutes choisies pour reposer et pour occuper les molles mains blanches d'une jeune mariée ou d'une jeune fille. J'ai traduit bien des idées et bien des styles, je n'essaierai pas de traduire un seul de ces portraits-là. Chaque mot y est comme une teinte, curieusement rehaussée ou nuancée par la teinte voisine, avec toutes les hardiesses et les réussites du raffinement le plus heureux.

. . . Le poëte revenait avec complaisance sur toutes les choses fines et exquises. Il les caressait si soigneusement que ses vers parfois semblaient recherchés, affectés, presque précieux. Il y mettait trop d'ornement et de ciselures ; il avait l'air d'être épicurien en fait de style et aussi en fait de beauté. Il composait de jolies scènes rustiques, de touchants souvenirs, des sentiments curieux ou purs. Il en faisait des élégies, des pastorales et des idylles. Il composait dans tous les tons et se plaisait à éprouver les émotions de tous les siècles. Il écrivait sainte Agnès, Siméon Stylite, Ulysse, Œnone, sir Galahad, lady Clare, Fatima, la Belle au bois dormant. Il imitait tour à tour Homère et Chaucer, Théocrite et

Spenser, les vieux poëtes anglais et les anciens poëtes arabes. Il animait tour à tour les petits événements réels de la vie anglaise et les grandes aventures fantastiques de la chevalerie éteinte. Il était comme ces musiciens qui mettent leur archet au service de tous les maîtres. Il se promenait dans la nature et dans l'histoire, sans parti pris, sans passion âpre, occupé à sentir, à goûter, à jouir, à cueillir partout, dans les jardinières des salons comme sur la haie des cottages, les fleurs rares ou champêtres dont le parfum ou l'éclat pouvait le charmer ou l'amuser. On en jouissait avec lui ; on respirait les gracieux bouquets qu'il savait si bien faire ; on acceptait de préférence ceux qu'il prenait dans la campagne ; on trouvait que nulle part son talent n'était plus à l'aise. On admirait combien ce regard minutieux et ce sentiment délicat savaient en saisir et en interpréter les aspects mobiles. On oubliait dans *le Cygne mourant* que le sujet était presque usé et l'intérêt un peu faible, pour savourer des vers comme ceux-ci :

. . . Some blue peaks in the distance rose,
And white against the cold white sky,
Shone out their crowning snows.
  One willow over the river wept,
And shook the wave as the wind did sigh ;
Above in the wind was the swallow,
Chasing himself at its own wild will,
And far thro' the marish green and still
  The tangled watercourses slept,
Shot over with purple, and green, and yellow.

Mais ces peintures mélancoliques ne le montraient point tout entier ; on allait avec lui dans le pays du soleil, vers les molles voluptés des mers méridionales ; on revenait par un attrait insensible aux vers où il peint les compagnons d'Ulysse qui, assoupis sur la terre des Lotos, rêveurs heureux comme lui-meme, oubliaient la patrie et renonçaient à l'action.

A land of streams! some, like a downward smoke,
Slow-dropping veils of the thinnest lawn, did go.
And some thro' wavering lights and shadows broke.
Rolling a slumbrous sheet of foam below.
They saw the gleaming river seaward flow
From the inner land: far off, three mountain tops,
Three silent pinnacles of aged snow,
Stood sunset-flushed: and dewed with showery drops,
Up-clomb the shadowy pine above the woven copse.

Ce charmant rêveur n'était-il qu'un dilettante? On aimait à se le figurer ainsi; on le trouvait trop heureux pour lui permettre les passions violentes. La gloire lui était venue aisément et vite: il en avait joui dès trente ans. La reine avait consacré la faveur publique en le nommant poëte lauréat. Un grand romancier l'avait déclaré plus véritablement poëte que lord Byron, et soutenait qu'on n'avait rien vu d'aussi parfait depuis Shakspeare. L'étudiant logeait ses livres dans sa chambre d'Oxford, entre un Euripide annoté et un manuel de philosophie scolastique. Les jeunes dames les trouvaient dans leur corbeille de mariage. On le disait riche, adoré des siens, admiré de ses amis, aimable, exempt d'affectation, naïf même. Il vivait à la campagne, principalement dans l'île de Wight, parmi des livres et des fleurs, à l'abri des tracasseries, des rivalités et des assujettissements du monde, et l'on imaginait volontiers sa vie comme un beau songe, aussi doux que ceux qu'il nous avait donnés.

On regarda de plus près cependant, et l'on vit qu'il y avait un foyer de passion sous cette surface unie. Un vrai tempérament poétique n'en manque jamais. Il sent trop vivement pour être paisible. Quand on vibre au moindre attouchement, on palpite et on frémit sous les grands chocs. Déjà çà et là, dans ses peintures de la campagne et de l'amour, un vers éclatant traversait de sa couleur ardente le dessein correct et calme. Il avait

senti cet étrange épanouissement de puissances inconnues qui subitement tient l'homme immobile, les yeux fixes devant la beauté qui se révèle. Le propre du poëte c'est d'être toujours jeune.

Pour nous autres, gens du commun, les choses sont usées; soixante siècles de civilisation ont terni leur fraîcheur originelle; elles sont devenues vulgaires; nous ne les apercevons plus qu'à travers un voile de phrases toutes faites; nous nous servons d'elles, nous ne les comprenons plus; nous ne voyons plus en elles des fleurs splendides, mais de bons légumes; la riche forêt primitive n'est plus pour nous qu'un potager bien aligné et trop connu. Au contraire, le poëte est devant ce monde comme le premier homme au premier jour.

Les sots l'appellent fou; la vérité est qu'il est clairvoyant; car nous avons beau être inertes, la nature est toujours vivante; ce soleil qui se lève est aussi grand qu'à la première aurore; ces fleuves qui roulent, ces plantes qui pullulent, ces passions qui frémissent, ces forces qui précipitent le tourbillon tumultueux des êtres, aspirent et combattent du même élan qu'à leur naissance: le cœur immortel de la nature palpite encore, soulevant son enveloppe brute, et ses battements retentissent dans le cœur du poëte quand ils n'ont plus d'écho chez nous. Celui-ci les a sentis, non pas toujours; mais deux ou trois fois du moins il a osé les faire entendre. Nous avons retrouvé l'accent libre de l'émotion pleine, et nous avons reconnu une voix d'homme dans les vers francs et bien forts sur Locksley Hall.

. . . *Maud* parut, qui l'était davantage. La verve y éclatait avec toutes ses inégalités, toutes ses familiarités, tous ses abandons, toutes ses violences. Le poëte si correct, si mesuré, se livrait, semblait penser, pleurer tout haut. Ce livre est le journal intime d'un jeune homme triste, aigri par de grands malheurs de famille, par de longues méditations solitaires, qui peu à peu se

sent pris d'amour, ose le dire, et se trouve aimé. Il ne chante pas, il parle; ce sont les mots risqués, négligés, de la conversation ordinaire; ce sont les détails de la vie domestique; c'est la description d'une toilette, d'un dîner politique, d'un sermon, d'une messe de village. La prose de Dickens et de Thackeray ne serrait pas de plus près les mœurs réelles et présentes. Et tout à côté la poésie la plus magnifique foisonnait et fleurissait, comme en effet elle fleurit et elle foisonne au milieu de nos vulgarités. Le sourire d'une jeune fille parée, un éclair de soleil sur une mer violente ou sur une touffe de roses jette tout d'un coup dans les âmes passionnées ces illuminations subites. Quels vers que ceux où il se peint dans son petit jardin sombre, 'écoutant la marée et le rugissement sinistre de ses lourdes larmes, puis le cri de la grève désespérée que la vague arrache et entraîne;' tantôt contemplant au bout de l'horizon 'la mer, fleur d'azur liquide et son silencieux croissant, anneau étoilé de saphires, anneau de mariage de la terre!' Quelle fête dans son cœur quand il est aimé! quelle folie dans ses cris, dans cette ivresse, dans cette tendresse qui voudrait se répandre sur tous les êtres et appeler tous les êtres au spectacle et au partage de son bonheur! comme à ses yeux tout se transfigure! et comme incessamment il se transforme lui-même! De la gaieté, puis des extases, puis des miévreries, puis de la satire, puis des effusions, tous les prompts mouvements, toutes les variations brusques, comme d'un feu qui petille et flamboie, et renouvelle à chaque instant sa forme et sa teinte; que l'âme est riche, et comme elle sait vivre cent ans en un jour! Surpris et insulté par le frère, il le tue en duel et perd celle qu'il aimait. Il s'enfuit, on le voit qui erre dans Londres. Quel triste contraste que celui de la grande ville affairée, indifférente, et d'un homme seul poursuivi par une douleur vraie! On le suit parmi les carrefours bruyants, le long du brouillard jaunâtre, sous le soleil

morne qui se lève au-dessus de la rivière comme un boulet rouge, et on écoute, le cœur serré, les profonds sanglots, l'agitation insensée d'une âme qui veut et ne peut s'arracher à ses souvenirs. Le désespoir croît, et à la fin la rêverie devient vision: 'Mort, mort, mort depuis longtemps!—Et mon cœur est une poignée de poussière—et les roues passent par dessus ma tête—et mes os sont secoués douloureusement—car il les ont jetés dans un étroit tombeau—seulement trois pieds au-dessous de la rue—et les pieds des chevaux frappent, frappent—les pieds des chevaux frappent—frappent jusque dans mon crâne et dans ma cervelle—avec un flot qui ne cesse jamais de pieds qui passent.—O mon Dieu, pourquoi ne m'ont-ils pas enterré assez profondément! —Était-ce humain de me faire une tombe si rude,—à moi qui ai toujours eu le sommeil léger?—Peut-être ne suis-je encore qu'à demi mort.—Alors je ne suis pas tout-à-fait muet.—Je crierai aux pas qui vont sur ma tête—et quelqu'un sûrement, quelque bon cœur viendra—pour m'enterrer, pour m'enterrer—plus avant, ne serait-ce qu'un peu plus avant. . . . .' Il se ranime pourtant, et peu à peu se relève. La guerre vient, la guerre libérale et généreuse, la guerre contre la Russie, et le grand cœur viril se guérit par l'action et par le courage de la profonde blessure de l'amour.

Cette explosion de sentiment a été la seule; Tennyson n'a pas recommencé. Malgré la fin qui était morale, on cria qu'il imitait Byron; on s'emporta contre ces déclarations amères; on crut retrouver l'accent révolté de l'école satanique; on blâma ce style décousu, obscur, excessif; on fut choqué des crudités et des disparates; on rappela le poëte à son premier style si bien proportionné. Il fut découragé, quitta la région des orages et rentra dans son azur. Il eut raison, il y était mieux qu'ailleurs. Une âme fine peut s'emporter, atteindre

parfois la fougue des êtres les plus violents et les plus forts ; des souvenirs personnels, dit-on, lui avaient fourni la matière de Maud et de Locksley Hall ; avec une délicatesse de femme, il avait eu des nerfs de femme. L'accès passé, il retomba 'dans ses langueurs dorées,' dans son tranquille rêve. Après Locksley Hall, il avait écrit *la Princesse* ; après Maud, il écrivit *les Idylles du Roi*.

La grande affaire pour un artiste est de rencontrer des sujets qui conviennent à son talent. Celui-ci n'y a pas toujours réussi. Son long poëme *In memoriam*, écrit à la louange et au souvenir d'un ami mort jeune, est froid, monotone et trop joliment arrangé. Il mène le deuil, mais en gentleman correct, avec des gants parfaitement neufs, essuie ses larmes avec un mouchoir de batiste, et manifeste pendant le service religieux qui termine la cérémonie toute la componction d'un laïque respectueux et bien appris. C'est ailleurs qu'il trouvera ses sujets. Être heureux poétiquement, voilà l'objet d'un poëte dilettante. Pour cela il faut bien des choses. Il faut d'abord que le lieu, les événements et les personnages n'existent pas. Les choses réelles sont grossières, et toujours laides par quelque endroit ; à tout le moins, elles sont pesantes ; nous ne les manions pas à notre gré, elles oppriment l'imagination ; au fond, il n'y a de vraiment doux et de vraiment beau dans notre vie que nos rêves. Nous sommes mal à notre aise tant que nous restons collés au sol, clopinant sur nos deux pieds qui nous traînent misérablement çà et là dans l'enclos où nous sommes parqués. Nous avons besoin de vivre dans un autre monde, de voler dans le grand royaume de l'air, de bâtir des palais dans les nuages, de les voir se faire et se défaire, de suivre dans un lointain vapoureux les caprices de leur architecture mouvante et les enroulements de leurs volutes d'or. Il faut encore que dans ce monde fantastique tout soit agréable et beau, que le cœur et les

sens en jouissent, que les objets y soient riants ou pittoresques, que les sentiments y soient délicats ou élevés, que nulle crudité, nulle disparate, nulle brutalité, nulle sauvagerie, ne vienne tacher par son excès l'harmonie nuancée de cette perfection idéale. Ceci conduit le poëte vers les légendes de la chevalerie ; voilà le monde fantastique, magnifique aux yeux, noble et pur par excellence, où l'amour, la guerre, les aventures, la générosité, la courtoisie, tous les spectacles et toutes les vertus qui conviennent aux instincts de nos races européennes, se sont assemblés pour leur offrir l'épopée qu'elles aiment et le modèle qui leur convient.

La Princesse est une féerie sentimentale comme celles de Shakspeare. Tennyson cette fois a pensé et senti en jeune chevalier de la Renaissance. Le propre de ce genre d'esprit est une surabondance et comme un regorgement de séve. Il y a chez les personnages de *la Princesse*, comme chez ceux d'*As you like it*, un trop plein d'imagination et d'émotions. Ils fouillent, pour exprimer leur pensée, dans tous les siècles et dans tous les pays ; ils emportent le discours jusqu'aux témérités les plus abandonnées ; ils enveloppent et chargent toute idée d'une image éclatante qui traîne et luit autour d'elle comme une robe de brocart constellée de pierreries. . . . Ils sont excessifs, raffinés, prompts aux larmes, au rire, à l'adoration, à la plaisanterie, enclins à mêler l'une à l'autre, précipités par une verve nerveuse à travers les contrastes et jusqu'aux extrêmes. Ils fourragent dans la prairie poétique, avec des caprices et des joies impétueuses et changeantes. Pour contenter la subtilité et la surabondance de leur invention, ils ont besoin de féeries et de mascarades. En effet, *la Princesse* est une féerie et une mascarade. La belle Ida, fille du roi de Gama, qui est un monarque du Sud (ces contrées ne sont pas sur la carte), a été fiancée toute enfant à un beau prince du

Nord. L'âge venu, on la réclame. Elle, fière et toute nourrie de doctes raisonnements, s'est irritée de la domination des hommes, et pour affranchir les femmes, a fondé sur la frontière une Université qui relèvera son sexe et sera la colonie d'où sortira l'égalité future. Le prince part avec Cyril et Florian, deux amis, obtient permission du bon vieux Gama, et, déguisé en fille, entre dans l'enceinte virginale, où nul ne peut pénétrer sous peine de mort. Il y a une grâce charmante et moqueuse dans cette peinture d'une Université de filles. Le poëte joue avec la beauté; nul badinage n'est plus romanesque ni plus tendre. On sourit d'entendre les gros mots savants échappés de ces lèvres roses. Les voilà le long des bancs 'comme des colombes au matin sur le chaume du toit, quand le soleil tombe sur leurs blanches poitrines;' elles écoutent des tirades d'histoire et des promesses de rénovation sociale, en robes de soie lilas, avec des ceintures d'or, 'splendides comme des papillons qui viennent d'éclore;' parmi elles une enfant, Mélissa, 'une blonde rose, pareille à un narcisse d'avril, les lèvres entr'ouvertes,—et toutes ses pensées visibles au fond de ses beaux yeux,—comme les agates du sable qui semblent ondoyer et flotter au matin,—dans les courants de cristal de la mer transparente.' Et croyez que l'endroit aide à la magie. Ce vilain mot de Collége et de Faculté ne rappelle chez nous que des bâtiments étriqués et sales, qu'on prendrait pour des casernes ou des hôtels garnis. Ici, comme dans une Université anglaise, les fleurs montent le long des portiques, les vignes entourent les pieds des statues, les roses jonchent les allées de leurs pétales; des touffes de laurier croissent autour des porches, les cours dressent leur architecture de marbre, bosselées de frises sculptées, parsemées d'urnes d'où pend la chevelure verte des plantes. Au milieu ondoie une fontaine, et 'les Muses et les Grâces, trois par trois, l'entourent de leurs groupes.' Après la leçon, les unes, dans l'herbe

haute des prairies, caressent des paons apprivoisés; d'autres, 'appuyées sur une balustrade,—au-dessus de la campagne empourprée, respirent la brise—qui, gorgée par les senteurs des innombrables roses,—vient battre leurs paupières de son parfum.' On reconnaît à chaque geste, à chaque attitude, des jeunes filles anglaises; c'est leur éclat, leur fraîcheur, leur innocence. Et cà et là aussi on aperçoit la profonde expression de leurs grands yeux rêveurs. 'Des larmes,' chante l'une d'elles, 'de vaines larmes, je ne sais pas ce qu'elles veulent dire.' Des larmes sorties de la profondeur de quelque divin désespoir — s'élèvent dans le cœur et se rassemblent dans les yeux—lorsqu'on regarde les heureux champs de l'automne—et qu'on pense aux jours qui ne sont plus.' Voilà la volupté exquise et étrange, la rêverie pleine de délices et aussi d'angoisses, le frémissement de passion délicate et mélancolique que vous avez déjà trouvé dans *Winter's Tale* ou dans *la Nuit des Rois.*

Ils sont partis avec la princesse et son cortége, tous à cheval, et s'arrêtent dans une gorge auprès d'un taillis, 'pendant que le soleil s'élargit aux approches de sa mort, et qu'au-dessus des prairies se détachent les hauteurs roses.' Cyril, échauffé par le vin, commence une chanson de cabaret, et se découvre. Ida, indignée, veut partir; son pied glisse, elle tombe dans la rivière; le prince la sauve, et veut fuir. Mais il est saisi par les gardiennes et amené devant le trône où la hautaine jeune fille se tient debout prête à prononcer la sentence. A ce moment un grand tumulte s'élève, et l'on aperçoit dans la cour un spectacle étrange. 'De la salle illuminée partaient de longs ruissellements de splendeur oblique — qui tombaient sur une presse,—d'épaules de neige serrées comme des brebis en troupeau,—sur un arc-en-ciel de robes, sur des diamants, sur des yeux de diamant,—sur l'or des habits, sur des cheveux d'or. Çà et là,—elles ondoyaient ainsi que des fleurs sous l'orage, les unes rouges, d'autres

pâles—toutes la bouche ouverte, toutes les yeux vers là lumière,—quelques-unes criant qu'il y avait une armée dans le pays,—d'autres, qu'il y avait des hommes jusque dans les murs;—et d'autres, qu'elles ne s'en souçiaient point, jusqu'à ce que leur clameur monta,—comme celle d'une nouvelle Babel. . . . . Au-dessus d'elles se dressaient debout—les sereines Muses de Marbre, la paix dans leurs grands yeux.' C'est que le père du prince est venu avec son armée pour le délivrer et a saisi le roi Gama comme otage. La voilà obligée de relâcher le jeune homme; elle vient sur lui les narines gonflées, les cheveux flottants, la tempête dans le cœur, et le remercie avec une ironie amère: 'Vous vous êtes bien conduit et comme un gentilhomme, et comme un prince. Et vous avez bon air aussi dans vos habits de femme.' Elle est toute palpitante d'orgueil blessé; elle balbutie, elle veut, puis elle ne veut plus; elle tâche de se contraindre pour mieux insulter, et tout d'un coup elle éclate: 'Vous qui avez osé forcer nos barrières et duper nos gardiennes, et nous froisser, et nous mentir, et nous outrager!—Moi, t'épouser! moi votre fiancée, votre esclave! Non, quand tout l'or qui gît dans les veines de la terre serait entassé pour faire votre couronne, et quand toute langue parlante vous appellerait seigneur,—Seigneur! votre fausseté et votre visage nous sont en dégoût. Je marche sur vos offres et sur vous. Partez. Qu'on le pousse hors des portes!' Comment amollir ce cœur farouche enfiévré de colère féminine, aigri par le désappointement et l'offense, exalté par de longs rêves de puissance et de primauté. Mais comme la colère lui sied, et qu'elle est belle! Et comme cette fougue de sentiment, cette altière déclaration d'indépendance, cette chimérique ambition de réformer l'avenir révèlent la générosité et la hauteur d'un cœur jeune épris du beau! On convient que la querelle sera décidée par un combat de cinquante contre cinquante. Le prince est vaincu, et Ida le voit sanglant

sur le sable. Lentement, par degrés, en dépit d'elle-même, elle cède aux prières, recueille les blessés dans son palais et vient au lit du mourant. Devant sa langueur et son délire, la pitié éclot, puis la tendresse, puis l'amour, 'comme une campanule des Alpes, humide de larmes matinales, auprès de quelque froid glacier, fragile d'abord et faible, mais qui de jour en jour prend de l'éclat.'

> . . . From all a closer interest flourish'd up
> Tenderness touch by touch, and last, to these,
> Love, like an Alpine harebell hung with tears
> By some cold morning glacier; frail at first
> And feeble, all unconscious of itself,
> But such as gather'd colour day by day.
>
> 'If you be, what I think you, some sweet dream,
> I would but ask you to fulfil yourself:
> But if you be that Ida whom I know,
> I ask you nothing: only if a dream,
> Sweet dream, be perfect. I shall die to-night.
> Stoop down and seem to kiss me ere I die.'

. . . . Voilà l'accent de la Renaissance, tel qu'il est sorti du cœur de Spenser et de Shakspeare.

. . . .

Il y a une autre chevalerie qui ouvre le moyen âge comme celle-ci le ferme, chantée par des enfants comme celle-ci par des jeunes gens, et retrouvée dans *les Idylles du Roi* comme celle-ci dans *la Princesse*. C'est la légende d'Arthur, de Merlin et des chevaliers de la Table-Ronde. Avec un art admirable, Tennyson en a renouvelé les sentiments et le langage; cette âme flexible prend tous les tons pour se donner tous les plaisirs. Cette fois il s'est fait épique, antique et naïf, comme Homère et comme les vieux trouvères des chansons de Geste.

. . . . Entre toutes les épopées, ce qui distingue celle de la Table-Ronde, c'est la pureté. Arthur, 'le roi irréprochable,' a assemblé 'cette glorieuse com-

pagnie, la fleur des hommes, pour servir de modèle au vaste monde, et pour être le beau commencement d'un âge. Il leur a fait mettre leurs mains dans les siennes, jurer de respecter leur roi comme s'il était leur conscience, et leur conscience comme si elle était leur roi! de ne point dire de calomnie et de n'en point écouter; de n'aimer qu'une jeune fille, de s'attacher à elle; de lui offrir pour culte des années de nobles actions.' Il y a une sorte de plaisir raffiné à manier un pareil monde; car il n'y en a point où puissent naître de plus pures et de plus touchantes fleurs. Je n'en montrerai qu'une, Élaine, 'le lis d'Astolat,' qui, ayant vu Lancelot une seule fois, l'aime à présent qu'il est parti, et pour toute sa vie. Elle garde dans la tourelle le bouclier qu'il a laissé, et tous les jours elle y monte pour le contempler, comptant les marques des coups de lance et vivant de ses rêves. Il est blessé, elle va le soigner et le guérit. Et cependant elle murmurait: 'En vain, en vain; cela ne peut pas être. Il ne m'aimera pas.'

. . . . Elle se déclare enfin, avec quelle pudeur et de quel élan! Mais il ne peut l'épouser, il est lié à une autre. Elle languit et s'affaisse: on veut la consoler, elle ne le veut pas.

. . . . Elle dit à ses frères:

Sweet brothers, yesternight
I seemed a curious little maid again,
As happy as when we dwelt among the woods,
And when you used to take me with the flood
Up the great river in the boatman's boat.
Only you would not pass beyond the cape
That has the poplar on it: there you fixed
Your limit, oft returning with the tide.
And yet I cried because you would not pass
Beyond it and far up the shining flood
Until we found the palace of the king.
. . . .
. . . . . . Now shall I have my will.

Elle meurt, et, selon sa dernière prière, ils l'emportent 'comme une ombre à travers les champs qui brillent dans leur pleine fleur d'été,' et la posent sur la barque toute tendue de velours noir. La barque remonte poussée par la marée, 'et la morte avec elle, dans sa main droite un lis, dans sa main gauche une lettre qu'elle avait dictée, toute sa chevelure blonde ruisselant autour d'elle. Et tout le linceul était de drap d'or—ramené jusqu'à la ceinture; elle-même tout en blanc—excepté son visage, et ce visage aux traits si purs—était aimable, car elle ne semblait point morte—mais profondément endormie, et reposait en souriant.' Elle arrive ainsi dans un grand silence, et le roi Arthur lit la lettre devant tous les chevaliers et toutes les dames qui pleurent:

> 'Most potent lord, Sir Lancelot of the Lake,
> I, sometime called the maid of Astolat,
> Come, for you left me taking no farewell,
> Hither, to take my last farewell of you.
> I loved you, and my love had no return,
> And therefore my true love has been my death;
> And therefore to our lady Guinevere,
> And to all other ladies I make moan.
> Pray for my soul, and yield me burial.
> Pray for my soul, thou too, Sir Lancelot,
> As thou art a knight peerless.'

Rien de plus; elle finit sur ce dernier mot, plein d'un regret si triste et d'une admiration si tendre: on aurait peine à trouver quelque chose de plus simple et de plus délicat.

. . . . Comment rassembler en quelques mots tous les traits de ce talent si multiple? Il est né poëte, c'est-à-dire constructeur de palais aériens et de châteaux imaginaires. Mais la passion personnelle et les préoccupations absorbantes qui ordinairement maîtrisent la main de ses pareils lui a manqué; il n'a point trouvé en lui-même le plan d'un édifice nouveau; il a bâti d'après

tous les autres ; il a simplement choisi parmi les formes les plus élégantes, les mieux ornées, les plus exquises. Il n'a pris que la fleur dans leurs beautés. C'est tout au plus si, par occasion, il s'est amusé çà et là à arranger quelque cottage vraiment anglais et moderne. Si, dans ce choix d'architectures retrouvées ou renouvelées, on cherche sa trace, on la devinera çà et là dans quelque frise plus finement sculptée, dans quelque rosace plus délicate et plus gracieuse ; mais on ne la trouvera marquée et sensible que dans la pureté et dans l'élévation de l'émotion morale qu'on emportera en sortant de son musée.

H. Taine.

L'ANGLETERRE ET LA FRANCE.

Vous voilà à Newhaven ou à Douvres, et vous courez sur les rails, en regardant autour de vous. Des deux côtés passent des maisons de campagne; il y en a partout en Angleterre, au bord des lacs, sur le rivage des golfes, au sommet des collines, sur tous les points de vue pittoresques. Elles sont le séjour préféré; Londres n'est qu'un rendez-vous d'affaires; c'est à la campagne que les gens du monde vivent, s'amusent et reçoivent. Que cette maison est bien arrangée et jolie ! S'il s'est trouvé à côté quelque vieille bâtisse, abbaye ou château, on l'a gardée. L'édifice nouveau a été raccordé avec l'ancien; même seul et moderne, il ne manque point de style; les pignons, les meneaux, les grandes fenêtres, les tourelles nichées à tous les coins ont dans leur fraîcheur un air gothique. Ce cottage même, si modeste, bon pour des gens qui n'ont que trente mille livres de rentes, est agréable à voir avec ses toits pointus, son portique, ses briques brunes vernissées, toutes recouvertes de lierre. Sans doute la grandeur manque le plus souvent; aujourd'hui les gens qui font l'opinion ne sont plus les grands seigneurs, mais les gentlemen riches, bien élevés et propriétaires; c'est l'agrément qui les touche. Mais comme ils s'y entendent! Il y a tout autour de la maison un gazon frais et soyeux comme du velours qu'on passe au rouleau tous les matins. En face, des rhododendrons énormes font un bouquet éblouissant où murmurent des volées d'abeilles; des guirlandes de fleurs exotiques rampent et tournoient sur l'herbe fine: des chèvrefeuilles grimpent le long des

arbres, les roses par centaines, penchées au bord des fenêtres, laissent tomber sur les allées la pluie de leurs pétales. Partout les beaux ormes, les ifs, les grands chênes, précieusement gardés, groupent leurs bouquets ou dressent leurs colonnes. Les arbres de l'Australie et de la Chine sont venus orner les massifs par l'élégance ou la singularité de leurs formes étrangères; le copper-beech étend sur la délicate verdure des prairies l'ombre de ses feuilles noirâtres à reflets de cuivre. Que la fraîcheur de cette verdure est délicieuse! Comme elle étincelle, et comme elle regorge de fleurs champêtres lustrées par le soleil! Que de soin, quelle propreté, comme tout est disposé, entretenu, épuré pour le bien-être des sens et pour le plaisir des yeux! S'il y a une pente, on a ménagé des rigoles avec de petites îles au fond de la vallée, toutes peuplées par des touffes de roses: des canards d'espèce choisie nagent dans les bassins, où les nénufars étalent leurs étoiles satinées. Il y a dans l'herbe de grands bœufs couchés, des moutons aussi blancs que s'ils sortaient du lavoir, toutes sortes de bestiaux heureux et modèles, capables de réjouir l'œil d'un amateur et d'un maître. Nous revenons à la maison, et avant d'entrer je regarde la perspective; décidément ils ont le sentiment de la campagne; comme on sera bien, à cette grande fenêtre du parloir, pour contempler le soleil couchant et le large treillis d'or qu'il étale à travers la futaie! Et comme adroitement on a tourné la maison pour que le paysage paraisse encadré au loin entre les collines et de près entre les arbres! Nous entrons. Que tout y est soigné et commode! On y a prévu, devancé les moindres besoins; il n'y a rien que de correct et de perfectionné; on soupçonne tous les objets d'avoir eu le prix, ou du moins une mention à quelque Exposition d'industrie; et le service vaut les objets; la propreté n'est pas plus méticuleuse en Hollande; proportion gardée, ils ont trois fois plus de valets



que chez nous ; ce n'est pas trop pour les détails minutieux du service. La machine domestique fonctionne sans une interruption, sans un accroc, sans un heurt, chaque rouage à son moment et à sa place, et le bien-être qu'elle distille vient en rosée de miel tomber dans la bouche, aussi vérifié et aussi exquis que le sucre d'une raffinerie modèle lorsqu'il arrive dans son goulot.

Nous causons avec notre hôte. Nous découvrons bien vite que son esprit et son âme ont toujours été en équilibre. Au sortir du collége, il a trouvé sa voie toute faite ; il n'a point eu à se révolter contre l'Église qui est à demi raisonnable, ni contre la Constitution qui est noblement libérale ; la foi et la loi qu'on lui à offertes sont bonnes, utiles, morales, assez larges pour donner abri et emploi à toutes les diversités des esprits sincères. Il s'y est attaché, il les aime, il a reçu d'elles le système entier de ces idées pratiques et spéculatives, il ne flotte point, il ne doute plus, il sait ce qu'il doit croire et ce qu'il doit faire. Il n'est point entraîné par des théories, engourdi par l'inertie, arrêté par les contradictions. Ailleurs la jeunesse est comme une eau qui croupit ou s'éparpille ; il y a ici un beau canal antique qui reçoit et dirige vers un but utile et certain tout le flot de son activité et de ses passions. Il agit, travaille et gouverne. Il est marié, il a des fermiers, il est magistrat municipal, il devient homme politique. Il améliore et régit sa paroisse, ses terres et sa famille. Il fonde des associations, il parle dans les *meetings*, il surveille des écoles, il rend la justice, il introduit des perfectionnements ; il use de ses lectures, de ses voyages, de ses liaisons, de sa fortune et de son rang pour conduire amicalement ses voisins et ses inférieurs vers quelque œuvre qui leur profite et qui profite au public. Il est puissant et il est respecté. Il a les plaisirs de l'amour-propre et les contentements de la conscience. Il sait qu'il a l'autorité et qu'il en use loyalement pour le bien d'autrui. Et ce bon

état d'esprit est entretenu par une vie saine. Sans doute son esprit est cultivé et occupé; il est curieux de tous les renseignements précis, il est tenu au courant par ses journaux de toutes les idées et de toutes les découvertes nouvelles. Mais en même temps il aime et pratique tous les exercices du corps. Il monte à cheval, il fait à pied de longues promenades, il chasse, il vogue en mer sur son yacht, il suit de près et par lui-même tous les détails de l'élevage et de la culture, il vit en plein air, il résiste à l'envahissement de la vie sédentaire, qui partout ailleurs conduit l'homme moderne aux agitations du cerveau, à l'affaiblissement des muscles et à l'excitation des nerfs. Voilà ce monde élégant et sensé, raffiné en fait de bien-être, réglé en fait de conduite, que ses goûts de dilettante et ses principes de moraliste renferment dans une sorte d'enceinte fleurie et empêchent de regarder ailleurs.

Nous revenons à Calais, et nous courons sur Paris, sans nous arrêter en route. Il y a bien sur la route des châteaux de nobles et des maisons de bourgeois riches. Mais ce n'est point parmi eux que nous trouverons, comme en Angleterre, le monde pensant, élégant, qui, par la finesse de son goût et la supériorité de son esprit, devient le guide de la nation et l'arbitre du beau. Il y a deux peuples en France : la province et Paris, l'un qui dîne, dort, bâille, écoute, l'autre qui pense, ose, veille et parle ; le premier traîné par le second, comme un escargot par un papillon, tour à tour amusé et inquiété par les caprices et l'audace de son conducteur. C'est ce conducteur qu'il faut voir. Nous entrons ! Quel spectacle étrange ! C'est le soir ; les rues flamboient, une poussière lumineuse enveloppe la foule affairée, bruissante, qui se presse, se coudoie, s'entasse et fourmille aux abords des théâtres, derrière les vitres des cafés. Avez-vous remarqué comme tous ces visages sont plissés, froncés ou pâlis, comme ces regards sont inquiets, comme ces

gestes sont nerveux? Une clarté violente tombe sur ces crânes qui reluisent; la plupart sont chauves avant trente ans. Pour trouver du plaisir là, il faut qu'ils aient bien besoin d'excitation; la poudre du boulevard vient imprégner la glace qu'ils mangent; l'odeur du gaz et les émanations du pavé, ... voilà ce qu'ils viennent respirer de gaieté de cœur. Ils sont serrés autour de leurs petites tables de marbre, assiégés par la lumière crue, par les cris des garçons, par le brouhaha des conversations croisées, par le défilé monotone des promeneurs mornes.

. . . . Sans doute leur intérieur est déplaisant; sans cela ils ne l'échangeraient pas contre ces divertissements de commis-voyageurs. Nous montons quatre étages, nous trouvons un appartement verni, doré, paré d'ornements en stuc, de statues en plâtre, de meubles neufs en vieux chêne, avec toutes sortes de jolis brimborions sur les cheminées et sur les étagères. 'Il représente bien,' on peut y recevoir les amis envieux et les personnages en place. C'est une affiche, rien de plus; on y est agréablement une demi-heure et puis c'est tout. Vous n'en ferez jamais qu'un lieu de passage; il est bas, étriqué, incommode, loué pour un an, sali en six mois, bon pour étaler un luxe postiche. Toutes leurs jouissances sont factices et comme arrachées au passage; il y a en elles quelque chose de malsain et d'irritant. Elles ressemblent à la cuisine de leurs restaurants, à l'éclat de leurs cafés, à la gaieté de leurs théâtres. Ils les veulent trop promptes, trop vives, trop multipliés. Ils ne les ont point cultivées avec patience et cueillies avec modération; ils les ont fait pousser sur un terreau artificiel et échauffant; ils les fourragent à la hâte. Ils sont raffinés et ils sont avides; il leur faut chaque jour une provision de paroles colorées, d'anecdotes crues, de railleries mordantes, de vérités neuves, d'idées variées. Ils s'ennuient vite et ne peuvent souffrir l'ennui. Ils s'amusent de

toutes leurs forces et trouvent qu'ils ne s'amusent guère. Ils exagèrent leur travail et leur dépense, leurs besoins et leurs efforts. L'accumulation des sensations et de la fatigue tend à l'excès leur machine nerveuse, et leur vernis de gaieté mondaine s'écaille vingt fois par jour pour laisser voir un fonds de souffrance et d'ardeur.

Mais qu'ils sont fins, et que leur esprit est libre! Comme ce frottement incessant les a aiguisés! Comme ils sont prompts à tout saisir et à tout comprendre! Comme cette culture recherchée et multiple les a rendus propres à sentir et à goûter des tendresses et des tristesses inconnues à leurs pères, des sentiments profonds, bizarres et sublimes qui jusqu'ici semblaient étrangers à leur race! Cette grande ville est cosmopolite; toutes les idées peuvent y naître; nulle barrière n'y arrête les esprits; le champ immense de la pensée s'ouvre devant eux sans route frayée ou prescrite. La pratique ne les gêne ni ne les guide; un gouvernement et une Église officielle sont là pour les décharger du soin de mener la nation; on subit les deux puissances comme on subit le bedeau et le sergent de ville, avec patience et railleries; on ne les regarde qu'à la façon d'un spectacle. En somme, le monde n'apparaît ici que comme une pièce de théâtre, matière à critique et à raisonnements. Et croyez que la critique et les raisonnements se donnent carrière. Un Anglais qui entre dans la vie trouve sur toutes les grandes questions des réponses faites. Un Français qui entre dans la vie ne trouve sur toutes les grandes questions que des doutes proposés. Il faut dans ce conflit des opinions, qu'il se fasse sa foi lui-même, et, la plupart du temps, ne le pouvant pas, il reste ouvert à toutes les incertitudes, partant à toutes les curiosités et aussi à toutes les angoisses. Dans ce vide, qui est comme une vaste mer, les rêves, les théories, les fantaisies, les convoîtises déréglées, poétiques et maladives, s'amassent et se chassent les unes les autres comme des nuages. Si dans

ce tumulte de formes mouvantes on cherche quelque œuvre solide qui prépare une assiette aux opinions futures, on ne trouve que les lentes bâtisses des sciences, qui çà et là, obscurément, comme des polypes sous-marins, construisent en coraux imperceptibles la base où s'appuieront les croyances du genre humain.

H. TAINE.

THACKERAY.

Le roman de mœurs pullule en Angleterre, et il y a de cela plusieurs causes : d'abord il y est né, et toute plante pousse bien dans sa patrie. En second lieu, c'est un débouché : on n'y a pas la musique comme en Allemagne et la conversation comme en France ; et les gens qui ont besoin de penser et de sentir y trouvent un moyen de sentir et de penser. D'autre part, les femmes s'en mêlent fort ; dans la nullité de galanterie et dans la froideur de la religion, il ouvre une carrière à l'imagination et aux rêves. Enfin, par ses détails minutieux et ses conseils pratiques, il offre une matière à l'esprit précis et moraliste.

. . . .

Rien d'étonnant si en Angleterre un romancier fait des satires. Un homme triste et réfléchi y est poussé par son naturel ; il y est encore poussé par les mœurs environnantes. On ne lui permet pas de contempler les passions comme des puissances poétiques ; on lui ordonne de les apprécier comme des qualités morales. Ses peintures deviennent des sentences ; il est conseiller plutôt qu'observateur, et justicier plutôt qu'artiste. Vous voyez par quel mécanisme Thackeray a changé en satire le roman.

J'ouvre au hasard ses trois grands ouvrages : *Pendennis*, *la Foire aux vanités*, *les Newcomes*. Chaque scène met en relief une vérité morale ; l'auteur veut qu'à chaque page nous portions un jugement sur le vice et sur la vertu ; d'avance il a blâmé ou approuvé, et les dialogues ou les portraits ne sont pour lui que des moyens par lesquels il ajoute notre approbation à son approbation,

notre blâme à son blâme. Ce sont des leçons qu'il nous donne, et, sous les sentiments qu'il décrit, comme sous les événements qu'il raconte, nous démêlons toujours des préceptes de conduite et des intentions de réformateur.

A la première page de *Pendennis*, vous voyez le portrait d'un vieux major, homme du monde, égoïste et vaniteux, confortablement assis à son club, auprès du feu et de la fenêtre, envié par le chirurgien Glowry que personne n'invite, cherchant dans les comptes rendus des fêtes aristocratiques son nom glorieusement placé entre ceux d'illustres convives. Une lettre de famille arrive. Naturellement il l'écarte, et la lit avec négligence après toutes les autres. Il pousse un cri d'horreur : son neveu veut épouser une actrice. Il fait arrêter des places à la diligence (aux frais de la famille), et court sauver le petit sot. S'il y avait une mésalliance, que deviendraient ses invitations ? Conclusion évidente : ne soyons ni égoïstes, ni vaniteux, ni gourmands comme le major.

Chapitre deux : Pendennis, père du jeune homme, était de son temps apothicaire, mais d'une bonne famille, et désolé d'être descendu jusqu'à ce métier. L'argent lui vient ; il se donne pour médecin, épouse la parente d'un noble, essaye de s'insinuer dans les grandes familles. Il se vante toute sa vie d'avoir été invité par lord Ribstone. Il achète un domaine, tâche d'enterrer l'apothicaire, et s'étale dans sa gloire nouvelle de propriétaire terrien. Chacun de ces détails est un sarcasme dissimulé ou visible qui dit au lecteur : 'Mon bon ami, restez Gros-Jean comme vous l'êtes, et, pour l'amour de votre fils et de vous-même, gardez-vous de trancher du grand seigneur !'

Le vieux Pendennis meurt. Son fils, noble héritier du domaine, 'grand-duc de Pendennis, sultan de Fair-oaks,' commence à régner sur sa mère, sur sa cousine et sur les domestiques. Il envoie des poésies lamentables aux journaux du comté, commence un poëme épique, une tragédie où meurent seize personnes, une histoire fou-

droyante des jésuites, et défend en loyal tory l'Église et le roi. Il soupire après l'idéal, et tombe amoureux d'une actrice, femme de trente-deux ans, perroquet de théâtre, ignorante et bête à plaisir. Jeunes gens, mes chers amis, vous êtes tous affectés, prétentieux, dupes de vous-mêmes, et des autres. Attendez pour juger le monde que vous ayez vu le monde, et ne vous croyez pas maîtres quand vous êtes écoliers.

L'instruction continue et dure autant que la vie d'Arthur. Comme Lesage dans *Gil-Blas*, comme Balzac dans le *Père Goriot*, l'auteur de *Pendennis* peint un jeune homme ayant quelque talent, doué de sentiments bons, même généreux, qui veut parvenir et qui s'accommode aux maximes du monde ; mais Lesage n'a voulu que nous divertir, et Balzac n'a voulu que nous passionner: Thackeray, d'un bout à l'autre, travaille à nous corriger.

Cette intention devient plus visible encore, si l'on examine en détail l'un de ses dialogues et l'une de ses peintures. Vous n'y apercevrez point la verve indifférente attachée à copier la nature, mais la réflexion attentive occupée à transformer en satire les objets, les paroles et les événements. Tous les mots du personnage sont choisis et pesés pour être odieux ou ridicules. Il s'accuse lui-même, il prend soin d'étaler son vice, et sous sa voix on entend la voix de l'écrivain qui le juge, qui le démasque et qui le punit. Miss Crawley, vieille femme riche, tombe malade. Mistress Bute, sa parente, accourt pour la sauver et sauver l'héritage. Il s'agit de faire exclure du testament un neveu, le capitaine Rawdon, ancien favori, légataire présumé de la vieille fille. Ce Rawdon est un troupier stupide, pilier d'estaminet, joueur trop adroit. . . . . Jugez de la belle occasion pour mistress Bute, respectable mère de famille, digne épouse d'un ecclésiastique, habituée à composer les sermons de son mari ! Par pure vertu, elle hait le capitaine Rawdon, et ne souffrira pas qu'un

si bon argent tombe en de si mauvaises mains. D'ailleurs, ne sommes-nous pas les répondants de nos familles ? et n'est-ce pas à nous de publier les fautes de nos parents ? C'est notre devoir strict, et mistress Bute s'acquitte du sien en conscience. Elle fait provision d'histoires édifiantes sur le neveu, et elle en édifie la tante. Il a ruiné celui-ci, il a mis à mal celle-là. Il a dupé ce marchand, il a tué ce mari. Et par dessus tout, l'indigne, il s'est moqué de sa tante? Cette généreuse tante continuera-t-elle à rechauffer une pareille vipère ? souffrira-t-elle que ses innombrables sacrifices soient payés par cette ingratitude et ces dérisions ? Vous imaginez d'ici l'éloquence ecclésiastique de mistress Bute. Assise au pied du lit, elle garde à vue la malade, la comble de potions, la réjouit de sermons terribles, et monte la garde à la porte contre l'invasion de l'héritier probable. Le siége était bien fait, l'héritage attaqué si obstinément devait se rendre ; les dix doigts vertueux de la matrone entraient d'avance et en espérance dans la substantielle masse d'écus qu'elle voyait luire. Et cependant un spectateur difficile eût pu trouver quelques défauts dans sa manœuvre. Elle gouvernait trop. Elle oubliait qu'une femme persécutée de sermons, manœuvrée comme un ballot, réglée comme une horloge, pouvait prendre en aversion une autorité si harassante. Ce qui est pis, elle oubliait qu'une vieille femme peureuse, confinée chez elle, accablée de prédications, empoisonnée de pilules, pouvait mourir avant d'avoir changé son testament, et tout laisser, hélas ! à son bandit de neveu. Exemple instructif et redoutable ! Mistress Bute, l'honneur de son sexe, la consolatrice des malades, la conseillère de sa famille, ayant ruiné sa santé pour soigner sa belle-sœur bien-aimée et préserver le précieux héritage, était justement sur le point, grâce à son dévouement exemplaire, de mettre sa belle-sœur dans la bière et l'héritage entre les mains de son neveu.

L'apothicaire Clump arrive ; il tremble pour sa chère *cliente ; elle lui* vaut deux cents guinées par an ; il est

bien décidé à sauver, contre mistress Bute, cette vie précieuse. Mistress Bute lui coupe la parole : 'Je me suis sacrifiée, mon cher monsieur. Son neveu l'a tuée, et je viens la sauver. C'est lui qui l'a jetée sur ce lit de douleur, et c'est moi qui l'y veille. Je ne suis point égoïste, moi ; je ne refuse jamais de m'immoler pour les autres, moi ; je donnerais ma vie pour mon devoir, je la donnerais pour sauver une parente de mon mari.' L'apothicaire désintéressé revient héroïquement à la charge. Sur-le-champ elle repart de plus belle ; l'éloquence coule de ses lèvres comme d'une cruche trop pleine. Mistress Bute crie du haut de sa tête : 'Jamais, tant que la nature me soutiendra, je ne déserterai la place où mon devoir m'enchaîne. Mère de famille, femme d'un ecclésiastique anglais, j'ose affirmer que mes principes sont purs, et jusqu'au dernier soupir j'y serai fidèle. Quand mon petit James avait la petite vérole, ai-je permis à une mercenaire de le soigner ? Non.' 'Le patient Clump se répand en compliments doucereux, et, poussant sa pointe à travers les interruptions, les protestations, les offres de sacrifice, les déclamations contre le neveu, finit par toucher terre. Il insinue délicatement qu'il faudrait mener la malade au grand air. La vue de son horrible neveu rencontré dans le parc, où l'on dit que le misérable se promène avec la complice endurcie de ses crimes, dit alors mistress Bute (laissant échapper le chat de l'égoïsme hors du sac de la dissimulation), lui causerait une telle secousse, que nous aurions à la rapporter dans son lit. Elle ne doit pas sortir, monsieur Clump ; elle ne sortira pas, aussi longtemps que je serai là pour veiller sur elle. Et quant à *ma* santé, qu'importe ? je la sacrifie de bon cœur, monsieur ; je l'immole sur l'autel de mon devoir.' Il est clair que l'auteur en veut à mistress Bute et aux captateurs d'héritages. Il lui prête des gestes ridicules, des phrases pompeuses, une hypocrisie transparente, grossière et bruyante. Le lecteur

éprouve de la haine et du dégoût pour elle à mesure qu'elle parle. Il voudrait la démasquer; il est content de la voir pressée, acculée, prise par les manœuvres polies de son adversaire, et se réjouit avec l'auteur, qui lui arrache et lui souligne la confession honteuse de sa grimace et de son avidité.

Arrivée à cet endroit, la réflexion satirique quitte la forme littéraire. Pour mieux se déployer, elle s'étale seule. Thackeray vient en son propre nom attaquer le vice. Nul auteur n'est plus fécond en dissertations; il entre à chaque instant dans son récit pour nous tancer ou nous instruire; il ajoute la morale de théorie à la morale en action. On pourrait extraire de ses romans un ou deux volumes d'essais à la façon de la Bruyère ou d'Addison. Il y en a sur l'amour, sur la vanité, sur l'hypocrisie, sur la bassesse, sur toutes les vertus, sur tous les vices, et en tournant quelques pages, on en trouvera un sur les comédies d'héritages et sur les parents trop empressés :

Quelle dignité donne à une vieille dame un compte ouvert chez son banquier! Avec quelle tendresse nous regardons ses imperfections si elle est notre parente! et puisse chaque lecteur avoir une vingtaine de telles parentes! Qui de nous ne la juge une bonne et excellente vieille? Comme le nouvel associé de Hobs et Dobs sourit en la reconduisant à sa voiture blasonnée, garnie du gros cocher asthmatique! Comme nous savons, lorsqu'elle vient nous rendre visite, découvrir l'occasion d'apprendre à nos amis sa position dans le monde! Nous leur disons (et avec une parfaite sincérité): 'Je voudrais avoir la signature de miss Mac-Whirter pour un bon de cinq mille guinées.—Elle ne serait pas à court, dit votre femme.—Elle est ma tante,' dites-vous d'un air aisé, insouciant, quand votre ami vous demande si par hasard elle ne serait pas votre parente. Votre femme lui envoie à chaque instant de petits témoignages d'affection; vos petites filles font pour elle un nombre infini de paniers en tapisserie, de coussins, de tabourets. Quel bon feu dans sa chambre lorsqu'elle vient vous rendre visite! La maison, pendant tout le temps de cette visite, prend un air propre, agréable, confortable, joyeux, un air de fête qu'elle n'a point eu d'autres saisons. Vous-même, mon cher monsieur, vous oubliez d'aller dormir après dîner, et vous

trouvez tout d'un coup (quoique vous perdiez invariablement) très-amoureux du whist. Quels bons dîners vous offrez! Du gibier tous les jours, du madère-malvoisie, et régulièrement du poisson de Londres. Les gens de cuisine eux-mêmes prennent part à la prospérité générale. Je ne sais pas comment la chose arrive; mais pendant le séjour du gros cocher de miss Mac-Whirter, la bière est devenue beaucoup plus forte, et dans la chambre des enfants (où sa bonne prend ses repas) la consommation du thé et du sucre n'est plus surveillée du tout. Cela est-il vrai ou non? J'en appelle aux classes moyennes. Ah! pouvoirs célestes! que ne m'envoyez-vous une vieille tante,—une tante fille,—une tante avec une voiture blasonnée et un chapeau couleur café clair! Comme mes enfants broderaient pour elle des sacs à ouvrage! comme ma Julia et moi nous serions aux petits soins pour elle! Douce, douce vision! O vain, trop vain rêve!

Il n'y a pas à se méprendre. Le lecteur le plus décidé à ne pas être averti est averti. Quand nous aurons une tante à grosse succession, nous estimerons à leur juste valeur nos attentions et notre tendresse. L'auteur a pris la place de notre conscience, et le roman, transformé par la réflexion, devient une école de mœurs.

On fouette très-fort dans cette école; c'est le goût anglais. Des goûts et des verges, il ne faut pas disputer; mais sans disputer on peut comprendre, et le plus sûr moyen de comprendre le goût anglais est de l'opposer au goût français.

Je vois chez nous, dans un salon de gens d'esprit ou dans un atelier d'artistes, vingt personnes vives: elles ont besoin de s'amuser, c'est là leur fond. Vous pouvez leur parler de la scélératesse humaine, mais c'est à la condition de les divertir. Si vous vous mettez en colère, elles seront choquées; si vous faites la leçon, elles bâilleront. Riez, c'est ici la règle, non pas cruellement et par inimitié visible, mais par belle humeur et par agilité d'esprit. Cet esprit si leste veut agir; pour lui, la découverte d'une bonne sottise est la rencontre d'une bonne fortune. Comme une flamme légère, il glisse et gambade par subites échappées sur la surface effleurée

des objets. Contentez-le en l'imitant, et, pour plaire à des gens gais, soyez gai.—Soyez poli, c'est le second commandement, tout semblable à l'autre. Vous parlez à des gens sociables, délicats, vaniteux, qu'il faut ménager et flatter. Vous les blesseriez en essayant d'emporter leur conviction de force, à coups pressés d'arguments solides, par un étalage d'éloquence et d'indignation. Faites leur assez d'honneur pour supposer qu'ils vous entendent à demi-mot, qu'un sourire indiqué vaut pour eux un syllogisme établi, qu'une fine allusion entrevue au vol les touche mieux que la lourde invasion d'une grosse satire géométrique. Songez enfin (ceci entre nous) qu'en politique comme en religion, depuis mille ans, ils sont très-gouvernés, trop gouvernés; que lorsqu'on est gêné, on a envie de ne plus l'être, qu'un habit trop étroit craque aux coudes et ailleurs. Volontiers ils sont frondeurs; volontiers ils entendent insinuer les choses défendues, et souvent par abus de logique, par entraînement, par vivacité, par mauvaise humeur, ils frappent à travers le gouvernement la société, à travers la religion, la morale. Ce sont des écoliers tenus trop longtemps sous la férule; ils cassent les vitres en ouvrant les portes. Je n'ose pas vous exhorter à leur plaire; je remarque seulement que pour leur plaire un grain d'humeur séditieuse ne nuit pas.

Je franchis sept lieues de mer, et me voici dans une grande salle sévère, garnie de bancs multipliés, ornée de becs de gaz, balayée, régulière, club de controverses ou temple de sermons. Il y a là cinq cents longues figures, tristes, roides, et au premier coup d'œil il est clair qu'elles n'y sont point pour s'amuser. Dans ce pays un tempérament plus grossier, surchargé d'une nourriture plus lourde et plus forte, a ôté aux impressions leur mobilité rapide, et la pensée, moins facile et moins prompte, a perdu avec sa vivacité sa gaieté. Si vous raillez devant eux, songez que vous parlez à des hommes

attentifs, concentrés, capables de sensations durables et profondes, incapables d'émotions changeantes et soudaines. Ces visages immobiles et contractés veulent garder la même attitude : ils répugnent aux sourires fugitifs et demi-formés ; ils ne savent se détendre, et leur rire est une convulsion aussi roide que leur gravité. N'effleurez pas, appuyez ; ne glissez pas, enfoncez ; ne jouez pas, frappez ; comptez que vous devez remuer violemment des passions violentes, et qu'il faut des secousses pour mettre ces nerfs en action.—Comptez encore que vos gens sont des esprits pratiques, amateurs de l'utile, qu'ils viennent ici pour être instruits, que vous leur devez des vérités solides, que leur bon sens un peu étroit ne s'accommode point d'improvisations aventureuses ni d'indications hasardées, qu'ils exigent des réfutations développées et des explications complètes, et que s'ils ont payée leur billet d'entrée c'est pour écouter des conseils applicables et de la satire prouvée.—Encore un mot : là-bas, au milieu de l'assemblée, regardez ce livre doré, magnifique, royalement posé sur un coussin de velours. C'est la Bible. . . . Si du bout du doigt, avec toutes les salutations et tous les déguisements du monde, vous touchez un seul des feuillets sacrés ou la plus petite des convenances morales, à l'instant cinquante mains accrochées au collet de votre habit vous mettront à la porte. Devant des Anglais, il faut être Anglais ; avec leur passion et leur bon sens, prenez leurs lisières. Ainsi enfermée dans les vérités reconnues, votre satire deviendra plus âpre, et ajoutera le poids de la croyance publique à la pression de la logique et à la force du ressentiment.

Nul écrivain ne fut mieux doué que Thackeray pour ce genre de satire ; c'est que nulle faculté n'est plus propre à ce genre de satire que la réflexion. La réflexion est l'attention concentrée, et l'attention concentrée centuple la force et la durée des émotions. . . . De tous les sati-

riques, Thackeray, après Swift, est le plus triste. Ses compatriotes eux-mêmes lui ont reproché de peindre le monde plus laid qu'il n'est. L'indignation, la douleur, le mépris, le dégoût, sont ses sentiments ordinaires. Lorsqu'il s'en écarte et imagine des âmes tendres, il exagère leur sensibilité pour rendre leur oppression plus odieuse ; l'égoïsme qui les brise paraît horrible, et leur douceur résignée est une mortelle injure contre leurs tyrans : c'est la même haine qui a calculé la bonté des victimes et la dureté des persécuteurs. . . . Ce qui rend ces ironies encore plus fortes, c'est leur durée. . . . Un Français ne pourrait continuer aussi longtemps le sarcasme. Il s'échapperait à droite ou à gauche par des émotions différentes, il changerait de visage et ne soutiendrait pas une attitude si fixe, indice d'une animosité si décidée, si calculée et si amère. Il y a des caractères que Thackeray développe pendant trois volumes, Blanche Amory, Rebecca Sharp, et dont il ne parle jamais sans insulte ; toutes deux sont des coquines, et jamais il ne les introduit sans les combler de tendresses : la chère Rebecca ! la tendre Blanche ! La tendre Blanche est une jeune fille sentimentale et littéraire, obligée de vivre avec des parents qui ne la comprennent pas. Elle souffre tant, qu'elle les ridiculise tout haut devant tout le monde ; elle est si opprimée par la sottise de sa mère et de son beau-père, qu'elle ne perd pas une occasion de leur faire sentir leur stupidité. En bonne conscience, peut-elle faire autrement ? Ne serait-ce point de sa part un manque de sincérité que d'affecter une gaieté qu'elle n'a pas, ou un respect qu'elle ne peut ressentir ? On comprend que la pauvre enfant ait besoin de sympathie ; en quittant les poupées, ce cœur aimant s'est épris d'abord de Trenmor, de Sténio, du prince Djalma et autres héros des romanciers français. Hélas ! le monde imaginaire ne suffit pas aux âmes blessées, et le désir de l'idéal, pour s'assouvir, se rabaisse enfin jusqu'aux êtres de la terre.

A onze ans, mademoiselle Blanche eut une inclination pour un petit Savoyard, joueur d'orgue à Paris, qu'elle crut un jeune prince enlevé ; à douze ans, un vieux et hideux maître de dessin agita son cœur vierge ; à l'institution de madame de Caramel, elle eut une correspondance avec deux jeunes écoliers du collége Charlemagne. Chère âme délaissée, ses pieds délicats se sont déjà froissés aux sentiers de la vie ; chaque jour ses illusions s'effeuillent, et c'est en vain qu'elle les consigne en vers, dans un petit livre relié de velours bleu avec un fermoir d'or, intitulé : *Mes Larmes*. Dans cet isolement, que faire ? Elle s'enthousiasme pour les jeunes filles qu'elle rencontre, elle ressent à leur vue une attraction magnétique, elle devient leur sœur, sauf à les mettre de côté demain, comme une vieille robe : nous ne commandons pas à nos sentiments, et rien n'est plus beau que le naturel. Du reste, comme l'aimable enfant a beaucoup de goût, l'imagination vive, une inclination poétique pour le changement, elle tient sa femme de chambre Pincott à l'ouvrage nuit et jour. En personne délicate, vraie *dilettante* et amateur du beau, elle la gronde pour ses yeux battus et son visage pâle. Là-dessus, pour l'encourager, elle lui dit avec ses ménagements et sa franchise ordinaire : 'Pincott, je vous renverrai, car vous êtes beaucoup trop faible, et vos yeux vous manquent, et vous êtes toujours à gémir, à pleurnicher, à demander le médecin ; mais je sais que vos parents ont besoin de vos gages, et je vous garde pour l'amour d'eux !—Pincott, votre air misérable et vos façons serviles me donnent vraiment la migraine. Je crois que je vous ferai mettre du rouge.—Pincott, vos parents meurent de faim ; mais si vous me tiraillez ainsi les cheveux, je vous prierai de leur écrire et de leur dire que je n'ai plus besoin de vos services.' Cette pécore de Pincott n'apprécie pas son bonheur. Peut-on être triste quand on sert un être aussi supérieur que miss Blanche ? Quelle joie de lui fournir

des sujets de style ! car, il faut bien l'avouer, miss Blanche n'a pas dédaigné d'écrire une charmante pièce de vers sur la petite servante arrachée au foyer paternel, 'triste exilée sur la terre étrangère.' Hélas ! le plus petit événement suffit pour blesser ce cœur trop sensible. A la moindre émotion, ses larmes coulent, ses sentiments frémissent, comme un papillon délicat qu'on écrase dès qu'on le touche. La voilà qui passe, aérienne, les yeux au ciel, un faible sourire arrêté sur les lèvres roses, touchante sylphide, si consolante pour tous ceux qui l'entourent que chacun la souhaite au fond d'un puits.

Un degré ajouté à l'ironie sérieuse produit la caricature sérieuse. . . . . . Elle abonde dans Thackeray. Quelques-uns de ses grotesques sont énormes, par exemple M. Alcide de Mirobolan, cuisinier français, artiste en sauces, qui déclare sa flamme à miss Blanche au moyen de tartes symboliques, et se croit un *gentleman*; Mme. la majoresse O'Dowd, sorte de grenadier en bonnet, la plus pompeuse et la plus bavarde des Irlandaises, occupée à régenter le régiment et à marier bon gré mal gré les célibataires; miss Briggs, vieille dame de compagnie, née pour recevoir des affronts, faire des phrases et verser des larmes; le Docteur, qui prouve à ses élèves, mauvais latinistes, que l'habitude des barbarismes conduit à l'échafaud. Ces difformités calculées n'excitent qu'un rire triste. On aperçoit toujours derrière la grimace du personnage l'air sardonique du peintre, et l'on conclut à la bassesse et à la stupidité du genre humain. D'autres figures, moins grossies, ne sont point cependant plus naturelles. On voit que l'auteur les jette exprès dans des sottises palpables et dans des contradictions marquées. Telle est miss Crawley, vieille fille immorale et libre penseuse, qui loue les mariages disproportionnés et tombe en convulsions quand à la page suivante son neveu en fait un; qui appelle Rebecca Sharp son égale, et au même instant lui dit d'apporter

les pincettes : qui, apprenant le départ de sa favorite, s'écrie avec désespoir : 'Bonté du ciel ! qui est-ce qui maintenant va me faire mon chocolat ?' Ce sont là des scènes de comédie, et non des peintures de mœurs. Il y en a vingt pareilles. Vous voyez une excellente tante, mistress Hoggarthy, du château de Hoggarthy, s'imposer dans la maison de son neveu Titmarsh, le jeter dans de grosses dépenses, persécuter sa femme, chasser ses amis, désoler son mariage. Le pauvre diable ruiné est mis en prison. Elle le dénonce aux créanciers avec une indignation vraie et le foudroie de la meilleure foi du monde. Le misérable a été le bourreau de sa tante. Elle a été attirée par lui hors de chez elle, tyrannisée par lui, volée par lui, outragée par sa femme. Elle a vu le beurre prodigué comme l'eau, le charbon dilapidé, les chandelles brûlées par les deux bouts. 'Et maintenant vous avez l'audace, emprisonné comme vous l'êtes et justement pour vos crimes, de me prier de payer vos dettes ! Non, monsieur, c'est assez que votre mère tombe à la charge de sa paroisse, et que votre femme aille balayer les rues. Pour moi, je suis à l'abri de vos perfidies. Le mobilier de la maison est à moi, et, puisqu'il entre dans vos intentions que madame votre femme couche sur le pavé, je vous préviens que je le ferai enlever demain. M. Smithers vous dira que j'étais décidée à vous laisser toute ma fortune. Ce matin, en sa présence, j'ai solennellement déchiré mon testament, et, par cette lettre, je renonce à toute relation avec vous et avec votre famille de mendiants. J'ai recueilli une vipère dans mon sein, elle m'a piquée.'—Cette femme juste et compatissante rencontre son égal, un homme pieux, John Brough, esquire, membre du parlement, directeur de la compagnie indépendante d'assurances contre l'incendie et sur la vie du Diddlesex oriental. Ce chrétien vertueux a humé de loin la réjouissante odeur de ses terres, maisons, capitaux et autres valeurs mobilières et immo-

bilières. Il court sus à la belle fortune de mistress Hoggarthy, affligé de voir qu'elle rapporte à peine quatre pour cent à mistress Hoggarthy, décidé à doubler le revenu de mistress Hoggarthy. Il la rencontre à l'hôtel le visage enflé. (Toute la nuit, elle avait été mangée aux puces). 'Bonté du ciel, s'écrie John Brough, esquire, une dame de votre rang souffrir une pareille chose! L'excellente parente de mon cher ami Titmarsh! Jamais on ne dira que mistress Hoggarthy, du château de Hoggarthy, pourra être soumise à une si horrible humiliation, tant que John Brough aura une maison à lui offrir, une maison humble, heureuse, chrétienne, madame, quoique peut-être inférieure à la splendeur de celles auxquelles vous avez été accoutumée dans votre illustre carrière! Isabelle, mon amour! Belinda! Parlez à mistress Hoggarthy. Dites-lui que la maison de John Brough est à elle depuis la mansarde jusqu'à la cave. Je le répète, madame, depuis la cave jusqu'à la mansarde; je désire, je supplie, j'ordonne que les malles de mistress Hoggarthy, du château de Hoggarthy, soient en ce moment même portées dans ma voiture.' Ce style fait rire, si l'on veut, mais d'un rire triste. On vient d'apprendre que l'homme est hypocrite, injuste, tyrannique, aveugle. Affligé, on se retourne vers l'auteur et l'on ne voit sur ses lèvres que des sarcasmes, sur son front que du chagrin. . . . . . . Pour se divertir des passions humaines, il faut les considérer en curieux comme des marionnettes changeantes, ou en savant, comme des rouages réglés, ou en artiste, comme des ressorts puissants. Si vous ne les observez que comme vertueuses ou vicieuses, vos illusions perdues vous enchaîneront dans des pensées noires, et vous ne trouverez en l'homme que faiblesse et que laideur. C'est pourquoi Thackeray déprécie notre nature toute entière. Il fait dans le roman ce que Hobbes fit en philosophie. Presque toujours, lorsqu'il décrit de beaux sentiments, il les

dérive d'une vilaine source. La tendresse, la bonté, l'amour sont dans ses personnages un effet des nerfs, de l'instinct, ou d'une maladie morale. Amélia Sedley, sa favorite et l'un de ses chefs-d'œuvre, est une pauvre petite femme, pleurnicheuse, incapable de réflexion et de décision, aveugle, adoratrice exaltée d'un mari égoïste et grossier, toujours sacrifiée par sa volonté et par sa faute, dont l'amour se compose de sottise et de faiblesse, souvent injuste, habituée à voir faux, et plus digne de compassion que de respect. Lady Castlewood, si bonne et si tendre, se trouve éprise, comme Amélia, d'un rustre buveur et imbécile, et sa jalousie sauvage, exaspérée au moindre soupçon, implacable contre son mari, épanchée violemment en paroles cruelles, montre que son amour vient, non de la vertu, mais du tempérament. Hélène Pendennis, le modèle des mères, est une prude provinciale un peu niaise, d'éducation étroite, jalouse aussi et portant dans sa jalousie toute la dureté du puritanisme et de la passion.

. . . . L'amour maternel, chez elle comme chez toutes les autres, est un aveuglement incurable; son fils est son dieu; à force d'adoration, elle trouve le moyen de le rendre insupportable et malheureux. Quant à l'amour des hommes pour les femmes, si on le juge d'après les peintures de l'auteur, on ne peut éprouver pour lui que de la compassion, et voir en lui que du ridicule. . . . . Le plus triste de ces récits est celui du premier amour de Pendennis: miss Fotheringay, l'actrice qu'il aime, personne positive, bonne ménagère, a l'esprit et l'instruction d'une servante de cuisine. Elle parle au jeune homme du beau temps qu'il fait et du pouding qu'elle vient de préparer: Pendennis découvre dans ces deux phrases une profondeur d'intelligence étonnante et une majesté d'abnégation surhumaine. Il demande à miss Fotheringay, qui vient de jouer Ophélie, si Ophélie est amoureuse d'Hamlet. 'Moi amoureuse de ce petit ca-

botin rabougri, Bingley!' Pen explique qu'il s'agit de l'Ophélie de Shakspeare. 'Bien, il n'y a pas d'offense; mais pour Bingley, je n'en donnerais pas ce verre de punch.' Et elle avale le verre plein. Pen la questionne sur Kotzebue: 'Kotzebue! qui est-ce?—L'auteur de la pièce où vous avez joué si admirablement.—Je ne savais pas; le nom de l'homme au commencement du volume est Thompson.' Pen est ravi de cette simplicité adorable: 'Pendennis! Pendennis! comme elle a dit ce nom! . . . Émilie! Émilie! qu'elle est bonne, qu'elle est noble, qu'elle est belle, qu'elle est parfaite!' Le premier volume roule tout entier sur ce contraste; il semble que Thackeray dise à ses lecteurs: 'Mes chers confrères en humanité, nous sommes des coquins quarante-neuf jours sur cinquante; le cinquantième, si nous échappons à l'orgueil, à la vanité, à la méchanceté, à l'égoïsme, c'est que nous tombons en fièvre chaude; notre folie fait notre dévouement.'

Pourtant, à moins d'être Swift, il faut bien aimer quelque chose; on ne peut pas toujours blesser et détruire, et le cœur, lassé de mépris et de haine, a besoin de se reposer dans l'éloge et l'attendrissement. D'un autre côté, blâmer un défaut, c'est louer la qualité contraire, et l'on ne peut immoler une victime sans bâtir un autel; ce sont les circonstances qui désignent l'une, ce sont les circonstances qui élèvent l'autre, et le moraliste qui combat le vice dominant de son pays et de son siècle prêche la vertu contraire au vice de son siècle et de son pays. Dans une société aristocratique et marchande, ce vice est l'égoïsme et l'orgueil; Thackeray exaltera donc la douceur et la tendresse. Que l'amour et la bonté soient aveugles, instinctifs, déraisonnables, ridicules, peu lui importe; tels qu'ils sont, il les adore, et il n'y a pas de plus singulier contraste que celui de ses héros et de son admiration. Il fait des sottes et

s'agenouille devant elles. Les compliments qu'il prodigue à Amélia Sedley, à Hélène Pendennis, à Laura, sont infinis ; jamais auteur n'a fait plus visiblement et plus obstinément la cour à ses femmes : il leur immole les hommes, non pas une fois, mais cent. 'Très-vraisemblablement les pélicans aiment à saigner sous le bec égoïste de leurs petits. Il est certain que c'est le goût des femmes. Il doit y avoir dans la douleur du sacrifice une sorte de plaisir que les hommes ne comprennent pas. . . . . Ne méprisons pas ces instincts parce que nous ne pouvons les sentir. Les femmes ont été faites pour notre bien-être et notre agrément, messieurs, comme toute la troupe des animaux inférieurs. Que ce soit un mari fainéant, un fils dissipateur, un bien-aimé garnement de frère, comme leurs cœurs sont prêts à répandre sur lui leurs trésors de tendresse ! Et comme nous sommes prêts, de notre part, à leur fournir abondamment cette sorte de jouissance ! A peine y a-t-il un de mes lecteurs qui n'ait administré du plaisir sous cette forme à ses femmes, et ne les ait régalées du contentement de lui pardonner !' Lorsqu'il entre dans la chambre d'une bonne mère ou d'une jeune fille honnête, il baisse les yeux comme à la porte d'un sanctuaire. En présence de Laura résignée, pieuse, il s'arrête. 'Comme elle faisait son devoir en silence, et que, pour obtenir la force de l'accomplir, elle priait toujours seule et loin de tous les regards, nous aussi nous devons nous taire sur des vertus qui s'offensent du grand jour, pareilles à des roses qui ne sauraient fleurir dans une salle de bal.' Comme Dickens, il a le culte de la famille, des sentiments tendres et simples, des contentements tranquilles et purs qu'on goûte au coin du foyer domestique, entre un enfant et une femme. Lorsque ce misanthrope si réfléchi et si âpre rencontre un épanchement filial ou une douleur maternelle, il est blessé à l'endroit sensible, et, comme Dickens, il fait pleurer.

On a des ennemis parce qu'on a des amis, et des aversions parce qu'on a des préférences. Si l'on préfère la

bonté dévouée et les affections tendres, on prend en aversion l'arrogance et la dureté ; la cause de l'amour est aussi la cause de la haine, et le sarcasme, comme la sympathie, est la critique d'une forme sociale et d'un vice public. C'est pourquoi les romans de Thackeray sont une guerre contre l'aristocratie. Comme Rousseau, il a loué les mœurs simples et affectueuses ; comme Rousseau, il hait la distinction des rangs.

Il a écrit là-dessus un livre entier, sorte de pamphlet moral et demi politique, *le Livre des Snobs*. Nous n'avons pas le mot, parce que nous n'avons pas la chose. Le *snob* est un enfant des sociétés aristocratiques; perché sur son barreau dans la grande échelle, il respecte l'homme du barreau supérieur et méprise l'homme du barreau inférieur, sans s'informer de ce qu'ils valent, uniquement en raison de leur place ; du fond du cœur, il trouve naturel de baiser les bottes du premier et de donner des coups de pied au second. Thackeray énumère tout au long les suites de cette habitude. Écoutez la conclusion :

Je ne puis supporter cela plus longtemps.—Cette diabolique invention des mœurs nobiliaires, qui tue la bonté naturelle et l'amitié honnête ! Juste fierté ! n'est-ce pas ? rang et préséance ?—La table des rangs et des distinctions est un mensonge, et devrait être jetée au feu. Organiser les rangs et les préséances ! cela était bon pour les maîtres de cérémonies des anciens âges. Vienne maintenant quelque grand maréchal pour organiser *l'égalité !* . . . . . .

Un volume n'épuiserait pas la liste des perfections que Thackeray découvre dans l'aristocratie anglaise. C'est le marquis de Farintosh, vingt-cinquième du nom, illustre imbécile, bien portant et content de soi, que toutes les femmes lorgnent et que tous les hommes saluent ; c'est lady Kew, vieille femme du monde, tyrannique et corrompue, qui fait la guerre à sa fille et la chasse aux mariages ; c'est sir Barnes Newcome, un des êtres les plus poltrons, les plus méchants, les plus menteurs, les mieux bafoués et les plus battus qui aient souri dans un salon et harangué dans un parlement. Je n'en vois qu'un

seul estimable, personnage effacé, lord Kew, qui après beaucoup de sottises, est touché par sa vieille mère puritaine et se repent. Mais ces portraits sont doux auprès des dissertations ; le commentateur est plus amer encore que l'artiste ; il blesse mieux en parlant qu'en faisant parler. Il faut lire ses poignantes diatribes contre les mariages de convenance et le sacrifice des filles, contre l'inégalité des héritages et l'envie des cadets, contre l'éducation des nobles et leurs traditions d'insolence, contre l'achat des grades à l'armée, contre l'isolement des classes, contre tous les attentats à la nature et à la famille inventés par la société et par la loi. Par derrière cette philosophie s'étend une seconde galerie de portraits aussi insultants que les premiers: car l'inégalité, ayant corrompu les grands qu'elle exalte, corrompt les petits qu'elle ravale, et le spectacle de l'envie ou de la bassesse dans les petits est aussi laid que le spectacle de l'insolence ou du despotisme dans les grands. Selon Thackeray, la société anglaise est un composé de flatteries et d'intrigues, chacun s'efforçant de se guinder d'un échelon et de repousser ceux qui montent. Être reçu à la cour, voir son nom dans les journaux sur une ligne d'illustres convives, offrir chez soi une tasse de thé à quelque illustre pair hébété et bouffi, telle est la borne suprême de l'ambition et de la félicité humaine. Pour un maître, il y a toujours cent valets. Le major Pendennis, homme résolu, de sang-froid et habile, a contracté cette lèpre. Son bonheur aujourd'hui est de saluer un lord. Il ne se trouve bien que dans un salon ou dans un parc d'aristocratie. Il a besoin d'être traité avec cette bienveillance humiliante dont les grands assomment leurs inférieurs. Il embourse très-bien les manques d'égards, et dîne gracieusement à une table illustre où on l'invite en trois ans deux fois pour boucher un trou. Il quitte un homme de génie ou une femme d'esprit pour causer avec une pécore titrée ou un lord

ivrogne. Il aime mieux être toléré chez un marquis que respecté chez un bourgeois. Ayant érigé ces belles inclinations en principes, il les inculque à son neveu qu'il aime, et, pour le pousser dans le monde, lui offre en mariage une fortune escroquée et la fille d'un *convict*. —D'autres se glissent dans les salons augustes, non plus par mœurs de parasites, mais à beaux deniers comptants. Autrefois en France les seigneurs, avec des écus bourgeois, fumaient leurs terres; aujourd'hui en Angleterre les bourgeois, avec un mariage noble, anoblissent leur argent. Moyennant cent mille guinées données au père, Pump le marchand épouse lady Blanche Cou-Roide, laquelle reste lady, quoique sa femme. Naturellement il est méprisé par elle, comme bourgeois, et de plus détesté, comme l'ayant faite à demi bourgeoise. Il n'ose voir ses amis chez lui, ce sont gens trop bas pour sa femme. Il n'ose visiter les amis de sa femme chez eux, ce sont gens trop hauts pour lui. Il est le sommelier de sa femme, la risée de son beau-père, le domestique de son fils, et se console en espérant que ses petits-fils, devenus barons Pump, rougiront de lui et ne voudront jamais prononcer son nom.—Une troisième façon d'entrer dans la noblesse est de se ruiner et de ne voir personne. Ce moyen ingénieux est employé à la campagne par madame la majoresse Punto. Elle a pour ses filles une gouvernante incomparable, qui croit que Dante s'appelait Alghieri parce qu'il était d'Alger, mais qui a fait l'éducation de deux marquis et d'une comtesse. 'Cette solitude est triste, lui dit quelqu'un, vous pourriez recevoir l'homme de loi.—Une famille comme la nôtre, cher monsieur, est-ce possible ?—Le docteur ?—Lui peut-être; mais sa femme et ses enfants, fi donc !—Les gens de cette grande maison là-bas ?—Là-bas ? Le château calicot ? un drapier retiré ! Des gens comme nous sont obligés de se respecter eux-mêmes.—Le ministre ?— —Horreur ! Il prêche en surplis, mon cher monsieur,

c'est un puséiste.'—Cette famille sensée bâille toute seule six mois durant, et le reste de l'année jouit de la gloutonnerie des hobereaux qu'elle régale et des rebuffades des grands lords qu'elle visite. Le fils, officier de hussards, a besoin de luxe pour vivre de pair avec les seigneurs ses camarades, et son tailleur prend au père trois cents guinées par an sur neuf cents qui font tout le revenu de toute la famille. Je ne finirais pas si je comptais toutes les vilenies et toutes les misères que Thackeray attribue à l'esprit aristocratique : la division des familles, la hauteur de la sœur anoblie, la jalousie de la sœur roturière, l'abaissement des caractères dressés dès l'école à vénérer les petits lords, la dégradation des filles qui veulent accrocher des maris nobles, la rage des vanités refoulées, la lâcheté des complaisances offertes, le triomphe de la sottise, le mépris du talent, l'injustice consacrée, le cœur dénaturé, les mœurs perverties. Devant ce tableau frappant de vérité et de génie, on a besoin de se rappeler que cette inégalité blessante est la cause d'une liberté salutaire, que l'iniquité sociale produit la prospérité politique, qu'une classe de grands héréditaires est une classe d'hommes d'État héréditaires, qu'en un siècle et demi l'Angleterre a eu cent cinquante ans de bon gouvernement, qu'en un siècle et demi la France a eu cent vingt ans de mauvais gouvernement, que tout se paie et qu'on peut payer cher des chefs capables, une politique suivie, des élections libres, et la surveillance du gouvernement par la nation. On a besoin aussi de se rappeler que ce talent, fondé sur la réflexion intense et concentré dans les préoccupations morales, a dû transformer la peinture des mœurs en satire systématique et militante, exaspérer la satire jusqu'à l'animosité calculée et implacable, noircir la nature humaine, et s'acharner, avec une haine choisie, redoublée et naturelle, contre le vice principal de son pays et de son temps.

En littérature comme en politique, on ne peut tout

avoir. Les talents comme les bonheurs s'excluent. Quelque constitution qu'il choisisse, un peuple est toujours à demi malheureux ; quelque génie qu'il ait, un écrivain est toujours à demi impuissant. Nous ne pouvons garder à la fois qu'une attitude. Transformer le roman, c'est le déformer: celui qui, comme Thackeray, donne au roman la satire pour objet, cesse de lui donner l'art pour règle, et toutes les forces du satirique sont des faiblesses du romancier.

Qu'est-ce qu'un romancier? A mon avis, c'est un psychologue, un psychologue qui naturellement et involontairement met la psychologie en action; ce n'est rien d'autre, ni de plus. Il aime à se représenter des sentiments, à sentir leurs attaches, leurs précédents, leurs suites, et il se donne ce plaisir. A ses yeux, ce sont des forces ayant des directions et des grandeurs différentes. De leur justice ou de leur injustice, il s'inquiète peu. Il les assemble en caractères, conçoit la qualité dominante, aperçoit les traces qu'elle laisse sur les autres, note les influences contraires ou concordantes du tempérament, de l'éducation, du métier, et travaille à manifester le monde invisible des inclinations et des dispositions intérieures par le monde visible des paroles et des actions extérieures. A cela se réduit son œuvre. Quels que soient ses penchants, peu lui importe. Un vrai peintre regarde avec plaisir un bras bien attaché et des muscles vigoureux, quand même ils seraient employés à assommer un homme. Un vrai romancier jouit par contemplation de la grandeur d'un sentiment nuisible ou du mécanisme ordonné d'un caractère pernicieux.

. . . . Tout son effort est de les rendre visibles, de dégager les types obscurcis et altérés par les accidents et les imperfections de la vie réelle, de mettre en relief les larges passions humaines, d'être ébranlé par la grandeur des êtres qu'il ranime, de nous soulever hors de nous-mêmes par la force de ses créations. . . . . .

Tout est changé par l'arrivée de la satire, et d'abord le rôle de l'auteur. Quand dans le roman pur il parle en son nom propre c'est pour faire comprendre un sentiment ou marquer la cause d'une faculté ; dans le roman satirique, c'est pour nous donner un conseil moral. On a vu combien de leçons Thackeray nous fait subir. Qu'elles soient bonnes, personne n'en dispute : à tout le moins elles prennent la place des explications utiles. Le tiers du volume, employé en avertissements, est perdu pour l'art. Sommés de réfléchir sur nos fautes, nous connaissons moins bien le personnage. Détournés de lui, au lieu d'être ramenés sur lui, nos yeux s'égarent et l'oublient. Bien plus et bien pis, nous finissons par éprouver un peu d'ennui. Nous jugeons ces sermons vrais, mais rebattus. Il nous semble entendre des instructions de collége ou des manuels de séminaire. On trouve des choses pareilles dans les livres dorés à couvertures historiées, qu'on donne pour étrennes aux enfants. . . . . . Les personnages ne sont point des êtres que l'auteur anime, ce sont des marionnettes qu'il fait jouer. Au bout de quelques scènes, on connaît ce ressort, et dorénavant on prévoit sans cesse et sans erreur qu'il va partir. Cette prévision ôte au personnage une partie de sa vérité et au lecteur une partie de son illusion. Les événements et les sentiments de la vie réelle ne s'arrangent pas de manière à former des contrastes si calculés et des combinaisons si habiles. La nature n'invente point ces jeux de scène ; l'on s'aperçoit vite qu'on est devant une rampe, en face d'acteurs fardés, dont les paroles sont écrites et les gestes sont notés. Pour se représenter exactement cette altération de la vérité et de l'art il faut comparer pied à pied deux caractères. Il y a un personnage que l'on reconnaît unanimement comme le chef-d'œuvre de Thackeray, Rebecca Sharp, intrigante, mais femme supérieure et de bonnes façons. Comparons-le à un personnage semblable de

Balzac dans *les Parents pauvres*, Valérie Marneffe. La différence des deux œuvres marquera la différence des deux littératures. Autant les Anglais l'emportent comme moralistes et satiriques, autant les Français l'emportent comme artistes romanciers.

Balzac aime sa Valérie; c'est pourquoi il l'explique et la grandit. Il ne travaille pas à la rendre odieuse, mais intelligible. . . . . Elle est parfaite en son genre, pareille à un cheval dangereux et superbe qu'on admire en le redoutant. Balzac se plaît à la peindre sans autre but que de la peindre. Il l'habille, il lui pose des mouches, il déploie ses robes, il frémit devant ses mouvements de danseuse. Il détaille ses gestes avec autant de plaisir et de vérité que s'il eût été femme de chambre. Sa curiosité d'artiste trouve un aliment dans les moindres traits de caractère et de mœurs. Au bout d'une scène violente, il s'arrête sur un moment vide, et la montre paresseuse, étendue sur des divans, comme une chatte qui bâille et se détire au soleil. . . . Elle éblouit, et fascine, . . . tour à tour elle s'humilie, elle se glorifie, elle raille, elle adore, elle démontre, changeant vingt fois de ton, d'idées, d'expédients, dans le même quart d'heure. Un vieux boutiquier, cuirassé contre les émotions par le métier et par l'avarice, tressaille sous sa parole: 'Elle me met les pieds sur le cœur, elle m'écrase, elle m'abasourdit; ah! quelle femme! . . . . *Comme elle descendait l'escalier en l'éclairant de ses regards!*' Partout la fougue, la force, l'atrocité, couvrent la laideur et la corruption. . . . . Le danger la relève et l'inspire, et ses nerfs tendus envoient à flots le génie et le courage dans son cerveau. Pour achever de peindre cette nature impétueuse, supérieure et mobile, Balzac, au dernier instant, la fait repentante. Pour mesurer sa fortune à son vice, il la conduit triomphante à travers la ruine, la mort ou le

désespoir de vingt personnes, et la brise au moment suprême d'une chute aussi horrible que son succès.

Devant cette passion et cette logique qu'est-ce que Rebecca Sharp? Une intrigante raisonnable, d'un tempérament froid, pleine de bon sens, . . . ayant habitudes de parcimonie, véritable homme d'affaires, toujours décente, toujours active, . . . c'est un avocat en jupon et sans cœur. Rien de plus propre à inspirer l'aversion. L'auteur ne manqua pas une occasion de lui témoigner la sienne; pendant trois volumes, il la poursuit de sarcasmes et de mésaventures; il ne lui prête que des paroles fausses, des actions perfides, des sentiments révoltantes. Dès son entrée en scène, à dix-sept ans, accueillie avec la bonté la plus rare par une honnête famille, elle ment depuis le matin jusqu'au soir, et, par des provocations grossières, essaie d'y pêcher un mari. . . . . Gouvernante chez sir Pitt, elle gagne l'amitié de ses élèves en lisant avec elles Crébillon jeune et Voltaire. 'La femme du recteur, écrit-elle, m'a fait une vingtaine de compliments sur les progrès de mes élèves, pensant sans doute toucher mon cœur; pauvre et simple campagnarde! comme si je me souciais pour un fétu de mes élèves!' Cette phrase est une imprudence peu naturelle dans une personne si réfléchie, et que l'auteur ajoute au rôle pour rendre le rôle odieux. Un peu plus loin, Rebecca est grossièrement flatteuse et vile avec la vieille miss Crawley, et ses tirades pompeuses, visiblement fausses, au lieu d'exciter l'admiration, soulèvent le dégoût. Elle est égoïste et menteuse avec son mari, et, le sachant sur le champ de bataille, ne s'occupe qu'à se faire une petite bourse. Thackeray insiste à dessein sur le contraste: le lourd officier a compté en partant tous ses effets, calculant la somme qu'ils pourront produire à sa femme; il endosse pour être tué économiquement son habit le plus vieux et le plus râpé. 'Il y eut sur ses lèvres quelque chose de pareil à une prière pour

celle qu'il quittait. Il la souleva de terre, la garda une minute serrée contre son cœur qui battait fort. Son visage était pourpre et ses yeux mouillés, quand il la déposa à terre. Pour Rebecca, comme nous l'avons dit, elle avait pris la sage résolution de ne point céder à une sentimentalité inutile. 'Je suis affreuse à voir,' dit-elle en s'examinant dans la glace. 'Quelle figure vous donne cette toilette rose!' Là-dessus elle se débarrassa de sa toilette rose, posa son bouquet de bal dans un verre d'eau, se mit au lit et dormit très-confortablement.' Par ces exemples, juge du reste; Thackeray n'est occupé qu'à dégrader Rebecca Sharp. Il l'a convaincu de dureté envers son fils, de vol contre ses fournisseurs, d'imposture contre tout le monde. Pour l'achever, il fait d'elle une dupe; quoi qu'elle fasse, elle n'arrive à rien. . . . . Elle a épousé secrètement le capitaine Rawdon, lourdaud pauvre. Sir Pitt, père de Rawdon, se jette à ses pieds, muni de cent mille livres de rentes, et s'offre pour mari. Consternée, elle pleure de désespoir. 'Mariée, mariée, mariée déjà!' c'est là son cri, et il y a de quoi percer les âmes sensibles. . . . . Thackeray se joue d'elle, comme un enfant d'un hanneton, la laissant grimper péniblement au haut de l'échelle pour la tirer par le pied et la faire honteusement choir. Il finit par la traîner dans les tavernes et dans les coulisses, et de loin la montre du doigt, joueuse, ivrogne, sans plus vouloir la toucher. A la dernière page, il l'installe bourgeoisement dans une médiocre fortune escroquée par des manœuvres obscures, et la laisse, décriée, inutilement hypocrite. Sous cette pluie d'ironies et de mécomptes, l'héroïne s'est rapetissée, l'illusion s'est affaiblie, l'intérêt a diminué, l'art s'est amoindri, la poésie a disparu, et le personnage, plus utile, est devenu moins vrai et moins beau.

Supposez qu'un heureux hasard écarte ces causes de faiblesse et ouvre ces sources de talent. Entre tous ces

romans altérés paraîtra un roman véritable, élevé, touchant, simple, original, l'histoire de Henry Esmond. Thackeray n'en a pas fait de moins populaire ni de plus beau.

Ce livre comprend les mémoires fictifs du colonel Esmond, contemporain de la reine Anne, qui, après une vie agitée en Europe, se retira avec sa femme en Virginie, et y fut planteur. Esmond parle, et l'obligation d'approprier le ton au personnage supprime le style satirique, l'ironie répétée, le sarcasme sanglant, les scènes apprêtées pour railler la sottise, les événements combinés pour écraser le vice. Dès lors on rentre dans le monde réel, on se laisse aller à l'illusion, on jouit d'un spectacle varié, aisément déroulé, sans prétention morale. Vous n'êtes plus persécuté de conseils personnels; vous restez à votre place, tranquille, en sûreté, sans que le doigt d'un acteur, levé vers votre figure, vous avertisse, au moment intéressant, que la pièce se joue à votre intention et pour opérer votre salut. En même temps, et sans y penser, vous vous trouvez à votre aise. Au sortir de la satire acharnée, la pure narration vous charme: vous vous reposez de haïr. Vous êtes comme un chirurgien d'armé equi, après une journée de combats et d'opérations, s'assiérait sur un tertre et contemplerait le mouvement du camp, le défilé des équipages et les horizons lointains adoucis par les teintes brunes du soir.

D'autre part, les longues réflexions, qui semblaient banales et déplacées sous la plume de l'écrivain, deviennent naturelles et attachantes dans la bouche du personnage. Esmond est un vieillard qui écrit pour ses enfants et leur commente son expérience. Il a le droit de juger la vie; ses maximes appartiennent à son âge; devenues des traits de mœurs, elles perdent leur air doctoral; on les écoute avec complaisance, et l'on aperçoit, en tournant la page, le sourire calme et triste qui les a dictées.

Avec les réflexions, on souffre les détails. Ailleurs les minutieuses descriptions paraissaient souvent puériles;

nous blâmions l'auteur de s'arrêter, avec un scrupule de peintre anglais, sur des aventures d'école, des scènes de diligence, des accidents d'auberge; nous jugions que cette attention intense, faute de pouvoir se prendre aux grands sujets de l'art, se rabaissait enchaînée à des observations de microscope et à des détails de photographie. Ici tout change. Un auteur de mémoires a le droit de raconter ses impressions d'enfance. Ses souvenirs lointains, débris mutilés d'une vie oubliée, ont un charme extrême; on redevient enfant avec lui. Une leçon de latin, un passage de soldats, un voyage en croupe, deviennent des événements importants que la distance embellit; on jouit de son plaisir si paisible et si intime, et l'on éprouve comme lui une douceur très-grande à voir renaître avec tant d'aisance, et dans une lumière si pleine, les fantômes familiers du passé. Le détail minutieux ajoute à l'intérêt en ajoutant au naturel. Les récits de campagnes, les jugements épars sur les livres et les événements du temps, cent petites scènes, mille petits faits visiblement inutiles, font par cela même illusion. On oublie l'auteur, on entend le vieux colonel, on se trouve transporté cent ans en arrière, et l'on a le contentement extrême et si rare de croire à ce qu'on lit.

En même temps que le sujet supprime les défauts ou les tourne en qualités, il offre aux qualités la plus belle matière. Cette puissante réflexion a décomposé et reproduit les mœurs du temps avec une fidélité étonnante. Thackeray connaît Swift, Steele, Addison, Saint-John, Marlborough, aussi profondément que l'historien le plus attentif et le plus instruit. Il peint leurs habits, leur ménage, leur conversation, comme Walter Scott lui-même, et, ce que Walter Scott ne sait pas faire, il imite leur style, tellement qu'on s'y trompe, et que plusieurs de leurs phrases authentiques intercalées dans son texte ne s'en distinguent pas. Cette parfaite imitation ne se borne pas à quelques scènes choisies; elle embrasse tout

le volume. Le colonel Esmond écrit comme en 1700. Le tour de force, j'allais dire le tour de génie, est aussi grand que l'effort et le succès de Courier retrouvant le style de l'antique Grèce. Celui d'Esmond a la mesure, la justesse, la simplicité, la solidité des classiques. Nos témérités modernes, nos images prodiguées, nos figures heurtées, notre usage de gesticuler, notre volonté de faire effet, toutes nos mauvaises habitudes littéraires ont disparu. Thackeray a dû remonter au sens primitif des mots, retrouver des tours oubliés, recomposer un état d'intelligence effacée et une espèce d'idées perdue, pour rapprocher si fort la copie de l'original. L'imagination de Dickens elle-même eût manqué cette œuvre. Il a fallu, pour la tenter et l'accomplir, toute la sagacité, tout le calme et toute la force de la science et de la méditation.

Mais le chef-d'œuvre du livre est le caractère d'Esmond. Thackeray lui a donné cette bonté tendre, presque féminine, qu'il élève partout au-dessus des autres vertus humaines, et cet empire de soi qui est l'effet de la réflexion habituelle. Ce sont là toutes les plus belles qualités de son magasin psychologique ; chacune d'elles, par son opposition, ajoute au prix de l'autre. Nous voyons un héros, mais original et nouveau, Anglais par sa volonté froide, moderne par la délicatesse et la sensibilité de son cœur.

Henry Esmond est un pauvre enfant, fils illégitime présumé d'un lord Castlewood et recueilli par les héritiers du nom. Dès la première scène, on est pénétré de l'émotion modérée et noble qu'on gardera jusqu'au bout du volume. Lady Castlewood, arrivant pour la première fois au château, vient à lui dans la grande bibliothèque ; instruite par la femme de charge, elle rougit, elle s'éloigne ; un instant après, touchée de remords, elle revient. 'Avec un regard de tendresse infinie, elle lui prit la main, lui posant son autre belle main sur la tête, et lui disant

quelques mots si affectueux et d'une voix si douce, que l'enfant, qui jamais n'avait vu auparavant de créature si belle, sentit comme l'attouchement d'un être supérieur ou d'un ange qui le faisait fléchir jusqu'à terre, et baisa la belle main protectrice en s'agenouillant sur un genou. Jusqu'à la dernière heure de sa vie, Esmond se rappellera les regards et la voix de la dame, les bagues de ses belles mains, jusqu'au parfum de sa robe, le rayonnement de ses yeux éclairés par la bonté et la surprise, un sourire épanoui sur ses lèvres, et le soleil faisant autour de ses cheveux une auréole d'or. . . . Il semblait, dans la pensée de l'enfant, qu'il y eût dans chaque geste et dans chaque regard de cette belle créature une douceur angélique, une lumière de bonté. Au repos, en mouvement, elle était également gracieuse. L'accent de sa voix, si communes que fussent ses paroles, lui donnait un plaisir qui montait presque jusqu'à l'angoisse. On ne peut pas appeler amour ce qu'un enfant de douze ans, presqu'un domestique, ressentait pour une dame de si haut rang, sa maîtresse: c'était de l'adoration.' Ce sentiment si noble et si pur se déploie par une suite d'actions dévouées, racontées avec une simplicité extrême; dans les moindres paroles, dans un tour de phrase, dans un entretien indifférent, on aperçoit un grand cœur, passionné de gratitude, ne se lassant jamais d'inventer des bienfaits ou des services, consolateur, ami, conseiller, défenseur de l'honneur de la famille et de la fortune des enfants. Deux fois Esmond s'est interposé entre lord Castlewood et le duelliste lord Mohun; il n'a point tenu à lui que l'épée du meurtrier ne trouvât sa poitrine. Quand lord Castlewood mourant lui révèle qu'il n'est point illégitime, que le titre et la fortune lui appartiennent, il brûle sans rien dire la confession qui pourrait le tirer de la pauvreté et de l'humiliation où il a langui si longtemps. Outragé par sa maîtresse, malade d'une blessure qu'il a reçue aux côtés de son maître, accusé d'ingratitude

et de lâcheté sa justification dans sa main, il persiste à se taire. 'Quand le combat fut fini dans son âme, un rayon de pure joie la remplit, et avec des larmes de reconnaissance, il remercia Dieu du parti qu'il lui avait donné la force d'embrasser.' Plus tard, amoureux d'une autre femme, certain de ne pouvoir l'épouser si sa naissance reste tachée aux yeux du monde, acquitté envers sa bienfaitrice dont il a sauvé le fils, supplié par elle de reprendre le nom qui lui appartient, il sourit doucement et lui répond de sa voix grave :

'La chose a été réglée, il y a douze ans, auprès du lit de mon cher lord. Les enfants n'en doivent rien savoir. Franck et ses héritiers porteront notre nom. Il est à lui légitimement ; je n'ai pas même la preuve du mariage de mon père et de ma mère, quoique mon pauvre cher lord, à son lit de mort, m'ait dit que le P. Holt en avait apporté une à Castlewood. Je n'ai pas voulu la chercher quand j'étais sur le continent. Je suis allé regarder le tombeau de ma pauvre mère dans son couvent; que lui importe maintenant? Aucun tribunal sur ma simple parole n'ôterait à milord vicomte son titre pour me le donner. Je suis le chef de la maison, chère lady; mais Franck reste vicomte de Castlewood, et, plutôt que de le troubler, je me ferais moine, ou je disparaîtrais en Amérique.'

Comme il parlait ainsi à sa chère maîtresse, pour laquelle il aurait consenti à donner sa vie ou à faire à tout instant tout sacrifice, la tendre créature se jeta à genoux devant lui et baisa ses deux mains dans un transport d'amour passionné et de gratitude tel que son cœur fondit et qu'il se sentit très-fier et très-reconnaissant que Dieu lui eût donné le pouvoir de montrer son amour pour elle et de le prouver par quelque petit sacrifice de sa part. Être capable de répondre des bienfaits et du bonheur sur ceux qu'on aime est la plus grande bénédiction accordée à un homme. Et quelle richesse ou quel nom, quel contentement de vanité ou d'ambition eût pu se comparer au plaisir qu'éprouvait Esmond en ce moment, de pouvoir témoigner quelque affection à ses meilleurs et à ses plus chers amis?

'Chère sainte, dit-il, âme pure qui avez eu tant à souffrir, qui avez comblé le pauvre orphelin délaissé d'un si grand trésor de tendresse, c'est à moi de m'agenouiller, non à vous, c'est à moi d'être reconnaissant de ce que je puis vous rendre heureuse. Béni soit Dieu de ce que je puis vous servir!'

Ces tendresses si nobles paraissent encore plus touchantes par le contraste des actions qui les entourent. Esmond fait la guerre, sert un parti, vit au milieu des dangers et des affaires, jugeant de haut les révolutions et la politique, homme expérimenté, instruit, lettré, prévoyant, capable de grandes entreprises, muni de prudence et de courage, poursuivi de préoccupations et de chagrins, toujours triste et toujours fort. Il finit par mener en Angleterre le prétendant, frère de la reine Anne, et le tient déguisé à Castlewood, attendant l'instant où la reine mourante et gagnée va le déclarer héritier du trône. Ce jeune prince, vrai Stuart, fait la cour à la fille de lord Castlewood, Béatrix, aimée d'Esmond, et s'échappe de nuit pour la rejoindre. Esmond, qui l'attend, voit la couronne perdue et sa maison déshonorée. Son honneur insulté et son amour outragé éclatent d'un élan superbe et terrible. Pâle, les dents serrées, le cerveau fiévreux par quatre nuits de pensées et de veilles, il garde sa raison lucide, son ton contenu, et explique au prince en style d'étiquette, avec la froideur respectueuse d'un rapporteur officiel, la sottise que le prince a faite et la lâcheté que le prince a voulu faire. Il faut lire la scène pour sentir ce que ce calme et cette amertume témoignent de supériorité et de passion.

Deux pages après, il parle ainsi de son mariage avec lady Castlewood : 'Ce bonheur ne peut être écrit avec des paroles. Il est de sa nature sacré et secret. On ne peut en parler, si pleine que soit la reconnaissance, excepté à Dieu, et à un seul cœur, à la chère créature, à la plus fidèle, à la plus tendre, à la plus pure des femmes qui ait été accordée à un homme. Et quand je pense à l'immense félicité qui m'était réservée, à la profondeur et à l'intensité de cet amour qui m'a été prodigué pendant tant d'années, j'avoue que je ressens un transport d'étonnement et de gratitude pour une telle faveur. Oui, je suis reconnaissant d'avoir reçu un cœur capable de

connaître et d'apprécier la beauté et la gloire immense du don que Dieu m'a fait. Sûrement l'amour *vincit omnia*; il est à cent mille lieues au-dessus de toute ambition, plus précieux que la richesse, plus noble que la gloire. Celui qui l'ignore ignore la vie; celui qui n'en a pas joui n'a pas senti la plus haute faculté de l'âme. En écrivant le nom de ma femme, j'écris l'achèvement de toute espérance et le comble de tout bonheur. Avoir possédé un tel amour est la bénédiction unique. Auprès d'elle toute joie terrestre est nulle. Penser à elle, c'est louer Dieu.'

Un caractère capable de tels contrastes est une grande œuvre; on se souvient que Thackeray n'en a point fait d'autre; on regrette que les intentions morales aient détourné du but ces belles facultés littéraires, et l'on déplore que la satire ait enlevé à l'art un pareil talent.

GLOSSARY.

Aboi, *barking*
Abonner, *to subscribe for*
Accroc, *impediment*
Accrocher, *to hang up, to catch*
S'Affaler, (of ships) *to slide down a back-stay*
Affiche, *placard, hand-bill*
Affouiller, *to undermine*
Affût, (gun) *carriage*
S'Aligner, *to dress, put in order*
Amarrer, *to make fast to, to lash*
Amonceler, *to accumulate*
Anse, *creek, bay*
Antre, *cave*
Arbalète, *cross-bow*
Archet, *bow, bow-hand*
Arçon, *saddle-bow*
Arête, *the edge* or *side of a mountain*
Argousin de chiourme, *convict-keeper*
Asculer, *to drive into a corner*
Asphyxie, *suspended animation*
Asséner, *to strike, deal (a blow)*
Assommer, *to plague to death, weary out*
S'Assouvir, *to be satiated*
Atout, (cards) *trump, trump card*
Attirail, *implements, apparatus*
Attiser, *to poke the fire, to stir up*
Attouchement, *touch, feel, feeling*
Avorton, *abortion*

Bâbord, *larboard*
Bafouer, *to baffle, to scoff at*
Bâiller, *to yawn, gape;* (of windows, doors) *to be ajar*
Banal, *commonplace, hackney*
Baquet, *tub, bucket*
Barboter, *to dabble, paddle*
Barioler, *to make a medley* or *mixture of*
Battre la semelle, *to warm one's feet (by striking the soles against each other)*
Bifurqué, *forked*
Bigarrer, *to intersperse, make a medley of*
Bise, *north wind*
Boiserie, *wainscoting*
Bonnet-à-poil, *bearskin*
Bosselé, *bruised, embossed*
Bouffi, *puffed up*
Bourbeux, *miry, muddy*
Bourrasque, *a sudden squall*
Bourrelet, *pad*
Braise, *wood-cinders*
Bretelle, *strap, brace-band*
Bretelles en tricot à damier, *straps knitted in a checked pattern*
Brimborions, *baubles, knicknacks*
Broncher, *to stumble*
Brouhaha, *uproar, hubbub*
Broussailles, *brushwood*
Bruire, *to rustle, roar, rattle*
Bûche, *blockhead, log of wood*
Buraliste, *office-keeper*

Cabotin, *strolling player*
Cabriole, *caper, leap*
Cahot, *a jolting* or *jolt*
Cantonnier, *road-labourer*
Carcasse, *skeleton*
Carène, *keel*
Carrefour, *cross-road*
Cauchemar, *nightmare*
Cauteleux, *crafty, cunning*
Chandeleur, *Candlemas*

Charrette de poste, *post-cart*
Châsse, *reliquary;* (of a balance) *cheek*
Chatoyer, *to be chatoyant* (*the colours to play*)
Chétif, *mean, wretched*
Chevelure, *head of hair, foliage*
Chevrotant, *tremulous*
Chiche, *sparing, niggardly*
Chiourme, *convict*
Chiper, *to pilfer*
Choir, *to fall*
Chouquet, *a naval expression for cap*
Chuchoter, *to whisper*
Ciselures, *carved work*
Cloison, *partition of boards,* or *stone-work* (*only*)
Clopiner, *to hobble*
Clore, *to close* (*a discussion*)
Clôture, *enclosure, fence*
Commis-voyageur, *commercial traveller*
Constater, *to establish, ascertain*
Cornac, *elephant driver,* or *showman*
Couchette, *bedstead*
Coude, (of roads) *turning, turn*
Coudriers, *hazel-nuts*
Couloir, *lobby*
Courroucer, *to grow angry*
Courtines, *curtains*
Couver, *to hatch*
Crâne, *swaggerer, skull*
Crête, *crest*
Creux, *hollow, cavit*
Crevache, *horsewhip*
Crue, *rising;* (of waters) *growth, swelling*

Daim, *fallow deer*
Dédale, *maze, labyrinth*
Dégringoler, *to tumble down, to go fast in spite of oneself*
Deniers, *funds*
Déteindre, *to take out the colour of.* Se déteindre, *to lose one's colour*
Dévidoir, *winder, reel*
Dortoir, *dormitory*
Dossier, *the back* (*of anything*)
Doyen, *the oldest member* (*of a family*)
Dresser, (in law) *to draw up a report*
Drôle, *rogue, scoundrel*

S'Écailler, *to chip off, peel, &c.*
Écarquillé, *open-eyed*
Échancrure, *a sloping* or *hollowing*
Échelon, *stepping-stone, round of a ladder*
Écran, *fire-screen*
Écrou, *entry in a gaol-book*
Égout, *fall of running waters,* or *projecting arch*
Éminemment, *eminently, in a high, an eminent degree*
Emmagasiner, *to place in a warehouse*
Emmaillotter, *to swaddle*
Émousser, *to blunt*
Enclouer, *to spike* (*guns*). S'enclouer, (of horses) *to tread on a nail*
En museau, *muzzled*
Enroué, *hoarse*
S'Entrechoquer, *to interfere, clash, to strike against each other*
Envergure, *spread of the wings, extended* (*birds*)
S'Éparpiller, *to scatter, disperse*
Épopée, *heroic poem*
Escabeau, *stool*
Escarcelle, *purse*
Escargot, *winding staircase*
Escarpolette, *swing*
Escroqué, *swindled, cheated*
Essieu, *axle-tree, axle*
Essor, *play, scope, survey*
Étain, *pewter*
Étape, *halting-place* (*for baiting*)
Étriqué, *scanty, curtailed*

Facette, *face*
Factices, *artificial imitation*
Fadaises, *fiddle-faddle*
Fadeur, *insipidity*
Falaise, *sea-clift, shore, coast*
Falot, *lantern; a droll, comical fellow*
Farder, *to gloss over*

Fermoir, *clasp*
Fétu, *thing of little value*
Feutre, *old hat, a packing*
Fileuse, *spinster*
Foisonner, *to abound, increase*
Fouetter, *to horsewhip, flog*
Fougue, *heat, impetuosity, passion*
Fraiser, *to plait*
Franc étrier (A), *at full speed*
Frôlement, *rustling*
Fronde, *sling*
Frondeur, *fault-finder*
Futaie, *forest*

Gabier, (naval) *top-man*
Gâchette, *tumbler*
Galonner, *to lace with gold, &c.*
Gamme, *scale*
Gerçure, *cleft, crack*
Giboulé, *showered*
Gilet, *waistcoat, vest*
Glands, *fruit of a chestnut-tree*
Goulotte, *gullet*
Grabat, *truckle-bed*
Gréement, *rigging*
Greffer, *to graft*
Grelotter, *to quake, shiver*
Grève, *strand*
Guenilles, *rags, tatters*
Gueux, *beggar, scoundrel*
Guichet, *wicket, grating*
Guichetier, *turnkey*
Guimbarde, *Jew's harp*
Guindé, *hoisted, raised*
Se Guinder, *to be strained*

Hallier en hallier, *from hedge to hedge*
Hangar, *shed*
Hanneton, *cockchafer, thoughtless mortal*
Hébéter, *to stupify*
Hennir, *to neigh*
Hérisson, *urchin, hedgehog*
Hêtre, *beech-tree*
Heurt, *shock, collision, blow, mark of a blow*
Hobereaux, *country squires, troublesome neighbours*
Hombre, (cards) *ombre*
Hoquet, *hiccup*
Houseaux, *gaiters*
Humer, *to inhale*
Hune, (naval) *the top*
Hunier, *topsail*

Ignorantin, *ignorant*
Ilôt, *small isle, jetting rock*
Impéritie, *incapacity, gross ignorance*
Intercaler, *to interpolate*

Jaunet, *buttercup, gold coin*
Jeannette d'or, *golden spinning-jenny*
Jouer aux osselets, *to play at knuckle-bones*
Jucher, *to roost, perch*

Ladrerie, *leprosy, hospital for the same*
Lambrissé, *wainscoted, panelled*
Lames, *waves*
Liasse, (of papers) *bundle, file*
Lien, *band, bond, shackles*
Limer, *to file, file off*
Lingot, (guns) *slug; bullion*
Loriot, *gold-hammer, goldfinch*
Lourdaud, *blockhead*
Luronne, *a buxom woman, a bouncing girl*

Madère malvoisie, *malmsey, madeira*
Maintes, (in poetry) *many*
Maladive, *sickly, ailing*
Manie, *mania, folly*
Mansarde, *garret*
Manutentionner, (*from* manutention) *maintenance*
Marchand de ferraille, *dealer in old iron*
Marchepied, *stepping-stone*
Marionnette, *puppet*
Marronnier, *chestnut-tree*
Martre, *marten, sable*
Meneaux, *mullions*
Mesquin, *paltry, mean*
Met, *heavy, dull*
Méticuleux, *fastidious*

Mièvreries, *roguish tricks, pranks*
Milice, *militia*
Minauder, *to be lack-a-daisical*
Misaine, *foresail*
Mitraille, *grape-shot*
Mobilier, *personal property, stock of furniture*
Moelle, *marrow*
Moribond, *in a dying state*
Mors, *bit*
Mouchard, *spy, detective*
Moule, *mould, form*
Mousser, *to lather, foam, froth*
Moutonneux, *fleecy*
Munir, *to provide, supply*

Nabot, *dwarf*
Nanti, *provided, stocked*
Navrer, *to wound*
Nénufar, *water-lily*
Nez camard, *snub-nose*
Niais, *simple, silly, foolish*

Orfévre, *goldsmith, silversmith*

Paginer, *to page, folio (books)*
Palier, *landing-place*
Palonnier, *swing-bar (of a carriage)*
Pansement, *grooming, dressing (of a horse)*
Paratonnerre, *lightning-conductor*
Parquer, *to pen up (cattle), to lodge*
Patache, (naval) *patache*
Paysagiste, *landscape-painter*
Pécore, *stupid person*
Perler, *to bead*
Péripétie, *catastrophe, event*
Pétiller, *to crackle*
Phthisique, *consumptive*
Piailler, *to bawl, squall out*
Piaulement, *whining*
Picoter, *to torment, tease*
Pignons, *gable-ends*
Pilier d'estaminet, *pillar of a smoking-room*
Pinçon, *mark in the skin where one has been pinched*
Piqueur, *outrider*
Pivert, *wood-pecker*
Plaidoiries, *barrister's speech*, or *trial*
Plat ventre (A), *to lie flat on one's face*
Pleurnicher, *to whine*
Poil, *hair*
Poitrail, *chest (of horses)*
Pommette, *pommel*
Porte-haubans, (naval) *chain-wale, channel*
Postiche, *misplaced, artificial, false*
Poterne, *postern-gate*
Poulaine, *foal, filly*
Poupart, *genuine crab*
Pourpoint, *doublet*
Poutre, *beam*
Prétoire, *pretorium*
Pulluler, *to increase, multiply*

Quinquet d'estaminet, *lamp in a smoking-room*
Quinteux, *whimsical, crotchety*

Rabaisser, *to undervalue, diminish*
Racler, *to scrape*
Racorni, *hardened, shrivelled up*
Raffoler, *to be in love with*
Ragaillardir, *to enliven*
Ramage, *warbling of birds*
Rampe, *flight of stairs, descent*
Râper, *to grate, rasp*
Ras, *close-shaved*
Ratelier, (of stables) *rack*
Rater, *to miss*
Raturer, *to erase, cross out*
Rauque, *hoarse*
Ravaler, *to lower, run down*
Rebuffade, *rebuff, repulse*
Réchaud, *chafing-dish*
Récidive, *repetition of an offence*
Réconforter, *to strengthen, revive, comfort, console*
Recoquiller, *to turn up, curl up*
Rejaillir, *to spring forth*
Remaniement, *alteration, doing over again*
Reverbère, *street-lamp*
Ricochet, *series, succession*
Rigole, *landing-place*

Roide (Raide), *stiff, rigid*
Roitelet, *wren*
Rouer, *to crush*
Rupture de ban, *breach of word*

Sabord, *port-hole*
Saillie, *projection*
Salamalac, *low bow*
Salir, *to tarnish, taint*
Sarreau, *smock-frock*
Scélératesse, *profligacy*
Sébile, *wooden bowl*
Séve, *pith, vigour, sap*
Sévir, *to treat vigorously, be guilty of cruelty*
Sevrer, *to wean, deprive*
Sommelier, *butler*
Sournois, *sly person*
Svelte, *slender, slim, slight*

Talus, *declivity, slope*
Tancer, *to rebuke, upbraid, taunt*
Tartre, *tartar*
Taupinière, *rising ground*
Tertre, *eminence, rising ground*
Tesson, *fragment of broken glass*
Tilleul, *linden-, lime-tree*
Tiraillement, *slight pain, twinge, twitch*
Tirailler, *to plague, tease*
Tisane, *diet drink*
Tison, *fire-brand*
Tissonner, *to poke the fire*
Tôle soudée, *iron soldered*
Tôpe ! *agreed ! done !*
Toque, *cap*
Torsade, *bullion, twisted fringe*
Tracasser, *to annoy, trouble*
Tribord, *starboard*
Trompe, *water-spout*
Truite, *trout*
Tuile, *tiling*

Usine, *manufactur*

Vaigrage, (naval) *ceiling*
Vernis, *varnish, polish*
Verve, *rapture, spirit*
Vétilleux, *minute*
Volte-face, *turning about, face about*
Viréton, *arrow (of a cross-bow)*

LONDON
PRINTED BY SPOTTISWOODE AND CO.
NEW-STREET SQUARE

